LA TABLE RONDE

JUILLET-AOUT 1957

SOMMAIRE

JULLIARD

J.J. SERVAN-SCHREIBER

LIEUTENANT EN ALGERIE

" Un écrivain qui ne doit rien à aucun maître. Son talent est sorti tout armé de sa rencontre avec la guerre."

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française

RJ

Douze lettres autographes de Benjamin Constant

Si les « Journaux intimes » de Benjamin Constant sont aujourd'hui, grâce aux travaux de Jean Mistler et très particulièrement d'Alfred Roulin, accessibles sous une forme enfin débarrassée des incohérences, méprises, erreurs de lecture, falsifications et suppressions qui rendaient leur maniement si difficile, il n'en va pas de même, hélas, pour sa correspondance.

Tout est à construire, dans ce domaine (1). Et la très faible contribution que j'apporterai ici ne concerne qu'un certain nombre des lettres publiées au siècle dernier, par D. Melegari *(Lettres de Benjamin Constant à sa famille et à ses amis)*, reproduites telles quelles dans une réédition de cet ouvrage, chez Albin Michel, en 1928.

Grâce à la généreuse confiance d'un des détenteurs actuels des papiers de Benjamin Constant, j'ai pu avoir communication des autographes même d'une cinquantaine de ces missives, adressées par Constant à sa tante Nassau-Chandieu. Et le contrôle que j'ai effectué aboutit à cette conclusion que la publication Melegari est proprement irrecevable, à ce point qu'il est impossible, qu'il serait la dernière imprudence de se reférer à un texte quelconque tiré de ce livre sans commencer par en vérifier l'authenticité et la date sur les manuscrits originaux.

Quelques preuves entre mille :

A. — Quatre, parmi celles des lettres Melegari dont j'ai eu l'autographe sous les yeux, comportent des paragraphes terminaux entièrement factices : la lettre n° 15 (pp. 219-222) s'achève en réalité, dans l'autographe, sur les mots : « *ou la fin de mars* » ; tout ce qui suit, dans l'édition, est emprunté à un fragment de lettre, à une lettre déchirée, datant, semble-t-il, de l'été 1795 (alors que la lettre n° 15 est de 1794) et dont voici la fin authentique : « *Adieu, ma chère et excellente tante. Je vous aime bien autrement qu'en neveu, vous le savez. Dans le moment où vous recevrez cette lettre, le sort de la France sera décidé. Si la Convention se fait respecter et obéir, la République est sauvée. Je vous embrasse bien tendrement, et je dis mille respects à Mlle Rieu.* » (Pas de signature).

Truquée, également, la fin de la lettre n° 29 du 7 juin 1794 (pp. 250-254) : « Après « *pour les gouverner* » (p. 254), l'autographe porte simplement : « *Adieu, ma chère tante. Vous savez que c'est bien, bien tendrement que je vous embrasse.* » Dans l'édition, six

(1) Du moins possédons-nous, depuis 1955, l'excellente édition de la *Correspondance Rosalie-Benjamin*.

lignes forgées par D. Melegari au moyen d'emprunts à un paragraphe supprimé, en tapinois, dans le corps de la lettre.

Et semblablement la fin de la lettre n° 70, qui est de février 1799. L'autographe s'achève sur ces mots : (p. 332) « *...mon apprentissage agricole. Je vous embrasse tendrement.* » ; ce que D. Melegari nous fait lire ensuite est un petit arrangement personnel, fabriqué par ses soins à l'aide de deux paragraphes coupés dans la dernière page de la lettre n° 28, qui est du 24 mai 1794.

Quant aux quatre dernières lignes de la lettre n° 92 (qui est de 1803) telles que nous les trouvons dans l'édition, elles n'ont rien à voir avec cette missive et proviennent d'un billet de 1805, n° 112, que D. Melegari a tout entier refait, découpé, reconstruit, à sa guise (p. 400-401).

B. — Les fautes de lecture sont perpétuelles : p. 207, Benjamin Constant ne « demande » point « *160.000 fr.* » de sa maison, mais *120.000 ;* il ne dit point (p. 229) que Collot d'Herbois a été « *prié* de parler », mais « *forcé* de parler » ; le paysan de Souabe ne se nourrit pas de ce pain bizarre, fait « avec des cosses de haricots et des *pêches* broyées avec un peu de son » (p. 236) ; au lieu de ces « pêches » surprenantes, il faut lire simplement : « des cosses de haricots *desséchées* et broyées » ; le père « *Canago* » de la p. 249 est, on s'en doutait, le père « *Canaye* » ; et Benjamin Constant n'écrit point (p. 288) « je ne veux pas *vous remercier* de ces biens » mais : « je ne veux pas *renoncer* à ces biens ». Une précieuse notation psychologique, p. 293 : « j'irai *enterrer* loin de Paris les *honneurs* et les *fonctions* [...] ; la nature me rend triste, *honneurs* me *blessent* » ; mais nous aurions grand tort de faire confiance à l'imprimé, car l'autographe dit, en vérité : « j'irai *oublier* loin de Paris les *hommes* et les *factions* [...] ; la nature me rend triste, les *hommes me flétrissent* » ; ce ne sont point des « *tendresses* » que lui donnent « quelques créatures », (Melegari, p. 299), ce sont des « *secousses* » et dans la même lettre, la « grande *caisse* de la République » (p. 300) qui m'avait toujours inquiété, n'est, beaucoup plus honnêtement, que sa « grande *cause* » ; n'allons pas croire non plus que Benjamin Constant évoque (p. 328) ce qui peut « sauver *momentanément* le pays » ; c'est « *nommément* » qu'il a écrit ; il n'est ni assez incivil ni assez imprudent pour dire : « tant que les *coquins* seront en place » (p. 375) ; il se borne à ceci : « tant que ces *citoyens* seront en place » et il n'annonce pas à sa tante (p. 338) qu'il va passer « *six* mois à la campagne, mais « *trois* » mois seulement ». D. Melegari s'étonnait (p. 357) d'un adjectif qui lui semblait, sans doute, un mystérieux néologisme ; aussi le faisait-elle suivre d'un *Sic* alarmé ; pas de *sic* du tout ; Benjamin Constant n'a point écrit : « une puissance *monanuelle* »

mais « *surnaturelle* » tout simplement ; il n'a point attribué au cardinal Fesch le qualificatif de « *social* » (p. 395), c'est « *jovial* » qu'il le représente, etc..., etc...

C. — Au chapitre, substantiel, des coupures, rétablissons, dans le texte, p. 208, au sujet de la prise de Toulon, ces deux phrases intéressantes : « *J'ai parié que les Anglais n'ont pas emmené leurs partisans. Dieu veuille que je perde !* » ; pourquoi nous cacher (p. 227), à propos des dangers que Collot d'Herbois, paraît-il, fait courir à la Suisse, cette exhortation ricanante : « *Aussi prions pour Robespierre* » ? L'optimisme directorial de Constant s'affirme mieux encore en 1796, si l'on ne nous cache pas que les revers des armées françaises en Allemagne lui inspirent (p. 300) cette réflexion brève et comme négligente : « *L'échec sur le Rhin n'est rien* » ; assez instructif, aussi, de savoir qu'un paragraphe aboli, sans avertissement, dans la lettre n° 93 (p. 374), révélait un Benjamin Constant fort précautionneux : « *quoique sans aucune raison de craindre, je désire que la nouvelle de mon arrivée ne me devance pas* » ; j'ignorais que ce grand amateur de biens nationaux en Seine-et-Oise eût aussi trafiqué dans la région de Rouen, et je l'apprends par ce passage d'une lettre de 1806, couvert par D. Melegari d'un voile obligeant (p. 416) : « *Je vous écris pendant une course que j'ai faite dans une propriété que je veux vendre et qui m'a conduit à Rouen où je passerai une quinzaine de jours à moins que mes affaires n'accélèrent mon retour à Paris* » ; il y a aussi, dans la lettre n° 132, à l'occasion de quarante louis qu'on lui doit, une suppression (p. 431) bien regrettable ; et je ne vois point ce qui a conduit D. Melegari à nous dérober (p. 435) ceci qui n'a rien de fâcheux pour la mémoire de Benjamin : « *Je suis toujours sans nouvelles de mon père à qui j'ai donné mon adresse et dont je désirerais avoir une réponse. Bien que je ne pense pas avoir rien à me reprocher, nos rapports actuels sont pour moi une douleur sourde qui pèse sur mon cœur et répand dans ma vie une sorte de tristesse que je voudrais en voir écartée.* »

D. — Le plus beau, assurément, dans cette édition consternante, c'est le classement des lettres et leurs dates ; la lettre n° 5 doit, en réalité, suivre et non précéder la lettre n° 6 (laquelle est du 6 juillet 1792) car l'autographe, déchiré au bas de la dernière page, laisse tout de même apparaître un « *8bre* » qui révèle, pour cette lettre n° 5, la date d'octobre ; le n° 33 est, en fait, antérieur au n° 31, qui est du 7 juillet 1794, car, dans ce n° 31, à la seconde ligne, figure une allusion à une lettre de Benjamin Constant écrite le « 23 » et l'autographe de la missive classée 33 par D. Melegari porte, à la fin, cette indication : « *B., ce 23* », autrement dit : *Brunswick ce 23 juin 1794* » ; D. Melegari affirme que la lettre à laquelle elle a donné le n° 46 est datée d'Hérivaux, « *ce*

22 pluviôse », mais qu'elle n'a pu déchiffrer ce qui suivait : « *date très illisible, peut-être 1796* » (p. 287) ; l'autographe ne pose point ce délicat problème, pour la bonne raison qu'après « ce 22 pluviôse » il n'y a rien ; mais une certitude n'en est pas moins tout de suite acquise : la lettre ne peut pas être de 1796 puisqu'elle est effectivement écrite, le manuscrit l'atteste, à Hérivaux, et que Benjamin Constant ne devint propriétaire de cet ex-bien d'église que le *1er novembre 1796 ;* ce 22 pluviôse est donc le 22 pluviôse de l'an V, c'*est-à-dire le 10 février 1797* et l'ouvrage dont Benjamin dans cette lettre, annonce la publication prochaine est son libelle sur les *Réactions politiques* dont l'avant-propos sera daté : « Hérivaux, 30 mars 1797 ». « *Paris, ce 7 messidor 1796* », écrit, crânement, D. Melegari en haut et à droite de la lettre n° 50 ; le malheur est que l'autographe ne porte aucune date, qu'au surplus ce billet, son contenu le prouve, n'a point été écrit à Paris mais en Suisse, et qu'il est même d'un 31 décembre et non de quelque messidor, puisque Benjamin demande à sa tante Nassau la permission de venir dîner chez elle « *demain* » (et non « *après-demain* » comme l'imprime D. Melegari par erreur) afin de « *bien commencer l'année* ». C'est la lettre n° 54 (que D. Melegari décore de cette indication postiche : « *Coppet, ce 30 décembre, sans date d'année* ») qui, elle, est parfaitement datée : « *Paris, ce 7 messidor* » ; l'examen du texte conduit sans hésitation à compléter cette date comme suit : 7 messidor an IV, soit *25 juin 1796*. La lettre n° 60 serait, selon l'édition, d' « *octobre 1797* » ; l'autographe est sans date, mais l'allusion du texte aux événements révolutionnaires de Suisse suffit à renverser cette supposition. La lettre n° 63, datée, dans l'édition, du « 9 vendémiaire an VI » est très clairement, sur l'autographe, du « *9 vendémiaire an 7* ». « *Paris 1798* » pour la lettre n° 67 ? D. Melegari a négligé, dans l'angle supérieur gauche de l'adresse, un cachet qui est là, bien visible, celui du « *Tribunat* » ; en conséquence, la lettre 67 ne saurait être de 1798, mais de 1800 ou 1801 et son texte permet de conclure à 1800 (printemps ou été 1800). La lettre n° 70 est-elle véritablement, comme on nous l'assure, de « *Genève, 1798* » ? Pas du tout. Elle est du début de février 1799, probablement même du 5 février, plus exactement. Et le 70 bis ? « Paris, ce 23 prairial *1799* » ? Mais non, c'est D. Melegari, bien entendu, qui ajoute « 1799 » ; et il s'agit du 23 prairial an IV, c'est-à-dire du 11 juin *1796*, « *date illisible* », déclare D. Melegari pour la lettre n° 71. L'autographe de ces lignes-là ne porte aucune date, et pour cause : il ne s'agit pas d'une lettre distincte, il s'agit du second feuillet-double, commençant par le mot « *brûle* », de la lettre dont nous avons vu le début, sous le n° 53. De « *Genève, an VIII* », la lettre n° 73 ? En aucune façon. Cette lettre 73 est de 1803, comme en fait foi l'allusion à la mort, toute récente de J.-F. de la Harpe,

survenue le 11 février 1803 ; la lettre n° 83, qui nous est donnée, Dieu sait pourquoi, comme écrite le « *1er novembre 1802* » est, dans l'autographe parfaitement datée du « *1er messidor* » c'est-à-dire du 20 juin (1802) ; la lettre n° 84 n'est pas postérieure mais antérieure (voir le texte) au n° 83 ; quant à la lettre n° 85, elle a été écrite *avant* ces lettres 83 et 84, et date du mois de mai 1802 ; et c'est également *après* ce groupe de lettres (après les lettres qui se classent, au vrai, comme suit : 85, 84, 83, 82) que doit se placer la lettre n° 79 dont D. Melegari nous dit qu'elle est de « *Genève, 1801* », alors que l'autographe porte « *ce 30* » qui est le 30 thermidor an X, c'est-à-dire le 18 août 1802, et ce n° 79 est postérieur de quatre jours au n° 82, qui est du 26 thermidor an X, autrement dit du 14 août 1802, etc...

La démonstration, je le présume, est maintenant tenue pour faite. L'édition Melegari des lettres de Benjamin Constant est inutilisable.

HENRI GUILLEMIN

Nous donnerons ici, d'après l'original autographe, douze lettres de Benjamin Constant à sa tante Nassau, classées par ordre chronologique. Elles correspondent, successivement, aux numéros que voici dans la malheureuse édition dont nous disposons jusqu'ici : 49, 70 *bis*, 54, 58 et 71, 70, 72, 67, 85, 84, 83, 79 et 90.

Paris, ce 19 floréal-8 may [1796].

Je vous écris, ma chère tante, de la ville la plus tranquille qui soit sur la surface de la terre. Chaque jour affermit ce gouvernement parce que, chaque jour, il devient plus juste et trouve dans la Constitution assez de force pour comprimer tous les partis. Je ne dirai pas le même bien de la société depuis que je n'ai plus ici ce qui m'intéressait par-dessus tout et la maison où je passais ma vie. Je suis profondément fatigué de Paris. J'y ai fait assez de connaissances, l'ouvrage que j'ai publié ayant produit quelque sensation, mais ces connaissances, outre que l'intérêt n'est pas mon défaut, sont tellement difficiles à ménager entre elles, il y a tant de tracasseries personnelles auxquelles on ne peut pas rester étranger, il est si difficile de ne pas déplaire aux uns pour plaire aux autres, enfin on a si fréquemment l'occasion de se faire un ennemi ardent pour se conserver un ami tiède que je suis harassé de toutes ces considérations de détails qui m'ont occupé depuis huit jours. Je partirai dans peu pour ma campagne et j'irai oublier, loin de Paris, les hommes et les factions. Une république naissante est une superbe chose à considérer par ses effets, mais il ne faut pas l'observer avec un microscope.

Je ne sais du tout point, ma chère tante, ce que je ferai cet été,

Je n'ai reçu aucune nouvelle de mes affaires de Suisse et j'ignore si l'on a fixé à un temps prochain la décision de mon procès ou si Secrétan peut se passer de moi pour le jugement de cet incident. J'ai trouvé mon père parti pour la Hollande et je n'ai reçu de lui aucune réponse à une lettre que je lui ai écrite dès mon arrivée ici. Cette incertitude sur ce qui m'intéresse et sur mes propres plans contribue à l'ennui de ma vie. J'ai des livres que je ne puis dépaqueter, je ne m'arrange pas chez moi, enfin mon temps se consume sans autre intérêt qu'une curiosité qui se fatigue elle-même bien souvent.

C'est une triste chose que d'avoir des goûts aussi resserrés que les miens. Aimer et penser sont mes seules facultés ; ce qu'on appelle amusements, distractions, abandon n'existe pas pour moi ; la nature me rend triste, les hommes me flétrissent. Il faut, pour que je vive, que j'aie un cœur qui m'aime ou une idée qui m'absorbe. Près de vous, ma chère tante, je trouverais tout cela. Puissè-je le retrouver bientôt. C'est une de mes douces espérances de passer cet été en Suisse, mais il faut avant que j'arrange mes propriétés ici pour ne pas me trouver ruiné par les excellentes acquisitions que j'ai faites.

B. C.

***

A la citoyenne Adrianne Nassau-Chandieu
au Jourdil, près Lausanne, Pays de Vaud (Suisse).

Paris, 23 prairial (1) [an V : 11 juin 1796]

Je suis sur le point de partir pour la campagne, ma chère tante, et je m'en réjouis. Paris me fatigue profondément, malgré l'accueil distingué qu'on m'y a fait. Je ne suis pas destiné à vivre avec la puissance. Le pouvoir est toujours le pouvoir ; il donne je ne sais quoi d'inquiétant. On a l'air de demander quelque chose lorsqu'on se presse autour des gens qui peuvent donner et quoique je ne prétende ni ne puisse prétendre à rien, j'ai la conscience d'un ambitieux sans avoir ses illusions ni ses espérances ; c'est assurément une mauvaise division. Dans mes bois, je n'aurai pas peur de paraître flatter mes arbres ou mes dindons. J'y passerai le plus de temps que je pourrai, peut-être deux mois. Mon retour en Suisse est toujours fixé au 17 août.

Mon père a définitivement accepté le grade et la pension qui lui a été accordée. Il me l'annonce en même temps que son retour à Dôle pour terminer ses affaires et se fixer ensuite en Hollande

(1) L'autographe porte : « *Paris, ce 23 prairial* » et D. Melegari imprime : « Paris, ce 23 prairial *1799* ». Le texte indique en toute clarté qu'il s'agit non de 1799 mais du 23 prairial an IV, c'est-à-dire du *11 juin 1796*. Du reste, ce même 11 juin, Benjamin Constant écrit à son oncle Samuel (cf. recueil Menos, p. 146) et lui dit semblablement : « Je suitte Paris dans deux ou trois jours pour passer quelques semaines à la campagne. »

si on lui paye sa pension. Je désire que cela ait lieu car je ne sais comment subvenir aux embarras que ce déplacement et ces voyages ont causés à mon père. Je lui ai encore fait tenir la moitié de ce que j'avais ici et cette dépense imprévue, jointe à l'achat de quelques meubles pour ma campagne m'a réduit à la plus extrême pauvreté. Je suis cependant en négociations pour vendre des arbres ; si je réussis, je serai à flot.

Nous sommes tranquilles ici, quoique menacés. Le Gouvernement veille et jusqu'à présent les complots renaissants des anarchistes et des royalistes qui les poussent ont toujours échoué. Je crois vous annoncer une bonne nouvelle en vous disant que l'arrivée de M. Ochs, tribun de Bâle, venu ici pour examiner les causes de la mésintelligence qui avait paru s'élever entre la France et la Suisse, a fait le meilleur effet ; il a été parfaitement bien reçu et tout est arrangé de la manière la plus fraternelle. C'est un grand bonheur pour nous. Mais n'éloignerons-nous donc jamais cette race d'émigrés, surtout celle des Lameth qui chaque jour met notre pauvre petit pays en danger ? Je suis indigné quand je pense à la dangereuse et opiniâtre tolérance qu'on accorde à ces intrigants. Au moins j'en ai la conscience pure : ce n'est pas faute d'en avoir fait sentir tous les risques.

Charles est ici, ainsi qu'H. de Crousaz qui part la semaine prochaine. Nous nous voyons assez peu. Je passe [.....] (1) les gouvernants ce qui est le plus d'honneur que [.....]. Cependant il y en a plusieurs que j'aime et que [.....] sans le pouvoir qui est un obstacle, je les aimerais plus encore. La Revellière est l'homme le plus pur, le plus moral, le plus ami de la liberté et le plus spirituel que j'aie vu dans aucun pays du monde.

Vous devriez venir ici, ma chère tante. On dit que mes arbres sont superbes. Venez vous asseoir à l'ombre des chênes de votre neveu, je vous ramènerai cet été en Suisse. Je vous attends et vous embrasse avec toute la tendresse et l'attachement que jamais neveu ne ressentit pour sa tante.

B. C.

***

A la citoyenne Adrianne Nassau-Chandieu
au Jourdil, près Lausanne, Pays de Vaud (Suisse).

Paris ce 7 Messidor [an IV : 25 juin 1796].

Je vous remercie bien, ma chère tante, de votre bonne lettre du 16 juin. Ai-je besoin de vous dire combien elle m'a fait de plaisir ? Vous savez que tout ce qui vient de vous, tout ce qui est une preuve que mon sentiment pour vous, m'a valu quelque amitié de votre part, contribue puissamment au bonheur de ma vie.

(1) Assez grosse déchirure qui a fait disparaître le fin de trois lignes successives.

Je serais assez embarrassé de vous parler de mes affaires ; je ne suis point encore allé à ma campagne. Je l'ai meublée d'ici et je compte y passer trois semaines avant de retourner en Suisse. Il m'a été impossible de vendre ; le numéraire est rare et les rachats de biens nationaux si ridiculement avantageux que personne n'achète de la seconde main. Pour la même raison, je n'ai pu vendre une forêt que j'ai et je ne sais encore quand je pourrai m'en défaire. C'est, au reste, un fonds qui ne se détériore pas. Mon projet est d'aller dans deux ou trois jours chez moi, de m'y reposer de la vie agitée de Paris et d'être en Suisse vers le milieu d'août, quoique Secrétan s'obstine à regarder ma présence comme nécessaire. J'ai tardé jusqu'à présent à me faire payer de mes fermiers parce que j'espérais un décret plus avantageux sur le mode de payement. Ce décret est venu, mais il est étrangement embrouillé et comme le plus paresseux est toujours la dupe dans la dispute, je crois bien que, pour la partie de mes revenus qui est fixée en argent, je ne tirerai pas grand'chose. Heureusement, j'ai pour la fin de l'année et pour la suite, indépendamment de cette portion, à recevoir en blé 882 quintaux qui vaudront toujours 3.000 louis. Si je parviens à résilier l'autre bail, je trouverai les 500 louis auxquels je m'attendais, en achetant. C'est plus qu'il ne faut et si mon procès de Suisse tourne bien, je serai fort à mon aise.

Mon projet est de vivre beaucoup à la campagne ; j'ai voulu m'ancrer un peu dans l'esprit de ceux qui influent pour avoir des moyens de tranquillité, car c'est la seule chose à laquelle j'aspire. Mon ouvrage et mes conversations ont rempli mon but et je n'ai plus rien qui me retienne à Paris. Ma santé n'est pas bonne, non que je souffre mais j'ai un grand sentiment de faiblesse et un assoupissement fréquent : cet état n'est pénible que parce que je vis dans le monde. Ce serait un bonheur si je pouvais dormir à mon aise. C'est une vraie volupté pour moi quand je puis me coucher à sept heures et une jouissance est toujours un bien. J'aurai pleinement celle du sommeil à ma campagne.

Pendant mes intervalles de force, je travaille à une seconde édition de mon ouvrage que l'on m'a demandée et qui paraîtra dans quelques jours, un peu augmentée. J'ai un autre livre en tête que je voudrais bien achever avant mon départ, mais je n'ose l'espérer.

Voilà, ma chère tante, tout ce qui m'occupe. Le songe de la vie s'écoule et je m'incline assez doucement vers notre commun asile ; il y a quelques créatures qui me tracassent un peu (mon père, par exemple), mais je ne leur en sais pas mauvais gré ; elles me donnent des secousses ; je me rendors et, au bout du compte, c'est comme s'il n'était rien arrivé. Dans deux mois, je vous reverrai sûrement, chère bonne tante.

Vous devriez sérieusement, ma chère tante, penser à faire un tour dans mes possessions ; elles sont belles et riantes. J'ai déjà des poules, des vaches, des cochons, un porc, un bois, une rivière ; il ne me manque que d'y être en repos, et cela ne me manquera pas longtemps. Je ne sais si je passerai l'hiver à Lausanne ou si je reviendrai ici. Ici, il y a le gouvernement qui est bon pour moi, beaucoup de bons républicains qui m'aiment, des intérêts dans tous les genres et la douceur de n'être pas complètement inactif dans la grande cause de la république. En Suisse, il y a vous. Je crois que c'est pour la Suisse que je me déciderai, si vous ne voulez absolument pas que je puisse vous réunir à ma république.

Je ne vous parle pas politique. Les conspirations naissent et [.....] (1). Le gouvernement est fort et juste. On commence à faire sa cour au pouvoir et le pouvoir s'adoucit, cela est naturel. Les armées sont victorieuses en Italie ; l'échec sur le Rhin n'est rien. Il n'y a que les rentiers, les employés, et un peu encore les propriétaires qui souffrent, mais ils sentent tous qu'il souffriraient bien plus si la république était renversée et ils se consolent par l'espoir.

Adieu, ma chère tante. Vous savez comment et combien je vous aime. Aimez-moi la moitié autant et je suis heureux.

***

Hérivaux, ce 26 floréal an VI de la République
[15 mai 1798, vieux style] (2).

Je vous écris, ma chère tante, du fond de la solitude la plus complète, au milieu de mes forêts et sentant qu'il ne me manque que de la stabilité dans ma situation pour être tolérablement heureux. Je vous écris pour vous demander si vous pouvez m'aider à donner à cette situation ce qui lui manque. Un lien auquel je tiens par devoir, ou si vous voulez, par faiblesse, — mais auquel je sens bien que je tiendrai aussi longtemps qu'un devoir plus réel ne m'en affranchira pas, et que je ne pourrais briser qu'en avouant que je suis terriblement fatigué, ce que je suis trop poli pour

(1) Petite déchirure sous la lettre, à cause du cachet. La déchirure n'a enlevé qu'un mot semble-t-il ; peut-être « *meurent* ».

(2) Il ne s'agit point de deux lettres, comme le croit D. Melegari, mais d'une seule et même missive, fort longue, et à laquelle Benjamin Constant employa deux doubles-pages. Je n'ai pas retrouvé l'original de la première moitié. Le second feuillet-double commence par le mot « *brûle* » qui se rattache directement à la dernière ligne du premier feuillet : «... *je songe à moi et brûle de...* ». N'ayant point vu l'autographe du bébut, je ne sais au juste la date qu'y avait pu inscrire Benjamin Constant. Melegari donne : « *26 floréal an V* » *(18 mai 1797)*, ce qui est déjà inexact car le 26 floréal an V n'était pas le 18, mais le 15 mai 1797. Au surplus, l'allusion à la « genevoise », c'est-à-dire à la « française » que Constant désire épouser établit, sans conteste, que la lettre est postérieure à l'annexion de Genève qui eut lieu le 15 avril 1798. Ajoutons que Benjamin Constant fait mention ici de sa tentative électorale manquée ; cette tentative est d'avril 1798. La lettre est donc probablement de mai 1798.

dire, — un lien qui, me précipitant dans un monde que je n'aime plus, m'arrachant à la campagne que j'aime, me rend profondément malheureux et menace du plus grand désordre une fortune qu'au milieu du vagabondage de ma vie je ne me suis acquise que par un miracle, un lien, enfin, qui ne peut se rompre que par une secousse qui ne saurait venir de moi, m'enchaîne depuis deux ans.

Je suis isolé sans être indépendant ; je suis subjugué sans être uni. Je vois s'écouler les dernières années de ma jeunesse sans avoir ni le repos de la solitude, ni la légitimité des affections douces. C'est en vain que j'ai tenté de le rompre. Il est impossible à mon caractère de résister aux plaintes d'une autre, auxquelles je n'ai à opposer que ma volonté, lorsque surtout je puis retarder mon affranchissement d'un moment, d'un jour à l'autre, sans un inconvénient évident. Je m'use ainsi dans une situation contraire à mes goûts, à mes occupations favorites et à la tranquillité de ma vie. D'ailleurs, ce lien brisé, je me trouverai dans une solitude qui ajoutera à l'image de la peine, vraie ou fausse, qu'on dira que j'ai causée. Pour m'en consoler, il faut que je donne à quelqu'un un peu de bonheur.

Devinez-vous, ma chère tante, où je veux en venir ? A une chose que j'ai projetée depuis un an, pour laquelle je vous ai écrit vingt lettres que j'ai déchirées, enfin, à vous demander une femme. J'en ai besoin pour être heureux. Et, pour avoir d'avance pour elle tous les sentiments de l'amitié, je la veux tenir de vous. Je ne la motive pas davantage ; je vous demande une femme ! Je désire un peu de fortune ; quant à la personne, je la voudrais Genevoise plutôt que Suisse, parce qu'il m'importe à moi, nouveau Français, d'épouser une Française, âgée de seize ans au plus, d'une figure passable sans aucun défaut prononcé, ayant des habitudes simples, de l'ordre, la possibilité surtout de supporter une retraite profonde, assez de raison pour vivre à huit lieues de Paris en y allant très rarement. Quant au caractère, je m'en remets à vous ; pour de l'esprit, j'en ai par-dessus la tête.

Voilà, ma chère tante, mon nouveau roman ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je le roule dans ma tête, mais, poussé par mes alentours vers les élections, j'ai attendu que cette chance fût passée ; elle l'est, grâce au ciel, et à présent que j'ai fait pour la liberté plus que je n'étais appelé à faire, à présent que les choses prennent une tournure plus tranquille et que le gouvernement, comprimant tous les partis, veut se charger à lui tout seul du sort de la république, je songe à moi et brûle de m'entourer de mes livres, de me fixer loin des orages révolutionnaires et de faire oublier ce nom dont les journaux sont parvenus à m'ennuyer encore plus que le public. Je ne serai pas un mari bien amoureux, mais je serai un ami assez fidèle. Je laisserai ma femme très indé-

pendante. Je respecterai beaucoup son bonheur pourvu qu'elle sache s'en composer un. Si, jeune et peu formée, comme je la désire, elle me permet de l'aider, j'y consacrerai ce que je puis avoir d'esprit et la longue expérience de mes fautes. Nous irons passer au moins, tous les deux, six mois auprès de vous et ce n'est pas là le moindre avantage que j'espère retirer de l'exécution de ce projet. Je ne serai plus le satellite d'un météore brûlant, condamné à retrouver par un autre la triste célébrité dont je voudrais me défaire. Enfin, je ne vivrai plus comme je vis depuis plus longtemps qu'on ne croit, faisant par complaisance ce qui a l'air du délire et demandant tous les jours dans mes prières la solitude pour moi et un amant pour ma maîtresse.

Il reste à savoir maintenant, ma chère tante, si vous voulez prendre à tout ceci quelque intérêt. J'aurais pu, à Paris, rencontrer à peu près ce que je cherche, mais les malheurs révolutionnaires ont produit cet effet fâcheux que la classe où l'éducation se trouve a des souvenirs amers et des préjugés fatigants, et celle où ces souvenirs et ces préjugés n'existent pas n'a pas l'éducation désirable. D'ailleurs ce que je ne veux absolument pas, c'est épouser une famille entière, et surtout une famille française.

Il n'y a qu'une difficulté dans l'exécution, c'est qu'à présent que je suis Français, il me faut un passeport pour aller vous voir et qu'on ne m'en accordera pas, parce qu'on en accorde très difficilement et que les autorités de mon département étant plus ou moins terroristes, l'opposition que j'ai marquée aux projets de cette faction me vaudra toutes les tracasseries du monde tant que ces citoyens seront en place, ce qui heureusement ne sera pas long, je pense. Je ne pourrai donc aller qu'à Versoix ou dans quelque autre ville frontière. Versoix ne me conviendrait pas à quelques égards que vous devinez et ensuite parce qu'il n'est pas possible d'y habiter longtemps. J'essayerai, au reste, dans quelques jours, d'obtenir un passeport, mais j'en doute. Vous voyez que je jouis en plein de la peine que je me suis donnée pour être Français.

Quoi qu'il en soit, chère tante, sans fixer une époque précise, j'irai sûrement cet été en Suisse ou près de là, et si vous avez trouvé de quoi marier votre neveu, j'épouserai de confiance. Je me suis trop mal trouvé de mes choix pour ne pas m'en remettre à vous qui, sur mes affaires, avez toujours mieux su que moi. Je ne veux plus ni maîtresse honnête qui asservisse, ni maîtresse subalterne qui ennuie. Mon père court sans cesse en Suisse, en Hollande, et de sa campagne à Paris pour échapper à l'ennui d'une union obscure, et moi, depuis deux ans, je suis, tout essoufflé, le char d'une femme célèbre. J'en veux une qui ne soit ni une servante ni un prodige, qui ne retrouve pas ses parents dans la cuisine et dont surtout je ne trouve pas le nom dans les journaux.

Regarderez-vous tout ceci comme une folie ? Pensez-vous que, m'étant lancé dans la carrière révolutionnaire, j'épouvanterai toute mère paisible et tout père prévoyant ? Cela serait assez possible. Mais je suis bien revenu de cette carrière et le hasard m'ayant offert la possibilité de m'en retirer sans me brouiller avec mes compagnons d'armes, je ne suis pas tenté de laisser échapper cette heureuse chance. Enfin, ma chère tante, je m'en remets à vous. Depuis plus de six mois, j'ai eu le projet de vous confier mon bonheur et je n'ai attendu que l'époque où je pourrai, sans avoir l'air d'un fou, renoncer à la carrière politique dans laquelle les circonstances m'avaient poussé. M'en éloigner plus tôt, après avoir fait beaucoup de démarches, aurait eu une apparence d'inconséquence que j'ai voulu éviter. Mais aujourd'hui je ne pense pas qu'on me rattrape à quitter mon indépendance, mes livres et mes acascias.

Adieu, ma chère tante, je vous confie une grave et grande négociation. Je vous demande le secret pour mille raisons. C'est une espèce de conspiration contre mon maître, et, tout en la formant, j'ai peur. Mais vous savez comme les poltrons poussés à bout sont braves.

Si vous pouviez épouser votre neveu, je ne vous aimerais pas plus que je vous aime, car c'est impossible, mais je vous aimerais plus que je n'aimerai jamais la femme que vous me donnerez et en conséquence, je vous embrasse le plus tendrement possible.

Répondez-moi à Paris : rue du Bac n°   . Les lettres adressées à la campagne se perdent quelquefois et sont toujours retardées.

***

A la citoyenne Nassau-Chandieu
au Chêne, à Lausanne (Suisse)

[5 février 1799].

Je vais me mettre en route, ma chère tante, par un temps qui n'est guère fait pour voyager et je m'attends à des chemins épouvantables. Ce n'est néanmoins rien de tout cela qui m'afflige. Je regrette plus que tout de ne pouvoir vous embrasser avant mon départ. Cependant je suis moins triste de vous quitter parce que j'ai tout à fait l'espérance de vous revoir bientôt. Je suis à peu près

(1) L'autographe de cette lettre est sans date, mais l'allusion au *Catéchisme* de Samuel de Constant (« *Instructions de morale qui pourront servir à tous les hommes, particulièrement rédigées à l'usage de la jeunesse helvétique* » par « *Un citoyen du canton du Léman* », Lausanne, 1799) permet d'assigner sa rédaction aux premiers jours de février 1799 ; s'il faut même en croire ce qu'écrit ici Benjamin : « Je viens enfin de commencer une lettre [une lettre à son oncle Samuel, pour le féliciter de ce « catéchisme »] que j'écris *simultanément avec celle-ci* », la présente lettre serait donc du 5 février 1799, car le recueil Ménos *(Lettres de Benjamin Constant à sa famille)* nous fournit, p. 158 et sous cette date du 5, la lettre en question, adressée à Samuel.

décidé à me domicilier à Genève et je n'ai pas besoin de vous dire que l'idée d'être près de vous et de vous consacrer une grande partie de ma vie entre pour beaucoup dans cette résolution.

Mon goût pour Genève n'a fait qu'augmenter depuis ma dernière lettre. Il est vrai que j'ai beaucoup à me louer de tous ceux que j'y ai rencontrés, et la société m'y a témoigné toutes sortes de prévenances.

J'ai achevé ma traduction et je vais y mettre la dernière main à la campagne où je passerai sans interruption trois mois pendant que tout le monde se remuera pour les élections.

Que dites-vous de la reddition de Mack et de son état-major ? Convenez qu'il est difficile de commencer avec plus d'arrogance et de finir avec plus de lâcheté. Le sort qui poursuit les rois n'est pas à son terme.

Avez-vous lu le catéchisme de mon oncle ? Je suis dans un très grand embarras pour lui en écrire, non qu'il n'y ait de très bonnes choses dans ce que j'en ai parcouru, mais le commun l'emporte de beaucoup sur le neuf, qui quelquefois est défiguré par le bizarre. Tout cela m'a empêché jusqu'à présent de lui écrire et il en est très en colère contre moi. Je viens enfin de commencer une lettre, que j'écris simultanément avec celle-ci. J'ai pensé que le plaisir de vous écrire me soutiendrait dans le travail de composer [.....] (1) lettre.

Adieu, ma chère tante, écrivez-moi le plus tôt possible à Hérivaux, près Luzarches, département de Seine-et-Oise. D'aujourd'hui en huit j'espère y être et avoir commencé à la fois mes occupations littéraires et mon apprentissage agricole. Je vous embrasse tendrement.

***

Paris, ce 23 messidor an VII
[11 juillet 1799]

Pourquoi donc ne me répondez-vous pas, ma chère tante ? Pourquoi ce silence sévère ? Je conçois qu'au milieu de la guerre il est difficile d'écrire avec une grande liberté d'esprit, mais une lettre qui ne contiendrait que des assurances que vous ne m'avez pas tout à fait oublié et que vous êtes sensible à l'attachement que je vous ai voué traverserait, je pense, la sûreté, les armées. Votre silence m'a fait d'autant plus de peine que j'ai bien souffert et que je souffre encore bien de l'état où est la Suisse. Il est affreux de penser que ce pays, qui était depuis trois cents ans le siège du bonheur et de la paix, est dévasté maintenant et subit toutes les horreurs de la guerre la plus obstinée et la plus sanglante qui fût jamais. Vous aurez vu que l'un des motifs principaux du

(1) Ici une petite déchirure, dans la missive, provoquée par le cachet.

renversement qui s'est opéré dans notre directoire, a été le sentiment profond du mal que le crime commis en Suisse a entraîné sur nous-mêmes. Le gouvernement actuel est dans de toutes autres dispositions, mais il pourra tout au plus arrêter le mal et non pas réparer celui qui est fait. Encore, pour arrêter le mal, faudrait-il la paix et elle devient tous les jours plus difficile par les échecs que nous avons reçus ; il n'y a que nos victoires qui puissent nous mettre en état de la donner, et pour l'obtenir des puissances, il faut pouvoir la leur imposer. Je vous parle longtemps politique, mais c'est que le sort de tous les individus est lié aujourd'hui à cette grande question et l'on ne peut pas, comme autrefois, se mettre en dehors de ces intérêts.

Mandez-moi comment vous vivez au milieu de toutes ces tribulations. Je ne reçois aucune lettre de Lausanne ; ce n'est que par les journaux que j'apprends ce qui se passe dans ce pays. Celui-ci est agité, mais je crois qu'il y a beaucoup moins de dangers qu'il ne paraît au premier coup d'œil. Tout le monde est si fatigué qu'il n'y a plus moyen de recommencer l'agitation.

Je vais passer trois mois à la campagne pour achever ma traduction promise depuis si longtemps. J'ai publié un petit ouvrage historique dont on vous portera peut-être bientôt un exemplaire ; cela ne valait pas la peine d'être envoyé par la poste. En échange de toutes ces productions littéraires, dites-moi que vous m'aimez ma chère tante, que vous ne m'avez pas renoncé pour votre neveu et que vous vous repentez de vos mauvais procédés pour moi.

Je vous embrasse. Mille hommages à Mlle Rieu.

***

TRIBUNAT.

A la citoyenne Adrianne Nassau-Chandieu
à Lausanne, canton Léman (Suisse)

[1800]

Je rends bien sincèrement grâce à la ruse de ceux qui voulaient acheter La Chablière puisqu'au prix de quelque inquiétude pour le pauvre Meylan, il en est résulté pour moi une seconde lettre de vous. Je commencerai, pour finir l'affaire de Meylan, par vous dire, ce que je lui marquerai aussi, que j'avais toujours

(1) L'original autographe n'est pas daté, et D. Melegari situe cette lettre en 1798. Or le cachet du Tribunat figure dans le haut et à gauche de l'adresse et cela suffit à établir que la missive est postérieure à l'entrée de Benjamin Constant dans ce corps. Au surplus, le texte fait allusion à la froideur que Mme de Nassau témoigne alors à Benjamin, et, le 26 septembre 1800 (lettre mo 76), ce dernier remerciera sa tante d'avoir bien voulu reprendre « notre pauvre correspondance que vous aviez, lui dit-il, si rudement rebutée. » Cette lettre-ci, par conséquent, est antérieure au 26 septembre 1800 et très certainement postérieure à celle du 20 janvier (n° 75).

attribué une grande partie de ce que contenait la lettre du C. Mollard à l'envie d'obtenir de moi meilleur marché de la Chablière, mais j'ai voulu cependant que Meylan me donnât à cet égard des éclaircissements que j'aurais demandés à d'autres si j'avais eu à son égard une véritable méfiance. Rien ne me dérangerait plus que de changer d'homme d'affaires de loin et ne prévoyant pas quand je pourrai faire un tour en Suisse. De sorte que je suis enchanté de pouvoir garder Meylan.

Vous avez repris en finissant la manière d'autrefois, bien différente de celle d'aujourd'hui. Mais ce n'est que pour un instant, dites-vous. Je vous assure, ma chère tante, que je ne puis concevoir pourquoi vous avez abjuré cette manière qui me rendait si heureux. Votre changement est une des choses qui me fait le plus de peine réelle. La révolution, les inquiétudes des inséparables d'un état très critique, l'âge enfin m'ont donné une assez forte dose d'insensibilité pour les hommes et les choses d'à présent. Mais j'ai conservé dans mon cœur les sentiments qui existaient avant que l'expérience l'eût flétri ou desséché et je puis encore souffrir par ces sentiments malgré toute mon impassibilité présente. J'éprouve donc une douleur réelle de votre refroidissement pour moi et il m'est impossible de le motiver.

Un établissement, des acquisitions et, par suite, des emplois en France ne peuvent être considérés comme des torts ; quant à ma conduite, depuis que je suis appelé à en avoir une, je ne puis me reprocher une seule démarche et je crois même que l'opinion publique ne peut m'être défavorable.

Je ne m'explique donc pas, ma chère tante, pourquoi vous ne m'aimez plus. Je ne m'explique pas pourquoi vous rompez volontairement un lien qui ne pouvait vous être désagréable, pourquoi vous repoussez un sentiment qui s'offrait à vous aussi vif, aussi tendre, aussi durable, aussi dévoué et, puisqu'il faut tout dire, plus désintéressé que bien d'autres, car ma conduite envers d'autres parents, pour lesquels je n'ai pas d'attrait de cœur, mais avec lesquels les mêmes calculs de fortune pouvaient me commander des démonstrations, cette conduite, lors même qu'on la regarderait comme un tort, est au moins une preuve que ces motifs n'ont pas d'empire sur moi. Enfin, ma chère tante, ce qui existe, existe, et l'on ne peut rien y changer. S'il m'est impossible de retrouver en nous cette intimité si douce qui faisait une grande partie du bonheur de mes souvenirs, je ne m'en consolerai pas, mais je ne vous en parlerai plus car cela deviendrait ennuyeux pour nous sans produire le changement dont j'aurais envie.

Cependant, je vous le répète, ma bonne et bien aimée tante, l'amitié est toujours bonne à accepter et vous auriez tort de me forcer à ne plus vous parler de la mienne. Elle sera toujours bien vive et bien tendre et je ne cesserai jamais de vous chérir, juste ou injuste.

A Madame de Nassau, née Chandieu
au Chêne, à Lausanne

Copet, ce... [*sic*] [mai 1802]

J'ai appris à Paris, ma chère tante, que vous aviez été très indisposée et je suis parti quelques jours plus tôt pour vous voir et savoir plus positivement de vos nouvelles. En arrivant, j'ai vu les troubles de Suisse et l'arrivée à Lausanne de l'ambassadeur et du général français, et comme il ne me convient aucunement d'avoir à parler sur les affaires, je désire éviter la rencontre de tous ces grands personnages ; en conséquence, je retarde le voyage que je comptais faire ; je le retarde de quelques jours.

Mais je vous prie de me mander comment vous êtes ; je crains que l'émotion que toutes ces agitations politiques vous auront causée n'ait été pénible dans un état de santé déjà dérangé. Il me tarde d'être près de vous pour que l'assurance de ma vive et inaltérable tendresse vous fasse oublier, s'il se peut, pour quelques moments, le triste état du pays que vous habitez. J'ai bien peur que celui de toute l'Europe ne soit également triste, tout annonce partout de l'agitation et je ne pense pas que les tentatives de perpétuité soient propres à l'apaiser.

Je n'ai aucune nouvelle de Paris depuis deux jours que je suis ici que celles que les papiers publics m'ont apportées. Il me semble que le Sénat n'a pas répondu à l'attente du Consul et que la question sur laquelle le peuple va être appelé à se prononcer n'est pas précisément celle que le Sénat avait posée. Je me trouve bien heureux d'être sorti des affaires avant que l'on pût me consulter et d'avoir recouvré la liberté de me taire.

J'ai vu mon père à mon passage. Sa santé est remise et son humeur, pendant le peu de temps que nous avons été réunis, a été très bonne. Il a fait l'acquisition d'une petite campagne voisine de la sienne et m'a su bon gré de lui en avoir fourni les moyens. Cette campagne occupe momentanément toute son activité qu'est aussi infatigable qu'elle a pu l'être il y a trente ans.

Je compte, ma chère tante, vous embrasser au plus tard la semaine prochaine, mais j'ai besoin d'avoir de vos nouvelles auparavant. Mille choses à Mlle Rieu.

(1) L'original autographe porte : « *Copet, ce...* » *(sic)*. L'allusion au plébiscite iminent sur le consulat à vie donne à penser que cette lettre est un peu postérieure au 10 mai 1802, date de l'arrêté consulaire ordonnant ledit plébiscite.

A Madame de Nassau, à Lausanne

ce vendredi [juin 1802]

Mille et mille grâces, ma chère tante, de votre bien aimable lettre ; puisque c'est la chaleur qui me l'a value, je voudrais que nous vécussions sous la zone torride. Vous pouvez être bien sûre que je ferai fidèlement la commission de Mlle Rieu la première fois que j'irai à la ville. Je sais trop bon gré à cette commission de vous avoir servi de prétexte pour m'écrire, mais ce dont je ne vous sais pas bon gré, c'est d'avoir eu besoin d'un prétexte. Il n'est point vrai du tout que je ne fasse attention à l'amitié que quand je suis en présence de l'objet qui me l'inspire. Ce n'est assurément pas vous, ma chère tante, qui devriez m'accuser ainsi ; vous, que je persécute pour m'écrire quand je suis séparé de vous, vous, qui n'avez pas réussi à me décourager par votre silence. Quand vous vous plaignez de moi, je pense à ce millionnaire qui disait : « Nous autres pauvres riches », car je vous assure qu'on n'a jamais été plus vivement, plus tendrement et plus profondément aimée que je ne vous aime.

Vous avez bien fait de persuader à ma tante que son séjour à Perroi devait être interrompu pour laisser les affaires se débrouiller; elles sont loin d'être satisfaisantes. J'ai eu aujourd'hui une lettre de Lausanne d'un officier français qui annonce un choc et même une bataille prochaine ; il parle d'un rassemblement de six mille hommes dans les plus mauvaises intentions du monde, et annonçant des projets d'incendie et de massacre. On assure que le général Serraz a demandé à notre département trois demi-brigades et qu'une partie de ces troupes est déjà en marche.

Je désire bien saisir le moment du séjour de ma tante de Chandieu pour aller à Lausanne, pourvu toutefois que l'on ne me demande pas des cartes de sûreté que je n'ai point. Le désir de finir au maudit ouvrage dont je parle depuis trois ans et que je n'achève point, me fait rester ici encore quelque temps sans interruption. Ce n'est pas que je pense à le publier, mais je voudrais l'avoir terminé pour être complètement libre.

Les nouvelles de France sont nulles. Il paraît que le Premier Consul a un peu d'humeur contre l'Angleterre. Il y a des gens à Paris, à ce qu'on m'écrit par le courrier dernier, qui font des

(1) Sur l'autographe, seulement ces mots : « *ce vendredi* ». Le prébiscite sur le consulat à vie est en train d'avoir lieu en France et Benjamin Constant croit même qu'il se termine ; la lettre pourrait donc être de juillet 1802 ; mais le premier paragraphe ainsi que l'avant-dernier font mention d'une commission (l'acquisition d'un livre) dont Mlle Rieu, la dame de compagnie de Mme de Nassau, a chargé Benjamin Constant, la première fois qu'il se rendra à Genève ; or la lettre suivante va nous apprendre que Benjamin Constant n'a pas trouvé cet ouvrage ; donc la présente lettre est antérieure au n° 83 qui porte, sur l'autographe, la date du 1[er] messidor (20 juin 1802). En conclusion, cette missive est de juin 1802, avant le 20.

paris pour la guerre ; cela serait fâcheux. La grande popularité du gouvernement vient de ce qu'on lui sait gré de la paix. Les registres pour les votes sur le consulat à vie doivent être fermés partout. On a pris un moyen simple de compter les voix ; on prend les états de population et l'on en soustrait les votants en *non ;* le reste est censé avoir voté pour l'affirmative, explicitement ou implicitement, c'est la meilleure manière, car il y a des endroits où, sur 200 votants, il y a eu 4 votes. On a fait voter les mourants dans les hôpitaux et les femmes dont les maris étaient absents.

Adieu, ma chère tante ; dites, je vous prie, à ma tante de Chandieu combien je lui suis aise qu'elle ne soit plus dans son dangereux Perroi et combien, étant une fois à Lausanne, il serait imprudent d'y retourner ; certes, elle doit se trouver très bien avec vous et je ne concevrais pas comment elle ne prendrait pas le goût de la ville.

Je vous prie de dire mille choses à Mlle Rieu. Si je ne trouve pas à Genève l'ouvrage qu'elle désire, veut-elle que j'écrive à Paris ?

Adieu, ma chère tante. Mille tendresses et embrassements.

***

A Madame de Nassau-Chandieu
à Lausanne.

Ce 1er messidor an X [20 juin 1802]

Le livre que Mlle Rieu désire, ma chère tante, ne se trouve pas à Genève, du moins chez les libraires que j'ai consultés. Paschoud, qui est le mieux fourni, est de sa personne à la campagne jusqu'à demain, depuis huit jours. Peut-être qu'il saura mieux que ses commis si par hasard ce livre se trouvait dans son magasin. Je vais après-demain à Genève et je le verrai.

Vous êtes bien bonne de me demander des nouvelles de l'opération qu'on m'avait conseillée. Jurine, que j'ai consulté après Mannore, m'a donné un conseil tout à fait contraire. Il prétend avoir vu souvent des loupes de cette espèce disparaître d'elles-mêmes sans opération et regarde toute opération comme inutile, à moins qu'on ne veuille être débarrassé de cette incommodité à jour fixe, comme les femmes pour aller au bal. Or, comme je n'ai pas cette prétention, je me suis résigné, d'après son avis, à ne rien faire ; il me répond que la loupe n'existera plus dans trois mois. Si sa prédiction se trouve fausse, je ferai faire opération à Paris.

Les nouvelles qui nous parviennent de la Suisse semblent annoncer que tout se calme ; le désarmement a lieu sans résistance. Il n'y a pas de doute que, si l'on veut, tout ne soit bientôt dans l'ordre le plus parfait ; mais je ne puis croire qu'on le veuille et je ne m'expliquerais pas pourquoi on se serait donné tant de peine pour ne parvenir à aucun résultat.

Vous parlez, ma chère tante, des éloges qui sont à la mode ; vous ne voyez rien dans ce genre, c'est le *Moniteur* qu'il faut lire. Quatre colonnes in-folio pleines d'adresses. Dans l'une, la Providence a créé Un homme pour consoler la terre ; dans l'autre, on ne peut méconnaître une puissance surnaturelle dans les actions du héros ; dans la troisième, nous pleurerons sur nos neveux qui, tôt ou tard, cesseront d'être gouvernés par lui etc. etc. C'est le siècle de Tibère, et les éloges n'ont de différent de ceux de Boileau ou d'Horace que la poésie et le bon goût.

Je projette toujours une course un peu longue à Lausanne. Je suis bien fâché que ma tante de Ch. y ait fait un si petit séjour. J'irai la revoir à Perroi et me prosterner devant l'autre siècle. Cependant j'ai moins de considération non pas pour ma tante, mais pour son âge depuis que j'ai appris qu'il y avait à Dully une femme de quatre-vingt-dix-huit ans qui faisait souvent un quart de lieue à pied pour aller souper en ville. Il y a à Nyon un malheureux médecin de quatre-vingts ans qui vient de tomber sur la tête et que Jurine va trépaner. Vous conviendrez qu'à cet âge, il devait se croire à l'abri d'une chute pareille et d'une pareille opération.

Vous me plaignez de n'avoir plus ni plans ni projets comme s'il y avait quelqu'un qui pût en former dans l'état où se trouve le monde ; quant à moi, je déclare qu'il m'est impossible de *voir* à deux jours de distance. Nous sommes à la merci d'une puissance aveugle, car les gens, ou pour mieux dire l'homme qui dispose de nous me paraît bien plus dirigé par son caractère que le dirigeant. Il était bien impossible dans le bas-empire de s'arranger un avenir. Une personne de mes amis m'écrivit dernièrement : « Il ne s'agit plus que d'ennui et d'obscurité, » On a retranché le repos et la gloire et conservé seulement les chances de malheurs. C'est bien le plus mauvais marché que l'on pût faire. J'oubliais cependant la bassesse, carrière ouverte à tout le monde et qui se remplit tous les jours mieux.

Puisse, ma chère tante, l'autre monde où vous me donnez rendez-vous être mieux arrangé que celui-ci. Je voudrais bien que nous nous y revissions car je trouve que nous nous voyons beaucoup trop rarement ici bas.

Merci encore mille fois de nos lettres qui sont un vrai plaisir dans la solitude et de vos questions sur la petite opération dont je suis menacé. Si Jurine n'est pas un faux prophète, j'aurai les plus beaux yeux du monde quand je vous reverrai et cela sans opération. Quoiqu'il en arrive, ce que je désire c'est de vous voir, et n'importe avec quels yeux.

Je vous embrasse tendrement, mais moins tendrement encore que je ne vous aime.

ce 30 [Thermidor an X ; 18 août 1802].

Je vous envoie, ma chère tante, la brochure dont je vous ai parlé. Quand vous l'aurez lue, et même prêtée si vous le voulez, je vous prierais de me la renvoyer à moins que je n'aille la chercher moi-même. Je ne sais pas encore précisément l'époque de ma course à Lausanne, mais je sais que j'aurais le plaisir d'y faire un séjour un peu plus long que ceux que j'y ai faits depuis que j'ai quitté Paris. Je pourrai vous raconter quelques anecdotes assez sérieuses que j'ai apprises d'un voyageur qui arrive de cette capitale du moderne bas-empire, mais elles ne sont pas toutes de nature à être écrites. On a redoublé m'est-il dit, de sévérité durant les derniers changements faits à la Constitution et cette impression n'est pas encore arrêtée. Il est difficile que des ressorts aussi tendus, et qui se tendent tous les jours plus, ne finissent pas comme tous les ressorts qu'on force finissent ; mais la prévoyance est chose dangereuse. Souvent, de ce qu'un homme qui voit une maison en flammes dit qu'elle brûle, on l'accuse d'y avoir mis le feu.

Je ne sais, ma chère tante, si nous serons vitrifiés ; ce que je sais, c'est que je me trouve parfaitement de cette chaleur et aujourd'hui que la bise a un peu rafraîchi le temps, je m'en suis sincèrement affligé. Pour la première fois de ma vie, j'ai découvert le bonheur des pays chauds et je compte bien, quand nous en aurons fini des descendants d'Almanzor, postuler une maison de campagne en Afrique. Vous aurez vu que l'Afrique était en Europe et qu'on nous avait trompés jusqu'à ce jour là-dessus, d'ailleurs nous avons prouvé évidemment qu'elle devait appartenir à la France, par cet axiome, fondé sur la justice et l'épite naturelles, que les terres qui nourrissent les Français doivent appartenir aux Français. En conséquence, je vous invite à déjeuner sur les ruines de Carthage.

Avez-vous, comme ici, une foule d'Anglais ? Je les cultive tant que je peux, parce que tous les jours je prends plus à l'idée d'aller faire une course en Angleterre. J'ai la singulière fantaisie de goûter encore une fois dans une vie ce sentiment qu'on appelle la sécurité et de me coucher bien sûr que je ne me réveillerai pas en prison.

Je vous féliciterai du changement de préfet si Monod tient

(1) L'original autographe porte l'indication : « *ce 30* », que D. Melegari a oubliée ou négligée. Le post-scriptum fournit le moyen de compléter cette date imprécise : la « proclamation de Monod », le nouveau préfet, est en effet du 16 août 1802 ; il s'agit donc ici du 30 thermidor, autrement dit du 18 août. Ajoutons que, dans la lettre n° 82, datée du 26 thermidor an X (14 août 1802), Benjamin Constant proposait à sa tante de lui envoyer la « *brochure de Camille Jordan* », — celle là même dont il est question ici, à la première ligne du texte.

parole, et je n'en serais pas étonné. Il est du parti dont les insurgés sont l'avant-garde. Il a leur confiance. Le gouvernement va remettre en place tous les hommes de cette opinion. Le rachat des droits féodaux se fera d'une manière très avantageuse pour les paysans. Je ne vois donc pas ce que les démocrates gagneraient à une insurrection qui fournirait à la France un prétexte de rentrer en Suisse, d'ôter aux démocrates le pouvoir qu'ils ont, et, soit de réunir ce pays, soit, en le traitant comme la Césalpine, d'enlever à ses habitants toute influence dans leurs propres affaires. J'espère donc pour vous que vous resterez tranquilles. L'essentiel, dans les circonstances actuelles, me semble être de gagner du temps.

Pardon, ma chère tante, si je vous prie de charger un de vos gens d'une petite commission. Mon père m'a demandé de lui envoyer quelques livres de cerises noires sèches. Il n'y en a point à Genève. On m'a dit qu'elles venaient du pays de Vaud. Pourriez-vous me demander si l'on en trouve à Lausanne?

Adieu, ma bonne tante. Je vous aime tendrement et me réjouis bien de vous voir. Tous les jours je sens plus que c'est près de vous que je devrais vivre.

Mille choses à Mlle Rieu. Je la remercie de sa bonne opinion et je crois la mériter.

Adieu, ma chère tante.

P.S. Je lis dans ce personnel la proclamation de Monod, je la trouve d'un style assez ferme et lui sais surtout bon gré de n'avoir pas dit un mot d'éloge pour un homme qu'on loue partout.

Je reçois une lettre de Rosalie. Elle me mande qu'elle vient ici dimanche. Vous pourriez ma chère tante, lui remettre la brochure si vous n'en avez plus besoin.

***

A Madame de Nassau-Chandieu
au Chêne, à Lausanne (Suisse).

Genève, ce mardi [mars 1803].

Mille grâces, ma chère tante, des détails que vous me donnez sur les dispositions de notre pauvre tante de Chandieu. Je suis fâché pour ses neveux de l'oubli complet qu'elle a affecté à leur

(1) « *Genève, ce mardi* », écrit seulement Benjamin Constant sur l'autographe ; mai le premier paragraphe, sur la mort et les dispositions testamentaires de « *notre pauvre tante de Chandieu* » nous éclaire. Antoinette Madeleine de Chandieu, veuve de Paul de Chandieu-Vulliens, s'éteignit à Lausanne le 22 février 1803. D'autre part, les numéros du *Publiciste*, auxquels fait allusion Constant sont ceux des 2 et 3 mars 1802. La lettre est donc très probablement de mars 1803.

égard. La marque d'amitié qu'elle m'a donnée m'a fait plaisir comme un signe de satisfaction de sa part. L'idée de la mort me paraît si triste à mêler à l'amitié que je n'ai jamais voulu faire entrer dans mes calculs ce qu'elle pourrait faire pour moi : ainsi, sous le rapport de l'intérêt, je ne me serais pas trouvé dérangé quand elle n'aurait rien fait. Vous me direz, quand je vous verrai à Lausanne, ce qu'il y a à faire relativement à cet objet ainsi qu'à celui des 4.000 francs qu'elle me doit.

Ses dispositions relativement à vous me sont bien agréables comme prouvant de l'affection et comme pouvant contribuer à rendre votre vie plus aisée. Si j'avais été à sa place, j'aurais fait plus, mais je me reconnais partial et ne puis exiger des autres la même partialité. Vous savez que ce n'est pas comme neveu que je vous aime, il y a des amis qu'on met au nombre de ses parents, mais il y a des parents que l'on met au-dessus de tous les amis.

Je me propose de partir vendredi pour Lausanne. Ma vie ici est remplie de petits arrangements assez paresseux et assez doux qui pèsent sur mes projets de manière à les modifier quand il n'est question que de quelque ajournement de peu d'importance.

Voilà donc toutes les constitutions avivées. Je ne sais comment le pays de Vaud envisage la sienne. Je sais de Berne et de Zürich que l'on y est horriblement mécontent. Si, comme je le crois, on a pour but de préparer de nouvelles crises pour revenir à un but qu'on a été forcé cette fois de déguiser, il me semble que l'on pouvait mieux s'y prendre. Lisez-vous le *Publiciste ?* Si vous ne le lisez pas ordinairement, procurez-vous les numéros du 11 et du 12 ventose. Il y a un article sur le procès de Pelletra qui est à mourir de rire. Le Premier Consul s'aperçoit qu'en poursuivant cet écrivain pour calomnies il n'a fait que donner à ces calomnies plus de publicité, il s'en désole et il a la bonté de nous mettre dans la confidence.

Voici, ma chère tante, je vous embrasse de tout mon cœur et suis bien impatient de vous revoir. Mille choses à Mlle Rieu.

B. C.

Alexandre Pouchkine

Critique et correspondance

On a souligné mille fois l'énorme importance de la langue et de la littérature française dans la formation du génie pouchkinien et leur influence sur l'œuvre du poète. On connaît beaucoup moins, en France, malgré quelques études de spécialistes (1) et quelques allusions ou citations éparses dans les ouvrages consacrés à Pouchkine, les jugements (le plus souvent dépourvus d'indulgence) portés par lui sur les auteurs français, qu'il s'agisse de nos grands classiques, des écrivains mineurs du XVIIIe siècle ou de ses contemporains les romantiques.

On trouve ces jugements principalement dans la correspondance et dans des articles ou brouillons d'articles, jamais publiés en français, à quelques lignes près.

Il convient, lorsqu'on lit ces appréciations de Pouchkine sur nos écrivains, de faire quelques distinguo. Il y a d'une part les jugements à l'emporte-pièce, souvent brutaux, les boutades, qu'on rencontre principalement dans les lettres de ton très libre au frère Léon ou aux amis intimes, comme le prince Viazemski. Il y a d'autre part les opinions, exprimées souvent avec une certaine vivacité, mais généralement plus nuancées, qu'on trouve dans les lettres adressées aux correspondants avec lesquels Pouchkine est moins libre. Il y a celles enfin qui sont destinées en principe à être publiées (mais qui ne le sont pas toujours) : opinions « officielles », « en chapeau tricorne et souliers de cérémonie », mais ce sont encore des opinions de Pouchkine, c'est-à-dire qu'elles n'ont rien de convenu, et restent souvent corrosives.

* * *

A côté d'admirations constantes ou durables (Molière, Voltaire, dont dès l'enfance il est le nourrisson, André Chénier, Benjamin Constant, Mme de Staël, sans oublier le Parny de son adolescence, qu'il lut longtemps), Pouchkine nourrit des sentiments moins flatteurs et moins fidèles pour le tendre Racine, par exemple, qu'il mord férocement dans sa jeunesse, avant de devenir plus équitable. Particulièrement curieux sont les jugements qu'émit sur ses contemporains français ce poète qui, pour bien des dictionnaires et manuels est toujours le poète romantique russe par excellence. Pour lui, ni Lamartine, ni Hugo, ne sont de vrais poètes romantiques : il leur reproche de manquer de vérité. Musset, seul, en qui il prévoit un authentique dramaturge romantique, trouve grâce devant lui, avec, chose étonnante, Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve de Joseph Delorme *et des* Consolations. *Pouchkine n'est pas dupe des idoles de l'époque, Béranger (le poète alors le plus populaire, ne l'oublions pas, et dont la réputation en Russie, en Allemagne, survivra un siècle à sa défunte gloire française), Casimir Delavigne, considéré en son temps comme un grand dramaturge.*

(1) Voir notamment l'article très documenté de G. Lozinski : *La littérature française et Pouchkine,* dans le numéro spécial de la « Revue de littérature comparée » consacré à Pouchkine (janvier-mars 1937).

Dans la marée toujours renouvelée des romans français, il distingue, de Pétersbourg, avant Balzac, le Rouge et le noir *de Stendhal. Sans doute, on le voit louer aussi quelques romans parfaitement oubliés aujourd'hui. Il met Alphonse Karr au-dessus de Balzac ; tout comme Hugo, il fait cas de Jules Janin. Mais quel est le critique, fût-ce Sainte-Beuve, dont on ne pourrait collectionner les jugements discutables ou indéfendables ?*

Il reste que, lorsqu'il les motive avec précision, nous sommes contraints bien souvent d'approuver certains jugements des plus sévères : les critiques mordantes de Cinq-Mars, *de* Cromwell *ne nous paraissent que trop justifiées.*

Replacée en son temps et dans son pays, la critique de Pouchkine apparaît comme un impressionnant effort de lucidité combattive. Dissipant la brume des idées reçues, Pouchkine fonde la critique russe, comme il a fondé la poésie, le drame, la nouvelle russes.

Pour les Français d'aujourd'hui, cette critique garde un vif intérêt. Avec tout l'attrait de la nouveauté, nous découvrons un esprit (et même toute une société) étonnamment curieux de l'actualité littéraire française, à une époque où, en France, on ignorait à peu près tout de la littérature russe. Il est passionnant de constater les réactions, à plusieurs milliers de kilomètres de distance, de cet esprit, également au fait des littératures anglaise et allemande, voire italienne et américaine, et qui peut ainsi juger l'agitation littéraire parisienne avec un recul et des éléments d'appréciation dont les Français de l'époque étaient privés. Ces réactions ne sont pas toujours flatteuses pour notre amour-propre national, loin de là. Nous pouvons, si nous le désirons, nous consoler en nous disant que le miroir de Pouchkine était un miroir déformant. Mais nous pouvons aussi faire notre profit de cette expérience, en nous demandant si l'auteur russe ne nous donne pas souvent l'occasion d'un utile examen de conscience.

ANDRÉ MEYNIEUX.

Nous donnons ci-dessous quelques specimens de lettres et d'articles dans lesquels se manifeste Pouchkine, critique des auteurs français. Nous les faisons précéder d'une lettre toute différente, écrite en français par le poète, adressée à son frère Léon, et dans laquelle nous voyons l'aîné (à peine âgé de 23 ans) prêcher une étrange morale à son cadet :

Après le 4 septembre — avant le 6 octobre 1822
A L. S. POUCHKINE (1)
[De Kichinev à Pétersbourg]

Vous êtes dans l'age où l'on doit songer à la carrière que l'on doit parcourir ; je vous ai dit les raisons pourquoi l'état militaire me paraît preferable à tous les autres. En tout cas votre conduite

(1) Dans cette étonnante lettre, Pouchkine donne des conseils qu'il était bien incapable de suivre lui-même. C'est un curieux mélange d'attitude « romantique », misanthropique et désenchantée. (Pouchkine est dans sa période *byronienne*) et de lucide et cynique sincérité, où l'expérience personnelle entre pour beaucoup. Le texte de la lettre est reproduit d'après la copie du destinataire. L'original est perdu.

va decider pour longtems de votre reputation et peut-être de votre bonheur.

Vous aurez affaire aux hommes que vous ne connaissez pas encore. Commencez toujours par en penser tout le mal imaginable : vous n'en rabattrez pas de beaucoup. — Ne les jugez pas par votre cœur, que je crois noble et bon et qui de plus est encore jeune ; méprisez les le plus poliment qu'il vous sera possible : s'est le moyen de se tenir en garde contre les petits prejugés et les petites passions qui vont vous froisser à votre entrée dans le monde.

Soyez froid avec tout le monde ; la familiarité nuit toujours ; mais surtout gardez-vous de vous y abandonner avec vos supérieurs, quelques soient leurs avances. Ceux-ci vous dépassent bien vite et sont bien aises de vous avilir au moment ou l'on s'y attend le moins.

Point de petits soins, défiez-vous de la bienveillance dont vous pouvez être susceptible : les hommes ne la comprennent pas et la prennent volontiers pour de la bassesse, toujours charmés de juger des autres par eux mêmes.

N'acceptez jamais de bienfaits. Un bienfait pour la plus part du tems est une perfidie. — Point de protection, car elle asservie et dégrade.

J'aurais voulu vous premunir contre les séductions de l'amitié, mais je n'ai pas le courage de vous endurcir l'âme dans l'age de ses plus douces illusions. Ce que j'ai à vous dire à l'égard des femmes serait parfaitement inutile. Je vous observerai seulement, que moins on aime une femme et plus on est sûr de l'avoir. Mais cette jouissance est digne d'un vieux sapajou du XVIIIe siecle (1). A l'égard de celle que vous aimerez, je souhaite de tout mon cœur que vous l'ayez.

N'oubliez jamais l'offence volontaire ; peu ou point de paroles et ne vengez jamais l'injure par l'injure.

Si l'état de votre fortune ou bien les circonstances ne vous permettent pas de briller, ne tachez pas de pailler vos privations affectez plutôt l'excès contraire : le cynisme dans son âpreté en impose à la frivolité de l'opinion, au lieu que les petites friponeries de la vanité nous rendent ridicules et méprisables.

N'empruntez jamais, souffrez plûtôt la misère ; croyez qu'elle n'est pas aussi terrible qu'on se la peint et surtout que la certitude où l'on peut se voir d'être malhonnête ou d'être pris pour tel.

Ces principes que je vous propose, je les dois à une douloureuse experience. Puissiez vous les adopter sans jamais y être contreint. Ils peuvent vous sauver des jours d'angoisse et de rage. Un jour

(1) Pouchkine reprendra ces réflexions dans *Eugène Onéguine*, IV, 7.

vous entendrez ma confession ; elle pourra couter à ma vanité ; mais ce n'est pas ce qui m'arrêterait lorsqu'il s'agit de l'interêt de votre vie.

C'est par Mme de Staël dont il parle toujours avec respect et admiration, que Pouchkine fit connaissance avec l'Allemagne littéraire. L'article suivant est un des premiers essais critiques de Pouchkine, qui se mit relativement tard à la prose en général. A cette époque là, pour la prose, il accordait volontiers la première place, en Russie, à son ami Viazemski.

SUR MADAME DE STAEL ET MR A. M. (1) (1825)

Parmi les œuvres de Mme de Stael, le livre intitulé DIX ANNÉES D'EXIL devait attirer sur lui l'attention des Russes, de préférence à tout autre. Un coup d'œil rapide et perçant, des remarques d'une nouveauté et d'une vérité frappantes, la reconnaissance et la bienveillance qui ont dirigé la plume de l'auteur, — tout fait honneur à l'intelligence et aux sentiments d'une femme exceptionnelle (2). Voici ce qu'on dit à son sujet dans un manuscrit : « En lisant son livre *Dix ans d'exil*, on peut voir clairement que, touchée par l'accueil gracieux des boïars russes, elle n'a pas dit tout ce qui lui avait sauté aux yeux *. Je n'ose pas reprocher cela à l'éloquente et noble étrangère qui la première a rendu pleine justice au peuple russe, éternel objet de calomnies dues à l'ignorance de la part des écrivains étrangers. » Cette indulgence, que n'ose blâmer l'auteur du manuscrit, constitue précisément le principal charme de la partie du livre consacrée à la description de notre patrie. Mme de Staël a quitté la Russie comme un asile sacré, comme une famille, où elle a été accueillie avec confiance et cordialité. Remplissant le devoir d'un noble cœur, elle parle de nous avec estime et modestie, loue de tout son cœur, blâme avec modération, ne POUSSE PAS LES ORDURES HORS DE L'IZBA. Ayons donc nous aussi de la reconnaissance pour notre illustre hôtesse : honorons sa glorieuse mémoire, comme elle a honoré notre hospitalité...

De Russie, Mme de Stael s'est rendue en Suède, par les tristes déserts de la Finlande. Au déclin de l'âge (3), loin de tout ce qui

* Il s'agit de la haute société pétersbourgeoise d'avant 1812. L'auteur. [Note de Pouchkine.]

(1) Cet article parut dans le n° 12 du *Télégraphe de Moscou* (1825). Il fait écho à la publication dans *Le Fils de la Patrie* (n° 10) de *Fragments de Mme de Staël sur la Finlande, avec remarques*. Il s'agissait d'extraits de *Dix années d'exil*. L'auteur de ces remarques était Alexandre Alexéévitch Moukhanov (1800-1834), alors airde-de-camp du général Zakrevski en Finlande.

(2) A rapprocher de ce que Pouchkine dit de Mme Staël dans *Roslavlev*, en 1831. V. tome I, pp. 406-408.

(3) Mme de Staël (1766-1817), était alors âgée de quarante-six ans.

était cher à son cœur, exilée pendant sept ans par le despotisme agissant de Napoléon, portant un douloureux intérêt à la situation politique de l'Europe, elle ne pouvait, naturellement, à cette époque (en automne 1812) garder la sérénité d'âme nécessaire pour jouir des beautés de la nature. Il n'est pas étonnant que les rochers noircis (1), les épaisses forêts et les lacs lui aient inspiré de l'ennui.

Ses mémoires inachevés s'arrêtent sur une sombre description de la Finlande...

Mr A. M. *, PARCOURANT A NOUVEAU LE PETIT LIVRE DE MADAME DE STAEL, EST TOMBÉ sur ce dernier passage et l'a traduit en une prose assez lourde, en y ajoutant les REMARQUES suivantes SUR LES RÊVES DE MADAME DE STAEL : « Sans même parler de montrer la légèreté et l'étourderie, le manque d'observation, et la parfaite méconnaissance du pays, qui frappent involontairement les lecteurs FAMILIARISÉS AVEC LES ŒUVRES DE L'AUTEUR DE « L'ALLEMAGNE », j'ai été frappé à mon tour par le récit lui-même, de tout point semblable à la plate insignifiance de ces SCRUPULEUX PETITS FRANÇAIS, QUI, IL Y A PEU DE TEMPS, SURVENANT AVEC UNE PAUVRE RÉSERVE D'INFORMATIONS ET RICHES D'ESPÉRANCE EN LA RUSSIE, ÉTAIENT ACCUEILLIS AVEC TANT DE SATISFACTION PAR NOS GÉNÉREUX COMPATRIOTES, D'UNE CORDIALITÉ PARFOIS UN PEU DÉPLACÉE (A QUI IL NE MANQUAIT QUE LA FAÇON DE PENSER POUR ÊTRE NOS CONTEMPORAINS).

Quel style et quel TON ! Quel rapport y a-t-il entre deux pages de Notes et DELPHINE, CORINNE, REGARD SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, etc... et qu'y a-t-il de commun entre les SCRUPULEUX (?) PETITS FRANÇAIS et la fille de Necker, exilée par Napoléon, et jouissant de la généreuse protection de l'empereur russe ?

« Qui, continue Mr. A. M., a lu les œuvres de Mme de Stael, dans lesquelles si souvent elle s'épanche etc..., est précisément surpris de voir que les forêts illimitées etc... n'ont produit d'autre impression sur l'auteur de CORINNE que l'ennui né de l'uniformité ! » — Après quoi, M. A. M. se propose lui-même en exemple. « Non, jamais, — dit-il, — je n'oublierai les émotions de mon âme, qui se dilatait pour recevoir d'aussi fortes impressions. Je me rappellerai toujours le matin... etc... » — Suit une description de la nature nordique, écrite en un style qui diffère totalement de la prose de Mme de Stael.

Plus loin il conseille à la défunte femme de lettres de QUESTIONNER SES POSTILLONS, PAR LE TRUCHEMENT de quelque interprète, sur la nature exacte des incendies, etc... Une plaisanterie sur la proximité des loups et des ours de l'université de Abo n'a

* *Le Fils de la Patrie*, nº 10. [Note de Pouchkine.]

(1) Sans doute par les incendies de forêts, très fréquents, dont il est question un peu plus loin.

pas plu du tout à M. A. M. ; mais M. A. M. s'est mis lui aussi à plaisanter. « Est-il possible, dit-il, — que les 400 étudiants qui s'y instruisent se préparent à devenir trappeurs ? En ce cas, elle aurait pu plus justement appeler cette académie un chenil. Est-il possible que Mme de Stael n'ait pas trouvé d'autre moyen de chercher les causes qui ralentissent la marche de l'instruction, que de se déguiser en Diane, et d'obliger ensuite son lecteur à courir avec elle dans les forêts finlandaises, par les premières neiges, à la poursuite des ours et des loups, puis d'aller les chercher dans leurs tanières ?... Enfin par suite de la frayeur PRODUITE SUR L'AME TIMIDE DE NOTRE DAME » etc...

On ne devrait parler de cette DAME que dans la langue polie d'un homme bien élevé. Cette DAME, Napoléon l'a trouvée digne de l'exil, les monarques de leur confiance, l'Europe de son estime, et M. A. M. d'un petit article de revue pas très spirituel et très inconvenant.

Qui veut être estimé doit savoir estimer les autres (1).

9 *juin* 1825.

V. AR. (2)

Dans le texte ci-dessous, nous avons affaire à un Pouckkine moraliste plutôt qu'au critique littéraire.

EXTRAITS DE LETTRES, PENSÉES ET REMARQUES (3)

1. — Le goût véritable ne consiste pas à condamner arbitrairement tel ou tel mot, telle ou telle tournure, mais à avoir le sens de la mesure et de la convenance.

2. — L'érudit sans talent est pareil à ce pauvre mollah, qui, pensant se conformer à l'esprit de Mahomet, avait mis en pièces et mangé le CORAN.

3. — La monotonie chez un écrivain montre l'étroitesse d'un esprit qui pourtant peut être en même temps profond.

4. — Sterne dit que la plus vive de nos jouissances se termine en frémissement presque maladif (4). Insupportable observateur !

(1) Transposition d'un vers de Viazemski, dans une épitre à Katchénosvki :
Tu seras estimé si tu estimes autrui.

(2) Pouchkine signe St. Ar. *(Stary Arzamasets)*, c.-à-d. ; le Vieil Arzamasets, membre de la Société littéraire l'*Arzamas*.

(3) Ces « *varia* » furent publiés sans signature dans les *Fleurs du Nord pour* 1828, parues le 22 décembre 1827.

(4) Dans le *Voyage Sentimental*. Ces quelques lignes furent retranchées, *sans doute par la censure.*

Que ne l'a-t-il gardé pour lui : beaucoup ne l'auraient point remarqué.

5. — On se plaint de l'indifférence des femmes russes pour notre poésie ; on explique le fait par leur ignorance de la langue nationale : mais quelle est donc la dame qui ne comprendra pas les vers de Joukovski, de Viazemski ou de Baratynski ? Le vrai, c'est que les femmes sont partout les mêmes. La nature, qui les a douées d'un esprit fin et de la sensibilité la plus délicate, leur a à peu près refusé le sentiment de l'ineffable. La poésie leur glisse le long de l'oreille sans pénétrer jusqu'à leur âme : elles sont insensibles à son harmonie ; remarquez comme elles défigurent les vers les plus naturels, détruisent le rythme, suppriment la rime. Ecoutez leurs jugements littéraires, et vous serez étonnés du caractère tortueux et même de l'épaisseur de leur entendement... Les exceptions sont rares (1).

6. — Plus nous sommes froids, prudents circonspects, moins nous nous exposons aux assauts de la moquerie. L'égoïsme peut être haïssable, mais il n'est pas ridicule, car il est remarquablement raisonnable. Pourtant, il y a des gens qui s'aiment avec tant de tendresse, qui admirent leur propre génie avec tant d'orgueil, pensent à leur prospérité avec tant d'attendrissement, à leurs ennuis avec tant de compassion, que chez eux l'égoïsme a tout le côté comique de l'enthousiasme et de la sensibilité.

7. — Personne n'a plus que Baratynski de sentiment dans ses pensées et de goût dans ses sentiments.

Pouchkine s'intéresse à des manifestations de la vie littéraire qui peuvent paraître mineures aux esprits superficiels, mais qui pour lui sont symptomatiques.

SUR LES « MÉMOIRES » DE SAMSON (2)

Les revues françaises nous informent de la prochaine publication des MÉMOIRES DE SAMSON, LE BOURREAU DE PARIS. On devait s'y attendre. Voilà jusqu'où nous a conduits la soif de nouveauté et des impressions fortes.

Après les séduisantes CONFESSIONS de la philosophie du XVIIIe siècle ont paru des révélations politiques, non moins sédui-

(1) Tout ce passage attira à Pouchkine une vive réplique de la poétesse Gotovtsévaïa. V. tome II, la *Réponse à A. I. Gotovtsévaïa* (1828).

(2) Article paru dans le n° 5 (21 janvier 1830) de la *Gazette des Lettres*. Ces *Mémoires* étaient en réalité une œuvre collective d'écrivains français. Il y eut deux Sanson (et non Samson), le père et le fils, que Pouchkine paraît confondre : Charles Henri (1740-1793) et Henri (1767-1840). Le premier guillotina Louis XVI et le second Marie-Antoinette.

santes. Nous ne nous sommes pas contentés de voir des gens célèbres en bonnet de nuit et en robe de chambre, nous avons voulu les suivre dans leur chambre à coucher et plus loin. Quand de cela aussi nous eûmes assez, parut une foule de sombres gens, avec leurs honteuses histoires. Mais nous ne nous sommes pas arrêtés aux Mémoires sans pudeur d'Henriette Wilson (1), de Casanova (2) et de la Contemporaine (3). Nous nous sommes jetés sur les aveux scélérats d'un espion de police et sur les commentaires que donnait à leur sujet un forçat marqué au fer rouge. Les revues se remplirent d'extraits des mémoires de Vidocq. Le poète Hugo n'eut pas honte d'y chercher l'inspiration d'un roman plein de feu et de boue. Il manquait un bourreau au nombre des littérateurs contemporains. Il a fini par venir lui aussi et nous dirons à notre honte que le succès de ses MÉMOIRES ne semble pas douteux.

Nous n'envions pas les gens qui, ayant fondé leurs calculs sur l'immoralité de notre curiosité ont consacré leur plume à reproduire les récits d'un Samson vraisemblablement illettré. Mais nous ferons un aveu nous aussi, qui vivons au siècle des aveux : c'est avec impatience, quoiqu'avec répulsion, que nous attendons les MÉMOIRES DU BOURREAU DE PARIS. Nous verrons ce qu'il y a de commun entre lui et les personnes vivantes. En quel jargon de bête fauve exprimera-t-il ses pensées ? Que nous apportera cette œuvre qui a inspiré au Comte de Maistre une page si poétique, si terrible ? (4) Que nous dira cet homme, qui a assisté pendant les quarantes années de sa vie sanguinaire aux derniers frémissements de tant de victimes glorieuses ou inconnues, sacrées ou haïssables ? Tous, tous ceux qui ont été ses connaissances d'un instant, repasseront à la file devant nous, sous la guillotine, sur laquelle, lui, le féroce historien, joue son rôle monotone. Martyrs, malfaiteurs, héros, — et la victime royale, et son meurtrier, et Charlotte Corday, et la séduisante Du Barry, et l'insensé Louvel, et le factieux Berton (5), et le médecin Castaing (6) qui aurait empoisonné ses proches, et Papavoine, qui avait égorgé ses enfants : nous les reverrons encore à la dernière, la terrible minute. Les têtes, les unes après les autres, tomberont devant nous, chacune prononçant sa dernière parole... Et, après avoir assouvi notre cruelle curiosité, le livre du bourreau occupera sa place dans les bibliothèques, attendant les savantes recherches de l'historien futur.

(1) Henriette Wilson, actrice anglaise, publia ses *Mémoires* en 1825.
(2) V. tome I, p. 501, n. 11.
(3) Ida Saint-Elme (1778-1845), aventurière française, publia des *Mémoires* en 1827.
(4) Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre (1re soirée).
(5) Louis-Pierre Louvel, ouvrier français, meurtrier du duc de Berry (1820). J. B. Berton, général décapité à Poitiers en 1822.
(6) Guillotiné en 1823.

Jusqu'ici toujours sévère pou nos poètes romantiques, Pouchkine, lorsque se révèle le jeune Musset, se laisse séduire comme les Français. On notera l'importance des considérations morales, à côté des considérations purement littéraires. Le poète russe n'oublie pas qu'il écrit dans la Sainte Russie : quelques précautions oratoires ne sont pas de trop pour acclimater « cet aimable polisson » de Musset.

A PROPOS D'ALFRED DE MUSSET (1).

Tandis que l'harmonieux mais monotone Lamartine préparait de nouvelles et pieuses méditations sous le titre mérité d'*Harmonies religieuses*, tandis que le grave *Victor Hugo* publiait ses *Orientales* si brillantes et pourtant si guindées, tandis que le pauvre sceptique Delorme (2) ressuscitait sous les traits d'un néophyte soucieux de s'amender et que la sévérité des mœurs et des coutumes était mise à l'ordre du jour dans toute la littérature française, brusquement apparut, avec un petit recueil de contes et de chansons, un jeune poète qui exerça une terrible séduction. *Musset* semblait avoir assumé le devoir de ne chanter que les péchés mortels, l'homicide et l'adultère. Les tableaux voluptueux dont ses poésies sont remplies surpassent peut-être en vivacité les descriptions les plus révélatrices de feu Parny. Il ne pense même pas à la moralité, il se moque de la morale, mais hélas, avec une extraordinaire gentillesse ; il traite le grave alexandrin le moins cérémonieusement du monde, le casse et le mutile si atrocement qu'il en fait pitié. Il chante la lune en des vers que seul, peut-être, aurait osé écrire un poète du XVIe siècle, heureux siècle qui ne connaissait encore ni Boileau, ni messieurs Laharpe, Hofman (3), et Colne (4). Quel accueil réserva-t-on au jeune espiègle ? On tremble pour lui. On croit voir l'indignation des revues et toutes les férules levées sur lui. Il n'en fut rien. Les franches espiègleries de cet aimable polisson étonnèrent et plurent tellement que la critique non seulement ne le chargea pas, mais même prit sur elle de le justifier en déclarant que les CONTES D'ESPAGNE ne prouvaient rien, que l'on pouvait décrire des brigands et des assassins même sans avoir pour but de montrer combien leur métier est peu louable — et être néanmoins un homme droit et intègre ; que les vivants tableaux des plaisirs étaient pardonnables à un poète de 20 ans, que, sans doute, sa famille, en lisant ses vers, ne partagerait pas l'horreur des journaux et ne verrait pas en lui un monstre, bref, que la poésie était fiction et

(1) Cet article, écrit en automne, 1830 selon les éditeurs académiques, en 1833 selon N. V. Bogoslovski, ne fut pas imprimé du vivant de Pouchkine.
(2) Joseph Delorme, alias Sainte-Beuve.
(3) François-Benedict Hofman (1760-1828), critique français.
(4) Colne de Ravel (1768-1832), poète et critique français.

n'avait rien de commun avec la prosaïque réalité de la vie. Dieu merci ! il y a longtemps qu'il devrait en être ainsi, chers messieurs. N'est-il pas étrange au XIXe siècle de ressusciter la pruderie et l'hypocrisie ridiculisées jadis par Molière, et de traiter le public comme les adultes traitent leurs enfants, de ne pas l'autoriser à lire les livres dont vous-mêmes faites vos délices, et, avec ou sans raison, de coller de la morale partout. Le public trouve cela ridicule et ne dira bien sûr pas merci à ses éducateurs.

Comme nous l'avons déjà dit, LES CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE se distinguent par une vie extraordinaire. Parmi eux, c'est **Porcia**, à mon avis, qui a le plus de valeur ; la scène du rendez-vous, la nuit ; le portrait du jaloux qui grisonne subitement ; la conversation des deux amants en mer — tout cela est adorable. L'essai dramatique **Les marrons du feu** permet à la France d'espérer un tragique romantique. Et dans la nouvelle **Mardoche**, *Musset* a su, le premier de tous les poètes français, saisir le ton de Byron dans ses œuvres burlesques, ce qui est loin d'être un jeu d'enfant. Si nous comprenons les paroles d'Horace comme les comprit le poète anglais (*), c'est que nous sommes du même avis que lui : il est difficile d'exprimer convenablement des thèmes communs à tous.

En écrivant Boris Godounov, *en 1824-25, Pouchkine a longuement réfléchi sur la théorie du drame et l'a étudiée notamment chez l'Allemand Auguste Schlegel. Depuis, il est revenu sur ce sujet à plusieurs reprises dans sa correspondance, en particulier dans des lettres à son ami Raevski et aussi dans des essais de préface pour* Boris Godounov. *Dans l'article ci-dessous, il essaie de résumer et de mettre en forme ses idées sur les différents genres dramatiques. Toujours fidèle à Shakespeare, il est moins sévère pour Racine que lorsqu'il écrivait à son frère, au début de 1824 :*

« *Le plan et les caractères de Phèdre sont le summum de la sottise et de la nullité dans l'invention — Thésée n'est pas autre chose que le premier cocu de Molière... Hippolyte, ce Scythe grossier, n'est pas autre chose qu'un garçon bien élevé, poli et respectueux.*

« D'un mensonge si noir... *etc.*

« *Lis toute cette tirade tant vantée et tu seras persuadé que Racine ne comprenait pas ce que c'était que créer un personnage tragique... Quant à Théramène, c'est un abbé et un entremetteur.*

« Vous-même où seriez-vous, *etc... — Voilà le comble de la sottise !* »

(*) dans l'épigraphe de *Don Juan.*

Difficile est propriè communia dicere.

Communia signifie non point thèmes habituels, mais thèmes *communs à tous* (il s'agit de thèmes tragiques connus de tous, par opposition à des thèmes inventés. Cf. *ad Pisones.* Le thème de *Don Juan* appartenait exclusivement à Byron.

[Note de Pouchkine.]

SUR LE DRAME NATIONAL (1).

Alors que l'esthétique, depuis l'époque de Kant et de Lessing (2) s'est développée avec une telle netteté et une telle largeur de vues, nous en sommes toujours aux lourdes conceptions de ce pédant de Gottsched (3) ; nous répétons toujours que le BEAU est l'imitation de la beauté naturelle et que le principal mérite de l'art est l'UTILITÉ. Pourquoi donc les statues polychromes nous plaisent-elles moins que les statues faites purement de marbre ou de bronze ? Pourquoi le poète préfère-t-il exprimer ses pensées en vers ? Et quelle utilité y a-t-il dans une Vénus du Titien et dans l'Apollon du Belvédère ?

La vraisemblance est encore considérée comme la principale condition et comme le fondement de l'art dramatique. Que répondrons-nous si l'on nous prouve que l'essence même de l'art dramatique exclut la vraisemblance ? En lisant un poème, un roman, souvent nous pouvons nous livrer à l'oubli et supposer que l'aventure décrite n'est pas une fiction, mais la réalité. Nous pouvons penser que dans une ode, dans une élégie, le poète a exprimé ses vrais sentiments, sous leur vrai jour. Mais où est la vraisemblance dans un édifice divisé en deux parties, dont l'une est bondée de spectateurs qui sont convenus..., *etc*...



Si nous supposons que la vraisemblance consiste dans une stricte observance du costume, de la couleur historique et de la couleur locale, ici encore nous verrons que les plus grands écrivains dramatiques n'ont pas obéi à cette régle. Chez Shakespeare les licteurs romains conservent les habitudes des ALDERMEN londoniens. Chez Calderon le valeureux Coriolan provoque un adversaire en duel et lui jette un gant. Chez Racine le demi-scythe Hippolyte parle la langue d'un jeune marquis bien élevé. Les Romains de Corneille sont soit des chevaliers espagnols, soit des barons gascons, et une garde suisse accompagne sa Clytemnestre (4). Avec tout cela, Calderon, Shakespeare et Racine se tiennent sur une hauteur inaccessible et leurs œuvres constituent l'éternel objet de nos études et de notre admiration. Quelle vrai-

(1) Article inachevé écrit pendant l'automne de 1830, qui devait constituer primitivement un compte rendu de *Marfa-Posadnitsa* (« Marthe, la femme du *posadnik* »), drame de Pogodine. Pouchkine en profite pour exprimer ses idées sur le drame, la tragédie et le théâtre en général. Le drame de Pogodine, jamais traduit, étant inaccessible aux lecteurs français, nous supprimons tout ce qui le concerne directement.

(2) Kant (1724-1804) ; Lessing (1729-1821).

(3) Jean-Christophe Gottsched, critique allemand (1700-1766).

(4) Lapsus. Pas de Clytemnestre chez Corneille. Allusion évidente à l'acte V de l'*Iphigénie de Racine.*

semblance devons-nous exiger de l'auteur dramatique ? Pour répondre à cette question, voyons d'abord ce que c'est que le drame et quel est son but.

Le drame est né sur la place publique et constituait un divertissement populaire. Le peuple, comme les enfants, exige une action intéressante. Le drame représente pour lui une aventure étrange, sortant de l'ordinaire. Le peuple exige de fortes sensations. Pour lui, même les exécutions capitales sont un spectacle. Le rire, la pitié, et la terreur sont les trois cordes de notre imagination, que fait vibrer la magie du drame. Mais le rire faiblit rapidement et il est impossible de fonder sur lui seul une action dramatique complète. Les tragiques de l'antiquité méprisaient ce ressort. La satire populaire s'en empara de façon exclusive et prit la forme dramatique, plutôt en manière de parodie. C'est de cette façon que naquit la comédie, qui, avec le temps, a atteint à une telle perfection. Remarquons que la haute comédie n'est pas fondée uniquement sur le rire, mais sur l'évolution des caractères et que fréquemment elle approche bien près de la tragédie.

La tragédie montrait de préférence des crimes atroces, des souffrances extraordinaires, même physiques (par ex. Philoctète, Œdipe, Lear). Mais l'accoutumance émousse les sensations ; l'imagination s'habitue aux meurtres et aux exécutions, les regarde déjà avec indifférence, tandis que la peinture des passions et des effusions de l'âme humaine reste pour elle toujours nouvelle, toujours pleine d'intérêt, de grandeur et d'enseignement. Le drame se mit à régenter les passions et l'âme humaine.

La vérité des passions, la vraisemblance des sentiments dans des circonstances données, — voilà ce que notre esprit exige de l'auteur dramatique.

Le drame a délaissé la place publique pour les palais à la demande d'une société cultivée, choisie. Le poète a émigré à la cour. Cependant le drame reste fidèle à sa destination première : agir sur la foule, occuper sa curiosité. Mais il a renoncé à la langue commune et adopté un langage à la mode, choisi, épuré.

***

De là une distinction importante entre la tragédie populaire, à la Shakespeare, et le drame de cour, racinien. L'auteur d'une tragédie populaire était plus cultivé que son public, il le savait et lui donnait ses libres productions persuadé de sa propre supériorité, que le public reconnaissait sans contestation. A la cour, au contraire, l'auteur se sentait inférieur à son public. Les spectateurs étaient plus cultivés que lui, — du moins, c'est ce qu'il pensait, et eux aussi. Il ne s'abandonnait pas librement et hardiment à ses fictions. Il s'efforçait de deviner les exigences du goût

raffiné de gens qui lui étaient étrangers par leur condition. Il avait peur de rabaisser telle haute position sociale, de blesser tel ou tel de ses hautains protecteurs : de là une timide affectation, une ridicule emphase, devenue proverbiale (*un héros, un roi de comédie*), l'habitude de regarder les gens de la condition la plus élevée avec une certaine servilité et de leur prêter une étrange façon de s'exprimer, qui n'a plus rien d'humain. Chez Racine (par exemple) Néron ne dira pas simplement : *je serai caché dans ce cabinet*, — mais : « *Caché près de ces lieux je vous verrai, Madame* (1) ». Agamemnon éveille son confident et lui dit avec emphase : *Oui, c'est Agamemnon...* (2).

Nous avons pris l'habitude de ces procédés, il nous semble que cela doit être ainsi. — Mais il faut reconnaître que les héros, dans les tragédies de Shakespeare, s'expriment comme les palefreniers, cela ne nous étonne pas, car nous sentons que les gens de qualité eux aussi doivent exprimer les notions simples comme le font les gens simples.

Ce n'est pas mon but et je n'ai pas la prétention de déterminer les avantages et les inconvénients de l'une et l'autre espèce de tragédie, — d'approndir les différences essentielles entre les systèmes de Racine et de Shakespeare, de Calderon et de Gœthe. Je me hâte de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de l'art dramatique en Russie.

Le drame n'a jamais été chez nous un besoin du peuple. Les mystères de Rostovski (3), les tragédies de la tsarevna Sophie Alexéevna (4), étaient représentés à la cour du tsar, et dans les appartements des boïars de son entourage, — et constituaient une festivité exceptionnelle, et non un divertissement permanent. Les premières troupes qui aient paru en Russie n'attiraient pas le peuple, incapable de comprendre l'art dramatique, aux conventions duquel il n'était pas habitué. Parut Soumarokov, le plus malheureux des imitateurs. Ses tragédies, pleines de contradictions, écrites en une langue barbare et douceâtre, plaisaient à la cour d'Elisabeth comme une nouveauté, comme une imitation des divertissements parisiens. Ces froides et plates productions ne pouvaient avoir aucune influence sur l'engouement populaire. Ozérov a senti cela. Il s'est efforcé de nous donner une tragédie nationale, (et s'est imaginé qu'il suffirait pour cela de choisir un sujet tiré de l'histoire nationale, oubliant que le poète de France tirait tous les sujets de ses tragédies de l'histoire romaine, grecque et européenne et que Shakespeare a emprunté ses tragédies les plus populaires aux nouvelles italiennes.

(1) *Britannicus*, II, 3.
(2) *Iphigénie*, I, 1.
(3) *Mystères de Dmitri Rostovski.*
(4) Sœur aînée de Pierre-le-Grand (1657-1704).

Après « Dmitri Donskoï », après « Pojarski » (1), œuvres d'un talent sans maturité, nous n'avions toujours pas de tragédie. L' « Andromaque » de Katénine (peut-être le meilleur ouvrage de notre Melpomène par la force des sentiments vrais, par un souffle vraiment tragique) n'a pourtant pas réveillé de son sommeil une scène restée vide après la Semionova (2).

***

La comédie a été plus heureuse. Nous avons deux satires dramatiques (3).

***

D'où vient que nous n'ayons pas de tragédie nationale ? Il ne serait pas mauvais de décider si elle peut seulement exister. Nous avons vu que la tragédie populaire est née sur la place publique, a pris forme et que c'est ensuite qu'elle a été admise dans la société aristocratique. Chez nous, ce serait le contraire. Nous voudrions faire descendre la tragédie de cour de Soumarokov sur la place publique, — mais quels obstacles !

Notre tragédie, taillée sur le patron de la tragédie de Racine, peut-elle répudier ses habitudes aristocratiques ? Comment pourrait-elle passer de son dialogue mesuré, majestueux et bienséant à la rude franchise des passions populaires, à la liberté des jugements de la rue, — comment s'affranchirait-elle des règles auxquelles elle est habituée, de cette adaptation violente de tout ce qui est russe à tout ce qui est européen, — où, de qui apprendrait-elle un idiome accessible au peuple ? Quelles sont les passions de ce peuple, quelles sont les fibres de son cœur où la tragédie trouverait une résonance ? en un mot, où sont les spectateurs, où est le public ?

En guise de public, elle rencontrera le même petit cercle limité, dont elle offensera les habitudes *dédaigneuses*, — en guise de correspondances, d'écho et d'applaudissements, elle entendra une critique mesquine, tracassière. Devant elle se dresseront des barrières infranchissables ; pour qu'elle puisse dresser ses tréteaux, il faudrait changer et mettre sens dessus dessous les coutumes, les mœurs et les conceptions de siècles entiers...

***

(1) *Dmitri Donskoï*, tragédie de V. Ozérov. *Pojarski*, tragédie de M. Krioukovski.
(2) Catherine Sémionovna, épouse Gagarine (1789-1849), actrice tragique.
(3) Allusion probable au *Mineur (Nédorosl')* de Fonzivine et au *Malheur d'avoir de l'esprit* de Griboédov.

Mme Khitrovo, fille de l'illustre Koutouzov, deux fois veuve, est de seize ans l'aînée de Pouchkine, pour qui elle nourrit un amour sans espoir. Le poète répond par une amitié intellectuelle, qui lui est précieuse. Les deux brefs billets ci-dessous écrits en français, sont de véritables notes de lectures où l'on remarque, entre autres, l'intérêt pris par Pouchkine au premier grand roman de Stendhal.

Entre le 18 et le 25 mai 1831
A. E. M. KHITROVO
[Pétersbourg]

Voici vos livres, Madame, je vous supplie de m'envoyer le second volume de rouge et noir (1) — J'en suis enchanté. Plock et Plick (2) est misérable. C'est un tas de contresens, d'absurdités qui n'ont pas même le mérite de l'originalité. Notre Dame (3) est-elle déjà lisible ? Au revoir, Madame.

A. Pouchkine.

***

2 ou 9 juin 1831
A. E. M. KHITROVO
[Pétersbourg]

Je suis bien fâché de ne pouvoir passer la soirée chez vous. Une chose bien triste, c. à d. un devoir m'oblige d'aller bailler je ne sais où. Voici, Madame, les livres que vous avez eu la bonté de me prêter. On conçoit fort bien votre admiration pour la Notre dame (4). Il y a bien de la grâce dans toute cette imagination. Mais, mais — je n'ose dire tout ce que j'en pense. En tout cas la chute du prêtre est belle de tout point, c'est à en donner des vertiges. Rouge et noir (5) est un bon roman, malgré quelques fausses déclamations et quelques observations de mauvais goût.

Mardi.

Aussi curieux que nous paraisse ce goût, Sainte-Beuve est aux yeux de Pouchkine le meilleur poète français de son temps. Il nous donne, dans l'article suivant, les motifs de son admiration, qui ne suffisent pas à nous faire partager son sentiment.

(1) Le *Rouge et le Noir*, de Stendhal. Paru en novembre 1830 et médiocrement accueilli à Paris, le roman suscite l'intérêt de Pouchkine. Il ne semble pas que les critiques aient suffisamment noté une affinité certaine entre les deux esprits. Gœthe de son côté parle élogieusement du roman à Eckermann. En octobre 1830, la *Gazette des Lettres* de Petersbourg publiait déjà deux fragments des *Promenades dans Rome*, avec une notice élogieuse sur Stendhal.

(2) *Plick et Plock*, le premier roman d'Eugène Sue (janvier 1831).

(3) *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, publiée le 15 mars 1831 à Paris.

(4) *Notre-Dame de Paris*, de V. Hugo.

(5) *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal. V. lettre 268, n. 1.

VIE, POÉSIES ET PENSÉES DE JOSEPH DELORME. PARIS, 1829.
LES CONSOLATIONS, POÉSIES PAR SAINTE-BEUVE. PARIS, 1830 (1).

Il y a quelque deux ans, un petit livre, paru sous le titre *Vie, poésies et pensées de J. Delorme*, attira sur lui, à Paris, l'attention des critiques et du public. La vie d'un pauvre et jeune poète, mort, assurait-on, ignoré et misérable, était décrite en guise de préface, en style de roman. Les amis du défunt soumettaient au public les vers et les pensées trouvés dans ses papiers, excusant leurs imperfections et les égarements de Delorme lui-même par sa jeunesse, son état d'âme maladif et ses souffrances physiques. Ces vers révélaient un talent peu ordinaire que le choix étrange des sujets reflète avec intensité. Jamais, en aucune langue, le spleen à l'état pur ne s'est manifesté avec autant de sèche précision ; jamais les égarements d'une jeunesse pitoyable, livrée au caprice des passions n'ont été exprimés avec un tel désenchantement. Regardant un ruisseau, ombragé par les sombres branches des arbres. Delorme pense au suicide et voici de quelle façon (2) :

Pour qui veut se noyer, la place est bien choisie...
...Et je serai laissé sans nom, sans croix de bois !

Son ami, Victor Hugo, vient d'avoir un fils ; Delorme le félicite (3) :

Mon ami, vous voilà père d'un nouveau-né... ;
...Des aboiements de chiens hurlant dans l'incendie.

Au milieu de ces confessions maladives, de ces tristes évocations et d'imitations de mauvais goût de la poésie longtemps tournée en dérision du vieux Ronsard, nous trouvons avec étonnement des poésies pleines de fraîcheur et de pureté. Avec quel charme mélancolique, par exemple, il décrit sa muse (4) !

Non, ma Muse n'est pas l'odalisque brillante...
...Un père vieux, aveugle et privé de raison.

Il est vrai qu'il termine ce tableau charmant par une description médicale de la phtisie ; sa muse crache le sang :

. . . . *une toux déchirante*
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri,
Et lance les glaviers de son poumon meurtri.

(1) Article publié dans la *Gazette des Lettres*, n° 32, du 5 juin 1831.
(2) Suit une citation de 36 vers. Nous donnons le premier et le dernier. Nous faisons de même pour les citations suivantes.
(3) Citation de 52 vers.
(4) Citation de 32 vers.

On peut considérer comme la poésie la plus parfaite de tout le recueil, à notre avis, l'élégie suivante, digne d'être mise au rang des meilleures productions d'André Chénier (1) :

Toujours je la connus pensive et sérieuse ;

. . . .

Et je pense, ô mon Dieu ! qu'il sera bientôt soir !

Le public et les critiques s'affligeaient de la fin prématurée d'un talent qui promettait tant, lorsqu'on apprit soudain que le défunt vivait, et grâce à Dieu, se portait bien. Sainte-Beuve, connu déjà par une « HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIe SIÈCLE » et par une édition savante de Ronsard, avait eu l'idée de publier sous le nom d'emprunt de J. Delorme ses premiers essais poétiques, craignant sans doute les blâmes et les sévérités d'une censure morale. Une mystification aussi déplorable devait nuire, par son dénouement plaisant, au succès des poésies ; cependant c'est avec enthousiasme que la nouvelle école reconnut comme sien et adopta le nouveau confrère.

Dans les PENSÉES de J. Delorme sont exposées ses opinions sur la versification française. Les critiques louèrent la pertinence, l'érudition et la nouveauté de ces remarques. Il nous a semblé que Delorme attachait trop d'importance aux innovations de l'école dite romantique d'écrivains français qui eux-mêmes accordent trop d'importance à la forme du vers, à la césure, à la rime, à l'emploi de quelques mots archaïques, de quelques tournures archaïques, etc... Tout cela est parfait, mais rappelle trop les hochets et les langes de la première enfance. Il n'est pas douteux que la versification française est la plus capricieuse et, j'ose le dire, la plus inconsistante. Comment, par exemple, justifierez-vous l'interdiction du *hiatus*, si intolérable aux oreilles françaises quand il naît de l'accouplement de deux mots comme : *a été, où aller*, mais que ces mêmes oreilles recherchent, à cause de l'harmonie, dans les noms propres : *Zaïre, Aglaë, Eléonore.* Remarquons en passant que les Français sont redevables de la loi sur le hiatus à l'élision du latin. La nature de la versification latine veut que le mot terminé par une voyelle la perde devant une autre voyelle.

Boileau a remplacé cette règle par la loi sur le hiatus :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit en son chemin par une autre heurtée (2).

En second lieu, comment peut-on toujours rimer pour les yeux, mais pas pour l'oreille ? Pourquoi les rimes doivent-elles

(1) Citation de 72 vers.
(2) *Art poétique*, I.

s'accorder en nombre (singulier ou pluriel) alors que la prononciation est la même dans les deux cas ? Cependant les novateurs n'ont pas encore touché à tout cela ; quant à leurs tentatives, il est douteux qu'elles soient heureuses.

L'an dernier, Sainte-Beuve fit paraître un nouveau volume de poésies, sous le titre *Les Consolations*. Delorme y apparaît comme corrigé par les conseils de ses amis, gens sérieux et de haute moralité. Déjà il ne refuse plus avec désespoir les consolations de la religion, mais se borne à douter discrètement. Déjà il ne va plus chez Rose, mais avoue quelquefois d'impures convoitises. Son style également s'est assagi. En un mot, le bon goût aussi bien que la moralité doivent être contents de lui. On peut même espérer que dans son troisième volume Delorme se montrera pieux comme Lamartine et parfaitement comme il faut.

Malheureusement, nous devons avouer que, tout en nous réjouissant du changement intervenu dans l'homme, nous regrettons le poète. Le pauvre Delorme possédait un don extrêmement important, qui manque à presque tous les poètes français de la nouvelle génération, don sans lequel il n'y a pas de véritable poésie, c'est-à-dire LA SINCÉRITÉ DE L'INSPIRATION. Aujourd'hui le poète français s'est dit de façon systématique : *soyons réligieux*, *soyons politiques*, voire même : *soyons extravagants* et le froid calcul de la préméditation, une tension artificielle, la contrainte, se sentent dans chacune de ses œuvres, où jamais nous ne voyons le mouvement d'un sentiment libre et spontané, où, en un mot, il n'y a pas de véritable inspiration. Dieu nous garde d'être les champions de l'immoralité en poésie (nous n'entendons pas ce mot dans l'acception puérile que lui donnent chez nous certains journalistes) ! La poésie, qui de par sa sublime et libre essence ne doit poursuivre d'autre but qu'elle-même, à plus forte raison ne doit pas s'abaisser jusqu'à ébranler, par la force du verbe, les vérités éternelles sur lesquelles sont fondés le bonheur et la grandeur de l'humanité, ou transformer son divin nectar en une mixture voluptueuse et propre à enflammer les sens. Mais décrire les faiblesses, les égarements et les passions des hommes, ce n'est pas plus de l'immoralité que la dissection anatomique n'est un assassinat ; et nous ne voyons pas d'immoralité dans les élégies du malheureux Delorme, dans ses confessions déchirantes, dans la description discrète de ses passions et de son irréligion, dans ses plaintes contre la destinée, et sur son propre sort.

***

Pendant presque toute sa vie littéraire, qui dura une vingtaine d'années, Pouchkine désira passionnément éditer un périodique à lui, ambition qui ne fut réalisée qu'en 1836. En 1832, il a un faux espoir. L'autorisation

d'éditer lui fut accordée, puis retirée. La fin de la lettre est un féroce réquisitoire contre la littérature française de l'époque.

1ere *moitié de septembre* 1832
A. M. P. POGODINE
[De Pétersbourg à Moscou]

Quel programme (1) voulez-vous voir ? La partie politique est officiellement insignifiante ; la partie littéraire intrinsèquement insignifiante ; informations sur le cours des événements, sur les arrivées et les départs : vous voilà tout le programme. Je voulais détruire un monopole et j'ai réussi. Le reste m'intéresse peu. Mon journal sera un peu plus mauvais que l'ABEILLE DU NORD (2). Je n'ai pas l'intention de complaire au public ; polémiquer avec les revues est bon une fois en cinq ans, et ce pour Kositchkine (3), mais pas pour moi. Je n'ai pas l'intention d'y mettre des poésies, car le Christ lui-même a défendu de jeter des perles devant le public (4) ; pour cet usage, il y a les rebuts de prose. Il y a une chose qui me tracasse : j'ai envie d'anéantir, de montrer toute la repoussante bassesse de la littérature française contemporaine. Dire une bonne fois tout haut que *Lamartine* est plus ennuyeux que Young, mais n'a pas sa profondeur, que *Béranger* n'est pas poète, que *V. Hugo* n'a pas de vie, c'-à-d. de vérité ; que les romans d'*A. Vigny* sont plus mauvais que les romans de Zagoskine ; que leurs revues sont ignorantes ; que leurs critiques ne valent guère mieux que nos critiques Télé-scopiques et - graphiques (5). Je suis intimement persuadé que le XIXe siècle, comparé au XVIIIe, est dans la boue (j'entends en France). A peine, à peine si la prose rachète la saleté de ce qu'ils appellent poésie.

Nous parlerons plus tard de Votre client Godounov (6). Je vais à Moscou ces jours-ci et j'espère Vous y voir.

* * *

Les jugements de Pouchkine sur Victor Hugo n'ont guère varié : une certaine estime, beaucoup de réserves, aucun enthousiasme. A la fin de sa vie, le poète russe, éreintant Cromwell, *traitera encore Hugo de « poète de second ordre ». A remarquer qu'avec le temps Pouchkine apprécie Racine toujours davantage.*

(1) Programme du journal que Pouchkine se préparait à éditer.

(2) Publiée par Boulgarine, seul journal alors autorisé à donner des nouvelles politiques.

(3) Théophilacte Kositchkine, pseudonyme de Pouchkine.

(4) Paraphrase de Matthieu, VII, 6, dans laquelle le public remplace les pourceaux de l'Evangile.

(5) C'est-à-dire les critiques du *Télégraphe de Moscou* de Polévoï et du *Télescope* de Nadejdine.

(6) Pogodine écrivait un drame tiré de la vie de Boris Godounov.

SUR VICTOR HUGO (1).

Tout le monde sait que les Français sont le peuple le plus anti-poétique. Leurs meilleurs écrivains, les plus glorieux représentants de ce peuple spirituel et positif, *Montaigne*, *Voltaire*, *Montesquieu*, La Harpe et Rousseau lui-même ont prouvé combien le sentiment de l'ineffable leur était étranger et incompréhensible (2).

Si nous prêtons attention aux jugements critiques qui circulent dans le peuple et qui sont pris pour des axiomes littéraires, nous serons étonnés de leur insignifiance ou de leur injustice.

Corneille et Voltaire, en tant qu'auteurs tragiques, sont considérés chez eux comme les égaux de Racine ; J. B. Rousseau a conservé jusqu'aujourd'hui le surnom de GRAND. On considère maintenant comme leur premier poète lyrique l'insupportable Béranger, faiseur de chansons guindées et maniérées, qui n'ont rien de passionné, d'inspiré, et qui pour l'enjouement et l'esprit restent loin derrière les délicieuses polissonneries de Collé (3). Je ne sais pas s'ils ont enfin reconnu l'indigente et fade monotonie de leur Lamartine, mais il y a dix ans ils le considéraient sans cérémonie comme l'égal de Byron et de Shakespeare. Ils mettent *Cinq Mars*, roman médiocre du comte de Vigny, au rang des grandes créations de Walter Scott. Il va de soi que leurs mises à l'index sont aussi injustes que leurs amours. Parmi les jeunes talents de l'époque actuelle, Sainte-Beuve est le moins connu et cependant il pourrait être le plus remarquable.

Ses poésies, naturellement, sont très originales, et, ce qui est plus important, remplies d'une inspiration sincère. Dans la GAZETTE DES LETTRES, on en a fait un éloge (4) qui a paru excessif. Aujourd'hui *Victor Hugo*, qui est un poète et un homme vraiment doué, a entrepris de justifier l'opinion de la revue pétersbourgeoise : il a fait paraître, sous le titre *Les Feuilles d'automne*, un volume de poésies, écrites de toute évidence à l'instar du livre de Sainte-Beuve *Les Consolations*.

N.-B. — Tout ce qui, dans les textes de Pouchkine, est en italiques, *est en français dans l'original.* A propos d'Alfred de Musset *est traduit par Lucile* JONAC ; *tout le reste par André* MEYNIEUX. *Tous ces textes sont extraits d'un nouveau volume des* ŒUVRES COMPLÈTES *de* POUCHKINE (Autobiographie, Critique, Correspondance), *publiées par André* MEYNIEUX, *à paraître en octobre aux Editions André* BONNE.

(1) Ce début d'article, resté inachevé, est de 1832.

(2) Dans le manuscrit, après ces mots, on lit la phrase suivante, rayée.

« Montaigne, voyageant en Italie, ne mentionne ni Michel-Ange, ni Raphaël, Montesquieu se moque d'Homère, Voltaire, en dehors de Racine et d'Horace, semble n'avoir compris aucun poète. La Harpe met Shakespeare au même rang que... »

(3) Charles Collé (1709-1783).

(4) Allusion à l'article de Pouchkine sur les *Consolations* de Sainte-Beuve. V. ci-dessus

Notes sur Armand Godoy

... Un homme au cœur sonore,
Qui reçut d'Apollon le sistre et l'ostensoir.

... Ce poète de langue française est né à La Havane. Avec une ardeur égale il s'est développé dans la même adaptation intellectuelle. Il a demandé ses richesses verbales aux rives brûlantes, et la mesure au vieux continent ; son ivresse, aux magies du Tropique, et sa sérénité à la nation fluide par excellence.

... Avec quelques rares amis, Godoy demeure parmi les derniers grands poètes de notre langage. Je ne veux pas dire qu'il n'y aurait plus de poètes, mais je tiens à marquer que sa qualité et sa force le mettent à part au milieu de ceux qui tentent de soumettre la poésie (au lieu de s'y soumettre). Tant de faiseurs pour des créateurs si rares !

... Depuis longtemps, les Parisiens le connaissent-ils pour l'avoir vu ? Moi-même, je le savais assez bien sans l'avoir jamais rencontré. Nos œuvres, il est vrai, ont un visage qui pourrait nous contenter, mais l'intellect, pour Godoy, n'eût point suffi. Le contact et le regard sont nécessaires. On me disait qu'il surgissait soudain, par ces recueils ou ses bienfaits, animé d'une sorte de lyrisme, qui, tout ordonnné qu'il fût, ne parvenait pas à la désuétude. Devant lui, les sourires devenaient graves. On se voyait désarmé, et vous savez de quelles armes dispose ce Purgatoire où nous achevons de vivre, avec notre sœur la raillerie et son frère le sarcasme. A l'amusement, quand Godoy, pittoresque, voulait bien intervenir, succédait la surprise, et le plus souvent une adhésion presque émue.

... Toutes les veines ouvertes, Armand Godoy se montrait indifféremment supérieur ; je veux dire qu'il créait sans souci de se faire entendre ; son point de départ, sa lancée, restaient personnels et d'abord pour lui *(paucis et sibi)* pour son contentement, pour sa nécessité intime et sa primauté. Son autorité calme, contrastant avec une passion débridée, déplaçait les valeurs courantes.

... On n'ignorait pas, d'ailleurs, en dehors des poèmes, ses audaces, ses effusions, des interventions d'une générosité spontanée et décisive. Impossible de séparer l'œuvre de l'homme, la poétique de l'humain ; et c'est peut-être ce qui reste le plus difficile pour le « monde » ; pour cette réunion d'hommes dont les contacts déterminent une méfiance si bizarre, et qui sont plus

portés à reconnaître la qualité d'un esprit que celle d'une âme. Godoy paraissait et disparaissait, laissant derrière lui un sillage mirifique et fastueux. On le nommait avec cette pointe d'hésitation qui serait déjà un aveu de respect.

... Les poèmes de Godoy me tombèrent dessus, envoyés par Grasset, avec lequel, durant toute une soirée et entre deux vins loquaces, nous avions bafouillé des vers inestimables. Cher Bernard, par-delà, je vous envoie un fraternel souvenir. Vous vous vantiez de publier Godoy. Vous me le jetâtes à la figure ; vous me l'avez lancé au cœur!

... J'étais donc prévenu, et sans éprouver cette contrainte que nous apporte le plus souvent un recueil, dont, pour espérer tant, nous fûmes si souvent déçu, je coupai précautionneusement la brève et précieuse brochure. Mais je la remis à plus tard. Les vers demandent une sorte d'état de grâce, si quelquefois ils peuvent le créer eux-mêmes. Mais quand on se sent de l'aridité... Ah ! l'aridité !... Qui n'aura souffert, durant le pèlerinage, de se traîner dans son propre désert !... Je n'avais comme caution que l'émerveillement de Grasset, qui s'en défendait plus encore, peut-être, qu'il ne s'y détendait. Grasset fut avant tout un moraliste, l'écrivain d'essais, l'écrivain typiquement français. Quand les nôtres rencontrent un romancier moraliste, ils lui font un succès, même si ce dernier est pleinement immoraliste. Grasset avait la bonne fortune de croire au roman, mais il lui voulait au tréfonds une éthique fondamentale. S'il s'enthousiasmait du poème, n'était-ce pas d'y voir, d'y sentir, une proposition volontaire à un destin, une directive des profondeurs, mais dans une largesse qui l'inquiétait. Personne dont l'écriture ne fut plus méticuleuse.

... J'abordai Godoy par une matinée fraîche et printanière, un Dimanche dont l'éther lumineux vibrait de cloches. Ce fut vraiment un jour férié.

... J'étais donc renseigné. Je savais que les pairs de Godoy formaient autour de lui une phalange étroite et brillante. Que, de par ses amis, il avait ainsi resserré une gerbe, un bouquet à la bague poétique, au bracelet gemmé, toute colorée d'enthousiasme. Que Godoy s'était attaché ceux dont la générosité s'appariait à la sienne. Qu'il leur demandait cet effréné besoin de musique, de cadence et d'expansion verbale où il se réalisait lui-même. Il avait su franchir les sombres portes ; ses amis vivaient toujours en lui. De ceux qui n'étaient plus, Godoy obtenait une communion fréquente. Il les saluait de sa tendresse quotidienne.

... Dans cette familiarité avec les grands, on peut distinguer une des sources les plus pures de son œuvre et de son art. Dans cette pénétration des artistes et des artisans du verbe, il s'amplifiait, s'élargissait, s'unissait au cours, au ruissellement. Bien souvent,

j'ai songé à Delacroix qui, avant de se mettre au travail, contemplait les maîtres et y trouvait une force accrue.

... Chez Godoy, c'est classique, formellement. Toute une part de lui-même s'est formée aux contacts des hautes œuvres toujours vivantes et de ses morts choyés.

... Baudelaire fut le premier et le plus grand de tous. Pour Baudelaire, Godoy put écrire une part de ses *Laudes*, et cette *Stèle* dont l'accent saisit par une union douce-amère avec le poète des *Fleurs*. Avec ses hantises, dans une inspiration maîtresse mais sans nul pastiche, par une concordance. Certaines rimes interviennent malgré elles, comme des rappels et des échos, dans le mélange trouble des reflets qui se foncent ou se dissolvent. Je ne crains pas d'insister, car cela reste essentiel pour comprendre Godoy. Ampleur et union qui pourraient être savantes, mais qui sont bien plutôt intuitives et comme héritées. Ce poète est fils de poètes.

... Voici les derniers vers de la *Stèle*. On y goûtera ce jeu des réminiscences et des distorsions :

Le vent agite la forêt
Comme une immense chevelure...

Les vipères y font leurs nids
L'araignée allonge des toiles,
Mais sur leurs crimes infinis,
Descend le pardon des étoiles.

... Et pour assurer mon propos, puis-je citer quelques vers à Verlaine, toujours dans les *Laudes*. L'on y sentira une faculté d'épanchement différente, affectueusement naïve et amicale. Pour Godoy il n'est plus question de son « dieu » Baudelaire, mais de son tendre Lélian, qu'il a chéri non plus sur un autel, mais sur la table gluante, sur sa route chétive, et dont il aima le bâton de Misère :

Tu fus un enfant, un agneau blanc comme les anges,
Un bon cœur naïf tout imprégné de rêverie,
Un pur encensoir qui parfumait de ses louanges
Le petit Jésus et LA SAINTE VIERGE MARIE.

Et encore :

Je t'apporte la tendre cadence
Des ruisseaux que tiédit le soleil,
Je t'apporte la brise qui danse
Dans les arbres toujours en éveil,

Je t'apporte les fleurs de mon île.

... Par don amical, Godoy s'agrégea aux poètes contemporains. Parmi eux, citer d'abord Pierre Louys. Même dans ses pires chansons, cet homme indéfinissable sut réaliser des poèmes dont la rime, le rythme, le son et la couleur sont inoubliés. On ne sait pourquoi sa gloire est restée sourde. On se demande, hors d'une lascivité qui aujourd'hui doit lui être un avantage de plus, ce qui lui enlève cette place hors de pair que nous sommes quelques-uns à lui attribuer. L'âme généreuse de Claude Farrère ne s'y trompa point. Godoy l'avait aussi jugé à sa mesure, et l'une de ses premières magies tint dans son apport amical à ce grand malheureux de Louys, qui souffrit mort et passion avant de désespérer tout à fait. Nous n'en dirons pas plus par une discrétion qu'imposerait Godoy lui-même.

... Cependant, sa plus grande amitié vivante se fomenta autour du poète lithuanien Milosz, que la France respecta sans parvenir jusqu'à l'enthousiasme. Il est possible aussi que l'absence de tout cabotinage, chez Milosz, dévaforisa sa réputation. Chez nous, comme le disait encore Grasset, on ne fait de vraie réclame qu'avec les à-côtés. Et cependant, il ne pouvait être question pour Milosz d'un artiste paralysé par son origine. Milosz était entré à Jeanson de Sailly âgé de moins de douze ans et pensait en français. Entre lui et Godoy régna une amitié de ferveur croissante. Godoy rédigea sur lui et pour lui, un livre dont l'importance est double, car en parlant de Milosz, son ami y définit sa poésie personnelle et s'explique sur lui pour mieux parler de ce frère d'armes qu'il vénérait : « Cette sorte d'adoration qu'éprouvent pour lui ses amis ». Dont le délicat Francis de Miomandre et l'étonnant Jean de Boschère, qui jadis m'en parla longuement.

... Godoy fut un centre animique ; autour de lui se groupèrent des poètes, différents dans leur technique, mais tous inspirés. Heredia et sa strophe sans faille, sa virtuosité aujourd'hui assez bassement dénigrée. Paul Fort, qui a su échapper à l'envie et qui, pour tant de Français, demeure un être quasi légendaire. Jean Royère, dont la force et la pénétration nous retiennent ; René Fauchois, cette force de la nature poétique ; Farrère, dont l'abondance romancière et le don tiennent de la poésie. Quand, le 15 novembre 1932, le *Manuscrit Autographe*, pour célébrer la Légion d'Honneur d'Armand Godoy, réunit autour de lui un banquet gigantesque, le poète fut lui-même ébahi de cette affluence et de sa classe. Tous voulurent participer à ce dîner, « magnifique furtif poème, aurore boréale, soleil de minuit » (Jean Royère).

... La double culture de Godoy lui a beaucoup servi : « La France, depuis son berceau, attire les poètes des diverses latitudes, les endoctrine et les consacre... Le français est la langue où le Son et le Sens s'épousent le mieux et jouissent le mieux de leur mystérieuse union... Armand Godoy, de tous les poètes

récemment installés sur le Parnasse français, est celui dont l'ascension fut la plus rapide et la plus complète ». (Jean Royère, 1932).

... Les éléments affectifs, les éléments de succès du poème sont parmi les moins déchiffrables. Pourquoi tient-il tellement à notre vie, à notre pensée, à notre joie ? Pourquoi nous faut-il un contact presque quotidien du poème, comme si, faute de poésie, la journée serait vaine ? Nous-mêmes vécûmes durant quatorze mois en clinique grâce au souvenir et aux récitations murmurées. On a beau savoir, s'en rapporter aux maîtres didactiques, le problème s'offre à chaque auteur nouveau, auteur *touchant*.

... Armand Godoy ne quitta pas le vers classique, cadencé et rimé. Il affirme : « Quant au vers libre proprement dit — le vers libre actuel — il s'écarte systématiquement du vers régulier »... Godoy cite quelques-uns de ses amis qui pratiquèrent le vers libre et les admire ; cependant, il poursuit : « *Les vers libres ne sont pas des vers ;* ils sont des morceaux de prose rythmique, de la prose poétique, mais de la prose. La disposition de ces morceaux alignés — je le répète — selon la libre volonté du poète, ne suffit pas à leur donner le *rang* de vers »... Et il ajoute, se rapprochant de notre croyance : « Le vers constitue *l'expression synthétique par excellence.* Sa densité, sa concentration dépasse, 1°) celle que peut obtenir la prose la plus châtiée ; 2°) la musicalité du vers exerce une sorte d'incantation favorable, si ce n'est nécessaire, à la pénétration par le lecteur et encore plus par l'auditeur. « Enfin, il conclue : « Il nous semble que les vers réguliers sont seuls susceptibles de rester longtemps dans la mémoire ». Il est certain que cette facilité mémoriale doue le vers d'un pouvoir essentiel. Le vers s'imprime *en mouvement* dans notre souvenir.

... Là gît une part du mystère. Sans doute, peut-on admettre que ses *limites étroites*, ses *redoublements* lui communiquent son adhérence intime — le beau vers ne « patine » jamais sur notre âme. Son expression *contractée*, ses inversions *insolites* agissent pour nous le fixer. Nous contenons tous plus ou moins de cet étrange bagage, et depuis si longtemps en nous. Les vers réguliers paraissent s'entraîner l'un l'autre ; les uns préparent l'aspiration des autres, les autres s'insinuent dans le sillage des uns. Il semble que les vers réguliers se dévideraient... Aucune prose, en effet, n'atteint à cette faculté spéciale. Malgré l'attrait, la fervente gratitude pour telle ou telle prose, l'effort est nécessaire pour la retenir. En tout cas la persistance de la prose est faible à côté des vers réguliers, qui, après soixante ans, retentissent encore dans notre mémoire. C'est d'ailleurs tellement reconnu qu'on versifie certains préceptes importants ou que du moins on les assonance. Cette rime, pourtant si décriée, est *naturelle*, assez pour que le peuple s'en serve pour parapher ses formules, ses dictons, ses adages familiers,

... Armand Godoy est parmi les artistes des *syllabes*, de leurs accents divers et de leurs contrastes. Nous posons, certes, que le vers est musique, mais ainsi nous le dépassons ou le minimisons. Certains vers agissent sur nous par la seule qualité de leurs syllabes réunies, fixées, maintenues, par leurs répétitions, leurs alternances, leur effacement ou leur précision.

Pour rassurer alors le cher regard,
Le pur regard, je pris un nénuphar
Dont la blancheur faisait blêmir les voiles

Et, lui donnant la forme de mon cœur,
Je le lançai, mourant, au front vainqueur
Qui dompte le soleil et les étoiles.

et cet autre, qui s'impose dans sa densité :

Faut-il cueillir les feuilles mortes
Ou les laisser frapper aux portes ?...

et ceci que nous voulons unique pour qu'il présente mieux notre sentiment d'acception :

Je t'aime d'un amour que rien ne désaltère...

... Combien nous nous complûmes dans ce vers, ce vers spécial, que, sans analyser avec une pédanterie insupportable, nous essayons d'expliquer matériellement. Tout s'établit autour de « désaltère », de ce mot d'une telle délicatesse sonore, et qui donne au vers son immortalité mémoriale. Les Japonais disent de certains accents furtifs : « Ce sont des *bruits* rafraîchissants »... J'aurais voulu employer ce mot « bruit », inhabituel ici, pour l'accent du vers. Les éléments du vers cité sont assujettis à deux groupes de syllabes féminines, deux groupes de *bruits* féminins encadrant deux accents mâles, et voilà sans doute le privilège intuitif de cet alexandrin : « D'un amour que rien » forme le noyau du vers et les autres mots, sa tendre pulpe, par la seule grâce des syllabes. Par la chute où l'essor de ces syllabes muettes auxquelles Godoy se sent tellement relié.

Je t'aime d'un amour que rien ne désaltère...

... C'est à ce jeu subtil que correspond l'emploi indiscuté des rimes féminines et masculines alternant.

... Ce serait se satisfaire à bon compte que de nous en tenir aux termes de musicalité ou de mélodie. Bien plus calé que ça ! N'est-ce pas un privilège absolument particulier au vers que cette mesure si exacte et si fugitive à la fois ? Que ces éclats ou

ces matités ? N'intervient-il pas une sorte de *chorégraphie des syllabes*, vibrante et visuelle ? Le poème ne serait-il pas une sorte de ballet sans musique, un ensemble de « pas » divers, d'attitudes, de formes en mouvement ? L'aspect matériel du vers, sa typographie, est, là encore, un élément affectif ? On ne doit pas dédaigner le *dessin* d'un poème.

... Ainsi s'ajoutant à la pensée essentielle, à l'image, à la chair de la strophe, ses mouvements combinés et réciproques des sons, qui interviennent comme des *glissés*, des *allongés*, des *jetés* ou bien comme des *pirouettes*. D'ailleurs et dans l'ordre opposé, certaines mélodies nous procurent un plaisir imaginatif dans une perception de la montée et de la descente, sur la portée, de leurs notes sonores. Un dessin, un entrelacs, une sinuosité plastique. C'est à quoi nous voulions parvenir pour tenter de diffuser la cause de notre joie.

... Armand Godoy est passé maître dans ce qu'on appelle la polymétrie, et qui est plus simplement le jeu divers des mètres et des coupes. En plus de son amour sensuel pour les mots, pour leur couleur, pour leur structure, il est possédé par la singulière efficience de la durée syllabique.

... Sa culture poétique l'a comblé ; il est passé maître dans tout ce qui touche au poème. Erudit, même, Godoy connaît la métrique de naguère et de jadis et en crée de nouvelles pour notre usage. Grâce aux dieux, il n'est rien moins qu'un amateur, et possède toutes les ressources, les claviers et les jeux de son instrument. Il en obtient des effets d'une force variée et subtile qui nous surprennent encore. Je me souviendrai toujours de ma première rencontre, chez lui, avec les vers de onze pieds, de treize, de quatorze et même de quinze. Prévenu par l'écoute intuitive et par l'attentif du nombre, je m'ouvrais à une émotion supérieure.

... Il est indiscutable que l'alexandrin nous apporte une curieuse sérénité, une plénitude rassurante. On peut s'étonner, en revenant sur soi-même, de voir combien il est facile d'avaler cinq actes en vers de douze pieds. N'est-il pas probable, sans doute, que cette mesure, encore renforcée par la césure médiane, ne corresponde à un secret accord avec notre physique ? peut-être au mouvement d'un cœur introublé, et même chez qui cette diction alexandrine rétablit un heureux fonctionnement valvulaire ?

... Godoy en tire des effets redoublés et logiques. Avec ses vers dépassant l'alexandrin, il l'étend, il le distend, il surprend et émeut. Il en renforce la puissance presque tragiquement... Avec cette prolongation de souffle qui devient nécessaire, il indique et fait éprouver la tension, la gravité, l'inquiétude, et rien que par ce mètre adopté. De même, il réalisera un effet analogue mais opposé avec l'alexandrin inachevé dans la brisure de son cours, dans son hoquet...

Le vieux mendiant portait le ciel dans ses prunelles
Malgré ses mains sales et ses jambes engourdies,
Malgré ses bras faits pour les besognes criminelles .

. . . .

Un jour, un jour lointain où, las d'aimer et las d'entendre

. . . .

Et cette invocation admirable, comme éblouie de je ne sais quelle photosphère, et où nous participons à l'étreinte solennelle du vers de quinze pieds :

Soleil, Soleil, blanc Soleil, linceul brûlant, voici mon âme !

Et ceci, quatre pages plus loin :

La voix des grues
Et des charrues
Perçant ton sol

M'est aussi chère
Que la prière
Du rossignol.

Voilà l'extraordinaire variété permise à notre ami.

... J'aurais donc surtout parlé de la technique de ce poète ; j'y aurai apporté toute ma sollicitude et toute mon attention : parce que je crois, en mon âme et conscience, que rien ne peut être valable en art, sans *la matière elle-même de l'art*. L'inspiration et la hauteur d'esprit peuvent faire un penseur, mais ce sera de la qualité, de la pertinence de son métier que nous couronnerons le Poète. Armand Godoy est sensible aux thèmes éternels. Il se meut parmi les sentiments qui poussent à l'extrême, presque à l'excessif, la puissance de l'être et son devoir : la véhémence de l'espoir, le souvenir ineffaçable, l'immensité du regret.

... Il porte en lui une plaie ouverte que le poème fait saigner encore et toujours ; qui nous vaut un de ses recueils les plus passionnés, de ceux qu'on tremble de relire :

Ah ! tes yeux, mon fils ! Comme ils scintillent dans l'espace !
Cierges sidéraux pour le grabat de ma misère !
Fulgurants appels de cet amour qui me surpasse
Quand je baise en toi le Crucifix de mon rosaire.

Ah ! tes yeux, mon fils ! Comme il est doux, leur feu vorace !
Comme il est perçant, leur regard triste et tutélaire
Lorsque, face à terre, je demande à Dieu la grâce
De purifier mon âme toute pour te plaire !

Je les ai fermés, — moi, moi ! —, mon fils ! Mes doigts, ma bouche
Mirent ce glacé velours dans l'ombre. Encor je touche,
J'embrasse ces cils où palpitait mon espérance

Terrestre... Qu'importe ma douleur, mon ignorance,
Puisque le soleil des récompenses éternelles
Offre à mon angoisse l'arc-en-ciel de tes prunelles ?

... Je crois que seul le silence doit accueillir ce sonnet déchirant, dont malgré la suffocation, l'accent, l'image sont d'une acuité telle et d'un tel éclat sombre. Ah ! le rejet de « terrestre » au second tercet, quel sanglot !

... Godoy est essentiellement catholique, la force de sa conviction, l'élan de sa foi espagnole, française et romaine, animent toutes ses ardeurs, dominent son tumulte, délivrent son verbe. Pour lui, la mort est sans victoire, et, portant son espoir comme un labarum, comme un étendard de flamme, s'il ne pouvait dire qu'un seul mot, il se définirait : UN CROYANT.

LA VARENDE.

Le Chamblac, Novembre 1956

Sakouragawa

Nô attribué à Zéami

Le nô, forme la plus ancienne du théâtre japonais, a fleuri du XIVe *au* XVIe *siècles. C'était un théâtre essentiellement poétique astreint à des règles rigoureuses de composition. Mélange de vers et de prose, de dialogues et de récitatifs, le texte était réparti entre un nombre fort limité de personnages désignés dans les manuscrits par leur emploi, le chœur ayant un simple rôle de substitution et parlant tantôt à la place du héros* (shité), *surtout au moment de ses danses, tantôt à la place du* waki, *sorte d'excitateur, tantôt à la place d'un comparse.*

Le nô doit presque toujours aboutir à une ou plusieurs danses du héros aux moments les plus élevés, chorégraphie pure ou pantomime aux rythmes les plus divers. Tout le jeu d'une extrême lenteur, toute la diction psalmodiée et étirée sont soulignés par une musique de quatre instruments (deux tambourins, un tambour et une flûte) maniés par un orchestre installé au fond de la scène à la vue du public. Tout est symbolique dans le jeu de nô, et il faut une longue pratique pour saisir le sens des divers gestes.

Aussi n'y a-t-il pas de texte étranger qui soit plus difficile à transcrire dans une langue européenne. Une traduction pure et simple nous paraît si dépouillée, si sèche, si courte qu'on a beaucoup de mal à deviner le climat poétique et à saisir les allusions historiques, folkloriques et philosophiques (avant tout bouddhistes) d'un texte au demeurant truffé de citations de poèmes anciens ou chinois, de contraction poétiques, de mots placés à seule fin de créer des assonances intérieures, de phrases guidées par la musicalité propre à la langue japonaise autant que par le sens même.

Le tout récent recueil de « Neuf Nô Japonais » (1) adaptés par Paul Arnold et suivis de leur traduction littérale par Paul Arnold et Yoshio Fukui est, semble-t-il, la première tentative faite en France pour effacer l'hiatus. S'attachant à transposer l'esprit plus que la lettre, l'adaptateur a, dans ce recueil comme dans le nô qu'on va lire, développé certains discours et notamment les trop brèves allusions bouddhistes qui parsèment l'original. On retrouve par ce moyen la mesure de temps que le texte japonais instaure par la lenteur du débit. L'action, clarifiée par une description d'éléments simplement suggérés par le jeu, devient dès lors plus lisible et soutient davantage le discours poétique ou dramatique. Ainsi, une simple lecture, aussi bien que les exigences scéniques du théâtre occidental sont de nature à nous restituer une plus large part des valeurs littéraires et théâtrales du nô.

(1) Librairie Théâtrale, éditeur (Collection « Documents de *La Revue Théâtrale* » N° 2).

Sakouragawa, c'est-à-dire La Rivière Sakoura, *est une des plus belles interprétations du thème de la mère devenue folle de douleur, dont le nô* Soumidagawa *est un autre exemple déjà connu en France. Ce nô est attribué à Zéami (1364-1444), le plus grand acteur-auteur du Moyen-Age nippon.*

I

A Hyoûga. Un marchand d'enfants entre et va frapper à la porte d'une maison. La mère de Sakourago ouvre. Elle recule, un peu effrayée par l'homme hirsute.

LA MÈRE

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

LE MARCHAND D'ENFANTS

Je suis marchand d'enfants.

LA MÈRE

Je le vois bien, je le vois bien. Il n'y a pas d'enfants à vendre ici.

LE MARCHAND D'ENFANTS

N'êtes-vous pas la mère de Sakourago ? Alors j'ai pour vous un message de votre enfant.

LA MÈRE

De Sakourago ? *(Elle appelle, vers la rue, anxieuse.)* Sakourago !

LE MARCHAND D'ENFANTS

Ecoutez-moi !

LA MÈRE, *appelle plus fort*

Sakourago !

LE MARCHAND D'ENFANTS

Il n'est pas là.

LA MÈRE

Il n'est pas là ?

LE MARCHAND D'ENFANTS

Ecoutez donc ! Je traverse le pays de Tsoukoushi. Et hier est venu à mon auberge Sakourago, votre enfant. Il m'a supplié de l'acheter au prix le plus haut,

LA MÈRE

Mais je ne veux pas le vendre.

LE MARCHAND D'ENFANTS

Il a écrit cette lettre qui vous expliquera tout. Et il m'a demandé de vous la porter avec l'argent, prix de son corps. Voici l'une et voici l'autre.

Il jette une lettre et de la monnaie aux pieds de la femme et se sauve.

LA MÈRE

Non, non, ne vous éloignez pas !

LE MARCHAND D'ENFANTS, *sortant*

Tout est en ordre, tout est en ordre. Et l'enfant est déjà loin.

LA MÈRE, *s'effondre*

Hélas ! *(Elle chuchote.)* Sakourago !

Elle déplie et lit la lettre.

« Oh, ma mère ! » Comment suis-je encore ta mère et tu me quittes ?
« Oh, ma mère !...
« l'affligeant aspect de ta détresse en ces années m'a inspiré l'unique moyen qui me soit donné de venir à ton secours. La seule chose que m'a confié le ciel, ce misérable corps, je l'ai vendu hier soir... »
Mon enfant, il ne faut pas, il ne faut pas !
« Je l'ai vendu hier soir, et maintenant je vais vers les pays de l'est. Voici le prix que fut payée ma liberté. Puisse-t-il aider ma mère à préserver la sienne ! — »
Où, mais où est ma liberté, si ce n'est dans le cœur de mon fils ?
« Et cependant mes regrets n'auront pas de fin. »
Alors pourquoi m'abandonner ?
Me voici, depuis la mort de ton père,
seule dans cette cabane, désemparée.

CHŒUR, *parlant pour la Mère*

Mais à l'heure ténébreuse des soucis
quand le monde me payait de dédains,
ta présence seule me consolait.

LA MÈRE

J'étendais la main vers ton grabat
et la chaleur aussitôt revenait dans mon cœur.
J'écoutais ta voix dans tes rêves
et la pluie ne ruisselait plus par la claie.

CHŒUR

Qui dira les joies de ma misère
et le goût suave de la bouchée
dont j'ai nourri l'enfant
et que je n'ai pas mangée ?

LA MÈRE ET LE CHŒUR

Qui dira le bonheur des pauvres,
les guérisons de mon enfant,
son sommeil agité contre ma poitrine,
ses terreurs puériles et mes consolations ?

CHŒUR

Car Amida dans sa pitié
laissa une fleur à l'arbre mort
pour que nos cœurs au désespoir
voient le reflet de sa beauté.

LA MÈRE

Déesse de la Floraison !
à qui j'ai voué mon enfant,
Sakouyahimé,
suspends le voyage de Sakourago !

CHŒUR

Suspends le voyage de Sakourago !

LA MÈRE, *soudain égarée, appelle*

Sakourago ! Sakourago !

Elle entre dans sa cabane avec des gestes de démente, un villageois s'avance, pensif, et s'accroupit non loin de la cabane, face au public.

LE VILLAGEOIS, *après un silence*

Ses pensées dès lors furent semblables aux branches du pin secouées par le vent.

Pour protéger son cœur du désespoir, le ciel, dit-on, lui fait voir des mirages.

A cette heure, elle se prépare à prendre la route vers le pays de l'est afin de retrouver son fils.

La mère en vêtements de voyage, folle, sort de la cabane.

LA MÈRE

Pleurant, pleurant au soleil d'automne,
j'irai vers les pays de l'est,
car c'est vers l'est qu'il est parti.
Que tous les dieux du ciel m'ouvrent la route,
afin qu'il entende mon appel
comme les volailles qu'on rassemble
à la tombée du jour !

Elle appelle doucement.

Sakourago ! Sakourago ! Sakourago !

Elle est sortie.

LE VILLAGEOIS

Ce n'est pas nous qui choisissons la route —

CHŒUR

Ce n'est pas nous qui choisissons la route,
et même les pins qui poussent au hasard sur son bord
ont levé là selon la Loi du Ciel.
Toute chose en vérité est comme la buée matinale
issue de l'averse de la veille.
Larmes oubliées —
larmes oubliées...

II

Au pays d'Hitatchi. Entre un bonze accompagné du petit Sakourago, en costume de diacre. Au fond, la rivière Sakoura. Cerisiers en fleurs.

BONZE

Nos larmes oubliées dans un passé obscur, c'est là que réside la source des choses.

SAKOURAGO

Moi, je n'ai pas oublié mes larmes d'enfant.

BONZE

Je ne veux pas connaître ton secret. Ici, nous ignorons tout les uns des autres. Je t'ai racheté à un trafiquant qui allait te livrer aux baladins ; j'ai fourni ton vêtement brun et tu as prononcé le vœu des diacres. Voici entre nous le lien inaltérable de maître et de disciple, et je ne dois connaître que l'état de ton âme, pas celui de ton cœur.

Mais, mon enfant, je suis aussi un homme et j'ai été père jadis. Tout ce que tu éprouves, je l'éprouve doublement. Ce que tu voudrais dire, je le sais par la puissance du rêve qui a précédé l'heure où je t'ai délivré.

Car rien n'est laissé au hasard,
l'insecte lui-même a son chemin tracé.

Viens, nous allons au bord de la rivière pour admirer les cerisiers en fleurs.

SAKOURAGO

Je ne voudrais pas admirer les cerisiers en fleurs. Ils me rappellent ceux de mon village natal.

BONZE

Qui sait s'il n'y a pas un lieu prédestiné pour ceux qui doivent ensemble admirer en ce monde les cerisiers en fleurs ? Viens !

SAKOURAGO

Comment s'appelle cette rivière ?

BONZE.

Elle s'appelle Sakoura.

SAKOURAGO.

Moi aussi, je m'appelais Sakoura.

BONZE.

Je le sais, mon enfant. Et à cette heure tu t'appelles Kami no Ma, l'Œil du Seigneur d'Isabé.

Entre un passeur.

PASSEUR, *au Bonze.*

Je vous ai attendu sur la berge depuis ce matin, vénérable, et vous n'êtes pas venu.

BONZE.

J'ai amené mon nouveau fils à cette chasse aux fleurs sur les eaux de la montagne, et c'est pour cela que je suis en retard.

PASSEUR

Hâtons-nous, car tant d'hommes vont au-devant du printemps dans l'île que, ceinte comme la voici de barques légères, elle ressemble elle-même à une fleur flottant au milieu des eaux.

Ils font mine de s'embarquer. Dans la barque avançant vers les coulisses :

BONZE, *à l'enfant.*

La montagne semble n'être
qu'un seul nuage de fleurs
selon la parole du poète :
Au mont Tsoukaba
de-ci de-là, de-ci de-là
les fleurs sont écloses.

SAKOURAGO, *se souvient.*

Au mont Katatchi
en haut, en bas, en haut, en bas
les fleurs sont écloses.
Ainsi chantait ma mère jadis.

BONZE

Même l'azur du ciel
reflète les pétales roses.
Le printemps colore l'œil des dieux,
car il est leur symbole.

PASSEUR

Voyez les vagues de fleurs qu'apporte du fond du val le Sakoura. C'est l'orage là-haut qui les a abattues.

BONZE

Car rien en ce monde
ne dure plus d'un jour,
et le rêve de la nuit
n'est qu'un parfum à l'aube.

SAKOURAGO

Voyez cette foule qui s'assemble, là-bas. Que s'y passe-t-il ?

PASSEUR

Une folle depuis hier va et vient sur la rive. Elle pêche des fleurs avec un grand filet, et quand la foule se rassemble pour la voir, elle fait une danse de folle et demande l'aumône. Ce n'est pas un spectacle pour vous autres.

BONZE

Heureux ceux qui pêchent des fleurs dans ce monde de souillures !

SAKOURAGO

Allons lui porter notre aumône, mon maître :

BONZE

Nous irons en sortant du temple. Il y a pour toute chose une seule heure et un seul lieu.

Ils sont sortis. Entre la mère de Sakourago, folle, portant sur l'épaule un filet rempli de fleurs de cerisiers. Des gens la suivent en curieux.

LA MÈRE

Est-ce qu'elles tombent dans la rivière, les fleurs, ce matin ?

UN HOMME, *dans la foule.*

Elles commencent à tomber, ne le vois-tu pas, la folle ?

LA MÈRE

Elles commencent à tomber déjà ? Alors c'est la fin du printemps.

L'HOMME

Le printemps commence à peine, la folle ; c'est aujourd'hui même qu'on le fête.

LA MÈRE

Il faut donc croire que le Sakoura invite les fleurs au fond de l'eau.

L'HOMME *raille.*

Pourquoi inviterait-il les fleurs, la folle ?

LA MÈRE

Folle et pas folle :
les fleurs doivent mourir
et le printemps ne vient
que pour s'éloigner vite.

Moi, quand je cherche le long de la rivière, il n'y a plus de printemps même dans la montagne. Et ces fleurs de cerisiers accrochés à ses pentes sont touffes de neige sous un soleil mourant.

Rires.

Les soucis du cœur
sont comme neige de cerisiers.

CHŒUR

Et de même que les fleurs tombent sur les eaux du fleuve, de même nos soucis tombent dans le fleuve des larmes.
Neige ! neige de nos soucis passés,
fleurs de nos soucis à venir !

UN HOMME, *dans la foule*

D'où viens-tu, la folle ?

LA MÈRE

Du pays de l'ouest, de Hyoûga en Tsoukoushi.

L'HOMME

De si loin ? Et pourquoi es-tu venue jusqu'ici ?

LA MÈRE

J'ai perdu mon enfant bien aimé,
il est parti, au loin, au loin,
vers les pays de l'est.
Et depuis lors mes pensées
se sont obscurcies
comme ciel d'arrière-saison.

Elle se penche sur le fleuve en branlant la tête qu'elle tient de ses deux mains.

CHŒUR

Et prenant le bouquet des folles
je me suis éloignée sur la route de l'est.
Par la plage de Souma
aux échos mystérieux,
par la mer de Sourouga
aux vagues brodées d'écume,
franchissant les montagnes,
je suis venue en Hitatchi.
Supporterait-on pareilles épreuves
sans le lien d'affection
entre le fils et la mère ?

LA MÈRE

Fleuve Sakoura,
fleuve Sakoura au nom fluide,
comme le nom de l'enfant perdu naguère !

L'HOMME

Comment s'appelait-il donc, ton garçon ?

LA MÈRE, *ne parvenant pas à se souvenir.*

Il s'appelait... il s'appelait...

L'HOMME, *aux autres, railleur.*

Elle ne se rappelle plus le nom de son fils !

Rires

C'était sans doute un fils du rêve.

LA MÈRE, *de même.*

Il s'appelait... il s'appelait...

L'HOMME, *à la mère.*

Vraiment ? on ne se souvient plus ?

Rires.

LA MÈRE, *se répondant à elle-même.*

Le petit Sakoura...

Rires. Elle se penche de nouveau sur le fleuve, secouant ses cheveux.

UNE FEMME, *dans la foule.*

Elle a dit : le petit Sakoura ? Il y a au couvent là-bas un petit de ce nom que le bonze a racheté à un marchand. Je cours le prévenir.

Elle sort.

LA MÈRE

Fleuve Sakoura dont le nom m'est cher !
Fleuve Sakoura !
Il faudra que je pêche des fleurs quand se lèvera l'orage.

Elle s'apprête à jeter le filet. L'homme l'arrête.

L'HOMME

Que veux-tu faire avec ces fleurs dans ton filet ?

LA MÈRE

Les fleurs et les oiseaux ne sont-ils pas comme la mère et l'enfant séparés ?

Je vais me faire un costume de fleurs fanées en souvenir des printemps morts.

Car si demain, je rencontre mon fils, tant d'hivers déjà nous séparent l'un de l'autre que je ne saurai même comment le reconnaître.

DEUXIÈME HOMME, *au premier.*

On dit qu'elle fait une danse de folle très amusante.

PREMIER HOMME

Je connais la façon de la lui faire danser.

DEUXIÈME HOMME

Je vous en prie, faites-la danser !

PREMIER HOMME, *se détache de la foule et se tourne vers la montagne.*

Oh ! oh ! voilà un orage qui monte. Il va encore abattre des milliers de fleurs que la rivière emportera jusqu'à la mer.

LA MÈRE

Alors il me faut ramasser la neige des fleurs pour prendre le printemps dans mes filets.

Elle commence une danse mimant la pêche des fleurs qui sont censées tomber d'en haut sur la rivière.

C'est comme les vagues —

CHŒUR

C'est comme les vagues dans le ciel sans eau,
c'est comme les vents dans les nuits sans lune,
c'est le printemps qui meurt et renaît.
Et lorsqu'en Tsoukoushi
s'épanouissent les fleurs,
l'enfant sur le Mont rose
va pêcher les nuages.

UNE FEMME, *dans la foule.*

Voyez, voyez ! l'orage monte vraiment là-bas.

UNE AUTRE

Noir, noir et menaçant.

Un coup de tonnerre.

UN HOMME

Malheur à nous !

L'orage éclate avec violence.

LA MÈRE

Ceci est la voix des dieux.

Entre le bonze seul.

BONZE

Qui ose insulter aux dieux ?

LA MÈRE *continue à danser.*

Nul n'insulte les dieux
au pays du Sakoura

à l'heure où tombent les fleurs.
sous la foudre d'argent.

BONZE

Sakoura même est le nom d'une déesse.

LA MÈRE

Déesse de Hyoûga en Tsoukoushi, Sakouyahimé,
princesse de la Floraison dont le cerisier est le signe.
Et l'enfant jadis perdu —

CHŒUR

Et l'enfant jadis perdu lui a été voué
car il est né au jour des fleurs.

LA MÈRE

Sakouyahimé !

BONZE, *évoque.*

Sakouyahimé !

CHŒUR

Princesse de la Floraison !

LA MÈRE

Sakouyahimé !

BONZE, *évoque.*

Sakouyahimé !

CHŒUR

Patronne de Sakourago !

LA MÈRE

Dès lors sous l'orage déchaîné —

CHŒUR

Dès lors sous l'orage déchaîné
les fleurs ne tombent pas en vain
sur la rivière Sakoura.

LA MÈRE

Car jadis Tsourayouki...

CHŒUR

... quittant la capitale en fleurs
vint au bord de cette rivière
et il dédia au ciel
ce poème-révélation :

LA MÈRE, LE CHŒUR *et* LE BONZE.

« L'écume fleurie du Sakoura
c'est la couronne des dieux
au-delà de ces temps.
L'écume fleurie du Sakoura
c'est la chaîne des cœurs
perdus et retrouvés. »

TOUS

C'est la chaîne des cœurs
perdus et retrouvés.

Fin de la danse de la Mère.

LA MÈRE, *s'écrie.*

Oh, le fond de l'eau, le fond de l'eau !
Sakourago, Sakourago !

L'orage s'arrête.

BONZE

Or pour chaque chose il y a le lieu et l'heure de tous temps inscrits au destin.

Si tu es venue de si loin jusqu'au bord de cette rivière du pays de l'est, c'est parce que ce lieu était prédestiné.

LA MÈRE

Au bord de la rivière Sakoura dont le nom m'est cher
si je pouvais y rencontrer Sakourago
alors ce serait le lieu prédestiné.

CHŒUR

Durant que passent les années,
l'eau devient un miroir pour les fleurs.

LA MÈRE

Car le poète a dit :
« O mes fleurs qui tombez,
de l'eau vous faites un miroir embué ».

CHŒUR

Cent tchidori folâtrent sur les fleurs
et ils sont éphémères
comme les fleurs qui tombent
en vain des frondaisons
pour devenir l'écume de l'eau.
Et lorsque, flétrissant,
les pétales s'enfoncent
elles deviennent humus
au fond de la rivière.
Ainsi nous savons tous
ce qu'il en est des fleurs.
Mais qu'en est-il de nous ?

BONZE

Le moi aussi n'est qu'un songe.

LA MÈRE

Un songe éphémère
sur le fleuve Sakoura.

BONZE

Toi qui as reconnu la vérité, pourquoi dès lors te le cacher ? Le lien n'est pas rompu entre la mère et l'enfant. Voici la fleur de Sakoura.

Il fait signe vers la cantonade.

CHŒUR

Sakourago !

L'enfant entre, s'approche en hésitant.

LA MÈRE

Sakourago ! Sakourago !
Lorsque j'entends ce nom
répété par le vent,
oh, je ne puis résoudre
si c'est l'appel du rêve.
Où est-il, mon enfant ?

Les jours ont succédé aux jours, trois années durant ; et la nuit s'est posée sur mes souvenirs. Ses traits ont dû changer.

Tout de même...

UN CHOREUTE

les traits...

UN AUTRE

qu'on était accoutumé...

UN AUTRE

à voir...

LA MÈRE

si je regarde bien, si je regarde bien...

Elle fait signe à l'enfant d'approcher.

CHŒUR

le visage en larmes de Sakourago...

LA MÈRE, *s'écrie.*

C'est mon enfant !

Elle embrasse Sakourago.

CHŒUR

Voici le cri joyeux du héron
retrouvant son petit égaré.
Oh, mes larmes de joie !

BONZE

Voici la mère qui retrouve son enfant ; voici l'enfant qui fait à sa mère retrouver le chemin du ciel.

LA MÈRE

Puisque ces cheveux tout noirs *(de Sakourago)* sont tombés sur les dalles du temple,
je couperai les miens tout blancs
pour suivre la voie du Bouddha.

BONZE

Ainsi le lien de la mère et du fils est devenu le lien de vraie fidélité.

CHŒUR

Et ils s'en retournèrent au pays de l'ouest.
Et leur lien dans les deux vies
fut le lien subtil de la béatitude.
Grâces soient rendues aux liens du sang,
car ils ouvrent le chemin de la Délivrance !

(Adaptation de PAUL ARNOLD).

...*Mais nous ne serons plus du monde*

> « *Nous serons dès lors dans le monde, mais nous ne serons plus du monde.* »
>
> RUTTENBECK

D'où vient le goût de la solitude, de l'insociabilité ?

Avec Stendhal, je me suis mainte fois posé la question : « Quand serai-je assez riche pour n'avoir plus de rapports forcés avec aucun homme ? » Avec Goethe, je suis souvent tenté de dire à ceux que j'estime : « Quant aux hommes qui n'ont pas votre nature et avec lesquels vous n'avez rien à faire, imitez-moi : ne perdez pas une minute avec eux » (1). J'ai eu la chance de rencontrer, dans le cours de mon existence, une demi-douzaine d'êtres dont je ne dirai pas qu'ils m'ont réconcilié avec le reste de l'humanité — ce serait excessif — mais qui du moins m'ont permis de croire à la possibilité de certains échanges humains. En dehors de ceux-là, je n'ai guère eu avec mes semblables d'autres rapports que ceux qu'imposent les nécessités de la vie quotidienne. Ces nécessités sont moins nombreuses et moins impérieuses qu'on ne dit. Il ne tient souvent qu'à nous de nous y soustraire. Je ne m'en prive point. S'il ne me gêne en rien que les gens se rassemblent dans un salon ou autour d'une table pour échanger ce qui leur tient lieu d'idées, libre à moi, me semble-t-il, de ne pas me mêler à ces joutes, où je cours le risque de m'ennuyer. Ce risque est grave. Je suis très mal armé contre l'ennui, que je redoute beaucoup, ne le connaissant guère. Si la plupart des êtres s'ennuient dès qu'ils sont seuls, pour moi ce serait plutôt le contraire : je crois bien n'avoir jamais éprouvé qu'en compagnie les atteintes de ce mal, qui m'a semblé effrayant...

***

Il y a, en fait, deux sortes de solitudes : celle qui est un *état*, celle qui est une *situation*. La première, celle du solitaire-né, est une manière de vocation, avant de devenir, à la limite, un choix.

(1) Cité par Jean Grenier dans son *Lexique* (Gallimard, éd.).

La seconde est le fruit des circonstances : c'est la solitude du naufragé sur son île, du prisonnier dans sa cellule. On peut connaître les deux, successivement ou simultanément. La chose m'est arrivée.

Dès l'enfançe, certains êtres vivent repliés sur eux-mêmes, enfermés en eux-mêmes. Ils passent pour timides, orgueilleux ou insociables, alors qu'à l'origine il n'y a là, pour eux, qu'une espèce d'impuissance à communiquer avec leurs semblables. Je ne tiens pas que cette solitude-là soit nécessairement, comme on l'assure, une sorte de maladie, d'infirmité de l'âme. Elle est peut-être la condition *sine qua non* de toute prise de conscience de soi-même — et « la conscience de soi est la terre natale de la vérité », c'est Hegel qui le dit... Mais cela, qui fait son prix et la justifie pleinement, on ne s'en avise qu'à la longue. A quinze, à vingt ans, être seul est redoutable. L'amitié ne sauve point de ce mal, ni davantage l'amour, tel qu'on le rêve à cet âge, entre tous déshérité — et un peu ridicule.

Cela dit, plus tard même on confond trop volontiers la solitude avec une pauvreté, un « manque » intérieurs qu'elle n'implique pas du tout, au contraire. On voit trop aisément en elle un état défavorisé, une manière de déréliction, auxquels la plupart des êtres cherchent à échapper par n'importe quel moyen, prêts à trouver bons ceux qui se présentent, à sacrifier *pour rien* la volupté puissante d'être à soi-même son plus fidèle, son plus lucide compagnon. Il y a dans la solitude, dès l'instant où elle est acceptée, préférée, une espèce de disponibilité permanente, qui est la source de plaisirs puissants, une riche liberté intérieure, l'occasion d'un constant, d'un précieux, d'un fécond dialogue avec soi-même. Il ne me souvient pas, je le répète, d'avoir connu l'ennui quand j'étais seul — et je ne confonds pas avec lui l'accablement, le désarroi qui, certains jours, purent me venir d'un excès de soucis ou d'épreuves. Ces jours-là, s'il m'arriva d'aspirer à une présence, ce n'était pas pour échapper à la solitude ou à moi-même, mais à tout ce qui m'interdisait, justement, d'en jouir : le commerce humain m'apparaissait alors comme un moindre mal — alors qu'il n'est, le plus souvent, qu'un moindre bien...

Ecrivant cela, je ne crois pas déprécier pour autant les vertus de l'amour, de l'amitié véritables. Ceux-ci ne sont pas reniement de la solitude : ils lui font sa part et sa place, ils reconnaissent ses droits. Sans les heures de solitude qui encadrent les moments privilégiés de l'amour et de l'amitié, leur prix même en serait diminué. Les vrais amis, les amants ou les époux lucides le savent bien, qui savent aussi se ménager — et se ménager l'un à l'autre — ces heures de liberté intérieure d'où ils ne se veulent pas exclus, mais où leur présence se fait invisible, avec l'admirable discrétion des certitudes tranquilles. Au demeurant, plutôt que de soli-

tude c'est d'isolement que je devrais parler. Ce n'est pas tout à fait la même chose. La solitude que je vante peut être merveilleusement peuplée — alors que c'est à deux, parfois, je l'ai dit, qu'on est le plus douloureusement seul : je pense à mes amours sans amour de jadis où, passé le moment du désir et du plaisir physique, m'apparaissait la vanité d'un commerce sans échanges profonds...

***

Très longtemps, j'ai tenu l'amour pour un mythe, pour une maladie de l'imagination. Il est vrai qu'en dehors des voluptés de l'esprit et de la chair, tout le reste, quelque vingt années durant, m'a déçu ou lassé ; que je n'y trouvai jamais, à mes interrogations, une réponse satisfaisante ou, en tout cas, durable. Je méprise l'argent. Je suis sans ambition. Le commerce de mes semblables (hors la précieuse amitié) m'accable vite. Le « social », la politique, sont des champs d'exercice où l'on perd en vain son temps et ses forces. Que reste-t-il, que me restait-il d'autre, dès lors, que les jeux de l'intelligence et ceux de l'érotisme ? Ils peuvent suffire à remplir une vie, à se sauver du moins de la conscience étouffante de vivre *pour rien*. Qui a dit : « Il y a le travail, il y a le plaisir, et puis il n'y a plus rien » ? De vingt à trente-cinq ans, j'aurais volontiers souscrit à cette profession de... peu de foi. Dès lors, quelque quinze années durant, je ne fis rien pour me défendre de multiplier, dans le domaine dont je parle, des « expériences » où j'apportais d'ailleurs une froideur sentimentale, un détachement presque absolus, laissant intacte cette solitude intérieure dont les amours passionnées de l'adolescence ne m'avaient pas guéri, au contraire. Il ne s'agissait plus pour moi, au reste, de « guérir » de ma solitude : elle ne me pesait pas ; je m'y étais installé, et j'y étais à l'aise. Il s'en fallait de peu que je ne la préférasse à quoi que ce fût et si, d'aventure, j'ai connu le *post* (ou l'*ante...*) *coïtum triste*, je ne le dus jamais qu'à l'empêchement d'être seul, à la nécessité d'avoir à compter avec l'*autre*, qui, à mes yeux, eût gagné à n'être qu'un corps, au moment qu'il fallait...

Une fois satisfait le désir qui me poussait vers un nouvel « objet », celui-ci perdait rapidement son attrait. Je n'en étais pas déçu le moins du monde — n'eût été cette vague désillusion qui accompagne toujours la « décristallisation » amoureuse, et l'incoercible ennui qui naît de l'amour d'un être qu'on a soi-même cessé d'aimer. « Amour », « aimer » : il va sans dire que j'emploie ici ces mots par pure complaisance de langage, et parce qu'il n'en existe point d'autres pour désigner ces « mouvements du cœur » qui ne sont, en fait, que des fantasmes de l'imagination. Si j'en parle à mon aise, c'est qu'il m'arriva d'y céder, comme tout

le monde — mais lucidement et non sans me rendre compte que cela ne m'engageait pas outre mesure ni très durablement. J'ai « aimé », bien sûr, dans la joie ou le tourment, mais avec la conscience précise, chaque fois, que l' « amour » qui m'habitait, me fît-il perdre (pendant quelques jours) l'appétit et le sommeil, n'était pas chose bien sérieuse et qu'il suffirait de peu, d'un rien de patience, de l'usure du désir, pour que tout rentrât dans l'ordre. Il peut arriver, sans doute, que l'on meure de cet « amour »-là, comme d'une méchante grippe, mais je ne sache pas qu'on puisse en vivre, ni que lui-même, Dieu merci, soit viable très longtemps. Il se peut encore que cette conscience soit desséchante. Du moins le dit-on. J'ai cru quelque temps moi-même qu'elle me vouait à une solitude intérieure définitive — dont j'étais prêt, d'ailleurs, à m'accommoder. L'expérience, pourtant, par de curieux détours, m'apprendrait un jour qu'il n'en était rien et me ferait connaître un *autre* amour, enfin digne de ce nom, en même temps qu'en discerner les conditions indispensables. Mais auparavant, il s'écoulerait plusieurs années durant lesquelles il me serait donné de réduire à leur commun dénominateur les diverses formes de l'amour imaginaire...

Bref, de vingt à trente-cinq ans environ, je ne résistai jamais aux sollicitations du désir, sans y mêler aucun faux-semblant sentimental, aucune vaine « littérature ». Je tenais en effet — et tiens encore — qu'on brouille les cartes, qu'on confond des valeurs d'un ordre différent en mêlant trop étroitement les choses du sentiment et celles de l'érotisme, en fondant sur les unes des principes valables pour les autres. Bien sûr, le plaisir physique, les corps, l'usage qu'on en fait, la part du rêve dans tout cela, sont les mêmes dans l'une et l'autre occurrence. Mais toute confusion poussée plus loin entre l'amour et l'érotisme est arbitraire, tout de même qu'il est absurde de confondre l'homme qui boit pour étancher sa soif et l'alcoolique. L'érotisme n'est pas sans ressembler d'ailleurs à l'usage de la drogue. Je fus, à ma manière, une façon de toxicomane...

***

Tout cela, je le dis sans aucun parti-pris de cynisme. A la vérité, il m'arriva plus d'une fois de déplorer l'impuissance d' « aimer » qui était la mienne. Mais le fait était là : l' « objet » ne m'attirait que par le désir qu'il m'inspirait ; ce désir était le plus souvent fugace ; une fois assouvi, il ne me laissait qu'une hâte : celle de retrouver ma solitude, de courir d'autres aventures. Si l'une d'elles aboutit à mon premier mariage, à vingt-quatre ans, ce fut par un concours de circonstances assez futiles et presque indépendantes de ma volonté — en quoi je reconnais certain penchant paresseux

de ma nature à me *laisser agir* par les événements ou les êtres plutôt qu'à tenter d'agir sur eux. Ce mariage ne me délivra pas pour autant de ce goût de la solitude ni de cette inconstance. Le lien — d'abord sensuel — qui m'avait attaché à ma première femme devint vite un lien d'habitude. Il n'excluait pas une certaine affection : deux êtres vivant côte à côte et dont l'entente est sans heurt connaissent aisément ce « confort sentimental ». Cela va trop de soi, peut-être, pour signifier grand-chose et je sais aujourd'hui que l'amour, s'il s'accommode de cette facilité, s'il n'est pas une création continue et lucide, n'est rien. C'est ce que trop souvent il devient dans le mariage, la vie en commun. C'est ce qu'il fut pour moi durant les dix années que, ma femme et moi, nous vécûmes côte à côte sans les vivre *ensemble*. Car la vie en commun est une aventure redoutable et délicate (comment le saurait-on, à vingt ans ?) La chambre, le lit communs sont des épreuves dangereuses, que les plus sages, d'ailleurs, se gardent bien de jamais affronter : il est rare que l'amour, ce qu'il y a dans l'amour de plus précieux, leur résiste, en sorte tout à fait intact, inaliéné. Pour tout être sensible il y a, à la constante proximité physique, une limite qu'on ne franchit pas sans dommage, au moins sans risque. On en vient aisément à goûter, fût-ce sans se l'avouer, comme une libération un peu honteuse, les instants ou les heures soustraits à cette constante présence de *l'autre*. Plus encore : le mâle de vingt ans, de trente ans, n'est pas fait pour cette existence close, pour l'abdication définitive de sa liberté, de ses curiosités. Il porte en lui un certain capital d'anarchie, d'esprit d'aventure, dont il est souhaitable et sain qu'il garde la libre disposition, qu'il use et même le gaspille un peu. On entend bien de quelle sorte de curiosités et d'aventures je veux parler... Un homme de trente ans risque fort de garder toute sa vie la nostalgie, fût-elle inconsciente, des femmes qu'il n'a pas eues, des expériences qu'il n'a pas faites. *Apparemment*, cela n'est pas bien grave. Tout se tasse. On finit par s'installer dans l'habitude : il y suffit d'un peu de renoncement, de résignation paresseuse — d'autant qu'il faut souvent un difficile courage pour rompre ces liens. Rien n'y incite vraiment. Le « confort sentimental » n'est pas seulement... confortable : il assure, aussi bien, une certaine paix du cœur et de l'esprit, qui réussit parfois à ressembler au bonheur. Celui-ci n'existant guère, on se prend à ces leurres. La condition des gens « heureux » n'est pas sans évoquer une longue somnolence, dont à vingt, à trente ans, je n'avais point le goût...

***

Il reste que je me demande parfois ce que, durant les années que j'évoque ici, j'ai cherché dans cet « exercice de l'érotisme »

que je poursuivis inlassablement. Etait-ce, à l'origine, quelque revanche sur les échecs sentimentaux de mon adolescence, de ce temps où, loin de réduire l'amour au commerce des corps, je m'essayais en vain à les rendre conciliables ? Toujours est-il qu'après avoir « sublimé » la passion amoureuse jusqu'à l'inhibition de mes désirs physiques, j'en étais venu à ne plus me soucier que de ceux-ci, au point que j'ai gardé, de quelques femmes qui furent mes « partenaires » d'une heure, parfois anonymes, un souvenir plus précis que de celles avec qui j'eus des aventures plus durables. Entre toutes et moi-même, qu'y eut-il de commun, en fin de compte, hormis cette connivence fugitive ? Auprès de toutes je demeurai seul, libre, intact, et d'autant plus peut-être qu'elles cherchaient elles-mêmes à échapper auprès de moi à une solitude, à une liberté sans emploi dont, pour ma part, je m'accommodais si bien...

Quoi qu'il en fût, ces amours sans amour m'apportèrent, au fond, *exactement* ce que j'en attendais, et une conscience d'autant plus vive de l'inanité de ce qu'on appelle d'ordinaire l' « amour » qu'il n'y était même pas en cause et que j'avais moins de peine à me défendre contre lui. En somme, je faisais place nette, en moi, pour *autre chose* — tout en ignorant encore si cela existait. Il me restait à découvrir et à nouer la chaîne d'or qui lie un être à un autre être lorsque tous deux se sont choisis *les yeux ouverts*.

Cet amour-là, cet amour sans passion, dès son origine partagé et qui implique une espèce de Grâce, cet amour enfin qui véritablement mérite le nom d'amour, je sais aujourd'hui qu'il existe et, en dehors de lui, je ne crois plus à rien en ce monde qui vaille d'être préféré à la liberté *intérieure* de l'homme — qui est inattaquable — et à cette solitude à la fois consentie et choisie en quoi je vois le plus précieux des biens...

CLAUDE ELSEN

Sur le bonheur

Tout se passe comme s'il était dit à l'homme : tu vivras à ta guise ; ton intelligence, ton apparence, ton tempérament, bref, ta personnalité originale seront respectés. Cependant, il existe un point, un seul, sur lequel tu ne pourras pas te distinguer : les choses sont ainsi disposées, en effet, que la perception intrinsèque du plaisir et du déplaisir, aussi bien en toi-même qu'en tous les autres mortels, aboutira à une compensation, même si la chose n'apparaît pas clairement, par suite de la complexité du phénomène. Du reste, c'est justement ce détail, harmonieusement combiné avec la personnalité originale, qui fera disparaître la rigidité dont tu t'es faussement entiché, qui te stimulera, t'inspirera souplesse et culte de la beauté, ainsi que beaucoup d'autres valeurs très utiles dans la vie.

A noter que lorsque nous parlons de compensation entre plaisir et déplaisir, si ce n'est même de parité, nous n'aspirons pas à la rigueur mathématique. Ce n'est pas cela que nous voulons.

Nous visons à ôter tout prestige à ce concept du bonheur qui s'impose partout sans que nous le voulions ; l'important pour nous est de détruire les préjugés qui, si peu que ce soit, sont en rapport avec l'aspiration au bonheur et les fausses interprétations qu'on en donne.

*
* *

Nous nous habituons très vite soit aux situations malheureuses soit aux situations heureuses ; mais la paix ne vient jamais couronner ni les unes ni les autres ; au contraire, nous les affrontons avec des inquiétudes toujours renouvelées, inquiétudes qui à leur tour nous apportent de nouvelles tristesses, accompagnées cependant, et encore à leur tour, de nouvelles félicités.

*
* *

Il est difficile de comprendre comment Schopenhauer, capable de voir, comme il dit, « que tout plaisir a un fond de souf-

france, que toute jouissance n'est qu'une demi-jouissance, que toute gaîté possède en elle quelque chose qui l'altère et que tout repos porte en lui de nouvelles fatigues... » ne comprenne pas que la chose n'arrive que parce qu'il en est de même dans les situations opposées : chaque douleur porte en elle un fond de volupté, chaque souffrance, n'est qu'une demi-souffrance.

***

Si la vie ne changeait pas sans cesse, si elle ne nous donnait pas l'occasion de passer du plaisir au déplaisir pour des choses extérieures, si nous avions le loisir de nous observer plus complètement, nous verrions qu'après avoir vécu un certain temps avec l'idée préconçue de ne pas nous contrarier nous-mêmes, nous irions chercher, poussés par la plénitude de notre force, la douleur sous l'une quelconque de ses apparences trompeuses, la nouveauté ou l'aventure, par exemple.

***

Rien de plus absurde que les recommandations que tout le monde fait, à toute occasion et sur les modes les plus variés, en conseillant par exemple d'apprécier à leur juste valeur les avantages d'une vie tranquille, d'interdire autant que possible sa porte à la douleur et à la souffrance. Tout cela est inutile : chacun prend position selon sa propre « vibration » affective, plus ou moins intense. On pourrait tout au plus conseiller à quelqu'un de se régler de telle ou telle manière, pourvu que ces indications se trouvent en harmonie avec sa « vibration », tant l'expérience prouve que de semblables directives, préconisées par autrui, sont d'habitude les plus économiques et du plus grand profit.

***

Dans *Oraculo Manual y el Arte de Prudencia*, Gratian dit : « Dans le ciel, tout est bonheur, en enfer tout est malheur. Dans le monde qui est au milieu, l'un et l'autre se retrouvent. Nous sommes entre deux extrêmes et participons des deux. Le destin est alternance : ni toute félicité, ni toute adversité. Le monde est égal à zéro.

***

Notre hypothèse consiste à soutenir qu'en chaque individu une relation existe entre le plaisir et la douleur, relation telle qu'elle les rend proportionnels. En d'autres termes : considérant

que notre moi, en enregistrant douleur et jouissance, les identifie à lui-même, considérant aussi que, recouverts par d'autres, ces premiers sentiments s'estompent et se fondent avec les autres, nous concluerons que toute sensation de plaisir ou de déplaisir sera toujours interprétée *a posteriori*, en fonction des stratifications accumulées devant l'objectif à travers lequel notre conscience observe.

*
* *

Il semble démontré qu'à l'âge de la jeunesse et de la maturité, époques de notre plus grand rendement, notre aspiration dominante consiste dans la lutte pour la lutte, même lorsqu'une telle aspiration est voilée ou cachée par un type personnel de tempérament ou d'éducation.

On en déduira sans peine qu'à cette époque de la vie (tantôt débordante d'une activité tenace et orientée, tantôt semblable à un perpétuel tourbillon, par quoi se manifeste parfois l'aspiration à l'activité) le bonheur n'est qu'un but apparent, l'homme s'efforçant plutôt de donner libre cours à son besoin véhément et ardent de lutte et de conquête.

Cet âge n'a pas le temps de penser au bonheur autrement qu'en y aspirant. Au contraire les « vieux », à force de vouloir donner à la mort un aspect moins terrible, réduisent et perdent l'impulsion qui les porte à lutter. C'est pourquoi ils se préoccupent de donner à leur existence un sens plus positif et prêtent une attention plus vive aux vibrations du plaisir et de la douleur ; ils se créent une obligation de persuader de leurs propres points de vue ceux qui en sont encore à l'âge qu'ils ont déjà dépassé, sans s'apercevoir qu'une telle attitude est provoquée par l'instinct de conservation, et sans reconnaître que cette impulsion les a fortifiés et améliorés avant d'être mortelle à leur fragilité.

Bien que la réalité soit autre, comme je le disais au début, il semble que l'opinion des vieux prévale sur celle des jeunes qui, même s'ils mettent en pratique leurs idées propres, ne l'avouent pas. Il serait pourtant si utile et profitable de leur crier : Luttez, combattez intensément et ne considérez le bonheur que comme une chose secondaire ! A se procurer, oui, avec intensité. Pourquoi pas ? Mais sans qu'il dirige tous vos actes, sans qu'il soit votre but. On devine à ce propos combien sont périlleuses les philosophies fondées sur des interprétations affectives plus ou moins erronées.

*
* *

Quand l'intelligence est pauvre et qu'une tendance affective

intense l'accompagne, on a l'habitude de traiter les choses avec trop de profondeur et une élévation de pensée excessive.

***

Eviter l'aspiration au bonheur est impossible. Et d'ailleurs, privés de cette illusion, nous serions stériles. Or, cela ne signifie rien d'autre que ceci : notre espérance est orientée vers un plus grand bien et ce bien nous sert d'appui pour tendre à une autre fin.

***

La plupart des doctrines philosophiques recherchent d'une manière plus ou moins directe un bonheur durable, en donnant les critères qui permettent de le poursuivre. Nous pensons qu'en réalité la possibilité ne nous est offerte ni d'augmenter, ni de diminuer ce bonheur, mais tout au plus de le dominer, de le provoquer ou de l'éviter temporairement ; pour autant, ce n'est pas une raison de s'inquiéter ou de s'attrister. En effet, nous pouvons être habitués à projeter notre enthousiasme et nos espérances sur des objets déterminés (peut-être par une longue familiarité de tous nos ancêtres avec eux) et ces motifs d'espoir peuvent soudain nous abandonner ; notre vie cependant n'en perdra pas son sens, car il existera toujours d'autres valeurs élevées auxquelles nous pourrons consacrer notre ferveur. Malgré cela, il nous arrivera parfois de ne pas réussir à nous dépouiller complètement des habitudes acquises au cours de tant d'années et d'utiliser encore d'anciens faux stimulants, même si à la réflexion nous avons pleine conscience de leur caractère trompeur.

***

A faire nôtre l'idée de la proportionnalité affective, la première tendance que nous nous découvrons va vers le cynisme, ou mieux encore vers le stoïcisme. La chose n'est imputable qu'à notre paresse, étant évident que, sans le vouloir, nous continuons à nous imposer le bonheur comme fin, et, en l'absence de celui-ci, le minimum de douleur ; mais ceci pour un court moment, car nous nous rendons tout de suite compte à quel point la douleur est utile et productive, au point que nous finirons même par lui donner un sens héroïque qui la rendra plus noble et sublime, sans que cela doive, d'ailleurs, nous préoccuper par trop.

***

La « mémoire affective » manque presque toujours d'objectivité. On tend généralement à regrouper les états affectifs de tonalité analogue, soit que l'activité mentale, soit que l'ambiance affective qui nous possède à ce moment-là nous y porte. Ou bien : lorsqu'on analyse rétrospectivement une certaine période, il est facile et courant qu'on la juge très heureuse ou vice-versa, alors qu'en réalité elle fut agitée d'états affectifs contraires qui, par manque de concentration, ne nous sont ensuite plus perceptibles.

***

Ce que nous appelons communément la douleur n'est que l'absorbtion de toute notre attention par un objet qui l'emporte sur les autres formes de notre affectivité et les annule. Un autre état d'âme ne tarde pas à paraître, plus important que l'état antérieur, qui nous y rend insensible, même si l'action de ce dernier se prolonge. Et peu importe que ce second état d'âme soit heureux ou malheureux, car, dans le premier cas, il compensera notre souffrance par sa nature positive, tandis que dans le second cas il nous dédommagera en nous donnant la joie de nous voir libres des mille petites affectivités qui nous embarrassaient.

***

Au début d'une maladie, nous nous attristons de devoir renoncer aux occupations et aux distractions quotidiennes ; mais peu à peu, la maladie continuant, nous les oublions et trouvons au contraire importantes (avec des sensations de plaisir et de déplaisir) les variations de la fièvre, par exemple ; mieux encore, nous allons jusqu'à éprouver un certain plaisir à nous rendre compte que se trouvent allégées certaines préoccupations et douleurs auxquelles nous étions intensément sensibles.

Dans la maladie, la douleur, tout n'est pas déplaisir, au contraire ; lorsque la fièvre est basse, il est facile de somnoler et de rêver, choses généralement plaisantes, et c'est ainsi que se passe la plus grande partie de la journée. Nier le bien-être qu'on ressent après la douleur produite par la souffrance aiguë de la chair serait puéril...

***

Passé une crise violente, on pourra dire avec une apparence de raison : « On voit bien les choses quand elles sont passées ». Pourtant, celui qui parlerait ainsi ne ferait que démontrer sa

légèreté. Afin qu'il se rende compte qu'il aurait besoin d'un peu plus d'esprit d'observation pour ne pas aller finir dans l'erreur, je l'invite à examiner le cas contraire, celui où il aurait éprouvé une vraie jouissance avec intensité. Parlons-lui alors de douleur et de plaisir compensé ! Il ne nous donne pas raison, comme il est naturel, si sa jouissance a été vraiment complète. Pourtant, dans les deux cas...

***

Même quand de denses et persistantes nuées nous étouffent et qu'il semble impossible qu'un rayon de lumière vienne nous soulager d'une angoisse imposée à notre âme par le malheur et l'injustice ; même dans ce cas, dis-je, la « compensation affective » a lieu, représentée, entre autres choses, par la satisfaction de notre orgueil, quand nous prenons conscience de notre capacité insoupçonnée de souffrance. De nombreuses fois, cette satisfaction porte même à acquérir un ton philosophique sublime. La chose arrive, naturellement, chez les tempéraments forts ; les autres réagissent d'une manière différente : ils se rassemblent, se consolent, se soutiennent les uns les autres, trouvant un certain soulagement dans les lamentations communes. Si nous analysons le phénomène, nous comprendrons que ce soulagement est empli d'infimes vibrations agréables. Il suffit de rappeler la « mélancolie » des chansons. Et sans aller plus loin, pour voir les choses selon leur point de vue, il suffit de citer encore George Sand lorsqu'elle dit : « Dieu a mis le plaisir si près de la douleur qu'on pleure souvent de joie ».

***

On peut dire en général que la jeunesse est l'époque où la capacité d'enthousiasme de l'homme est la plus grande, celle où il jouit et souffre avec le plus d'intensité. D'autre part, c'est aussi l'époque des rêves les plus horribles et les plus joyeux. Ce fait ne signifierait-il pas que l'inexorabilité de la « compensation » s'applique non seulement à l'état de veille, mais aussi au rêve qui servirait justement de « soupape de compensation » ?

***

L'imagination du rêve est comparable à l'imagination du génie, mûr et sans préoccupations de vraisemblances, de logique, de canons fixes, choses secondaires pour lui, à adopter ou à négliger au gré de sa liberté d'artiste (par exemple Goya). La critique postérieure (Freud) vient ensuite avec ses conjectures,

s'efforçant de trouver aux choses un sens qu'elles eurent peut-être en partie mais qui, en partie aussi, est aux antipodes de l'imagination de l'artiste ; à tout le moins, ignoré de la conscience, ce sens fut le fruit spontané du génie. Qu'a voulu faire ce génie ? Se divertir ? Peut-être, mais il n'y arrive pas toujours.

En fin de compte, la ressemblance du rêve avec la fantaisie du génie est grande ; les contradictions, les monstruosités qui caractérisent l'un et l'autre nous font voir que leur vrai moteur, ou tout au moins leur moteur principal est le suivant : le besoin de vibrer sous l'influence d'un sentiment plaisant ou déplaisant.



La « compensation » n'est pas une recette recommandable, étant donné qu'elle ne sert à rien et qu'à la suivre, on ne tire aucun avantage sur autrui ; on doit s'y appliquer pour donner une norme, un sens aux choses.



Lorsque nous sentons en nous l'harmonie, la beauté, bref, la plénitude de l'être, ce n'est pas le meilleur moment, ni le plus opportun pour la comprendre et l'admirer chez autrui.

A ce propos, il me vient à l'esprit l'insensibilité naturelle de la femme qui se sent belle, l'impuissance du penseur à se concentrer sur quelque chose quand il est pris d'une subite euphorie physique ou spirituelle.



Lorsque nous assistons à l'un de ces spectacles auxquels la majorité des gens veulent attribuer des propriétés spéciales d'amusement et de divertissement, nous nous apercevons que la réalité est autre : ce pouvoir que le vulgaire attribue au spectacle, il nous faut l'avoir en nous en puissance et, dans le cas le plus favorable, il peut se faire qu'il se développe au contact du spectacle ; mais il est inutile que nous nous proposions d'acquérir de la gaîté si nous ne possédons pas la faculté d'en acquérir.



L'alcool, comme tous les autres excitants qui lui ressemblent, n'est rien d'autre qu'une manière de provoquer ce qui se manifesterait sans lui. On pourra objecter avec raison : Et si nous voulons provoquer cet état affectif que nous cherchons à un moment précis ? Même alors, la mystification est visible, l'action

de l'excitant serait-elle directe et immédiate, comme dans le cas du tabac : ce qui produit un effet, plus que n'importe quoi d'autre, c'est la satisfaction d'un désir. Il existe seulement une habitude, un vice, avec une action effective nulle ; ou bien un cercle vicieux se crée par la faute duquel l'absence de l'excitant torture au point de justifier la sensation de plaisir que cet excitant procure.

* * *

Le rayon d'action de la volonté est d'autant plus grand que se trouve limitée notre « vibration » au plaisir et à la douleur. Il s'ensuit que la volonté se libère partiellement de la sensation du plaisir et du déplaisir. Je dis partiellement parce qu'il est impossible d'en faire totalement abstraction. Par l'acquisition et la jouissance de cette suprématie, l'intelligence étend sa zone d'action aux limites les plus lointaines, ce qui revient à dire qu'elle sacrifie la profondeur à l'extension. A cette catégorie appartiennent les « travailleurs » et quelquefois les « créateurs précurseurs », quoique ces derniers appartiennent plus souvent à la catégorie opposée des cœurs ardents et passionnés. Lorsque le plaisir et la douleur acquièrent en eux des proportions gigantesques et que l'intelligence en fait autant, on atteint au sommet de la génialité : Gœthe par exemple.



La vie commence dans les illusions. Nous vivons d'elles. Puis, sans le vouloir, sans nous en rendre compte, nous les transformons en croyances, au lieu de les laisser sur l'échiquier, « en échec », selon l'ordre d'une certaine hiérarchie. Et nous voici dès lors dans l'erreur. Là-dessus la descente commence. Comme disait Hippocrate : « La même chaleur qui a créé et développé nos corps nous tue. »



Epictète rapporte que Pyrrhus avait l'habitude de dire : « Il n'y a aucune différence entre la vie et la mort ». Si quelqu'un lui demandait : « Alors, pourquoi est-ce que tu ne te tues pas ? » il répondait : « Parce qu'il n'y a aucune différence ».

* * *

Comment comprendre sans l'aide de la « compensation » le paradoxe de la jeunesse qui, disposant du meilleur pour jouir de tout, souffre de « rien ».

*
* *

« Personne ne s'ennuie plus que celui qui a la ferme intention de s'amuser ». C'est là une observation qu'on entend répéter beaucoup et qui de plus est très remarquable, mais on l'accepte d'habitude sans s'arrêter à considérer son évidence et la confirmation que les faits lui apportent ; sans comprendre que son véritable sens consiste en ceci que celui qui cherche à s'amuser est porté à forcer son tempérament de « basse vibration ». (Si sa « vibration » au plaisir et au déplaisir était intense, aucune difficulté ne se présenterait : elle suffirait sans aucun appel ultérieur à la raison). Je répète donc que l'homme s'ennuie dans la mesure où son tempérament est réfractaire à de fortes « vibrations » et non, comme on pourrait le supposer « parce que son audace est châtiée ».

*
* *

Même si la « compensation » constitue une nouveauté, le monde, dans sa réalité, a toujours été en accord avec elle, étant donné que le fait humain est à la base de l'Histoire. Nous devrions être assez loyaux envers nous-mêmes pour nous l'avouer.

AUGUSTIN LAFOURCADE.

(Textes choisis et traduits par Georges Piroué)

Les défauts des parents

I

En étudiant les « Défauts de l'enfant », j'insistais sur une notion capitale à mes yeux : « *Un défaut*, notais-je, *n'est pas une imperfection essentielle de l'être ; c'est une façon particulière et aberrante de réagir aux exigences du monde extérieur. Il révèle une difficulté d'adaptation* ». Et j'ajoutais qu'*un enfant difficile* était presque toujours « *un enfant qui avait des difficultés* ».

Il ne saurait y avoir deux poids et deux mesures : ce que j'accordais aux enfants, je ne vois nulle raison de le refuser à leurs procréateurs ; et je suis bien convaincu en effet qu'un parent difficile est avant tout un parent qui a des difficultés. Je n'entreprends donc pas de dresser ici un réquisitoire : s'il est vrai que beaucoup de défauts de l'enfant découlent des attitudes, des réactions et du comportement de ceux qui les ont engendrés, on ne saurait en conclure que ceux-ci en soient plus fautifs que les enfants eux-mêmes.

En écrivant les *Défauts de l'Enfant* (1), je souhaitais surtout aider les parents à mieux comprendre leurs fils et leurs filles. Mais si d'aventure l'un de ces derniers avait la curiosité de mettre le nez dans les pages qui suivent, je voudrais qu'à son tour il y puisât une meilleure compréhension des auteurs de ses jours et peut-être même y découvrît que ceux-ci, malgré leurs erreurs ou leurs maladresses, n'agissent souvent que par amour et par désir de bien faire.

Toutefois, se représenter une situation que l'on n'a jamais vécue est certainement plus ardu que d'évoquer une situation dans laquelle on s'est déjà trouvé. Avec un petit effort, les parents peuvent se rappeler qu'ils ont été des enfants. Mais les enfants — parce qu'ils n'ont jamais été des parents — ont forcément beaucoup de peine à imaginer que leur père et leur mère puissent avoir, comme eux, des difficultés à vaincre, des obstacles inté-

* Cette étude du docteur André Berge prolonge notre grande enquête publiée dans le sommaire de juin 1957 de *La Table Ronde* sous le titre : *Défense de l'enfance.*

(1) Éditions Montaigne.

rieurs et extérieurs à surmonter, des problèmes à résoudre, mille sortes enfin, d'incertitudes et de scrupules. Pour eux, quand ils sont petits, les « grandes personnes » apparaissent en général comme des divinités arbitraires et toutes-puissantes : et, s'ils se révoltent un jour contre elles, ils les accusent plus aisément d'être méchantes que d'être faillibles. Reconnaissons, à leur décharge, que les grandes personnes, par pudeur ou par amour-propre, leur dissimulent d'habitude leurs faiblesses ; et il est possible qu'elles aient en partie raison de garder une telle discrétion, car les enfants souffrent des faiblesses de leurs parents et n'y croient, à vrai dire, que lorsqu'ils les découvrent tout seuls. Mais à ce moment, par contre-coup, il leur arrive de les voir avec une sévérité qui est à la mesure de leur déception.

En fin de compte, peu de gens se disent entièrement satisfaits de l'éducation qu'ils ont reçue : et ceux qui sont le moins portés à la critique ne sont pas toujours ceux qui auraient le moins à le faire : ce sont plutôt ceux dont l'esprit critique a, dans la jeunesse, été le moins développé... ou le mieux étouffé ! Le témoignage des intéressés en la matière demeure sujet à caution, du fait de son caractère inévitablement subjectif. Une mère, de l'espèce la plus équitable et la plus attentive, ne m'a-t-elle pas raconté que ses deux fils, devenus hommes, lui avaient avoué, presque ensemble, que chacun d'eux avait autrefois souffert de la nette préférence qu'ils avaient cru discerner chez elle pour l'autre. Ici les deux reproches s'annulaient. Mais en d'autres cas, rien ne vient détromper d'aussi flagrante façon les soi-disant martyrs. Les parents incriminés se sentent alors douloureusement victimes d'une grande injustice ; qu'ils se consolent en pensant que ces revendications — qui, sous les formes les plus diverses se ramènent presque toujours à une revendication fondamentale de tendresse — ne font que montrer le prix que leurs enfants attachent à cette tendresse ! Et, selon une loi assez constante, qui est la même pour les richesses matérielles et morales, ce sont ceux qui ont reçu le plus qui d'habitude se montrent les plus insatiables!

On voit qu'il y aurait bien des malentendus à dissiper et qu'il faudrait expliquer les parents aux enfants, comme nous avons souvent tenté de faire l'inverse. Une mère, pleine d'amertume, déclarait : « je voudrais seulement que mes enfants aient des enfants qui leur ressemblent, pour qu'ils comprennent le mal qu'ils m'ont donné ». Mais il est rare que les enfants se reconnaissent tout à fait dans leur propre progéniture et s'aperçoivent qu'eux-mêmes répètent, plus qu'ils ne le croient, les gestes et, à l'occasion, les erreurs de leurs éducateurs. En fin de compte, les malentendus subsistent avec la génération qui suit : la seule différence c'est que les rôles sont intervertis.

Nous serions heureux de contribuer, si peu que ce soit, à briser

ce cycle ; aussi nous hâtons-nous de dire que les défauts dont nous voulons parler ne sont pas des défauts moraux dont les parents peuvent être affligés comme tout le monde, parce qu'ils sont des êtres humains qui, comme tels, ne sauraient être parfaits ; ce sont avant tout les défauts spécifiques de leur charge, c'est-à-dire ceux qui se manifestent dans l'exercice même de leur « métier de parent ».

Mais sur quoi se fonder pour prétendre que telle ou telle manière d'agir ou de réagir constitue un défaut dans cette acception du terme. Tout d'abord sur le résultat : quand ce que nous faisons aboutit exactement au contraire de ce que nous avons cherché, il est à présumer que nous nous y sommes mal pris. Il est également possible que nous obtenions un résultat immédiat satisfaisant, avec des conséquences lointaines désastreuses. Que de fois, par exemple, j'ai entendu des pères et des mères dire d'un de leurs rejetons : « Il n'y a que les coups qui le fassent obéir... — Mais devient-il après cela moins désobéissant ? — Oh ! non, il devient de pire en pire ! » Là encore, il faut bien admettre qu'il existe une faille dans le système. En bref, toute façon de réagir qui, à court terme ou à long terme, nuit à l'enfant et à sa famille, peut être considérée comme défectueuse. Et lorsque cette façon de réagir est habituelle il est permis de la considérer comme un défaut.

Pour quelles raisons, un être raisonnable va-t-il donc se comporter aussi fâcheusement avec une telle constance ? Si un parent s'adapte mal aux exigences de son rôle, c'est sans doute qu'il a rencontré, au cours de son évolution personnelle, des difficultés au-dessus de ses forces et ce sont ces difficultés mal surmontées qui continuent à fausser par la suite ses impulsions. Au contraire, tous ceux qui sont parvenus à se mettre d'accord avec eux-mêmes dans une première étape de leur vie, puis d'accord avec leur conjoint dans une seconde étape, ont de grandes chances de trouver sans peine l'attitude qui convient dans leurs relations avec leur progéniture.

Est-ce à dire qu'ils seront sûrs de ne jamais connaître aucune difficulté avec ladite progéniture ? Ce serait trop beau ! Il y a des difficultés inhérentes à la situation, mais qu'un individu parvenu à une véritable maturité aborde sans conteste dans de meilleures conditions qu'un autre. C'est de toute façon une rude épreuve pour la plupart que de voir leur enfant se refuser délibérément à ressembler à l'image qu'ils s'étaient faite de lui par avance. Tout le monde ne se rend pas bien compte qu'il peut être assez dur, après avoir donné la vie à un être, d'accepter que celui-ci se détache de vous, voire même qu'il s'oppose à vous avec vigueur, sans que vous vous sentiez pour autant libérés de toute responsabilité à son égard. Le drame tient en peu de mots : les parents se sentent toujours engagés dans la personne de leurs fils

et de leurs filles, lesquels tendent au contraire naturellement à se dégager d'eux de plus en plus.

La naissance des enfants change le cours de l'existence d'un jeune ménage : elle l'embellit, certes, et l'enrichit (au figuré) mais on ne saurait dire qu'elle la facilite et l'enrichisse (au propre). Elle entraîne en effet certaines restrictions du confort et de la liberté : toutes choses qui sont acceptées dans la joie, quand le développement affectif de l'homme et de la femme, s'étant fait sans encombre jusque-là, l'un et l'autre sont heureux de réaliser pleinement leur nature d'homme et de femme par la paternité et la maternité. Il n'en demeure pas moins que, plus tard, ceux et celles qui ont peiné pour élever le mieux possible leurs enfants et pour leur donner le plus possible d'avantages de toutes sortes, ont souvent tendance à réclamer un peu de reconnaissance en retour, alors que les bénéficiaires seraient plutôt enclins à penser que, si on les a mis au monde, il était normal qu'on subvînt à tous leurs besoins tant qu'ils n'y pouvaient subvenir tout seuls. Les deux points de vue sont soutenables, naturels, mais — quoi qu'on en dise — ce ne sont point des sentiments simples : il s'y mêle mille choses diverses et contradictoires. Tout ce qui vient d'un fils ou d'une fille est en général ressenti si vivement que l'on y réagit le plus souvent avec excès ; et les enfants le savent bien qui jouent parfois avec tant d'astuce sur l'émotivité des parents par ces « chantages affectifs » dont ils ont le secret : c'est ainsi que d'aucuns peuvent refuser la nourriture, s'exposer à des dangers, cultiver même la maladie pour mieux s'assurer de leur emprise sur leurs père et mère. Selon qu'ils apportent à ces derniers du bonheur ou du chagrin, des espérances ou des déceptions, ils s'attirent des manifestations de tendresse ou d'hostilité qui se confondent dans certains cas de telle manière qu'on ne parvient plus à les démêler. Il arrive que l'hostilité semble dominer, mais qui saurait mesurer la quantité d'amour qu'elle recouvre ? Les enfants ne s'y trompent pas : aussi l'indifférence est-elle la seule attitude qu'ils redoutent vraiment.

Il peut cependant y avoir une agressivité plus profonde et plus grave chez certains parents, mais celle-ci est alors presque toujours liée à leur drame personnel dans lequel les enfants jouent plutôt un rôle d'objet ou de symbole, qu'un rôle d'êtres vivants indépendants. Embrouillés dans leurs propres problèmes et leurs propres difficultés, il y a des gens qui ne parviennent pas à discerner le véritable visage de leurs enfants ; ils voient en eux tantôt un aspect d'eux-mêmes, ou de quelque autre personne aimée ou haïe, tantôt un reproche, tantôt un obstacle, tantôt une évocation d'un moment de leur vie, etc... Et c'est à ces fantômes qu'ils répondent quelquefois par des coups dont ils ne se rendent même pas compte

que ce sont des êtres de chair et de sang qui les reçoivent.

Bien des *défauts de parents* sont ainsi dus à l'inconscience. Pour être de parfaits éducateurs, il faudrait être sans cesse conscients non seulement de ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes, mais encore de ce qu'éprouvent ceux à qui nous nous adressons. Bien entendu, il n'existe pas de parfait éducateur, et chacun en est réduit à faire de son mieux, en cherchant à y voir le plus clair possible. Mais nous savons bien qu'il y a parfois des forces intérieures contre lesquelles ni la bonne volonté, ni la volonté, ni la raison ne sont capables de prévaloir : le dernier espoir d'en triompher résiderait alors dans une thérapeutique psychologique appropriée nécessitant un consentement réel et beaucoup de patience. Mais dans ce cas encore, il faut être capable au préalable de prendre conscience de la nécessité d'une telle entreprise. A défaut de cette solution héroïque, il y aurait déjà un grand pas d'accompli, si ceux qui ne peuvent s'empêcher d'agir d'une façon qu'en leur for intérieur ils savent mauvaise, supportaient de s'en rendre compte, au lieu de chercher à apaiser leurs scrupules en se mentant à eux-mêmes par des justifications qu'ils se donnent et qui ne font que les ancrer dans leurs erreurs. Il ne faut pas dramatiser ces imperfections : elles ne risquent de devenir dramatiques que lorsqu'on prétend les déguiser en vertus. Il n'y a pas de quoi se désespérer parce qu'on a des défauts : il est humain d'en avoir, mais il est dangereux de se refuser à les reconnaître pour ce qu'ils sont. En tout cas, l'honnêteté de les reconnaître et la lucidité intérieure sont les seuls moyens d'en atténuer les effets, ne fût-ce qu'en empêchant de charger l'enfant de toute la culpabilité du conflit ouvert ou secret qui risque de l'opposer alors à ses parents. Cette humilité et cette lucidité sont d'ailleurs, en elles-mêmes, des qualités assez hautes et rares pour compenser bien des défauts.

II

S'il est pour les parents un défaut capital, un défaut qu'il est permis de considérer comme la source de presque tous les autres, c'est bien l'Angoisse.

— Mais, m'objectera-t-on, comment pourrait-on reprocher à quelqu'un d'être anxieux ? Ce n'est point de sa faute si sa nature est ainsi faite. N'est-il pas le premier à en souffrir ?

Nous n'en disconvenons pas : mais quand une porcelaine a un défaut, personne ne prétend que c'est de sa faute et le défaut n'en existe pas moins !

D'ailleurs, une fois écarté le problème trop complexe de la responsabilité morale, peut-on affirmer en toute bonne foi qu'il n'existe pas une certaine façon de cultiver l'angoisse et de s'y

complaire. On rencontre bien des parents qui se croiraient de mauvais parents s'ils ne s'inquiétaient pas ; et si l'un des deux s'inquiète plus que l'autre, ne va-t-il pas quelquefois jusqu'à reprocher à ce dernier sa sérénité qu'il traite d'indifférence ou d'inconscience ? Une erreur assez courante consiste à croire qu'à songer toujours au pire, on parvient à l'éviter : c'est bien souvent le contraire qui est vrai ! Faut-il donc être imprévoyant ? Non, sans doute, mais encore faut-il distinguer la prévoyance de la peur. La seule prévoyance digne de ce nom est celle qui organise une résistance efficace au mal, sans accorder d'avance aux catastrophes redoutées une créance disproportionnée au risque réel. Supposer le risque plus grand qu'il n'est devrait être aussi considéré comme une forme d'imprévoyance (et de la plus dangereuse espèce !) car c'est être imprévoyant que de n'être pas capable de prévoir toutes les chances que l'on a d'échapper au danger.

Certains s'imaginent que l'on n'a pas besoin de prévoir les choses heureuses : ils craignent par-dessus tout l'espérance et la confiance, derrière lesquelles ils tremblent toujours de voir poindre la déception. Et pour se prémunir contre cette déception, ils entretiennent dans leur esprit une évocation permanente de la catastrophe qui les consume à petit feu, *à coup sûr*, alors qu'ils n'étaient pas du tout sûrs d'en être un jour victimes.

Ceci ne serait encore rien, si l'évocation du pire n'avait aucun effet pratique. Hélas ! à force d'évoquer les événements nous les provoquons. C'est ainsi que beaucoup de pessimistes ont l'occasion de se repaître amèrement de la justesse de leurs pronostics : ils ne se rendent pas compte que c'est eux-mêmes qui ont travaillé inconsciemment à faire que ceux-ci se réalisent. Il est indubitable que la personnalité des jeunes se forme en grande partie d'après l'idée que se font d'eux leurs éducateurs : ceux qui s'attendent toujours à une évolution défavorable voient souvent l'enfant se modeler peu à peu sur leurs craintes. A ma connaissance ce sont les personnes qui comptent sur la sagesse d'un enfant qui obtiennent cette sagesse avec le moins de peine ; en revanche, celles qui sont d'avance convaincues de sa turbulence et de sa méchanceté obtiennent toutes les manifestations possibles de cette turbulence et de cette méchanceté. Beaucoup d'exemples m'en ont été rapportés, sans compter tous ceux que j'ai eus, moi-même, sous les yeux.

Sans doute, l'angoisse est pessimiste de nature, mais elle ne se confond pourtant pas tout à fait avec le pessimisme qui, lui, peut être calme et résigné — ce qui ne vaut guère mieux ! Le pessimiste se targue de voir les choses comme elles sont et se proclame « réaliste » : il marche vers l'abîme avec plus de sérénité et moins d'hésitation que l'anxieux. Pour lui en effet il n'existe qu'une seule voie et il sait d'avance où elle mène ; il ne prend

même pas la peine de consulter les poteaux indicateurs aux carrefours. Il est convaincu que tous les autres chemins sont sans issue.

Les parents anxieux au contraire, conservent une dose plus ou moins grande d'espérance au fond de leur cœur, mais ce qui leur manque, c'est la confiance. Ils sont fascinés par le danger qu'ils redoutent et qui leur apparaît démesurément grossi, mais ils voudraient le fuir, comme l'oiseau qui va devenir la proie du serpent dont le regard est dardé sur lui. Dans les deux cas une intervention extérieure est en général nécessaire pour sauver la victime.

A la vérité l'angoisse est plus insupportable que le pessimisme, lequel sert, peut-être même chez beaucoup de gens à résoudre la souffrance de l'angoisse. Mais c'est une toute autre solution que, pour notre part, nous voudrions préconiser à partir de deux principes : 1° que les parents chassent de leur esprit l'idée que c'est un devoir, pour eux, de s'inquiéter, 2° qu'ils prennent conscience d'une chose essentielle : c'est que leur inquiétude ne protège pas leurs enfants.

L'expérience montre en effet que l'inquiétude augmente même les risques. Il suffit que les parents fassent porter leur angoisse sur tel ou tel point de l'éducation de leur progéniture, pour que les choses se gâtent de ce côté-là. Une mère est-elle angoissée par le problème de la nourriture ? Elle aura presque fatalement un enfant qui ne voudra pas manger. Un père est-il hanté par la réussite scolaire ? Son fils a beaucoup de chances d'être un cancre. Tel qui a la phobie du mensonge, verra ce défaut fleurir dans sa famille.

Certains penseront peut-être que c'est le manque d'appétit du nourrisson qui engendre les préoccupations alimentaires de la mère, comme les échecs scolaires du fils engendreraient les soucis obsédants du père pour tout ce qui touche aux études. Nous ne pouvons admettre ce point de vue, pour avoir vu trop d'enfants reprendre goût à la nourriture, quand elle leur était offerte avec un peu moins d'affolement, trop d'élèves redevenir studieux, quand on cessait d'attendre, le cœur battant, les résultats de leurs compositions.

L'angoisse des parents est ressentie par les enfants comme une atteinte à la sécurité dont ils ont besoin pour croître sans dommage. Ils la ressentent aussi comme une faiblesse qui met les auteurs de leurs jours à leur merci et sur laquelle ils peuvent jouer inlassablement afin d'obtenir toujours davantage les preuves d'amour dont ils sont insatiables. C'est grâce à cette angoisse qu'ils ont la possibilité de se livrer à ce chantage affectif maintes fois dénoncé, qui porte, à la vérité, autant de préjudice à ceux qui s'y livrent qu'à ceux qui en sont l'objet. L'enfant, par exemple, repousse la nourriture qu'on lui tend ; il pleure, il recrache ce

qu'on lui ingurgite de force et sans doute il finit par maigrir ou tout au moins par garder un poids stationnaire au désespoir de son entourage. C'est lui qui paie sans doute, mais ce prix est minime à ses yeux à côté des avantages qu'il en tire : son refus de manger fait de lui le personnage intéressant de la famille. On le gronde, on le frappe peut-être, mais on s'occupe de lui sans cesse. Pendant sa soupe, les grandes personnes lui donnent de véritables représentations de cirque, pour le distraire au bon moment. En promenade, rencontre-t-on des amis, ceux-ci s'enquièrent aussitôt de son dernier repas. On énumère les cuillerées de purée ou de desserts qu'il a daigné avaler ; on décrit devant lui les ruses qu'il a fallu déployer pour obtenir un tel succès. On se demande s'il faut le laisser prendre un nombre illimité de bonbons « parce que c'est toujours ça qui lui profitera » ou s'il convient de le faire jeûner pour l'affamer. Le père et la mère, endoctrinés par le médecin, se jurent de jouer l'indifférence ; mais cela n'empêche pas la grand-mère de téléphoner chaque jour pour savoir « ce qu'il a mangé pour son déjeuner ». Et puis l'angoisse est toujours là, lancinante : on détourne les yeux de son assiette avec une fausse désinvolture, mais en jetant des coups d'œil à la dérobée. Si quelques cuillerées ont passé sans encombre, comment s'empêcher de s'exclamer : « Oh ! qu'il est gentil ! Il n'a presque rien laissé ! » avouant par là que l'attitude précédente était une comédie. Ces petites scènes que tant de familles connaissent, sont les meilleures démonstrations que l'on puisse offrir des méfaits de l'angoisse. Il est possible que tout cela ait commencé dans une période où, pour quelque raison physiologique normale (léger embarras digestif par exemple), l'enfant n'avait pas grand faim. La sagesse eût été alors d'attendre que, le système digestif reposé, la faim renaisse d'elle-même. Mais l'imagination des parents anxieux n'attend pas : à la première assiette repoussée ils entrevoient déjà le petit être réduit à un état quasi squelettique, promis à toutes les maladies et à toutes les infirmités ! Ils ont encore l'illusion qu'en insistant un peu et en montrant au bébé leur désolation, ils viendront à bout de ses résistances. Bébé n'a-t-il pas bon cœur ? Il aime sa maman, ne veut pas qu'elle soit malheureuse. Mais insister hors de propos ne fait que renforcer la résistance du jeune dîneur récalcitrant : et cette résistance renforce l'angoisse de la mère — laquelle angoisse augmente son insistance... et ainsi de suite ! Tout un climat passionnel se crée de la sorte, dont on finit par se demander s'il ne fait pas l'affaire des deux parties que l'on y voit également engluées.

A l'origine, c'est l'imagination dramatique des grandes personnes qui est en général fautive. Un enfant refuse-t-il une fois sa soupe ? On l'imagine aussitôt semblable aux petites victimes d'une famine dont les photographies des journaux ont montré

les terribles effets. Dérobe-t-il un morceau de sucre ? C'est la prison, le tribunal, l'échafaud peut-être, qui passent devant les yeux des éducateurs angoissés. S'amuse-t-il à baptiser du nom de « fusil » un bout de bois qu'il a ramassé par terre ? Les uns y verront la révélation d'une tendance à mentir et à fabuler, tandis que d'autres (dont l'inquiétude est différemment orientée) croiront y découvrir les signes précurseurs d'un instinct violent et cruel qu'ils redoutent par-dessus tout. Le simple assoiffé passera pour un futur ivrogne ; l'élève qui a recueilli une mauvaise note, pour un futur clochard. Loin de comprendre que la perfection qu'ils réclament dès le plus jeune âge serait une anomalie, les angoissés font une montagne du plus petit monticule. Tout leur paraît l'indice d'un vice probable ou d'une monstruosité naissante chez leur progéniture.

Ce que nous venons de dire se rapporte aux inquiétudes que suscite l'avenir physique et moral des enfants. Il faudrait aussi dénoncer l'angoisse, provoquée par une crainte excessive des dangers du monde extérieur. On suppose que cela ne peut jamais être mauvais d'être trop prudent — et pourtant l'excès de prudence est probablement presque aussi dangereux que l'imprudence. C'est oublier qu'il existe un risque à ne jamais courir de risques, mais ceci nous conduit à un second défaut : l'hyperprotectionnisme qui vaut bien un chapitre à lui tout seul.

Mais d'ores et déjà, pour combattre la néfaste angoisse des parents, un dernier remède s'impose : autant que faire se peut, tenir en laisse son imagination. Celle-ci agit comme une avalanche : au début, il est sans doute possible d'arrêter sa course, mais peu à peu l'on n'en est plus maître : les images de plus en plus dramatiques et absurdes s'enchaînent, prennent une apparence de réalité de plus en plus intense, s'amplifient et en viennent à occuper tout le champ de notre pensée. Si nous cherchions à nous en détourner, nous nous croirions perdus, comme le dompteur qui quitte des yeux le fauve avec qui il est enfermé. Mais pendant ce temps, c'est un autre fauve, bien plus réel qui nous dévore.

André Berge.

Directeur médical du Centre psychopédagogique de l'Académie de Paris.

*
* *

Connaissance de l'Europe vivante [1]
(suite)

Le rapt d'Europe

AVANT-PROPOS

Ce ne sont ni les vases grecs, ni les sarcophages romains qui ont inspiré à M. Luis Diez del Corral le titre de son ouvrage. Ce sont quelques vers, les plus beaux sans doute que nous devions à Horace. Ces vers avaient frappé notre auteur adolescent, il les a retenus et s'en est souvenu lorsqu'il s'est agi pour lui de donner à son essai « d'interprétation historique de notre temps » un nom d'où toute poésie ne serait point bannie, non plus qu'elle ne l'est de l'ouvrage lui-même. Ce n'est pas là, nous l'espérons, une façon de desservir celui-ci auprès de ses lecteurs les plus hautement qualifiés, mais simplement de dire que le jeune et brillant professeur de l'Université de Madrid n'est pas uniquement un savant spécialiste, mais l'un des hommes les plus cultivés, les plus raffinés et, pour tout dire, les plus accomplis de notre époque.

Son Rapt d'Europe *ne s'en tient pas d'ailleurs strictement au mythe classique. C'est un double* ravissement, *une sorte d'envol d'aller et retour : le premier, symbole des lointaines sources orientales de la civilisation européenne ; le second, transfert au continent asiatique des conquêtes les plus récentes et les plus spectaculaires de cette même civilisation.*

De l'un et l'autre de ces rapts, *M. Diez del Corral fait le point avec une largeur et une sûreté d'information que nous devinerions nourrie des meilleures sources, même si avec une probité d'esprit exemplaire, il ne désignait point ces dernières. Toutefois, c'est son apport personnel qui nous intéresse le plus.*

Cet apport concerne d'abord l'histoire. Celle-ci, dans une crise d'une envergure sans précédent et d'une « portée œcuménique », pour employer les mots mêmes de l'auteur, ne sauraient, comme elle l'a fait jusqu'ici, se présenter « compartimentée en chapitres traitant de sujets isolés, mais bien comme un spectacle d'une unité gigantesque, avec des coupures et des divisions tranchées, sans doute, mais toujours à l'intérieur d'un cadre commun. »

Ce renouvellement de l'histoire n'est pourtant que le côté intellectuel du problème majeur que son second rapt *(auquel elle s'est prêtée avec plus de complaisance qu'au premier, puisque c'est elle-même qui a exporté sans mesure ni réserve sa propre culture) pose à l'Europe. Plus angoissant en est le côté pratique.*

Dépossédé de la domination qu'il a exercée sur le reste du monde pendant tout le XIXe *siècle et les premières années du* XXe, *l'Occident s'est-il, avec le secret de sa science et de sa technique, laissé ravir aussi celui de*

(1) Cf. le sommaire de mai 1957 de la Revue de la Table Ronde.

la force génératrice de sa puissance même ? M. Diez del Corral ne le croit pas. Et pas davantage M. André Siegfried qui a écrit pour Le rapt d'Europe *une belle et pénétrante préface.*

« A la vérité — *y lisons-nous* — il y a dans l'Europe une destinée contradictoire, due au caractère contradictoire de son génie. Pour renouveler le monde, il fallait que l'esprit européen eût sa source dans un esprit de liberté critique, générateur de créations sans cesse renouvelées, parce que sans cesse discutées : la division du Vieux Continent en nations ambitieuses, perpétuellement en opposition les unes avec les autres, reflète cette atmosphère de liberté créatrice. »

C'est de cette liberté conservée que peut surgir le renouvellement de l'Europe. Or l'Espagne a déjà connu la reconquête d'une telle liberté. C'est pourquoi elle peut servir, sinon d'exemple, tout au moins de repère à l'Europe dans la grande crise qui s'offre à celle-ci. C'est justement la façon d'envisager cette crise du point de vue espagnol qui donne au remarquable ouvrage de M. Diez del Corral un accent particulier. Le chapitre III, qui fait suite à celui que nous donnons ici, expose en détail ce point de vue suggestif, où s'affirment toute la force et l'originalité de pensée de l'auteur.

MATHILDE POMÈS.



 

Le rapt d'Europe

Unité historique de la culture européenne.

Dans le temps même où s'édifiaient les constructions tendant à présenter sous un nouveau jour la personnalité de l'Europe, un grand Européen et l'un des esprit intellectuellement les plus puissants et les plus probes de notre siècle, Max Weber, s'engageait dans une tâche comparable et néanmoins bien différente. Lui aussi, renonçant au labeur minutieux de l'histoire privée, nationale et européenne, se lançait dans les vastes horizons de l'histoire universelle ; lui aussi comparait les civilisations entre elles et cherchait à en pénétrer le tréfonds essentiel, à dégager les lois de leur développement historique et à en exprimer le sens en formules et en concepts bien arrêtés ; lui aussi avait inévitablement recours à une certaine dose d'imagination constructive, mais compensée par une incroyable somme d'érudition et par l'emploi des plus rigoureuses méthodes d'investigation sociologique.

Sa méthode est un *comparatisme*, à la fois serré et vaste, entre la culture occidentale et les autres grandes cultures, non point pour en effacer les contours respectifs, mais pour les accuser, par contraste, encore plus nettement et définir avec le maximum de rigueur intellectuelle la singularité de l'Occident non moins que l'universalité de sa culture.

« *Le fils du monde culturel de l'Europe moderne,* écrit Max Weber (1), *devant les problèmes de l'histoire universelle, devra s'établir sur la base inévitable et justifiée que voici : quel enchaînement de circonstances a fait que, sur le sol d'Occident et sur lui seul, soient apparus des phénomènes culturels qui, à notre avis, offrent un sens d'évolution d'une portée et d'une signification universelles ?* »

La cause décisive d'une telle prééminence consiste, pour Max Weber, dans le rationalisme interne qui fait de très bonne heure son apparition. « *Pour aboutir à une doctrine rationnelle du droit,* écrit-il, *malgré les débuts de celle-ci dans l'Inde (école de Nimamsa), de l'élaboration de codes assez larges, spécialement dans le Proche-Orient, de tous les livres juridiques de l'Inde et des autres pays asiatiques, il faudra les rigoureuses lignes juridiques et les concepts*

(1) Gesammelle Aufsatze zur Religionssoziologie, Tübingen, 1947, I.

du droit romain et du droit occidental, celui-ci formé à l'école de celui-là. Une configuration comme celle du droit canon est l'apanage du seul Occident. »

Il en va de même dans le domaine de l'art. L'arc ogival et la croisée de voûtes, l'Orient les a connus. « *Mais la voûte gothique en tant que moyen de distribuer les poussées et de couvrir des espaces librement créés et surtout son emploi dans la construction de vastes monuments et comme fondement d'un style qui comprend la sculpture et la peinture appartient en propre à l'Occident* (1). » Il en va de même pour l'imprimerie, la spécialisation professionnelle, la bureaucratie, l'organisation corporative, l'Etat, l'économie et nombre d'autres formes élaborées par l'Occident.

Les caractères propres à la culture occidentale, les formes et tendances les plus actuelles s'esquissent très tôt, pour Max Weber, dans l'histoire médiévale de l'Europe et ses antécédents dans l'Antiquité. Il ne s'agit pas là de semences irrévocablement destinées à se développer, ni de stades par quoi l'histoire abstraite est forcée de passer dans son évolution ; il s'agit de problèmes concrets et de catégories historiques européens. L'énorme masse de matériaux réunis dans la sociologie de Max Weber, toute la puissance et la pénétration de son effort pour découvrir, aux époques et dans les secteurs les plus divers de la vie historique, les possibilités différentes de configuration sociale tendent à apporter la preuve encyclopédique de ceci : que l'actuelle organisation sociale de l'Occident n'est pas, en général, une *nécessité*, mais une catégorie historique (2).

Cette organisation dérive en substance de l'élément le plus profond et le plus subtil de sa vie historique : le christianisme. « *Le règne de la raison commence*, écrit Hans Freyer (3), *au sein du règne de Dieu ; il n'en est pas distinct ; il est une construction au-dedans de ce règne, tel un échafaudage de pensée inclus dans la croyance. On pourrait dire que, au sein du royaume de Dieu, se profile, se concentre et se tend la raison.* » Que la raison soit capable, sinon de contempler Dieu, tout au moins de le penser est une thèse proprement occidentale et tout le développement postérieur de la science européenne part de l'élan d'une si sublime prétention. Max Weber lui-même mettra en relief le rôle essentiel de la croyance et de la morale chrétiennes dans la manière dont s'est constitué l'esprit capitaliste en Europe. Il en va de même dans le domaine de la politique, de l'art, de la société, etc. La culture européenne est essentiellement une culture sécularisée. Cela signifie sans doute et à certains points de vue un fort amoindrissement des

(1) Op. cit. p. 2 et 5.
(2) Hans Freyer : *La sociologie, science de la réalité*. Tr. esp. Buenos-Aires 1944, p. 182
(3) *Weltgeschichte Europas*, p. 725.

valeurs religieuses, mais la preuve aussi de leur ordinaire virtualité. Ce phénomène de sécularisation a deux faces : l'une négative, l'autre positive. L'irréligiosité s'est développée, dans le monde occidental, dans une bien plus grande mesure que dans l'Inde ou l'Islam. Mais c'est que les religions respectives de ces pays ne portaient pas en elles cette vertu de sécularisation, n'étaient capables d'engendrer ni une science rationnelle, ni un élan artistique fort et soutenu, ni un dynamisme politique, économique, etc. ; lesquels, plus ou moins directement, furent autant de rejetons de la semence chrétienne. Semence qui, d'ailleurs, a conservé intacte sa vigueur religieuse, capable de reverdir avec force et vérité dans les circonstances les plus diverses de la vie historique de l'Occident.

Cette miraculeuse pérennité de la semence chrétienne et le double aspect — négatif-positif — de sa séquence culturelle est l'un des plus profonds mystères du christianisme et la clé de l'histoire de l'Occident. Ce n'est qu'en l'abordant par cet axe essentiel, même s'il est un peu dégradé, qu'on peut comprendre cette histoire et la situer exactement dans l'histoire universelle. C'est là un fait reconnu par les grandes tentatives philosophico-historiques aussi bien que par l'histoire contemporaine de Hegel à Toynbee.

Caractère représentatif et à portée générale de la culture européenne.

Que nombre de fruits de la culture européenne aient pu se répandre et être assimilés partout signifie, avant tout, un triomphe pour l'Europe. Il a fallu pour cela que celle-ci ait réussi à créer un type de civilisation objective, *généralisable*, généreuse et humaine. Mais il ne faut pas pour autant négliger le mérite de la partie disons prenante, de celle qui a su mettre la main dessus et s'en saisir, avec une rapidité que nous eussions souhaitée moindre. Sur ce point, la thèse de Jaspers sur ce qu'il appelle le *temps-axe* nous aide à refréner la conscience exagérée de notre supériorité sur l'Orient slave ou asiatique. Il y avait, chez les hommes de ces mondes-là, des virtualités latentes, des possibilités cachées, legs d'anciennes données historico-religieuses recouvrant un soudain pouvoir d'actualité au contact de la culture européenne. Il s'agissait en effet, non de peuples à l'état de nature, comme le pensait Hegel, ni endormis dans leur médiocrité comme le croyait Turgot, mais plutôt sommeillant dans une possibilité de réveil aigu. L'Europe vivait une vie plus énergique, plus créatrice, non seulement pour elle-même mais pour eux aussi, en quelque sorte frères cadets de la grande famille humaine.

Auguste Comte lui-même ne laisse pas que de pressentir ce

déconcertant phénomène. A la loi des trois états ou stades, d'abord schéma d'un progrès en ligne droite, il donnera, dans sa maturité, une nette inflexion. « *Le rapprochement direct en nos deux régimes extrêmes intéresse radicalement la vraie philosophie de l'histoire,* dira-t-il (1). *L'ordre final de la religion positive* » doit consister à systématiser l'usage instinctif de notre première enfance. « *La fétichité est la positivité spontanée, comme la positivité sera la fétichité réfléchie.* » Par une anticipation surprenante, il écrit : « *La Chine fétichocratique attend depuis beaucoup de siècles... la religion universelle qui devait surgir en Occident. Le sacerdoce de l'humanité doit y trouver des affinités spéciales de culte, de dogme, et de régime plus prononcées que partout ailleurs, d'après l'adoration des ancêtres, l'apothéose du monde réel et la prépondérance du but social.* (2) »

Ces idées ne supposent pas toutefois que Comte renonce à sa thèse du rôle fondamental joué par l'Europe dans la mise en pratique des trois états. En effet, si le saut subit du premier au dernier est possible, c'est parce que, auparavant, l'Europe a parcouru pas à pas tout le chemin de l'évolution. « *D'après une intime affinité,* écrit-il (3), *l'Humanité pourrait donc passer, sans aucun intermédiaire, de son existence primitive à son état final, en évitant tous les dangers intellectuels et moraux, propres à la transition théologique, suivie de l'anarchie métaphysique. Mais un tel espoir resterait chimérique même mentalement, et surtout socialement, envers l'évolution originale, qui dut toujours s'accomplir empiriquement, suivant la marche spontanée que je viens d'expliquer, et dont la vérification constante exclut toute autre supposition.* »

Le marxisme, de son côté, poussera jusqu'au bout certaines possibilités incluses dans la philosophie hégélienne (4), afin de justifier, comme on va le voir, la transformation subite du primitif collectivisme russe — l'*obshcina* — en socialisme marxiste sans passer par le purgatoire capitaliste. « *Est-ce que notre prolétariat,* interroge Trotsky (5), *est passé à travers l'école des corporations médiévales ? En possède-t-il les traditions séculaires ? Nullement. De la charrue de bois, on l'a jeté aux chaudières de l'usine... De là, l'absence absolue de tradition conservatrice, de castes dans le*

(1) *Système de politique positive*, III, p. 154 et ss.

(2) *Lettres d'Auguste Comte à divers*, Paris, 1850 I, p. 107.

(3) *Système*, p. 155. «*L'élite* de l'humanité, écrit Mehlis (op. cit. p. 108), forme pour Comte le point de cristallisation autour duquel devront un jour s'unir les peuples de la terre.

(4) « L'esprit de Hegel, lui aussi, écrit Hans Barthe *Wahrheit und Ideologie*, Zürich, 1945, p. 115), revient sur lui-même, mais en tant qu'esprit, après avoir connu ce qu'il est et ce qu'il comprend en lui-même. Un dédoublement de soi-même existe au commencement de l'histoire, de la façon dont Marx l'a conçu ». Cf. Gustave A. Wetter, S. J. : trad. it. *Le matérialisme dialectique soviétique*, Einaudi, 1948, p. 6 et ss.

(5) *Histoire de la révolution russe*, trad. it. Milan 1936, I, p. 521.

prolétariat même ; de là l'absolue fraîcheur révolutionnaire ; de là aussi, entre autres causes, la Révolution d'octobre, le premier gouvernement prolétarien du monde. » Tout ce qu'il y a de plus rétrograde uni à l'ultra-moderne, « *les commencements les plus primitifs et les derniers acquêts européens* (1). »

Un bond aussi formidable eût-il été possible sans le tremplin que l'Occident fournissait aux moujiks slaves ? Et, en particulier, sa bourgeoisie, et son capitalisme, si soi-disant caducs et honnis ? La réponse va de soi. Mais, ébranlé par l'effort fourni, le tremplin subit, lui aussi, des secousses et des oscillations dangereuses. La rationalité de la culture européenne, tout en expliquant le triomphe de celle-ci, a épuisé en grande partie l'élan vital des peuples qui l'ont créé. De sorte qu'en refluant du dehors, cette culture ayant pris, dans des mains étrangères, un caractère à la fois simpliste et péremptoire, a précipité le processus de dissolution qui, sans ces influences extérieures, aurait sans doute connu un rythme plus paisible et moins dangereux.

Ce processus se trouvait, virtuellement du moins, inclus dans le développement de la culture européenne dont la rationalité constructive, pleine de problèmes, peut tout à coup se changer en son contraire (2), ou s'écrouler comme un château de cartes ; pis encore, comme un colossal gratte-ciel s'effondrant sur ses occupants ou bien qui, fermant ses portes automatiques, ne serait plus pour eux qu'une énorme prison. Malgré tout son formaliste ascétisme scientifique, en face des réalités sociologiques, Max Weber ne peut s'empêcher d'avouer sa grande crainte que la progressive rationalisation de la culture européenne ne conduise à un désert de plus en plus stérile où finira par surgir la voix du prédicateur, c'est-à-dire de la création non rationnelle, comme valeur authentiquement humaine. Mais il peut aussi se produire, admet-t-il (3), une pétrification mécanisée où « *les derniers représentants* de cette culture, *spécialistes sans esprit, jouisseurs sans cœur, et proprement néant, s'imagineront s'être guindés à un niveau jamais atteint par l'humanité.* »

Par les données dont il partait et par sa position dans le temps, Max Weber ne pouvait pleinement prévoir dans quelle mesure le danger interne de décomposition que portait en elle la culture rationnelle de l'Occident allait se précipiter. Et cela pour différentes raisons : son expansion à toute la planète, l'expropriation, sur une grande échelle, de ses principes qu'allaient réaliser à leur profit des peuples étrangers, lesquels allaient accentuer encore la rationalité abstraite du mécanisme simpliste de la civi-

(1) Trotsky, Op. cit. p. 520.

(2) Cf. Luis Diez del Corral, De la raison à la passion d'Etat. *Revue d'Etudes politiques*, nº 16, juillet-août 1944.

(3) Op. cit. I, p. 204.

lisation technique et provoquer en Europe, par la menace idéologique, économique, belliciste, etc... les réactions les plus étranges et les plus insensées qu'enregistre la longue histoire européenne. En partant de l'idée, plus ou moins nette et admise, que les grandes civilisations ont leurs principes, leur physionomie et leur développement propres, et aussi leurs propres dangers, Max Weber imagine que le secret de la destinée de l'Europe réside dans son propre être historique et non dans l'*universalisation* de l'histoire d'Europe.

Ce côté universel de la culture occidentale ne lui échappe pas, nous l'avons déjà dit. Mais ce qu'il y voit surtout, c'est une poussée positive, du dedans au dehors. Sa position historique l'empêche de découvrir nettement le côté négatif du phénomène, le reflux que le flot occidental va déclencher en venant battre les autres continents et les autres cultures et son choc en retour frénétique contre son lieu d'origine.

Répercussions sur l'Europe de l'expansion de sa culture.

Ce reflux s'annonce sous une forme dangereuse dès les dernières années du XIX[e] siècle et son caractère sérieux se manifeste déjà dans la première guerre mondiale. Mais en dépit du profit que retirera de celle-ci le Japon pour l'établissement d'une politique impérialiste anti-occidentale ; en dépit du poids jeté dans la balance par les Etats-Unis et qui fait pencher celle-ci en faveur des Alliés ; en dépit même de la participation de presque tous les pays du monde au conflit, ce conflit reste essentiellement une guerre européenne de style traditionnel. Une fois achevée, le continent va s'en ressaisir si bien que, vingt ans juste plus tard, un seul peuple européen, celui-là même qui avait été vaincu, va être en mesure de la déclencher de nouveau.

Mais ce n'est pas en vain que le temps a passé. Le déséquilibre entre le cadre européen (au sens géographique) et le cadre mondial (d'origine européenne) s'est agrandi au point qu'en marge des vieilles nations d'Europe se sont constituées des puissances politiques qui vont se retourner contre elles et bouleverser littéralement le paysage historique de l'Europe. Par sa fécondité même, son objectivité rationnelle, la vertu expansive de la plupart de ses créations, l'histoire universelle de l'Occident va se retourner contre l'histoire concrète de l'Europe géographique. C'est une espèce de renversement gigantesque où les idées, les habitudes, les styles propres à l'Europe, après des transformations et plus encore des simplifications étrangères s'insurgent contre le sein maternel.

L'Europe, il faut le reconnaître, y a sa part de responsabilité. Le processus « *d'expropriation* » de sa culture s'accompagne en

effet d'un processus interne « *d'aliénation* », jusque dans le domaine de l'esprit. Les causes de démoralisation de l'Europe sont multiples, affirme Ortega y Gasset (1) ; mais l'une des principales « *c'est le déplacement du pouvoir que notre continent exerçait sur le reste du monde et sur lui-même. L'Europe n'est plus certaine de commander, ni le reste du monde d'être commandé. La souveraineté historique est dispersée. Les Européens ne savent vivre que lancés dans une grande entreprise unitive. Celle-ci venant à manquer, ils s'affaissent, se ralâchent, leur âme se désagrège.* »

Pires que cet affaissement seront les réactions spasmodiques d'une volonté d'autorité encore présente dans une partie de l'Europe, laquelle s'obstine à assumer aveuglément une fonction dirigeante sans tenir compte des circonstances que celle-ci a créées dans le monde. De la sorte, à la peine physique va s'ajouter pour elle la peine morale, le sentiment de responsabilité et le repentir. Déjà Sophocle mettait les mots suivants dans la bouche d'Œdipe, victime suprême de la fatalité : « *Il peut y avoir d'autres malheurs, des malheurs non imposés, mais volontaires ; de toutes les souffrances, les plus douloureuses sont celles dont nous sommes les auteurs.* »

Créatrice par excellence, l'Europe s'est créé aussi, directement ou indirectement, la plupart de ses malheurs. Son esprit d'aventure, son élan de jeunesse, son incapacité de renoncement ont fait sa perte. Au fond, plus encore que science, elle est action. En dépit de l'expérience politique accumulée tout au long de sa laborieuse histoire, en dépit de son culte de la raison, elle finit par ne plus écouter ni l'une ni l'autre. « *La raison et la justice, mieux écoutées*, écrit Turgot (2), *auraient tout fixé, comme cela est à peu près arrivé à la Chine. Mais ce qui n'est jamais parfait ne doit jamais être entièrement fixé. Les passions tumultueuses, dangereuses, sont devenues un principe d'action et par conséquent de progrès.* »

Avance continue, sans trêve, sous la poussée d'élans irrépressibles, de passions tumultueuses, même si le chemin côtoie l'abîme. Etrange abîme, fait plutôt de clartés que de ténèbres. Des aveuglements, oui, mais issus d'éblouissements. Comme dira Malthus : *un principe of perfectibility.*

Accélération de l'histoire.

Les dangers de cette perfectibilité ont été signalés presque au moment même où elle se dessinait sur l'horizon européen. « *Je*

(1) *La Révolte des masses*, Œuvres com. IV, pp. 271-272.
(2) Œdipe-roi, v. 1229-32.
(3) *Plan du premier discours sur la formation des gouvernements et le mélange des nations*, Œuv. compl. Paris, 1913, I p. 283.

suis convaincu, écrivait Diderot (1), *que l'industrie de l'homme est allée trop loin et que si elle s'était arrêtée il y a longtemps et qu'il eût été possible d'en simplifier les résultats, nous y eussions gagné... Je crois qu'il y a une limite à la civilisation, limite qui convient au bonheur de l'homme en général, moins distante de l'état sauvage que nous ne l'imaginons ; mais comment, une fois dépassé, retourner à celui-ci ou nous y tenir, si nous nous y trouvons ? C'est ce que je ne sais pas.* »

Contre cette prétention de borne et mesure à son essor, le développement de la culture occidentale ne va faire que croître sans cesse tout au long du XIX[e] siècle. Le rythme de l'histoire européenne est de plus en plus rapide, dit dans son livre récent Elie Halévy (2). En 1872, Michelet, âgé de soixante-quatorze ans, écrit dans la préface de son *Histoire du XIX[e] siècle* : « *Un des faits les plus graves, et les moins remarqués, c'est que l'allure du temps a tout changé. Il a doublé le pas d'une manière étrange. Dans une simple vie d'homme (ordinaire de soixante-douze ans), j'ai vu deux grandes révolutions qui autrefois auraient peut-être mis entre elles deux mille ans d'intervalle. Je suis né au milieu de la grande révolution territoriale ; ces jours-ci, avant que je ne meure, j'ai vu poindre la révolution industrielle. Né sous la terreur de Babeuf, je vois avant ma mort celle de l'Internationale.* »

Quel ne serait pas son étonnement s'il revenait au monde et voyait la révolution des masses, celle de la conception physique de l'univers, celle de la technique industrielle, celle que vivent les antiques populations de l'Asie, passées presque sans transition du néolithique aux moteurs à réaction ?

Henry Adams, penseur américain de la seconde moitié du siècle dernier, dans un livre posthume intitulé *The Degradation of the democratic Dogma* (3), écrivait : « *En supposant que la phase mécanique ait duré trois cents ans, de 1600 à 1900, la prochaine phase, ou phase électrique, aura une durée égale à la racine carrée de 300 c'est-à-dire à peu près dix-sept ans et demi lorsque, en 1917, elle cédera la place à une autre, la phase aérienne qui aura pour durée la racine carrée de 17,5 soit quatre années, poussant ainsi la pensée à la limite de ses possibilités vers l'an 1921. Cela est bien possible. Même en prolongeant d'un siècle la phase initiale de 1600-1900, cela n'entraînerait pour la dernière qu'une différence négligeable, la phase aérienne n'étant appelée, en ce cas, à s'étendre que jusque vers 2025, approximativement.* » L'auteur ne se trompait pas de beaucoup dans ses calculs sur l'avènement de l'ère qui allait dépasser l'ère électrique, non plus que sur le rythme accéléré de l'évolution, ni le nom ni la secousse que cette ère allait entraîner

(1) *Réfutation de l'œuvre d'Helvétius*, Œuv. comp. Paris 1875, III.
(2) *Essai sur l'accélérateur de l'histoire*, Paris, 1948.
(3) New-York, 1919, p. 308 ; cit. por H. Stuart Hugues, op. cit. p. 43.

dans la structure du monde, en apportant à la terre un fragment de la substance solaire.

Cette sensation vertigineuse de progression dans l'allure de notre temps est encore redoublée par contraste du fait que les connaissances humaines explorent les domaines qui se modifient sur un rythme très lent : ceux de l'histoire naturelle et de la préhistoire. Ce ne sont pas seulement les quelques dizaines d'années de la révolution industrielle, c'est le cours entier de l'histoire humaine qui n'est plus qu'un laps très court de temps, mesuré selon l'échelle objective du temps tel que le révèlent les découvertes récentes des astronomes, géologues et biologistes. Que sont nos six mille ans d'histoire humaine auprès des huit cent millions qu'en compte la vie sur notre planète, les deux milliards d'années qu'il y a que celle-ci existe et les huit cents millions de celles où elle sera encore habitable, selon les calculs des savants ? Et même si on s'en tient aux calculs plus modestes qui concernent l'espèce humaine, avec ses six cent mille, mettons même un million d'années d'existence, que sont les quelques millénaires historiques auprès des centaines de mille de préhistoire ? Si nous nous figurons la préhistoire de la hauteur d'un obélisque, écrit un spécialiste connu, il nous faut nous représenter l'histoire sous le volume et l'importance d'une puce sur le sommet du monument.

A côté d'un processus si vaste et si lent, le rythme historique de notre temps paraît encore plus accéléré et plus radicalement innovateur, avec l'unité de destin imposée à la planète entière, un essor colossal de connaissance et de renouvellement, jusque dans le secret et la puissance de la nature. « *Ce que nous appelons histoire,* affirme Jaspers (1), *et qui, dans le sens que le mot a eu jusqu'ici, touche à sa fin, n'est que l'intervalle de cinq mille ans qui s'est écoulé entre le peuplement de la terre, au long de centaines de milliers d'années de préhistoire, et le commencement de la véritable histoire universelle.* » Une parenthèse presque imperceptible au sein de l'existence de l'espèce humaine, qui est en train de se refermer pour nous. Alfred Weber a traité expressément cette fin de l'histoire telle qu'elle a été jusqu'ici, autour du noyau Europe, dans un livre récent et hautement représentatif (2).

L'impression de changement radical, de cet achèvement d'une étape historique et d'avènement d'une autre, nouvelle et inconnue, est devenue générale. Nous sommes en face d'un diptyque : sur un volet, l'histoire se faisant autour de l'Europe ; sur l'autre, autour de l'univers. Mais la charnière continue d'être l'Europe.

(1) Vom Ursprung, p. 45.
(2) *Der Abschied der Bisheringen Geschichte.* Berne, 1946, p. 11.

C'est là l'une de nos rares certitudes. Le reste est encore grandiose et incertain. « *Sommes-nous*, se demande Heidegger (1), *à la veille de la transformation la plus colossale de la terre et du temps de son champ historique ? Sommes-nous devant un déclin précurseur d'une nuit que suivra une nouvelle aurore ? Nous mettons-nous en marche vers la région historique de ce couchant de la terre ? Est-ce vraiment la venue de l'Occident, de la terre du crépuscule ? Cette terre du crépuscule, par-dessus l'Occident et l'Orient et à travers le fait européen, sera-t-elle le champ véritable de l'histoire qui se lève ? Sommes-nous, nous vivants d'aujourd'hui, des gens de l'Occident au sens de passage vers la nuit du monde ?... Sommes-nous des attardés, comme notre nom l'indique ? Ou, en même temps, les premiers à voir l'aube d'une époque entièrement différente, qui dépasse toutes les idées actuelles sur l'histoire ?* »

Mythe et pensée.

Effectivement nous, Européens, sommes à la fois tardifs et prématurés, attardés et précurseurs, le dernier chapitre d'une grande époque et le premier d'une autre nouvelle. L'Europe est encore au centre de l'histoire, ne serait-ce que par la forme où elle cesse d'y être, forme imprévue et violente, expropriation soudaine, rapt.

C'est sur un tel phénomène, sur sa structure exacte, sur son précis mécanisme historique qu'il nous faut concentrer notre attention. Aux heures critiques, aux heures cruciales que nous vivons, nous ne pouvons, nous Européens, cesser de l'être en répudiant ce qui nous sera le moins aisément ravi par des étrangers, cette sûreté intellectuelle qui commence par circonscrire la matière du problème, sans pour autant perdre de vue le vaste contour et la complexité de celui-ci. Les questions d'anthropologie, d'histoire, de métaphysique forment des nœuds serrés autour de la crise radicale de notre époque et de notre Continent. Il faut les discriminer et les ordonner avec précision, sans négliger leur imbrication au sein d'un problème unique. De nouvelles méthodes s'imposent, non moins que de nouvelles attitudes et de nouvelles catégories, si nous voulons débrouiller l'essentiel de nos problèmes, voire, à l'occasion, le renoncement aux rigoureuses exigences de concept incompatibles avec une matière si neuve et si déconcertante. Mieux vaudra s'en remettre parfois à l'intuition, à des éclairs jetant leur rapide lueur plutôt qu'aux étiquettes académiques, à des concepts

(1) Martin Heidegger : « Der Spruch des Anaximander », dans *Holzwege*, Francfort, 1950, p. 300.

périmés, inappropriés aux réalités nouvelles. Le *Noûs*, l'intelligence pour Aristote, est étroitement en rapport avec l'organe du toucher. Dans la pénombre où flotte l'Occident, il faut apprendre, comme les aveugles, à palper afin de découvrir le contour et le volume réel des problèmes posés. Et ensuite, en palpant aussi du regard, en pensant en images, à voir la réalité concrète sous forme de mythe.

C'est pourquoi cet ouvrage est placé sous l'invocation d'un mythe à la fois grec et asiatique : celui du rapt d'Europe. Non pour nous laisser glisser sur la pente douce de l'imagination et du sentiment, mais pour nous efforcer de frapper des idées. Mais il est malaisé d'improviser un atelier de frappe. Mieux vaut donc recourir au mécanisme simple et direct de l'échange imaginatif des idées comme le faisait le suprême idéaliste, Platon, qui en fut l'inventeur. Et comme le faisait aussi le réaliste Aristote, lequel écrit dans sa *Métaphysique* : « *L'homme qui reste perplexe et s'étonne a le sentiment de son ignorance ; c'est pourquoi le dévot du mythe est, en un certain sens, philosophe : le mythe comprend en soi l'étonnant.* »

Cette attitude des penseurs antiques, ceux de nos jours l'ont reprise. L'intuition et l'imagination ont recouvré leurs droits dans la pensée — « *toute métaphore*, assure Vico, *est un mythe en petit* » — ; un Bergson au pays de Descartes, un Heidegger dans la patrie de Kant, un Unamuno dans celle de Suarez les ont remises en honneur.

Dans ce qui nous occupe, le vieux mythe du rapt d'Europe peut nous aider à examiner sous un angle intuitif et complexe les conjonctures historiques où se trouve l'Europe. La notion qu'un tel mythe éveille en nous est vaste et autorise des interprétations diverses. Le mot même de rapt a, à lui seul, une double signification : celle de ravissement, dans le sens où une femme peut être ravie et celle « *d'accident où l'on reste privé de sentiment* », selon le Dictionnaire de l'Académie. Ces deux significations confluent dans le rapt d'Europe.

En d'autres termes, l'Europe se « *ravit* » en même temps qu'elle « *est ravie* » ; elle « *s'aliène* », se devient étrangère à soi-même jusqu'à toucher à l'aliénation pathologique. Ce sont là des phénomènes, non hétérogènes, mais étroitement solidaires que le recours à un mythe nous permet de considérer concurremment, avec une largeur et une variété de points de vue que nous interdirait l'usage de rigides et abstraites catégories conceptuelles.

Comparaison avec la décadence du monde antique.

Cette invocation d'un mythe nous conduit, avant que d'aborder les différents aspects de notre sujet, à comparer dans l'exacte

mesure où la comparaison est valable, notre culture à celle du monde antique. C'est là le fondement même de toutes les constructions philosophico-historiques de ces derniers temps. La comparaison entre évolutions historiques d'autres peuples et d'autres cultures n'est, en effet, que l'élargissement de ce parallélisme essentiel, le corollaire de cette confrontation entre l'antiquité et le monde médiéval et moderne, sur le plan de l'horizon historique occidental.

Semblable affinité suppose forcément un choix préalable. Il est superflu d'observer que toutes les façons contemporaines d'envisager l'Antiquité gravitent autour de la dernière période de celle-ci, celle de sa décadence. Moins que le fait même qu'il ait disparu, ce qui retient Spengler et Toynbee, c'est que le monde antique ait si longtemps — pendant des siècles — périclité. Pour Toynbee, ce long déclin ne date de rien moins que du v[e] siècle avant J.-C. (1). Alors a commencé un suicide, un lent suicide, paisiblement savouré, comme celui des stoïciens. Même attitude chez Nietzsche, qui décèle déjà chez Socrate et Euripide, et presque chez Sophocle, la faillite du monde hellénique (2). Il y a un je ne sais quoi de complaisance morbide dans la vision pseudo-pathétique que nombre d'historiens modernes ont du monde antique et sous laquelle se dissimule peut-être une revanche plus ou moins inconsciente contre une admiration humaniste démesurée. L'humanisme, lui aussi, se posait le problème de la catastrophe de l'illustre monde antique ; mais il la voyait comme pénombre après l'éclat de midi ; le sentait comme une privation de lumière. Montesquieu étudie les causes de la décadence de Rome, mais après en avoir auparavant étudié la grandeur. Son livre a pour titre : *Considération sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.* Edward Gibbon appelle le sien *The Decline and Fall of the Roman Empire*, mais en y soutenant la thèse opposée à celle des historiens *cycliques* et des comparatistes : le monde antique ne s'est pas écroulé de lui-même ; il a été miné et anéanti par le christianisme, produit de l'Orient, ennemi du monde classique.

Toynbee combat avec raison l'étroitesse de cette thèse, reprochant à Gibbon, historien du XVIII[e] siècle, « *l'erreur initiale* » de faire partir le déclin de l'époque des Antonins, soit du II[e] siècle de notre ère, alors qu'on en peut déceler la courbe descendante déjà sept siècles plus tôt. Pour Toynbee, l'histoire tout entière de Rome s'inscrit dans cette courbe. *The epitaph of the Roman Empire is : too late* ». La *pax Romana* fut, selon le professeur d'Oxford, une *peace of exhaustion.* Elle vint en retard de quatre

(1) *Civilization on Trial*, p. 227.
(2) *Die Geburt der Tragödie*, § 12 et ss.

siècles. « *Il faut étudier,* conclut-il (1), *ces quatre siècles mélancoliques pour comprendre ce que fut l'Empire Romain et pourquoi il échoua* ». Tout en reconnaissant les bonnes raisons sur lesquelles s'appuie le jugement de l'historien anglais, nous nous demandons : pourquoi cette hâte à taxer de décadence un millénaire entier de l'Antiquité, l'époque précisément où furent créées les œuvres qui font que nous prenons ici la peine de parler de ce monde « *périclitant* » ?

L'entreprise surprenante que fut l'instauration de l'Empire romain (« *La réalité la plus transcendante,* a écrit Ortega y Gasset, *qui ait éclaté jusqu'ici dans l'histoire humaine* ») peut-elle être envisagée sous cet angle ? L'Occident a-t-il entendu ainsi l'histoire de Rome ? Et non pas seulement le Moyen-Age, prévenu en faveur de l'Empire, mais bien l'Europe libérale et entreprenante de Mommsen ? Le grand historien allemand savait, lui aussi, que ce magnifique monde romain portait en lui un germe de mort ; c'est pourquoi il laissa sa grande Histoire inachevée, car il « *n'aurait jamais été capable,* disait-il, (2) *de se résoudre à examiner les causes qui entraînèrent la chute de l'Empire et de la civilisation de Rome* ».

Mommsen savait que le point culminant de l'histoire de Rome avec César n'était qu'un faîte où commençait la descente, située donc par lui bien avant que ne l'eût fait Gibbon et due à des causes qui tenaient à la structure historique de Rome même ; dans l'éclat méridien de César se trouvaient, implicites, les ombres du soir. Mais il y avait eu un midi. Et surtout, il y avait eu un matin, c'est-à-dire ce qui comptait le plus pour les hommes d'un pays en pleine volonté de construction, comme l'Allemagne d'alors. Ce qui s'était passé ensuite dans l'histoire de Rome était trop attristant, trop véritablement mélancolique pour que la plume enthousiaste de Mommsen se consacrât à le décrire. A l'élégie, le grand historien préférait le silence. (3)

Mais entre les deux guerres, les historiens se mettent à lancer le chant du cygne. L'historien est devenu un poète élégiaque.

(1) *Civilization on Trial,* p. 60.

(2) Entretien rapporté par le professeur Bulter, Président de Columbia University, cité par Gilbert Highet : *The Classical tradition,* Oxford, 1949, p. 475.

(3) Des raisons tout actuelles, tenant à l'histoire vécue de son temps, entrent aussi dans cette décision. Le parallélisme manifeste entre l'Empire Romain et celui de l'Allemagne de Bismarck, sur quoi débouchait l'idéal libéral de Mommsen, auteur de la *Romische Geschichte,* mettait celui-ci dans l'impossibilité de poursuivre son œuvre, comme fait observer Melvin J. Lasky (« Warum Schrieb Mommsen nicht Weiter ? » *Der Monat,* 1950, n° 19, p. 62 et ss). De même que Burckhardt, Mommsen prévoyait les conséquences de « barbarisation » inséparables de l'idéal de puissance politique qui était devenu celui de l'Allemagne de son temps, ou plus exactement du temps de sa maturité scientifique et qui le fait s'engager désormais dans la voie privée et intemporelle de l'érudition, de sa prodigieuse érudition.

Dans *A Study of History*, de Toynbee, l'histoire universelle est comme une grande salle d'hôpital comptant vingt et un lits. La plupart des occupants sont déjà morts ; quelques-uns ne connaissent plus guère qu'un état léthargique ; le principal patient, l'Europe, est en proie à un mal soudain et grave contre lequel sa robuste nature lutte énergiquement. En vain, hélas ! Le médecin sait que les jours du malade sont comptés. Il s'agit, en effet, d'un être sujet à la mort, à quoi le mène un épuisement de ses forces organiques contre lequel la politique n'est qu'une médecine impuissante. Tout ce qu'on peut faire, c'est de compter les jours restants de vie, savoir les mettre à profit, n'en point accélérer le cours et accepter son sort. Spengler calcule que la civilisation occidentale entrera vers 2200 dans un stade semblable à celui du monde antique entre 100 et 300 après J.-C. par conséquent de Trajan et Marc-Aurèle à Septime-Sévère, époque, après tout, assez séduisante, ne serait-ce que par ses déficiences, et dont la « pétrification sans histoire » que lui attribue Spengler, ne peut manquer de tenter l'esprit fébrile de nos contemporains comme une promesse de repos.

L'Hellénisme et notre conjoncture historique.

La vérité est que la situation de l'Europe prête à la fois à plus d'optimisme et de pessimisme que ne l'imaginent ces historiens. A plus d'optimisme quant à longueur d'échéance et signification positive ; à plus de pessimisme en ce qui concerne le présent. Pour ce qui est de la science, la technique, le niveau vital, la volonté d'organisation, le monde occidental est peut-être beaucoup moins en décadence que ne le suppose Spengler. Mais la culture n'y est pas étanche hélas ! et par son énorme fécondité, le déchaînement spontané de conséquences qu'elle suppose, sa vertu inouïe d'expansion, peut faire passer, et à bref délai, quelques mauvais moments au Continent qui lui a donné naissance.

Le rationalisme grec, la capacité d'invention grecque allaient eux aussi, se tourner contre le destin historique concret des villes-*polis* de l'Hellade et faire, pour leur malheur, un processus interne de décomposition coïncider, comme c'est le cas pour nous, avec un processus externe de *rapt*, déclenché ou par la Perse ou par la Macédoine ; le phénomène du *rapt* en somme, sous ses deux faces. La comparaison entre la conjoncture historique où nous nous trouvons et celle du monde grec dans la transition de la période hellénique à l'hellénistique ne saurait être poussée jusqu'au détail, mais il est cependant possible d'en établir les grandes lignes. Indubitablement, la première moitié de ce siècle et les cinquante années des guerres du Péloponèse ont d'extraordinaires

similitudes. « *Cette narration*, écrit Thucydide de sa propre Histoire (1), *dépourvue de fabuleux, semblera peut-être moins agréable à suivre. Mais qui voudra connaître la vérité dans les événements passés, lesquels, conformément à la nature humaine, pourront se reproduire un jour ou semblables, ou analogues, ne laissera pas d'en reconnaître l'utilité. La présente histoire n'est pas une œuvre éphémère destinée à amuser l'auditoire, mais un legs aux siècles à venir.* »

Elle l'est tout au moins, pour le nôtre. Par-dessus les millénaires, l'imperturbable observateur de la chute où se précipite la Grèce semble percer de son regard lucide et pénétrant le cœur même de notre époque. Ce fut une dégringolade de rivalité en rivalité, de lutte en lutte, entre *polis* et ligues, dans le cadre de deux grands blocs politiques qui allaient imposer leur suprématie par la paix d'Antalcidas et plus tard les accords de Corinthe, peu de temps avant que la culture grecque ne triomphât dans tout le monde antique et n'en fît le monde hellénistique.

L'expansion de la culture hellénique coïncide donc avec la soumission et l'affaiblissement vital du peuple qui lui avait donné naissance. « *L'idée que la communauté politique*, écrit Julius Kaerst (2), *doit être une communauté de culture, que la responsabilité lui incombe de l'existence heureuse et vertueuse des citoyens et que c'est de son devoir de la leur procurer, cette idée a poussé sur le sol de la* polis *grecque. Un fait appartient en propre à l'histoire de l'Antiquité : c'est que l'autarchie de la* polis *grecque devait préalablement être vaincue et détruite pour qu'une conception si magnifique, fût-ce même en perdant de sa signification et de sa vigueur originelles, pût répandre ses bienfaits sur le monde. Pour se transformer en culture mondiale, affirmer son universelle souveraineté d'esprit, il lui faut payer un très haut prix, le prix de sa liberté et de son existence autonome.* »

Un sort semblable est-il réservé au monde européen ? Sommes-nous en train de nous rapetisser, de devenir les *graeculi* d'un univers en voie d'européisation ?

Le mythe du rapt d'Europe.

Il faut distinguer entre les formes culturelles qui ont surgi

(1) *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, 22 « La guerre générale de 1914, écrit Toynbee, me surprit alors que j'étais en train d'expliquer Thucydide aux étudiants du cours de « Literae Humaniores », de Balliol et le texte s'en éclaira tout à coup pour moi. L'expérience que nous allions vivre, Thucydide l'avait déjà vécue. « *Civilization on Trial*, p. 7 ».

(2) *Geschichte des hellenistischen Zeitalters*. Leipzig, 1901, B. I., p. 408, dans *Hellenistic Civilisation* de W. W. Tarn, la récapitulation des similitudes et différences entre le monde *hellénistique* et le nôtre (Londres, 1947, p. 3 et ss).

et se sont développées sur le vieux Continent européen et leur valeur et utilisation universelles. Les circonstances actuelles imposent et font éclater cette distinction. Du fait que son existence est en question, notre Continent reprend une conscience aiguë et singulière de lui-même, se débarrasse de la confuse draperie *occidentaliste* qui recouvrait cette conscience. Sans doute l'expansion de sa culture était-elle un triomphe et la consécration même de sa suprématie ; mais elle pouvait aussi devenir une soudaine et grave menace. De par cette menace, l'Europe rectifie sa position, à la fois quant à son universalité historique et quant à sa propre existence individuelle.

Le terme d'Occident est imprécis, relatif, déplaçable. Il est appelé à émigrer, tout comme l'astre solaire, dont il évoque l'image. L'Amérique est plus occidentale que l'Europe, de même que l'Extrême-Orient est plus oriental que le Proche-Orient, berceau de la civilisation. Mais, même si la culture que l'Europe a engendrée est assurée de survivre sur d'autres sols, même si elle doit se perfectionner et se surpasser au Nouveau-Monde, ce qui nous intéresse, nous Européens, ce sont les formes de vie enracinées sur notre vieille terre ; non l'Europe en tant qu'expression géographique, ni l'Occident en tant que terme de culture, mais au propre et concrètement l'Europe Occidentale.

Sur le fond gigantesque de la culture d'Occident, plus ou moins maîtresse de la terre, se profile pour nous avec plus de netteté que jamais l'effigie menue, le visage précis de l'Europe, avec ses traits particuliers, typiques, ses gestes et son expression caractéristiques. De nombreux siècles d'histoire, une foule de différences géographiques, une variété infinie de facettes dans l'art et la pensée, les rivalités de nation à nation, tout cela se condense, se résume et s'aiguise en une figure et sous les traits d'un mythe. Une Europe naïve, enthousiaste, coupable, aventureuse et ravie, l'Europe du mythe grec, la fille d'Agénor, devancière par le nom et par la destinée de notre Europe à nous, comme l'annonce Horace en termes solennels et prophétiques :

...bene ferre magnam
Disce fortunam ; tua sectus orbis
Nomina ducet.

Si Horace a toujours été tellement en honneur dans notre éducation d'Occident, c'est qu'il a perçu celui-ci comme peu d'anciens l'ont fait. C'est pourquoi il a choisi pour nœud de son poème le moment suprême du rapt, celui où, entraînée vers le couchant par la force brutale et divine du taureau, Europe se sent repentante et désemparée dans la grande solitude nocturne :

Nuper in pratis studiosa florum et
Debitae Nymphis opifex coronae
Nocte sublustri nihil astra praeter
Vidit et undas. (1).

LUIS DIEZ DEL CORRAL

(Traduit de l'espagnol par Mathilde Pomès)

(1) « Carmina », III-XXVII, Galateam. Naguère, dans les prairics, elle cherchait des fleurs pour en tresser la couronne promise aux nymphes ; maintenant, dans la clarté douteuse de la nuit, elle ne voyait plus que les astres et les flots.

A propos de « RÉALITÉS ET VÉRITÉ » de Friedrich Heer

Sous ce titre un peu abstrait, *Réalités et Vérité* (1), M. Friedrich Heer, l'éminent professeur à l'Université de Vienne, a réuni quatre Essais qui sont comme autant de prises de vues, à la fois indépendantes et solidaires, sur un des problèmes majeurs de notre époque, et le plus pressant de tous pour les Occidentaux que nous sommes : la situation présente de l'Europe, l'interprétation de son passé, les perspectives de son avenir.

De ces quatre Essais extraordinairement denses dans leur brièveté (ils font en tout 132 pages) nous dirons d'abord qu'ils renouvellent singulièrement, et de la façon la plus heureuse, la *position* même du problème.

La pensée de M. Friedrich Heer tourne autour de deux pôles bien distincts, l'un politique et l'autre religieux, l'un profane et l'autre sacré, l'un historique et l'autre métaphysique.

L'apport le plus personnel et le plus original de M. Friedrich Heer au dossier du problème européen, celui qui ne manquera pas de susciter l'approbation enthousiaste des uns, la protestation véhémente des autres, c'est d'abord sa conception assez paradoxale (au sens d'opposée à l'opinion courante) de l'Europe en elle-même, c'est ensuite son lumineux exposé des rapports qu'elle a soutenus historiquement avec la religion chrétienne et sa lucide et courageuse dénonciation des erreurs, des fautes et des crimes qui, partagés entre l'une et l'autre, les ont conduites maintes fois toutes deux au bord de la catastrophe ; c'est enfin, sur la base d'initiatives récentes, l'esquisse d'un mode de relation plus satisfaisant, propre à assurer à un Christianisme restauré dans une Europe ressuscitée un nouveau départ vers des étoiles nouvelles.

M. Friedrich Heer ne considère pas l'Europe comme un bloc, qu'elle n'a jamais été et ne sera sans doute jamais, heureusement pour elle et pour le monde, mais cependant comme un tout, dans lequel une prodigieuse complexité se détache sur un fond d'unité, d'ailleurs difficile à étreindre et à définir, mais dont nous avons un sentiment si vif que nous distinguons au premier regard, au premier contact ce qui est européen de ce qui ne l'est pas. Un tout non pas logique mais dialectique, non pas statique mais dynamique, à la fois harmonieux et discordant, homogène et hérérogène ; un champ énergétique unique, où tout communique avec tout, parfois directement, en général à travers de plus ou moins nombreux intermédiaires, et où s'affontent continuellement des forces antagonistes, dont la tension fait partie intégrante de l'équilibre ou y aspire obscurément. Naturellement

(1) Chez Desclée de Brouwer, dans la collection *Présence chrétienne*, traduction par Claire Champollion et Armel Guerne.

nous sommes plus frappés par les orages de la surface, qui font impression sur nos sens, que par le calme des profondeurs qui est un pur objet de connaissance. Mais la « lumière intellectuelle pleine d'amour » dont a parlé Dante peut nous permettre de pénétrer à travers les apparences jusqu'aux réalités qu'elles recouvrent, et c'est merveille de voir M. Friedrich Heer, balayant d'un revers de main les cloisons et les barrières dont les cuistres ont encombré les avenues de l'histoire et les arènes de la politique, découvrir des affinités électives et des interactions secrètes entre des hommes qui se croyaient des ennemis mortels et qui voyaient entre eux des abîmes, et par exemple rassembler autour de l'Europe en formation, comme co-auteurs responsables, saint Augustin, Luther et Voltaire, saint Thomas, Descartes et Kant. Ces noms, comme bien on pense, ne sont pas choisis au hasard : deux saints qui ont été en même temps des géants de la pensée, les plus hautes cimes du catholicisme ; un hérétique qui a été un puissant génie religieux et qui a inauguré en dehors de l'Eglise et contre elle une Réforme dont elle sera finalement la grande bénéficiaire ; deux génies philosophiques qui ont été les chefs de file du rationalisme et du spiritualisme modernes libérés de l'orthodoxie religieuse ; le plus illustre représentant de la philosophie des lumières, qui a eu son rôle lui aussi, et pas seulement négatif, dans la gestation du monde nouveau. Couronne symbolique à laquelle M. Friedrich Heer ne se contente pas d'ajouter, au gré de son discours, d'autres fleurons qu'on imagine aisément, Erasme et Calvin, saint Ignace et saint Jean de la Croix, Leibniz et Bossuet et d'autres encore, mais dans laquelle il n'hésite pas à enchâsser ceux qu'il appelle les « grands saints » de l'antiquité païenne, Aristote et Platon, Plutarque et Sénèque, Virgile et Horace, Hippocrate et Galien, originaires, écrit-il, « de cet antique fonds sacré qui, malgré l'opposition constante des Pères de l'Eglise et des humanistes religieux du XIe au XVIIIe siècle aussi bien que des humanistes laïques des siècles postérieurs, n'ont pas cessé d'être considérés comme étroitement associés, dans l'histoire du salut, à l'antiquité chrétienne » et d'être vénérés comme tels. On appréciera, non sans une pointe d'inquiétude qu'on se contentera d'indiquer ici, la largeur et, sous une plume catholique, la nouveauté de cet œcuménisme, et on admirera la virtuosité de bon aloi avec laquelle M. Friedich Heer dresse si l'on peut dire la carte routière de cette intercirculation généralement souterraine.

Voici pour saint Augustin

« *Sa grandeur humaine et sa signification dans l'histoire du monde ont leurs racines en ceci qu'il a porté toute sa vie en lui les oppositions de son temps et de son origine, qu'elles se sont affrontées en lui et qu'il a cherché sans cesse à* résoudre leur antagonisme et non à les anéantir. *Il y a en lui la lutte du manichéen avec sa haine du monde contre le chrétien et son adhésion à la création, du platonicien grec contre le Romain réaliste, de l'humaniste contre l'ascète, du spiritualiste contre l'homme d'Etat du royaume de Dieu. Sa cité de Dieu est l'Eglise spirituelle, l'Eglise des esprits purs, et en même temps l'Eglise terrestre universelle, héritière de l'Empire romain. Pendant les mille ans à venir, ils se réfèreront tous*

à saint Augustin ceux qui auront besoin d'une idéologie pour leur Etat terrestre ou pour leur royaume intérieur, les Croisés et les brûleurs d'hérétiques aussi bien que les spirituels et les hérétiques eux-mêmes. Saint Augustin est cité comme leur grand patron par Luther et par ses adversaires catholiques, dont certains deviendront jansénistes. Il y a Saint Augustin derrière l'idée de Charlemagne considérant l'Empire terrestre comme la manifestation du royaume de Dieu... »

Voici pour saint Thomas :

« *Ce qui commence avec saint Thomas, le patriarche du rationalisme européen, c'est le grand* experimentum rationis *de l'esprit occidental : jusqu'à quel point Dieu pourra-t-il être saisi par les moyens de la raison et de l'intelligence, ces grands dons divins ? Quelle est la place et la fonction de Dieu dans le macrocosme ? Quelles sont les puissances de l'homme ? La scolastique est le plus grand phénomène, le plus caractéristique, de l'esprit européen ; sans elle, point de Descartes, point de philosophie des lumières, point de Kant. Sans elle, point de critique de la connaissance, point de méthode scientifique, point de science moderne...* » *La scolastique s'attaque à la tâche de faire entrer l'intellectualisme européen, d'origine toute païenne,* « *dans l'intérieur du christianisme et même de l'Eglise* », *et c'est Thomas qui* « *par son génie et par sa personnalité enracinée dans l'expérience sacramentelle* » *a réussi cette tâche à vues humaines impossible. Mais il n'a pu empêcher que les idées aristotéliciennes, après lui, ne brisassent leurs chaînes et ne devinssent le fondement d'un panthéisme intellectuel, d'un rationalisme athée, d'une morale autonome purement immanente. Il le pouvait d'autant moins que lui-même avait déjà eu grand' peine à résoudre certains problèmes tels que ceux de l'origine du monde, de l'individualité et de la personnalité, et que, dès son temps, se constituait cette nouvelle classe de théologiens savants qui, pour sept cents ans, allait se séparer, souvent avec violence, de la piété et de la sainteté chrétiennes, à cause de leur égocentrisme, de leur curiosité d'esprit, du rationalisme de leur style de vie et de pensée...* »

Voici pour Luther :

Le prince des hérétiques, sans doute, mais il faut bien comprendre que les hérésies, les sectes, les révoltes qui ont précédé et préparé l'explosion luthérienne *faisaient partie du Christianisme*, bien que condamnées et réprimées par une Eglise qui revendiquait le monopole de la vérité chrétienne, avec l'aide de princes qui épousaient cette revendication. Elles avaient leur source dans les multiples scandales dont la religion et la politique officielles donnaient au peuple croyant l'intolérable spectacle, et que M. Friedrich Heer, avec une probité exemplaire, range sous les cinq chefs suivants :

a) l'effroyable dégradation du monachisme, ce pullulement de « moines querelleurs, jouisseurs, dominateurs, affamés des biens de ce monde » qui devait « atteindre le christianisme médévial au plus profond de son être » et transformer l'amour et le respect dont le monachisme avait été primitivement l'objet en une haine et un mépris inextinguibles.

b) la création, à Rome, d'un état de fonctionnaires, se comportant comme si le Christianisme était lettre morte, selon les règles d'une *Realpolitik* qui n'avait rien à envier à celle d'aucun autre état sous le rapport de la violence, de la corruption et de la fourberie.

c) l'impuissance avérée de l'Eglise, en dépit de nombreuses autocritiques, à se réformer et à se purifier elle-même.

d) la division de la communauté chrétienne en Eglises nationales, que M. Friedrich Heer fait remonter non pas au XVIe siècle, mais au XIIe, dont la Réforme ne fera que prendre acte avant de la consacrer et qui aboutira partout, dans les pays catholiques comme dans les pays protestants, à la subordination effective de la religion à la politique.

e) les guerres de religion qui couvrent quatre siècles et qui ébranlent jusqu'en ses fondements la foi dans l'amour du Dieu-Père et dans la fraternité de ses fils, c'est-à-dire l'âme même du Christianisme.

Et M. Friedrich Heer de conclure : « *Ainsi la sécularisation, dépassant le stade où l'on met en doute la capacité du Christianisme à donner ce qu'il promet au monde : la paix, l'amour, la fraternité, en arrive à trouver peu digne de créance l'existence même de ce Dieu* « *Et*, de ce point de vue, « *l'histoire européenne du* XVIe *au* XIXe *siècle n'est que l'histoire de tentatives* » répétées et opiniâtres, « *pour donner à Dieu de nouveaux noms exempts de ces souillures* » et pour le retrouver dans sa *pureté* ». Et telle est la justification du mysticisme de Luther, comme aussi du puritanisme de Calvin et finalement, dans une large mesure, du rationalisme dans lequel le Calvinisme refoulé, mutilé, atrophié va se transformer.

Et voici enfin pour la « philosophie des lumières ».

M. Friedrich Heer ne partage pas, il le déclare sans ambages, l'aversion de beaucoup de théologiens pour cette philosophie. Fidèle à sa coutume de voir le positif de toutes choses de préférence à leur négatif, leur intérieur de préférence à leur extérieur, « *si l'Europe* », écrit-il, « *n'a pas su comprendre et utiliser les libertés que la philosophie des lumières a conquises dans sa lutte contre tous les absolutismes et tous les obscurantismes, ce n'est pas cela qui condamne cette philosophie elle-même... En fait, tout ce que nous possédons aujourd'hui de rigueur intellectuelle, de liberté de conscience, de droits civiques, tout cela est impensable sans le rationalisme. Nous irons même plus loin ; toutes les valeurs et les réalités religieuses sur lesquelles nous vivons ont été recréées entre Pascal, Newman et Bernanos, dans le feu de la philosophie des lumières et de sa critique impitoyable, dans l'obligation nouvelle de l'examen de conscience quotidien, dans la responsabilité personnelle de notre travail intellectuel et de notre vie religieuse et politique devant le monde, qui devient alors, et alors seulement, un monde ouvert, universel* ». Il ne faut pas oublier d'ailleurs que cette philosophie a pris son caractère propre au cours du combat mené par les théologiens anglais non-conformistes contre la monarchie de droit divin des Stuarts. Et ces adorateurs de la raison donnée par Dieu seraient impensables à leur tour sans le spiritualisme fanatique du Calvinisme qui représente la grande force européenne entre 1600 et 1700. Pour Calvin, « *Dieu est pur esprit, et l'unité du monde n'est ni dans l'Empire, ni dans la Papauté, mais en Dieu seul. La gloire de Dieu exige de l'homme qu'il le serve en faisant*

la guerre à tout ce qui est mauvais, immoral, superstitieux, ignorant. Dieu veut être glorifié sur la terre, dans le dur service d'un ordre politique purifié, dans une science pure, dans une langue pure, dans un art pur. Et voici que la Révocation de l'édit de Nantes exalte les forces positives et négatives de cette religion... Les protestants français sont anéantis ou expulsés... Leur calvinisme devient pour toute l'Europe le symbole de la liberté d'esprit, et de conscience... Et c'est dans le pays même du Roi-Soleil, au sein même de ses plus grands triomphes, que le rationalisme jette les bases de l'idéologie révolutionnaire qui va bouleverser l'Europe, et que le calvinisme refoulé se transforme en une religion laïque de la raison ».

Au cours du XVIIIe siècle le rationalisme progresse à pas de géant en Europe, envahit l'opinion, conquiert toutes les cours, gagne nombre de sièges épiscopaux et parvient même jusqu'à la curie romaine. C'est que le cœur de l'Europe était épuisé par deux siècles de conflits sanglants et stériles. La contrainte et la violence n'avaient pas réussi à annihiler le refus de la religion d'Etat, le non-conformisme européen. « *L'élément chrétien avait pénétré trop avant dans la substance intérieure, il manifestait un esprit de résistance, une susceptibilité de conscience qui ne supportaient plus les entreprises du pouvoir contre la foi, l'amour, la liberté, mais y réagissaient farouchement* ». C'était en somme la faillite d'une certaine conception des rapports de la religion et de la politique, une conception qui datait de l'empereur Constantin et qui avait dominé quinze siècles d'histoire, une faillite qui marquait ou qui annonçait la fin de l'ère Constantinienne. Il vaut la peine, ayant descendu le cours inférieur de cette histoire, de remonter jusqu'à sa source, pour compléter les éléments d'un jugement de valeur.

On raconte qu'un théologien notoire, professeur à l'Institut catholique de Paris, quand il faisait passer des examens, se plaisait à poser cette question-piège : « Quel a été le plus grand des apôtres ? » Les candidats non prévenus restaient sans voix, mais d'autres savaient très bien ce qu'ils devaient répondre pour lui complaire : l'empereur Constantin. Et de fait l'empereur Constantin, qui fit du christianisme la religion officielle de l'Europe, détenait assurément le record des conversions. Reste à savoir ce que valaient ces conversions en masse, obtenues par un ukase impérial. La figure et l'attitude de Constantin comptent parmi les plus discutées de l'histoire, au moins depuis le XIe siècle et la querelle des investitures, mais jusqu'à une époque récente l'opinion dominante leur était favorable, le principe *cujus regio ejus religio* en reconduisait la validité en plein XVIIe siècle, et la boutade de notre théologien montre qu'au XXe siècle elles avaient encore leurs défenseurs.

Il faut inscrire M. Friedrich Heer parmi les plus résolus de leurs adversaires, et il le montre en s'élevant dès les premières pages de son livre contre les expressions, passées dans l'usage, d'Europe chrétienne et d'Europe déchristianisée. Il y a un christianisme et il y a une Europe, dont les rapports, commaudés par un système complexe et parfois contradictoire d'attractions et de répulsions, posent des problèmes infiniment délicats et difficiles, mais que rien ne prédestinait à l'imbrication réciproque décrétée par Constantin et revigorée par Louis XIV (l' « amalgame de religion et de politique » dont Joseph de Maistre faisait honneur à la monarchie). Cette formule

au premier abord séduisante, et apparemment efficace, devait conduire en fait à la *politisation* de la théologie et à la *sacralisation* de la politique, c'est-à-dire à leur contamination réciproque, qui allait être la source de très grands maux ; et c'est là, sur les deux volets de ce diptyque et autour de leur articulation, que se situent les erreurs, les fautes et les crimes dont nous parlions tout à l'heure et qui devaient aboutir à défigurer et parfois à déshonorer la religion par un usage, qui était un abus, et un abus qui devait se porter aux pires excès, de la contrainte et de la violence en matière spirituelle, et par une poursuite éhontée des grandeurs de chair qui équivalait au reniement, par le Christianisme lui-même, de son essence transcendante et de son caractère divin ; — cependant que la politique, de son côté, se recouvrait hypocritement d'un vernis sacré qui, au fur et à mesure que s'éveillait l'esprit critique, faisait de moins en moins de dupes et de plus en plus de révoltés. Il faut donc bien comprendre, et c'est à quoi s'applique M. Friedrich Heer, que mainte révolte qualifiée d'antichrétienne était beaucoup plus proche que le christianisme officiel du Christianisme véritable, et qu'il est extrêmement difficile de savoir si un siècle est plus ou moins chrétien qu'un autre, car dans un monde extérieurement hostile au christianisme celui-ci peut parfaitement continuer à exercer intérieurement, comme levain, une influence prédominante, tandis que dans telle autre époque, les XVIIe et XVIIIe siècles par exemple, il pouvait occuper, extérieurement, toutes les positions sociales et politiques, et cependant avoir perdu tout contact avec l'inconscient, le subconscient, les couches profondes de l'âme individuelle et collective, comme on devait s'en apercevoir à la lueur des flambeaux ou des torches de la révolution. Et peut-être eussions-nous souhaité une analyse plus fouillée et plus nuancée de certaines mutations, en particulier de celles qui ont « transformé », sous l'effet d'un long refoulement sans doute, mais par quel mécanisme ? le christianisme intégral de Calvin en laïcisme athée, son pessimisme sombre et sévère en cordial et trompeur optimisme, son puritanisme morose en érotisme lyrique. Mais sur l'orientation générale de la pensée et sur le sentiment qui l'anime, nous sommes entièrement d'accord avec M. Friedrich Heer.

Et maintenant, que résulte-t-il de tout cela pour l'avenir de l'Europe ?

Sur ce problème pour nous capital, M. Friedrich Heer ne partage ni le pessimisme systématique d'un Spengler, ni l'aveugle optimisme d'une certaine idéologie futuriste. En vertu de ce « *réalisme chrétien* » qu'il estime le seul intégral et le seul authentique, le seul capable de regarder en face et les yeux ouverts *le monde tel qu'il est*, avec ses lumières et ses ombres, ses sommets et ses bas-fonds, il enregistre avec la même sérénité pleine d'angoisse les raisons de craindre et les raisons d'espérer.

Pour commencer par celles-ci, il estime que le champ de forces de l'Europe n'a rien perdu de ses énergies constitutives. Qu'il s'agisse de la vitalité sans pareille de ses composantes ethniques, ou du rayonnement lui aussi sans pareil de ses divers foyers de lumière et de flamme, l'hellénique, le romain, le chrétien, le philosophique et l'esthétique, le scientifique et le technique, il ne constate nulle part aucun signe de défaillance. C'est leur ordre, leur hiérarchie, leur composition

qui sont aujourd'hui menacés, en état de péril mais, on ne saurait trop y insister, fonctionnel plutôt qu'organique. Le problème de l'Europe est donc avant tout un problème d'organisation, mais dans un sens beaucoup plus subtil et beaucoup plus *total*, à la fois intellectuel et spirituel (nous en revenons toujours là) que celui où on prend ordinairement ce terme à la mode. Et c'est la donnée chrétienne qui en est aujourd'hui la variable indépendante (flottante, incertaine) ; et c'est son insertion dans le système qui en est le point crucial.

Dans le passé « constantinien » de l'Europe, le rôle du Christianisme a été double ; il a été, pour parler le langage Kantien, à la fois constitutif et régulateur. Il a fourni l'assise originelle de l'édifice et, dans tout le cours de sa construction séculaire, il a été le facteur déterminant d'une indispensable médiation.

Sans lui, les formidables énergies immanentes au complexe européen se seraient épuisées dans des déchirements sans remède ; grâce à lui, grâce aux ferments d'amour et de respect, de prudence et de modération qu'il a introduits dans leur *melting pot*, elles ont pu s'affronter dans des tensions fécondes, qui ont permis à l'Europe de revêtir cette forme du dialogue, ou pour mieux dire, de la polyphonie, qui apparaît comme son caractère distinctif par rapport à la grandiose *monotonie* des autres civilisations historiques.

C'est cette structure singulière, axée sur un puissant principe vital mais toujours ouverte à de nouvelles participations et à de nouveaux apports, qui a procuré à l'Europe sa double capacité conservatrice et évolutive, et qui a fait d'elle, tout en lui gardant son identité foncière, le lieu privilégié des renaissances et des résurrections.

Le christianisme de demain pourra-t-il continuer à jouer ce rôle arbitral, pacificateur et civilisateur ?

Notons que le christianisme constantinien n'a pas eu que cette très noble face ; à cause de l'ambiguïté qu'il tenait de sa politisation il en a eu une autre assez repoussante. S'il a, en un sens, limité et humanisé la guerre, il l'a dans un autre sens, dilatée et barbarisée. L'Europe n'a rien connu de plus acharné et de plus féroce que les guerres de religion ; et ce fut une des principales causes, et peut-être la plus agissante, du discrédit de la religion dans l'âme populaire.

Une dépolitisation du christianisme pourrait contribuer très efficacement à unifier son visage sur le modèle de sa face n° 1.

Or, selon M. Friedrich Heer, c'est précisément cette opération qui est en cours depuis la fin du XIXe siècle. Le dernier document officiel de l'Eglise constantinienne, nous dit-il, date de 1832 ; c'est l'Encyclique *Mirari vos* du pape Grégoire XVI, qui commence par justifier la répression sanglante de la révolte de 1831 dans les Etats pontificaux, et où on trouve une dernière fois réunis tous les thèmes de l'ancien monde, avec, en conclusion, le rappel du couronnement de Charlemagne et de l'étroite alliance, préconisée par le concile de Trente, entre la papauté et les souverains catholiques. Il faut comparer à cela, ajoute-t-il, l'Encyclique de Léon XIII *Proeclara gratulationis* (1894) où les protestants sont appelés « frères très chers » et où le pape prend position de façon entièrement positive pour le progrès. Et qu'on ne voie pas là, insiste-t-il, une manifestation isolée et sans lendemain. Avec les trois papes Pie X, Pie XI, Pie XII, un

nouvel âge commence pour l'Eglise ; elle n'a plus désormais, ainsi que le proclame l'Encyclique *Mystici corporis* de 1943, d'autre fondement que le Saint-Esprit, d'autre ambition que le royaume de Dieu. L'amour du Christ pour le genre humain s'étend aussi à ceux qui sont au dehors de l'Eglise. Le pape s'élève contre les conversions forcées. La mission de Charlemagne a pris fin ; c'est le Christ lui-même qui reprend en main la conquête spirituelle.

L'Eglise du XXe *siècle n'appartient plus à l'Europe et n'est plus liée à ses conflits*, et pour mieux illustrer cette dépolitisation de l'Eglise, et son repliement sur ses bases proprement religieuses, M. Friedrich Heer assigne pour patrons à cette nouvelle ère de son histoire François d'Assise, l'apôtre de la pauvreté, de l'humilité et de l'amour des ennemis, Ignace, le saint de la liberté des enfants de Dieu dans l'abandon total à la grâce et la petite sœur Thérèse de Lisieux, la sainte du pur renoncement, dont il dit, entre autres choses étonnantes, qu'elle a donné pour la première fois une réponse valable au problème posé par Luther.

A ce catholicisme nullement moderniste, mais nouveau à force d'être ancien puisqu'il s'enracine — il y prétend du moins — dans l'ère préconstantinienne, quel accueil va réserver l'Europe ? Par une coïncidence qui donne à penser, l'Europe, elle aussi, est en pleine crise ; elle en a terminé avec la phase historique, qui aura duré plus de mille ans, de son développement autonome, et elle entre maintenant dans un champ d'énergies étrangères, de forces planétaires, non pas comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout, où elle a à se faire sa place et doit définir à nouveau sa mission.

Constituée comme elle est, forte des puissances énormes qui reposent toujours en elle, il n'y a aucune raison de redouter, estime M. Friedrich Heer, que la nouvelle phase qui commence pour elle doive être inférieure à la précédente ; il se peut même fort bien que la plus grande époque de l'Occident soit encore devant nous, comme cela s'est produit pour la Grèce à la veille de sa période hellénistique. Le rapprochement est suggestif, et non seulement il encourage l'espoir d'une promotion de ce genre, mais il invite à en supputer les conditions. La principale serait, selon M. Friedrich Heer, que le christianisme non seulement reprît, mais élargît dans l'Europe n° 2 la place et l'influence que l'Europe n° 1 lui avait, en dépit d'apparences contraires, si avarement mesurées. Or cette reprise et cet élargissement n'auraient rien d'impossible, et deviendraient même probables, s'agissant d'un christianisme lui aussi renouvelé, qui aurait gardé ce qui le rendait aimable et éliminé ce qui le faisait haïr...

Nous entrons ici on le voit, dans le domaine des anticipations, qui sont toujours soumises aux vicissitudes de l'histoire ; mais lorsqu'elles reposent sur un fond assez solide de vérité, il en passe toujours tôt ou tard quelque chose dans la réalité. Tel est assurément le cas de celles de M. Friedrich Heer, et tel sera aussi, nous n'en doutons pas, leur destin. La seule question qui se pose, c'est de savoir si ce quelque chose sera plus ou moins substantiel ; car de ce plus ou de ce moins dépendra dans une large mesure, en bien ou en mal, l'issue du drame européen.

René Gillouin.

La religion européenne aux XIXe et XXe siècles

Peut-on parler d'un christianisme européen des XIXe et XXe siècles ? Existe-t-il une unité entre l'Eglise et les églises, entre les nombreux christianismes des siècles récents ? Les confessions, les professions de foi chrétiennes sont liées et enchevêtrées les unes aux autres. Cela est vrai du catholicisme allemand qui, depuis la Réforme, est en connexion étroite avec son partenaire, le protestantisme ; cela est vrai aussi pour l'Europe entière, abstraction faite de l'Angleterre qui, depuis le VIIIe siècle, se considère comme une autre ORBIS, un autre monde, en dépit de ses nombreux rapports avec le Continent, abstraction faite aussi de la Russie, qui reprend de façon singulière les controverses des siècles précédents.

On peut considérer le christianisme européen des XIXe et XXe siècles comme une unité dialectique. Presque toutes les nouveautés qui commencèrent à se manifester au XXe siècle ne peuvent se comprendre que comme une réponse, et aussi une protestation, contre les doctrines du XIXe. Dans son ouvrage « *Foi et science* », le jeune Hegel définit « *le sentiment sur lequel repose la foi des temps modernes* » comme le « *sentiment que Dieu même est mort* ». L'expression « *Dieu est mort* » signifie ici : « *le monde surnaturel est sans force agissante, il n'est pas générateur de vie* ». De même, dans EOS du 2 juillet 1828 figure l'effroyable vision qu'a le grand Görres d'une Eglise ronflant dans les ténèbres, l'étroitesse, la poussière, le vide. L'Eglise dort ; et dans cette obscurité, des prélats et des théologiens rêvent, dorment et écrivent. Hegel trace ces lignes en 1802, alors que Napoléon abat l'Eglise d'Etat ; et Görres, en 1828, à l'apogée de la Restauration et du romantisme, quand tant d'hommes et de femmes cultivés rêvent d'une rechristianisation de l'Europe.

Retenons brièvement quelques-uns des principaux faits historiques qui déterminent le visage du christianisme européen au XIXe siècle. Dans le domaine catholique, c'est : 1° la pénétration en Europe de l'*émigration intérieure*, l'émigration catholique intérieure et extérieure, partie de France. 2° La défaite au Concile de Trente du catholicisme allemand, qui se prolonge depuis la

destruction de l'Eglise d'Etat par Napoléon, jusqu'à la lettre que les Evêques allemands à Fulda, en 1869, adressèrent à Rome pour déconseiller la promulgation du dogme de l'Infaillibilité, et jusqu'à la retraite de 298 évêques européens, avant le vote décisif. 3° La décadence de l'Espagne et de l'Italie du XVIIe au XIXe siècles, importante surtout pour le catholicisme allemand, qui au cours de la contre-Réforme, avait dans ces pays, puisé de riches sources de renouvellement spirituel. 4° L'alliance de la curie avec les princes catholiques — axiome qui, en ce qui concerne les tractations politiques d'Etat, depuis le haut XVIe siècle jusqu'à la fin du XIXe, se peut considérer comme une règle d'or, et auquel, en 1832, Grégoire XVI donna dans l'Encyclique «*Mirari Vos* » une expression nouvelle et classique.

Dans le domaine protestant, il faut citer comme faits historiques correspondants : 1° aux droits ecclésiastiques protestants (qui reposaient toujours sur une base catholique canonique, avec régime épiscopal, où le prince abandonnait aux religions et théologiens la direction de l'Eglise), se substitue le système territorial qui confère au prince le pouvoir absolu sur l'Eglise dont il a évincé les théologiens, — Pour parler comme Emmanuel Hirsch, « *l'Eglise, dans tous les domaines, est soumise à une gérance séculière exercée par des hommes d'État et des juristes* ». 2° Le sapement de l'orthodoxie par des hommes et des forces appartenant à la résistance clandestine protestante, qui, depuis Luther, avaient été refoulés à la gauche baptismale, dans des sectes et églises libres. 3° La victoire du piétisme, dans ses formes orthodoxes comme dans ses ramifications radicales de droite et de gauche. 4° L'alliance avec la culture et la civilisation du XIXe siècle, par quoi se trouve confirmée cette évolution commencée après 1648 : « *La raison, la conscience et la puissance de l'Etat devenues des forces hiérarchiquement supérieures aux Eglises, avec droit d'arbitrage* ». (Emmanuel Hirsch).

Essayons brièvement de décrire ces quatre facteurs dans les domaines catholique et protestant.

1° *La compénétration de l'Europe par l'émigration catholique française.* La Révolution française exila plusieurs catholiques notoires en Allemagne, Autriche, Irlande, Russie et Amérique. Ces émigrés apportent, outre leurs multiples talents mondains et leurs dons souvent éminents, leur peur et leur étroitesse d'esprit. Ils inculquèrent aux élites intellectuelles européennes l'horreur de la révolution, de la démocratie, de la civilisation et de la technique. Ils propagèrent ce dangereux pessimisme qui souvent paralyse la pensée et l'action des plus subtils penseurs catholiques du XIXe siècle et du XXe siècle. L'histoire universelle contemporaine leur semblait un sursaut des masses et de la matière, du « *vulgaire* » pour reprendre le mot du vieux Gœthe.

Aujourd'hui encore il convient de considérer le profond pessimisme qui caractérise un penseur catholique allemand aussi estimable que Jarcke, ou Ernst von Lasaulx et son cercle munichois. Pour ces involontaires précurseurs de Spengler, « *l'âge universel chrétien-germanique* » s'achève déjà dans la première moitié du XIXe siècle ; les masses, les dictatures et l'irréligion montent à la surface.

Cette attitude fondamentale colore jusqu'à nos jours la conception catholique de l'histoire. Ici commence la grande dénonciation des temps nouveaux. L'attitude d'abstention de cette émigration face au « *monde mauvais* » et sa « *coupable politique* », on en trouve l'expression dans l'idéologie des évêques espagnols de tout le XIXe : s'abstenir de toute réforme d'ordre social, politique ou religieux, comme de toute collaboration avec les régimes issus de la révolution, tant que ne leur sera pas cédé le pouvoir absolu.

D'autre part, une grande partie des catholiques français restés en France devinrent des « *émigrés du dedans* » jusqu'à la fin du XIXe. Ils accablèrent de lettres d'injures, le Cardinal Légat de Léon XIII qui cherchait à les rallier à la République. Aussi tragique que cette abstention politique fut l'attitude intellectuelle et religieuse de ces mêmes émigrés de l'intérieur. Par l'intermédiaire de nombreuses congrégations religieuses, ils influencèrent profondément la mentalité des couches supérieures du catholicisme européen. De très anciennes influences manichéennes et d'autres, plus récentes, jansénistes, s'ajoutèrent au sentiment de la défaite subie. Tous ces motifs développèrent le sens du « *monde mauvais* », du monde qu'il faut fuir. Et cette fuite devant le monde favorisa la sécularisation, parce qu'elle priva le sang chrétien de cet élément apostolique qui doit suivre le mouvement d'amour de la Trinité. La technicité se trouve réprouvée comme « profane », ainsi que presque toutes les créations dues à la culture intellectuelle, la poésie, l'art, et aussi tout ce qui est considéré comme « *matériel* » et « *charnel* ». Lire des romans semble alors aussi nocif que de s'intéresser à l'a*ffreuse politique du jour* ».

Ce monde du ghetto a pris une signification importante dans l'histoie, voire dans l'histoire universelle, parce qu'il est lui-même contaminé par le monde ; ce qui nous permet de comprendre pourquoi, en dépit d'innombrables fondations et activités religieuses nouvelles, de vastes institutions charitables et d'associations culturelles, il n'a pu empêcher ni la déchristianisation des masses, extérieures à ses limites, ni celles de l'intérieur, — et même, il l'a favorisée.

En effet, ce ghetto de l'intérieur s'est réglé sur ses adversaires de l'extérieur. Le monde et la masse, le succès, le rang social, la puissance y sont mis au pinacle. Ce ghetto, issu de la défaite

subie au temps de la Révolution française, cherche à reconquérir le pouvoir. Mais pour cela, il dut emprunter certains moyens à l'adversaire, illustrant ainsi le vers du poète catholique anglais Campbell qui, en 1940 poussait un cri d'alarme ; « *we become what we fight*, nous devenons ce que nous combattons ». Loucher vers le succès, vers la puissance, n'influe pas seulement sur la manière de combattre (qui consiste à défendre âprement ses positions), mais aussi sur la structure spirituelle ; on en vient à mépriser tout ce qui est petit. Voilà pourquoi celle qui a triomphé de ce monde et qui elle-même en est sortie, Thérèse de Lisieux, a assigné une place si haute au « *petit* ». On en vient à dédaigner la voix qui ne claironne pas ; à mépriser ce qui n'a pas de succès ; à fouler la conscience de l'isolé qui ne prend de valeur que s'il « *coopère* », s'il se rallie au drapeau, à la médaille, au parti. Le patriotisme confessionnel de ce monde-du-ghetto intolérant à l'égard de tous les autre,s s'apparente étroitement à un chauvinisme national. Enfin, pour caractériser ce monde-du-ghetto, disons que sa religiosité est singulièrement dépourvue de conscience, si par conscience nous entendons la faculté de comprendre le propos d'autrui et de l'admettre. Le royaume de Dieu semble ici se rétrécir jusqu'à n'être plus qu'une association. Les journaux et écrits catholiques de ce XIX[e] siècle se lisent comme autant de bulletins d'un comité. Peu d'allusions aux grands mouvements du monde extérieur, à la mort en masse des enfants et des peuples, à la souffrance des poètes et des penseurs, à l'effondrement d'autres confessions, aux larmes et aux joies de 90 % des créatures de Dieu qui ont un mode de pensée différent. La profonde répugnance à reconnaître les « *droits de l'homme* » où pourtant, avec Fritz Ernst, nous devrions voir l'un des fruits les plus mûris de la culture chrétienne, prend racine, ainsi que le patriotisme confessionnel, dans le souvenir vivace d'une révolution qui arracha la reconnaissance des droits de l'homme aux castes privilégiées, noblesse et clergé, et que, pour les catholiques-de-ghetto, la revendication de la domestique et de l'ouvrier reste un acte de rébellion. Dans son journal intime, Graham Greene a noté qu'au Mexique, c'est seulement la révolution des années 1930 qui a fait sortir les encycliques sociales du Pape, restées enfouies dans les caves des évêchés. Et bien souvent, l'Europe ne fut pas plus audacieuse.

La conséquence de cet esprit réactionnaire c'est que ces contempteurs du monde, avides en même temps de pouvoir, ont détruit la moelle de la religion en interdisant au Dieu de liberté de rencontrer à sa guise l'homme élu pour la liberté. Ce christianisme de position ignore tout secret, tout véritable mystère. En revanche il utilise le film de bas étage et le mythe miraculeux. Il ne connaît ni l'émotion de la raison, ni celle de la foi, de l'appel de Dieu à l'homme pour l'aiguiller vers des voies nouvelles autres

que celles qu'il a lui-même proclamées. Ce christianisme hostile au monde ne connaît qu'un *credo*, l'acte de foi en sa doctrine, en son parti. Aussi essaye-t-il de plier les gens à son mode de pensée.

2° Cette victoire d'une attitude manichéenne et janséniste que l'émigration française propagea en Europe, fut encouragée par quelques faits. Tout d'abord, les émigrés, au sortir d'une grande défaite, furent chaleureusement accueillis en Europe catholique parce que les temps modernes venaient d'infliger à cette même Europe catholique une série de défaites. Le catholicisme allemand, en particulier, ne s'était jamais relevé de son échec du concile de Trente où il n'était que très faiblement représenté. Au Moyen Age, le peuple allemand fut, avant tout, le *populus imperatoris*, le peuple du Protecteur suprême de la Chrétienté, l'Empereur, en faveur de qui l'Eglise catholique romaine, jusqu'en plein XIXe siècle, ne cessa d'implorer de Dieu la victoire sur les ennemis de la chrétienté, sur les peuples incroyants. Jusqu'à l'apparition de l'Antéchrist — selon le *Ludus de Antichristo*, mais ce fut au fond également l'opinion de Nicolas de Cues et même de Leibniz — la défense de la Chrétienté identifiée à l'Europe, fut confiée au peuple allemand. Or, au concile de Trente, l'Allemagne perdit cette situation œcuménique. A la longue, ce Concile aura pour effet l'instauration du grand renouvellement intérieur du catholicisme européen. Pour le peuple allemand, cela entraînera un siècle de guerre civile chaude et froide, puis un recul des forces psychiques et intellectuelles allemandes les plus spécifiques et profondes. Après 1648, ces forces ne trouvent plus, dans le champ allemand catholique, de légitimes possibilités d'expression, alors qu'elles avaient animé la théologie sacramentale carolingienne du VIIIe au XIIe siècle, la conception historique d'un Otto v. Freising et d'un Anselm v. Havelbug, la mystique allemande des XIIIe et XIVe siècles, ou enfin la pensée de Nicolas de Cues et d'une poignée de réformateurs catholiques contemporains de Luther, qui plus tard se rallièrent à la Réforme. Depuis le haut XVIe siècle, les grandes tentatives légitimes de transposer le psychisme et le mental sousjacents de l'Allemand dans une catholicité renouvelée sont brisées. Cette tentative sembla néanmoins réussir un siècle plus tard, sous la forme du « baroque » allemand méridional et autrichien. Mais une fois privée des affluents venus d'Espagne et d'Italie, sa force tarit.

3° La décadence de l'Espagne et de l'Italie du XVIIe au XIXe siècles est un phénomène complexe, conditionné par un dénouement excessif dont les principales caractéristiques sont notamment le bannissement des physiciens après la condamnation de Galilée en Italie et la dispersion des Maranes, ces rejetons des Maures et des métis juifs d'Espagne.

4° Le facteur qui contribua au durcissement du ghetto-catholique en Europe au XIXe fut l'alliance de la curie avec les princes restés catholiques. On retrouve ici l'attitude de Boniface VIII et de Grégoire XVI, quand Pie IX, en 1873 traite l'empereur allemand protestant comme son « *vassal* ». Pour cette idéologie politique, tout chrétien d'une autre confession est un rebelle.

Pourtant, malgré la politisation extrêmement forte de l'appui clérical et religieux, malgré un retranchement dans des positions intolérantes, il exista de tout temps, depuis que dure l'expérience bientôt bimillénaire du christianisme européen, beaucoup de catholiques chrétiens connus de Dieu seul et vivant une vie pleine et riche, ouverts à leurs amis comme à leurs ennemis, dociles à tous les arrêts de Dieu. Il n'est pas permis de mettre en doute, non seulement l'état de grâce de ces hommes, mais leur bonne foi, l'éthique souvent héroïque et la magnifique et ferme conduite de la vie de bon nombre de ces catholiques enfermés derrière la barrière de leur ghetto. Dieu possède, humainement parlant, les plus riches virtualités qui lui permettent de conduire à lui les hommes, fût-ce par les voies les plus étroites. Il ne s'agit point d'émettre ici un jugement sur le mérite ou l'indignité du chrétien du XIXe siècle, cependant, on peut constater que la structure de leur pensée, leur comportement furent et sont tellement fermés, que leur retrait n'autorise aucun espoir de renaissance, faute d'être à la hauteur des grandes tâches de l'époque : cultiver les profondeurs de l'homme, ainsi que les profondeurs populaire des peuples, leurs plus profonds besoins psychiques et intellectuels.

Si l'une des principales tendances du catholicisme consiste à fuir son temps, le protestantisme, lui, s'enfuit souvent dans le temps. Les quatre facteurs que nous indiquions plus haut ont favorisé cette fuite dans le temps, qui néanmoins sembla souvent, aux contemporains, une alliance avec le temps.

1° Quand l'église protestante, pour reprendre l'expression d'Emmanuel Hirsch, fut dans tous les domaines soumise à une juridiction séculière, assumée par des hommes d'État et des juristes, il devint inévitable que les éducateurs des théologiens et des pasteurs, les professeurs d'université, fussent choisis conformément à la conception régnante et selon la mentalité des princes, surintendants et présidents du conseil. L'expérience des démêlés de Kant et de nombreux théologiens avec les ministères du Culte du XIXe siècle, reflète ce dirigisme exercé par des fonctionnaires sur la conception du monde et les convictions politiques. S'il est vrai qu'extérieurement les choses n'allèrent jamais, en Allemagne, aussi loin qu'en Angleterre anglicane dans les années 1930, quand une majorité parlementaire incroyante fit échouer une réforme du *Common Prayer book* élaborée depuis

dix ans, cependant la même situation exista en Allemagne aussi. Le protestantisme européen des XIXe et XXe siècles avait connu au XVIIIe et au début du XIXe une sorte d'apogée par son alliance avec « *les lumières* », *(Aufklarung)*. Il ne convient pas de dénoncer l'*Aufklarung* supérieure européenne (comme on le fait encore aujourd'hui dans des milieux du ghetto-chrétien) comme anti-chrétienne et comme un rationalisme sec. Ses plus fortes impulsions furent chrétiennes, et, dans le domaine catholique, on peut à bon droit les faire remonter à saint Thomas d'Aquin. Ses ancêtres furent les Jésuites français et les Oratoriens. Pour la « *religion de la raison pure* », un mot de Hans Freyer mérite encore de retenir l'attention : « *Il ne faut point chercher la religion de la raison pure, comme elle se nommait elle-même, dans les bassesses des petits esprits ; là, l'orthodoxie aussi est plate. Mais chez Leibniz, Lessing, Kant, les thèses selon lesquelles les dogmes chrétiens sont les ombres de la vérité, la raison et la révélation s'accordent sur les points les plus profonds et toutes les religions positives sont des paliers successifs dans l'éducation religieuse du genre humain et ne constituent pas une perte en profondeur, mais un gain en clarté, non point un vide mais des lumières apportées à la piété* ».

Dans le domaine catholique (songeons aux monastères bénédictins du haut XVIIIe siècle, qui envoyaient à Königsberg, chez Kant, leurs novices les mieux doués), comme dans le domaine protestant, les « *lumières supérieures* » furent, au début, comprises avec une gravité morale et religieuse, comme un éclaircissement de la religion, un émouvant cri d'alarme enjoignant de ne plus souiller le Dieu chrétien par des guerres de religion, des chevalets de torture, le sang d'innombrables générations d'hommes. Sans le rationalisme ouvert de la haute tradition de l'*Aufklärung*, il n'y aurait pas eu d'éveil de la pensée chrétienne européenne, ni de renouveau catholique en France. Dans l'Allemagne catholique, les évêques et princes, amis des *lumières*, furent souvent les premiers à exécuter les décisions du concile de Trente, relatives à la réforme de l'instruction des prêtres ; car ils étaient pénétrés de la forte volonté éducatrice de l'*Aufklärung* éclairé qu'on ne doit pas confondre avec le fanatisme de l'*Aufklärung* inférieur et tardif, dont le rationalisme étroit se prétend une panacée. Le rationalisme de l'*Aufklärung* supérieur s'ouvre vers le haut, vers Dieu et les dimensions spirituelles comme aussi vers le bas, vers les forces de la sensibilité et de l'âme.

2° Le protestantisme européen avait encore de bonnes raisons intérieures pour s'allier à l'*Aufklärung*, car cette théorie semblait continuer un dessein de la Réforme : désillusionner l'homme en chassant les chimères de son cœur et de son esprit ; affranchir l'homme, pour le mettre au service de Dieu et au service de l'homme sans l'entrave des anciennes formules. Déjà de bonne

heure, des cercles de vieille orthodoxie, qui se méfiaient de Luther, avaient violemment protesté contre l'introduction de l'*Aufklärung* dans le protestantisme. Mais cette réaction, comme toutes les réactions, devint la victime de ce qu'elle combattait. L'orthodoxie protestante se trouva de plus en plus ancrée par les positions hasardeuses de ses adversaires et elle succomba devant eux pour trois raisons : d'abord elle fut minée par des hommes et des forces de la Résistance clandestine protestante. Dans le cadre du protestantisme orthodoxe aux XIXe et XXe siècles, ce sapement de l'orthodoxie prend en général la forme d'une lutte des fils contre leur père ; pères selon la chair ou l'esprit, qui se cramponnaient à des positions contre quoi venait se heurter l'élan fougueux des fils. L'histoire de la formation allemande, de la théologie, de la philosophie et de la poésie, s'explique en grande partie par cette lutte des fils qui deviennent des poètes et des penseurs, tels Hölderlin, Hegel et Schelling, ou encore Karl Barth, dressé contre son père spirituel Harnack.

3° Mais lorsqu'on prononce le mot de *bildung* — cette notion fondamentale du XIXe siècle — il importe de songer à ce puissant mouvement européen d'où ce mot et ce concept dérivent : le piétisme. Pour le piétisme qui lança le mot, la « bildung » était, à l'origine, la lecture de la Bible et la formation de l'homme intérieur par le moyen de cette lecture. Ainsi de nombreuses générations allemandes, de Bismarck à nos jours, ont été formées par les mots d'ordre des confréries des frères moraves. Le piétisme, qui vise à établir un rapport intime de l'âme et du cœur avec Dieu, tenait de sa grande aïeule, la mystique allemande, et la *devotio moderna* de la fin du Moyen Age, des forces explosives. Non seulement, au XVIIe et au XVIIIe siècles, le piétisme conquiert plusieurs positions de l'orthodoxie, mais dans ces positions, il devient lui-même une orthodoxie nouvelle, et pousse des bourgeons à droite et à gauche ; comme tout mouvement authentique, se ramifiant en affluents toujours nouveaux. Partis d'un Moi puissant comme Dieu, lié à Dieu, contemplant Dieu, et de ses visions d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle, les piétistes deviennent ces individualistes qui cherchent et éprouvent Dieu, de Philip Moritz à Nietzsche, et d'autre part forment ces petites confréries qui croient à l'avènement d'un nouveau peuple rédempteur sorti du bas-peuple.

Ici doivent se placer ces chimériques idéologies politiques, représentées en Russie par Dostoïevski et le socialisme religieux du XIXe siècle, et en Allemagne par l'*Ecclesiolae*, les chapelles des intellectuels et des exaltés, qui, à la veille du IIIe Reich, ont joué un rôle très important. L'idéologie allemande de « l'*Occident néfaste* » de l'Occident corrompu, rationaliste, démocratique, prend ici l'une de ses sources — l'autre dérivant d'un parent

catholique du piétisme protestant, à savoir le quiétisme et son hostilité contre Rome, contre la *ratio* romaine méditerranéenne. L'acharnement anti-romain et anti-occidental de Hitler ou de Goebbels est typiquement d'origine petit-bourgeoise, et quiétiste, à la manière dont on le célébrait dans les petites églises bavaroises au début du XIXe siècle.

4° Le piétisme, joint à l'exégèse biblique des lecteurs et commentateurs piétistes, suscite alors un troisième mouvement qui, avec les hégeliens de gauche et passant par-dessus Freidrich Engel, fils d'un piétiste, amorce de nouvelles conceptions du monde et des systèmes politiques originaux. Pour eux, le Moi infaillible a complètement absorbé Dieu et il se charge des forces créatrices divines. Par là il prétend assumer entièrement le processus de productivité du monde. Maître du nouveau ciel et de la nouvelle terre, il veut conquérir le pouvoir au moyen d'une transformation radicale de la nature, de l'humanité et des conditions sociales. Nombreux furent ceux qui pensèrent déjà ainsi au XIXe siècle. Mais l'effort de leur pensée fut tout d'abord relégué dans l'ombre, à cause du grand succès que connut, par toute l'Europe, le protestantisme officiel, en tant que force éducatrice du temps et défenseur de la culture, de la liberté, du progrès, du civisme et d'un monde éclairé.

Inutile de décrire par le détail combien, dans cette coalition de l'Etat, de l'économie et de la civilisation, de l'enseignement académique et de la théologie — mariage d'un conformisme imprégné du culte de l'Etat et du succès — la substance même du christianisme se trouva compromise. Le grand problème ne me semble pas consister dans le fait que de riches forces chrétiennes se trouvèrent ainsi détournées vers le monde, mais dans le fait que ce n'est pas de sources purement personnelles qu'elles jaillirent.

En outre, la *résistance* (1) protestante de l'intérieur était incapable de faire cet effort, car elle offre les mêmes traits que le monde du ghetto-catholique de l'intérieur. Son hostilité envers le monde, était également stérile et pourtant elle recherchait le pouvoir, le succès, le nombre.

Les limites et le caractère douteux du christianisme européen du XIXe et du XXe siècles apparurent entre 1900 et nos jours dans quatre problèmes insolubles qui, disons-le par avance, ne pouvaient se résoudre dans le cadre des anciennes positions. Soudain se découvrirent les profondeurs en friche de l'âme individuelle et des peuples, comme la réalité des peuples de couleur, dits non évolués. Soudain se manifesta le fait qu'on avait négligé de prendre en charge les masses nouvelles, la nature réelle et l'ensemble des relations humaines.

(1) En français dans le texte.

La chrétienté européenne, en effet, ne se prononça pas au sujet des grandes guerres de notre temps. Les appels à la paix du Pape se perdirent dans le silence. L'œuvre pacifiste de vaillantes femmes comme l'Autrichienne Bertha v. Suttner provoqua des railleries dans certains milieux de bons catholiques où ils furent considérés comme l'hystérie d'une Furie pacifiste. Je ne voudrais pas m'appesantir ici sur les balbutiements actuels de certains théologiens chrétiens autour de la guerre de l'A. B. C. (c'est-à-dire la guerre des armes biologiques, chimiques et atomiques) ; il importe davantage, dans le cadre de notre thème, de savoir pourquoi, en dépit des améliorations sociales, la chrétienté du XIXe siècle (dont nous voyons le prolongement jusqu'à nos jours) ne s'est nullement préoccupée de la protection de valeurs individuelles comme du sort des peuples et de leur adaptation technique. Pourquoi le regard d'authentiques chrétiens s'en est-il détourné ? Pour pouvoir abandonner les choses temporelles « *à l'homme de métier* » sorti d'écoles laïques, au général, au politicien laïque, au nationaliste, au socialiste, — parce que les chrétiens, aussi bien ceux que le monde attirait que ceux qui le fuyaient, estimèrent qu'en l'occurrence seul le *spécialiste* était qualifié. On parle volontiers aujourd'hui de la schizophrénie de notre temps, par exemple de la double vie d'un savant qui, d'une part, pratique les sciences exactes et de l'autre s'embourbe dans de chimériques idéologies politiques. Une chaîne ininterrompue va de la double vie du manager, du chef d'industrie, jusqu'à celle de l'homme de la rue ; tous vivent à la fois dans une âpre réalité diurne et dans un monde de rêve, de convoitise et de désir qu'on cherche à assouvir au moyen de la drogue, du cinéma, du roman et de multiples ambitions. Seule la qualité de l'individu isolé détermine si ce monde d'évasion supérieur procède de l'esprit ou de la chair, s'il se teinte d'humanitarisme, de politique ou de religion. Le fait marquant est qu'un abîme profond sépare ces deux mondes. Ce monde du rêve au XIXe siècle s'est nourri des fruits de l'éducation et de la culture — fruits de toutes ces religions de remplacement qu'offraient l'opéra, l'art et la vie de société. A leur façon, presque tous les Européens cultivés ont donc adopté l'attitude du ghetto-intérieur chrétien, qui consiste à vivre dans deux mondes à la fois. La schizophrénie contemporaine en Europe, n'est qu'un développement tardif des schizophrénies chrétiennes du XIXe siècle. Les plus intimes énergies de l'individu se trouvent donc ainsi déviées, elles s'évadent hors du monde en cherchant à s'établir dans un « *royaume intérieur* » qui se veut étranger à la souillure, au contact de la matière et des masses, au sentiment gênant — et jugé indécent — du sous-sol personnel, qu'aux déplaisants et dangereux Jaunes, Noirs et Rouges, ou à la guerre et aux clameurs de guerre. Relisons à cet

égard les publications théologiques et religieuses européennes entre 1830 et 1930. Chaque fois que se présente un problème contemporain d'importance primordiale, on constate que presque toujours des réponses lui sont données avant même que la question ait été traitée dans toute son ampleur. Ces monades privées de fenêtres que sont les chrétientés européennes du XIXe siècle, semblent aujourd'hui en cours de destruction. Dès le milieu du XIXe siècle se dessinent des forces et des horizons qui dépassent de loin les frontières de l'Europe et celles de la chrétienté, et vont jusqu'à un christianisme qui prend une valeur oecuménique du fait qu'il englobe le monde entier. Il assume la responsabilité de ce monde, non seulement celui du ghetto-européen, du ghetto-confessionnel derrière ses barrières, mais du Monde Unique et d'une humanité unique.

Cette prise en charge de la responsabilité universelle a pour corollaires deux expériences, qu'au XIXe siècle des poètes et des penseurs solitaires d'une part, des chercheurs critiques, de l'autre, ont déjà préparées. Des poètes et des penseurs comme Hölderlin et les poètes visionnaires qui vont de Blake à notre époque, ont, sur les chemins douloureux de leur vie, acquis ce que la plupart des chrétiens avaient depuis longtemps perdu ; à travers l'intégrale réalité de la terre : ils ont saisi la créature, la vie humaine.

En effet, ce « *monde-ghetto* » des chrétiens se caractérisait par une immense déperdition de réalité. Des interdits pesaient sur tous les rapports censément « *inconvenants* » qui ne devaient être ni pensés, ni effleurés. Dieu et l'homme se trouvaient également astreints à suivre les voies étroites d'un rigorisme petit-bourgeois et janséniste. On indiquait minutieusement à Dieu la conduite à suivre et le bourgeois chrétien, plié à une discipline et à un conformisme étroits, se voyait environné de fétiches et de tabous relatifs à ce qui était *bien* et pouvait se faire décemment. Tout le reste était « *mal* ». On n'avait cure de ce que Dieu ferait des autres, des *90 % d'autres* », ceux qui ne lisaient pas « *ses* » journaux et ne défendaient pas « *ses* » opinions. Les très solitaires poètes et penseurs du XIXe siècle eurent, par des voies souvent détournées, accès à cette dimension intérieure où — et là seulement — se trouvent l'art et la vraie religion, la naissance et le développement de la puissance créatrice intérieure. C'est la dimension du secret, du mystère, où l'homme se laisse empoigner sans condition par le Divin, sans lui faire la leçon à l'avance selon les règles du catéchisme bourgeois du XIXe siècle. Tout au fond du tuf humain, dans l'enfer intérieur et dans les poitrines bouleversées par l'amour et la haine, les grands poètes et quelques penseurs ont jeté la sonde. Et ainsi ils ont amorcé ce qui est en passe de s'accomplir dans la poésie religieuse et dans l'art authentique : à ce qui est commandé, se trouvent substitués le verbe, l'œuvre,

l'action issus d'une émotion qui devient féconde parce qu'elle ose tout donner pour pouvoir peut-être, si Dieu veut, beaucoup recevoir.

Mais cette acquisition de réalité et de mystère, cette expérience du pouvoir émotif, de la sacramentalité, que peuvent provoquer une larme, un mendiant, un brin d'herbe, une étoile, le cri de détresse d'un autre être humain, ne peut devenir féconde pour la chrétienté que si elle s'allie à un gain de vérité. Ici, à côté des fils de pasteurs et des poètes, pour la plupart venus du protestantisme, où le gouffre entre le ciel et la terre, la nostalgie d'une sacramentalité nouvelle, étaient particulièrement vivaces, les voies furent frayées par les chercheurs et savants du XIXe siècle, — physiciens, théologiens et penseurs ou philosophes isolés. Les physiciens rendirent le grand service d'attirer l'attention des chrétiens sur de nombreux cas d'anthropomorphie dans lesquel ils cherchaient à enfermer Dieu et le cosmos. Les exégètes théologiens entreprirent une œuvre que de nos jours on cherche à étouffer et à passer sous silence. Emmanuel Hirsch, dans l'introduction au Ier tome de son *Histoire de la nouvelle théologie évangélique*, qui va du milieu du XVIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe siècle, lance cet avertissement : « *Les deux siècles de nouvelle théologie protestante dont j'ai fait choix forment un tout en soi. Ils posent de ce fait une grave question de conscience, dressent un poteau de la Vérité avertisseur, presque menaçant, devant la génération théologique et cléricale d'aujourd'hui.* » En effet, cette génération se refuse à poursuivre le dur et laborieux effort qui consiste à se détromper soi-même et il y a là un alarmant symptôme de la perte de substance, laquelle est toujours une perte de vérité, de courage et de force d'acceptation de la réalité totale, et aussi, par cela même une absence de foi et de sens religieux authentique. La théologie critique protestante, l'exégèse biblique du XIXe siècle ont rendu ici à l'ensemble de la collectivité chrétienne des services inappréciables ; l'éthique scientifique, la sobriété et l'amour de la vérité de leurs meilleurs représentants sont indispensables. Car il faut une patience, une réserve et une ascèse nouvelles pour nous hausser au rang d'interlocuteurs valables dans le colloque avec les peuples et les continents, les consciences et les âmes, qui, dans les âges nouveaux mettront sérieusement à l'épreuve la solidité et la force de leur foi chrétienne. De nos jours, il n'est pas rare que des penseurs étrangers au christianisme posent aux chrétiens européens les plus graves questions chrétiennes : bouddhistes, japonais, sages indiens et, en Europe, des hommes intermédiaires entre Nietzsche et un certain Nikolai Harmann qui définit une des pires misères par les mots suivants : « *Rien n'affecte la vérité intérieure de l'homme plus que de se cramponner à la religion malgré une indifférence religieuse absolue et l'apparence*

factice d'une vie accomplie et irreligieuse... Le pharisaïsme n'a jamais raison. »

L'apparence factice d'une vie accomplie, irreligieuse — telle est de nos jours la grande tentation de la chrétienté européenne. Elle consiste en ceci, que sous la pression de l'angoisse et de l'incertitude, on cherche de nouveau à forcer la main à Dieu, par des exercices de piété, pour se soumettre à la volonté d'un « *Je* » étroit. Des chrétiens européens reculent, effrayés devant la plénitude de lumière et de vérité du monde unifié, effrayés par les invites de Dieu qui, à travers beaucoup de disgrâces, veut leur communiquer son pouvoir de grâce. Aussi tentent-ils aujourd'hui une gigantesque résurrection de l'authentique pharisaïsme lequel consistait à vouloir, par un culte sévère, contraindre Dieu à modifier le destin d'Israël, du peuple élu. L'attitude de la vie irreligieuse des chrétiens d'Europe les plus orthodoxes précisément, se peut résumer en quelques mots : « *Dieu est tenu de faire ce que je, ce que le* « *Je* », *a pensé, accompli, appris, ce que le* « *Je* » *trouve juste, pieux, chrétien.* » Les catholiques européens des diverses nations en viennent à considérer Dieu comme leur compatriote et le mettent en devoir de sauver leur Occident, leur Europe qui, à y regarder de plus près, n'est autre que leur système, le mode de vie qu'ils préconisent. En ce sens, le catholicisme européen se trouve rétréci par le nationalisme, et égocentriquement lié aux angoisses, aux rêves et aux vœux des nombreux « *Je* » apeurés, qui veulent prendre une assurance sur leur Dieu. Heidegger a souvent dénoncé le danger en soulignant que la chrétienté d'aujourd'hui encourage le nihilisme et l'athéisme ; ce danger n'est si grand que parce qu'aujourd'hui précisément s'amorce une nouvelle tentative d'obliger le « *divinité au triple soleil, amie des hommes* » pour emprunter le langage de l'Eglise d'Orient, à exaucer les souhaits des cœurs et des cerveaux pusillanimes. Cela vaut à peu près pour toutes les confessions chrétiennes. Si Dieu ne se montre pas « *fidèle* », — l'aventure du « *Dieu fidèle* » est depuis l'époque de la migration des peuples, l'une des plus fortes et des plus déterminantes du domaine allemand — s'il reste débiteur et n'aide point le peuple et le « *Je* » sous la forme dont ceux-ci attendent une aide, l'incroyance, le scepticisme et l'indifférence emportent les masses qui naguère encore aux heures de guerre et de détresse emplissaient les églises et qui à présent se tournent vers d'autres moyens d'apaisement et de satisfaction.

Au milieu du XIX[e] siècle se dessinent déjà les tentatives de juguler cette piété égocentrique : quand en 1894, dans la *Praeclara Gratulationis*, Léon XIII appelle les adeptes des églises du Levant et les protestants « *mes très chers frères* », un ghetto-catholique de l'intérieur se trouve du coup détruit ; quand le même Pape célèbre

le progrès scientifique et économique et définit la nouvelle conscience fraternelle de l'homme d'aujourd'hui, il se hausse au-dessus des angoisses des catholiques européens, dont les défaites depuis quatre siècles, ont obscurci le regard. L'Encyclique *Mystici corporis* de 1943 qui invite les catholiques « *à marcher librement sur les traces sanglantes de notre Roi* », envisage l'Eglise en tant que giron et mère de l'humanité entière. Devant la profondeur théologique de cet écrit, il convient de se remémorer l'avertissement d'Eugen Rosenstock : « *Toutes les vérités révélées par la première guerre ne sont devenues communicables qu'après la seconde guerre.* » Ceci vaut pour nombre de connaissances fondamentales que des penseurs et des orants isolés du XIXe et du XXe siècles ont acquises au prix de leur sang, mais qui aujourd'hui ne sont guère communicables, parce que les masses courbées sous la peur et avides de sécurité, et leurs dirigeants, ne le permettent point. Il se passera encore du temps avant que ces grandes forces de la liberté, de la libération de la chrétienté européenne affranchie de ses illusions du XIXe siècle, puissent se manifester. Donnons au moins un exemple. En 1052, la Curie a autorisé la publication des textes originaux d'une petite fille qui mourut en 1887. Cette enfant, nommée Thérèse, brisa toutes les tentatives de sécurité et de défense des théologiens et des masses et enseigna à la chrétienté une voie nouvelle. Elle enseigne : tout est amour, tout pour le seul aujourd'hui. Tout pour les pêcheurs. Tout donner pour autrui. Elle enseigne cette fraternité désintéressée, cette allégresse nouvelle que le monde attend. La population du globe s'accroît chaque année de 36 millions d'hommes. Dans 10 à 20 ans, il y aura donc eu autant de naissances nouvelles que la chrétienté compte d'hommes aujourd'hui. Si dans cette masse, les chrétiens doivent s'affirmer, il faut qu'ils s'appliquent à vivre en symbiose avec des êtres tout à fait différents d'eux, sans chercher à les convertir, en agissant par la seule force de leur présence (...). Ce n'est que comme propagateur de la paix, comme constructeur d'un pont enjambant les abîmes de l'homme, des sociétés et des peuples, que le chrétien européen a une chance véritable d'adapter les grandes forces d'Europe à l'évolution nouvelle. Par là Thérèse est, comme l'ont souvent démontré Urs v. Balthasar et d'autres théologiens catholiques, la première réponse tout à fait légitime de l'Eglise catholique à Luther, à Luther à qui elle s'apparente dans sa volonté de puissance, sa génialité naturelle, le sérieux qu'elle apporte à se détromper elle-même et à ne point se servir de la religion comme un moyen de se mettre à l'abri.

FRIEDRICH HEER.

(Traduit de l'allemand par Louise Servicen.)

Enquête sur l'Union Européenne.

AVEC DES RÉPONSES DE PIERRE FRIEDEN, RAYMOND RIFFLET, ALLIERO SPINELLI, OTTO HERR.

L'EUROPE SPIRITUELLE. HÉRITAGE ET PROGRAMME.

L'Europe, tout le monde est d'accord pour le reconnaître aujourd'hui, ne sera pas seulement une communauté économique, politique et militaire. Elle sera encore et surtout ce qu'elle a toujours été aux époques où elle avait pris corps dans la réalité de l'histoire, une communauté spirituelle. Ce que nous appelons communément le patrimoine ou le legs de notre civilisation occidentale, c'est d'abord une profusion d'œuvres d'art, de science, de littérature, et c'est encore un esprit commun, une sensibilité, une aspiration soutenus par un système d'idées, une philosophie des valeurs, un programme d'action. Les idées-maîtresses, les matrices de l'Europe se trouvent formulées dans le triple message, énoncé du haut de trois collines inspirées : le Sinaï, l'Acropole et le Mont des Béatitudes, et qui constitue le credo, l'axiomatique, l'armature de l'Europe : Humanisme dans le domaine de la pensée, de l'art et de l'éducation, christianisme dans le domaine moral et religieux, libéralisme personnaliste dans le domaine politique. Cet héritage n'est pas une abstraction, une vue de l'esprit, une idéologie lointaine. L'esprit européen, ou pour mieux dire, l'âme européenne est à la fois visible et invisible, elle s'offre aux regards du corps et à ceux de l'âme. Notre continent a été sculpté et modelé le long des siècles par les mains du génie de l'Europe qui lui a donné une physionomie de beauté et de grandeur, et l'a humanisé. L'âme de l'Europe se traduit d'abord dans l'art de l'Europe. Si nous voulons la saisir dans ses apparences et dans son essence, faisons le sublime pèlerinage par les chemins de crête de notre histoire, passant de l'Acropole à Girgenti et à Paestum, de la Provence à la Place Royale de Munich, par les basiliques d'Italie, les églises romanes de France et d'Allemagne, les œuvres du baroque français, bavarois, italien et autrichien ; réfugions-nous dans le clair-obscur des cathédrales gothiques qui de Westminster à Vienne, par Coutance, Chartres, Reims et Cologne élèvent la terre d'Europe aux sommets de la mystique religieuse ; écoutons le plain-chant de l'Eglise primitive qui continue à résonner et à vibrer avec une solennité sobre et contenue dans les majestueux oratoires des Bach et Haendel ; traversons les musées de Rome, de Florence, de Madrid et de Paris, d'Amsterdam et de Vienne et nous vivrons continûment dans une intuition à la fois sensible et intellectuelle, faite de sensations et de contemplation, la réalité qu'est l'Europe, terre d'humanité, rêve incarné d'une civilisation qui aspire à l'harmonie et à la grandeur, image de l'homme qui est aussi celle de Dieu.

Mais l'Europe est plus encore qu'une vision de beauté, elle est une

aspiration à la vérité, à la justice et à la charité, vertus sublimes proclamées un jour sur une colline inspirée appelée Mont des Béatitudes et préparées pendant de longs siècles par les plus nobles esprits de l'antiquité païenne. Cet héritage moral, né aux confins de la vie où le naturel aborde le surnaturel, nous pouvons le déchiffrer, le toucher, le voir palpiter dans le tressaillement des rêves et des pensées les plus sublimes, en ouvrant les annales de notre histoire, de notre philosophie et de notre littérature européennes. Il est saisissable dans les épopées et tragédies grecques, dans les confessions de Saint Augustin, dans la Divine Comédie, les Polyeucte, les Hamlet et les Faust : envols de l'âme humaine vers la vérité, vers la justice, vers la noblesse, vers la bonté ; dans les légions d'élite qui tentent l'aventure de l'esprit créateur et inventeur, ou dans le groupe des cœurs exaltés, défaillantes souvent et enchaînées par l'erreur et la faute, mais toujours prêtes à se relever et à suivre jusqu'au martyre l'appel des héros ou le sourire des Antigone, des Iphigénie, des Béatrice ou des saintes chrétiennes qui exercent tant d'attrait sur l'humanité européenne. Communauté spirituelle soutenue par les penseurs et les artistes de l'antiquité païenne autant que par la pensée et l'art chrétiens, par Pallas Athéna, rayonnante d'esprit sous son casque sévère, autant que par la Vierge Marie portant dans ses bras l'Enfant-Dieu !

Il y eut un temps, après le passage des vandales et de ce grand vandale qu'est le temps, démolisseur lent et irrésistible, où l'on construisait des temples neufs avec les fragments de marbre des temples antiques. Il y a sur le champ de notre passé européen trois fois millénaire assez de fragments du meilleur marbre pour en construire une Europe nouvelle : l'héritage du passé est notre programme d'avenir.

PIERRE FRIEDEN.
Ministre de l'Education Nationale
(Luxembourg.)

POURQUOI ET COMMENT UNIFIER L'EUROPE ?

Les débats sur l'Euratom et le Marché Commun mettent actuellement en relief l'inadaptation croissante des espaces nationaux européens, infiniment trop étriqués, aux exigences du progrès technique. Au siècle de l'automation et de l'énergie nucléaire, exigeant l'une et l'autre d'immenses investissements, une spécialisation poussée, une production de masse, le morcellement de notre vieux continent devient aussi anachronique et paralysant que pouvait l'être pour l'Allemagne ou l'Italie du XVIII[e] siècle la persistance des principautés féodales et communales. L'U.R.S.S. et les Etats-Unis d'Amérique connaissent une expansion spectaculaire, malgré des régimes économiques et politiques radicalement différents. Leur immensité leur donne une autonomie réelle et une possibilité d'organisation effective de leur production et de leurs échanges. En Europe, nous avons le choix entre un laisser-faire, laisser-passer qui ne correspond plus aux réalités ni aux possibilités de notre temps, ou une anarchie de planifications contradic-

toires parce que partielles et conçues à un échelon insuffisant, par des autorités nationales qui ne tiennent plus en main toutes les données des problèmes posés. Le libéralisme classique a mené à la terrible dépression de 1929 et à l'effondrement du régime démocratique dans de nombreux pays. Le planisme national a conduit à un néo-corporatisme, où chaque pays, hérissé de barrières protectionnistes, s'est efforcé d'imposer aux autres, en pure perte, ses points de vue égoïstes et ses contradictions internes.

Ainsi, ni le libre-échange, ni l'autarcie accompagnée ou non d'un régime politique totalitaire, ne correspondent plus aux besoins de notre temps. L'organisation économique est entrée dans les habitudes de tous, même dans les pays qui se réclament le plus énergiquement de la libre entreprise. Il s'ensuit que l'on ne peut mettre fin à une anarchie génératrice de crises, de misères et de conflits mondiaux que par une administration des choses à l'échelle supra-nationale. L'alternative réelle de notre temps n'est pas : souveraineté nationale ou association mais Fédération ou Empires totalitaires.

Il va de soi que la faiblesse ou la vulnérabilité économiques de tous les Etats européens entraînent leur effacement politique. Le recul de notre influence dans le monde depuis un demi-siècle est proprement effrayant. De maîtres incontestés de la politique internationale, nous voilà devenus l'un des enjeux principaux de rivalités extérieures. Les événements de Hongrie et de Suez ont dû éclairer les plus sceptiques sur ce point, quelles que soient par ailleurs les opinions qu'ils professent sur ces deux affaires.

Nos intérêts les plus essentiels nous commandent donc de nous unir et de nous unir vite.

Mais il faut bien admettre qu'il existe une contradiction tragique et paradoxale entre des déclarations de plus en plus lucides d'hommes responsables venus de tous les horizons et les réalisations pratiques que l'on nous présente. Alors que, par exemple, sous la présidence de M. Jean Monnet, les représentants les plus qualifiés de la quasi-totalité des organisations politiques et syndicales des six pays de la « Petite Europe » affirmaient, en janvier 1956, la nécessité absolue des Etats-Unis d'Europe pour assurer le progrès économique et social, le salut des institutions démocratiques, la stabilisation de la paix, nous voyons qu'après vingt mois de négociations très laborieuses, les dirigeants des six mêmes états n'ont pu aboutir qu'à des traités laissant pratiquement intacte la souveraineté nationale ! C'est avec une prudence extrême que l'on évite tout recours aux principes de « Fédération » et de « supra-nationalité » que l'on proclame par ailleurs fondamentaux pour notre avenir.

Il nous faut absolument comprendre les raisons de cette impuissance à imposer les remèdes conformes à un diagnostic presque unanime, sous peine de nous perdre dans une stérile logomachie.

Nous pensons que tout le drame vient de la force d'inertie des structures nationales de toute espèce.

En effet, il ne suffit pas qu'une solution s'impose à la Raison, par le seul biais de la logique formelle, pour qu'elle s'inscrive dans le domaine de l'action politique. L'ère de la souveraineté nationale est assurément sur le point de se clore. Mais cela ne signifie pas que les

événements conduisent *spontanément* au fédéralisme. Si tel était le cas, point besoin ne serait de réunir tant de conférences internationales pour régler des difficultés de plus en plus graves. Il y a longtemps que l'union se serait réalisée « par la force des choses ». Malheureusement, entre la souveraineté nationale et le fédéralisme, il y a une différence de nature, de qualité. Une fédération n'est pas, ne peut pas être une simple addition de réalités nationales. Pas plus d'ailleurs que les nations elles-mêmes n'ont résulté d'une addition des réalités féodales et communales. Or les hommes politiques, les experts, les diplomates sont les mandataires des nations qu'ils représentent. Dès qu'ils se heurtent à ce caractère intrinsèquement révolutionnaire que les Etats-Unis d'Europe ne peuvent éviter de revêtir, la contradiction profonde entre ce qu'ils incarnent et ce qu'ils souhaitent paralyse leurs initiatives. Tous comprennent que l' « intérêt général » de la nouvelle communauté à créer ne pourra être dégagé qu'à l'intérieur de sturctures nouvelles, d'institutions représentant valablement tous les groupes sociaux et points de vue en cause. Mais en même temps qu'ils ressentent ce besoin d'un arbitrage supérieur, ils se sentent le devoir ou plus simplement l'obligation politique d'obtenir le maximum de garantie pour la sauvegarde des intérêts nationaux acquis. Il en résulte que l'arbitrage est vidé de l'essentiel de son contenu avant même de pouvoir s'exercer. L'on reprend sans cesse d'une main ce que l'on paraît donner de l'autre et au lieu du grand souffle rénovateur indispensable et attendu, l'on finit par additionner les contradictions qu'il fallait surmonter.

C'est pourquoi, si l'on veut vraiment l'unité de l'Europe, — et nous avons souligné à quel point un échec serait grave et conduirait inévitablement au partage du monde en empires autoritaires —, il importe d'en vouloir les moyens. Il est complètement vain d'attendre d'une addition de traités du genre d'Euratom ou du Marché Commun la formation des Etats-Unis d'Europe. Encore une fois, ceux-ci sont d'une autre *nature*. Il faudra, d'une façon ou de l'autre, se décider à transférer le *pouvoir de décision suprême* aux instances fédérales. Ce problème s'est posé aux Etats-Unis d'Amérique comme dans la Confédération suisse et fut tranché chaque fois à la suite d'une violente épreuve de force. Ce n'est pas en fuyant la question capitale ainsi définie qu'on y apportera la réponse, mais au contraire en l'abordant franchement devant l'opinion publique et en plaçant cette dernière devant le choix inévitable. Sans le rassemblement d'une force politique concevant et organisant son action directement dans le cadre européen il sera impossible de surmonter les obstacles du conservatisme national. L'Union Européenne des Fédéralistes préconise, pour y parvenir, une campagne pour l'élection d'une Assemblée Constituante Européenne. En Belgique, le député socialiste M. A. Pierson a pris l'initiative de compléter cette idée par la proposition d'une consultation populaire légale à l'échelle des six pays de la Petite Europe, afin de donner aux hommes politiques fédéralistes l'appui direct qui leur manque. Cette suggestion a été adoptée, tant par le Comité Directeur du Conseil belge du Mouvement Européen que par le Mouvement Démocratique et Socialiste pour les Etats-Unis d'Europe.

Quelle que soit l'issue de cet ensemble d'initiatives, ce n'est qu'en plaçant délibérément sur le plan *politique* un problème essentiellement

politique, même lorsqu'il se présente sous des aspects économiques militaires ou diplomatiques, que l'on aura une chance de mobiliser l'opinion européenne et d'élever la lutte au-dessus des considérations d'opportunisme national et partisan à courte vue.

RAYMOND RIFFLET,

(*Rapporteur-Général du Conseil Belge du Mouvement Européen. Membre du Bureau Exécutif International de l'Union Européenne des fédéralistes et du Mouvement Démocratique et Socialiste pour les Etats-Unis d'Europe.*)

LES RESPONSABILITÉS EUROPÉENNES. (1)

Si l'Europe ne savait pas apporter une contribution bénéfique à l'humanité, si elle contraignait l'Amérique à s'épuiser à ce travail de Sisyphe qui consiste à assister d'une part les pays arriérés, d'autre part à soutenir les Etats européens vacillants et les résidus de leurs prétentions colonialistes, la conséquence inévitable de cet état de choses serait l'expansion dans le monde entier des nationalismes durs et fermés du type communiste, auxquels répondraient d'autres nationalismes du type fasciste.

Les gouvernants soviétiques de leur côté feront tout leur possible pour promouvoir cette décomposition de l'humanité en communautés nationales closes, parce que plus est profond le marasme qui règne dans le monde, et plus il leur est facile de maintenir sur leurs propres peuples une domination totalitaire qui autrement se justifierait de moins en moins.

Mais la voie du nationalisme continue à être ce qu'elle a toujours été : la voie des haines réciproques, des dominations, des conflits continuels, du péril croissant d'une conflagration mondiale.

Malgré la gravité de l'opposition existant aujourd'hui entre les deux puissances mondiales, un conflit général n'a été jusqu'ici évité que parce que la science a mis à la disposition de l'homme des armes qui, si l'on devait s'en servir, pourraient presque certainement détruire matériellement non seulement l'adversaire, mais l'humanité tout entière. Cependant si l'Europe ne sait pas dépasser ses divisions et, si, à ses côtés, surgissent de nouvelles fureurs nationalistes asiatiques et africaines, personne ne pourra plus dominer les événements. Après avoir longuement cherché à localiser le conflit, les grandes puissances finiront, peut-être sans l'avoir voulu consciemment, par être contraintes de s'affronter directement, en employant tous les instruments d'extermination dont elles disposeront.

Notre époque a ouvert à l'humanité deux perspectives qui n'ont pas de précédents dans toute sa longue histoire. D'un côté, il est enfin possible de s'atteler à la suppression dans le monde entier de la misère,

(1) Ce texte sert de conclusion à l'ouvrage de Altiero Spinelli : *Manifeste des Fédéralistes européens* qui va paraître simultanément en allemand et en italien et que publie en France *La Société Européenne d'Etudes et d'Information.*

de l'ignorance, de l'exploitation du pauvre par le riche, du faible par le fort ; et c'est l'esprit européen qui a tracé cette route. D'un autre côté, il est possible que l'humanité cesse tout à fait d'exister ; et c'est encore l'esprit européen qui a fourni les formes politiques et les instruments scientifiques aptes à effectuer ce suicide collectif.

L'Europe n'est pas seule à porter la responsabilité du choix entre ces deux routes, mais la part de responsabilité qui pèse sur elle est plus grande que celle qui pèse sur tout autre peuple.

Ce sont là les raisons pour lesquelles les fédéralistes européens ont décidé d'entreprendre la lutte pour les Etats-Unis d'Europe, et de la poursuivre jusqu'au jour où le peuple européen aura trouvé son unité, dans la variété de ses nations, dans la liberté de ses citoyens et dans la fierté d'une fécondité rénovée de sa civilisation.

Altiero Spinelli.
Secrétaire général du Movimento federalista Europeo.

L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE ET LA COOPÉRATION EUROPÉENNE.

Il n'y a pour ainsi dire personne, en Allemagne Occidentale, qui conteste la nécessité impérieuse d'une étroite coopération européenne. Face aux deux puissances mondiales et face aussi à l'essor inévitable des grands pays asiatiques, face au nationalisme arabe et demain, peut-être, africain, l'Europe est vouée à une déchéance certaine si elle reste divisée en une vingtaine d'Etats dits indépendants. Divisés, les Européens seront les « Graeculi » du monde futur. Unis, ils pourront toujours jouer un rôle digne de leur grand passé.

Tout cela est presque un lieu commun et personne, en Allemagne, ne doute de sa vérité. La seule question est de savoir sous quelle forme la coopération européenne pourra être organisée et, pour nous Allemands, si une politique de coopération et cela veut dire d'unification européenne pourra se concilier avec une politique tendant au rétablissement de l'unité politique de l'Allemagne.

Sur cette double question, l'opinion allemande est divisée. Pour un courant d'opinion, approximativement représenté par la coalition gouvernementale, il faut faire ce qu'il est possible de faire. Si, actuellement, il est possible de faire un pas vers l'unité européenne, il ne faut pas hésiter à faire ce pas, quitte à voir plus tard comment on avancera sur la voie vers la réunification allemande. L'autre courant d'opinion, approximativement représenté par les partis d'opposition, croit, au contraire, qu'il faut donner la priorité à l'unité allemande, parce que, une fois que la seule partie occidentale de l'Allemagne serait intégrée dans une Europe fortement organisée, la question de la réunification allemande pourrait bien se montrer insoluble.

Il y a de sérieux arguments pour les deux opinions. Sur le plan logique, le problème pose, en effet, des difficultés presque insurmontables, personne ne voulant reconnaître qu'il pourrait bien s'agir d'un choix : ou l'Allemagne ou l'Europe. Il nous est impossible d'envisager une

alternative semblable. Même si nous étions prêts à sacrifier l'unité allemande sur l'autel de l'Europe, nous ne le pourrions pas. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'un abandon pareil ranimerait, de l'un et de l'autre côté de la ligne de démarcation, un nationalisme aigu : le maintien volontaire de la division serait la source de nouveaux troubles et peut-être d'un nouveau conflit.

Alors ? Renoncer à l'Europe ? Non. La grande majorité des Allemands ne s'y résignerait certainement pas, bien que certains, mis à l'épreuve, puissent être enclins à se contenter d'un système de coopération européenne extrêmement flexible qui ne gênerait personne. Mais la majorité se rend bien compte qu'une Allemagne pratiquement isolée et « neutre » aurait à mener une existence extrêmement précaire, et avec son unité retrouvée elle risquerait de perdre sa liberté. Et avouerai-je que, pour beaucoup d'entre nous, l'Europe est quelque chose de plus qu'une froide nécessité ? L'Europe est, pour beaucoup d'entre nous, le but de nos vœux les plus chers. Si nous restons attachés à notre pays, nous aspirons, en même temps, à cette plus grande patrie qui nous réunirait indissolublement avec nos amis et nos voisins et qui, plus particulièrement, servirait de cadre à une bonne entente franco-allemande. Même si nous pouvions, nous ne voudrions pas renoncer à l'Europe en faveur de la seule Allemagne.

Sur le plan pratique, nous n'avons heureusement pas à choisir entre l'idéal européen et la loyauté à l'Allemagne. D'un côté, il n'est pas question de créer très prochainement un Etat européen centralisé, incapable de s'adapter à une situation changeante. D'un autre côté, les Russes ne semblent pas être près de lâcher leur zone d'occupation, déguisée en « République démocratique » et il est très peu probable qu'ils feraient à un gouvernement fédéral à direction socialiste, en contrepartie d'une concession réelle, des conditions plus acceptables que celles faites jusqu'à présent au gouvernement Adenauer. On commence de s'en rendre compte aussi dans les milieux d'opposition. Si, aux élections du 15 septembre prochain, l'opposition devait l'emporter, elle serait amenée, devant la dure réalité des faits, à faire une politique étrangère sensiblement identique à la politique actuelle, y compris la construction européenne. Le parti social-démocrate a déjà bien fléchi dans sa « politique des priorités » et malgré certaines réserves il se décidera probablement à voter pour la ratification des traités instituant le marché commun et la communauté européenne de l'Atome.

Ces deux traités trouveront, de toute façon, une majorité confortable dans la République Fédérale, bien que ses milieux économiques aient formulé des réserves expresses sur certaines stipulations. Mais se souvenant du précédent du « Zollverein », au dernier siècle, la grande majorité des Allemands accepte ces traités, pensant qu'ils ne pourront être que le premier pas vers les Etats-Unis d'Europe. Puisse le second pas vers l'unité ne pas trop tarder à suivre le premier !

OTTO HERR,
Chef Redakteur,
Hessicher Rundfunk.

La mort et le jugement de Giovanni Papini

Conte fantastique

Il est donc permis de croire qu'une des conséquences de cette fin (du monde) sera aussi la fin de la révolte, c'est-à-dire l'heureux retour de Satan et des siens à la lumière éternelle.

(Le Diable.) GIOVANNI PAPINI

Papini sentit parfaitement que son cœur allait s'arrêter de battre ; qu'une main, longue comme le temps, écrivait sur sa chair le mot FIN. Il eût désiré mourir un Vendredi Saint et que le ciel se teignît de la même couleur violette que ses lèvres. Au cours de sa longue vie, on l'avait qualifié tour à tour de « lion », de « forteresse », de « rebelle » et maintenant il pénétrait dans la quiétude définitive. Son corps se décomposerait docilement, tel un corps d'esclave.

Quel étrange événement ! Rien ne se passait. Aucun édifice n'était ébranlé. Les élites de l'intelligence ne se pressaient pas en deuil devant la maison. Les cigarettes ne s'éteignaient pas dans la bouche des hommes. Tout continuait. Il avait imaginé un Adieu plus chaleureux, un frémissement général. Il avait toujours cru que mourir était un arrachement total et voici que la mort semblait plus anonyme et plus modeste que la vie. Peut-être la déchirure s'était-elle produite sans qu'il le remarquât. Que ne pouvait-il aller jusqu'à la fenêtre ! Mais il était aveugle et paralysé. Que ne pouvait-il envoyer au monde un dernier message ! Mais il était incapable de parler et il balbutiait comme si, au lieu de mourir, il naissait. Terrible instant que l'arrêt définitif du cœur. Il exigeait toute l'attention possible. Un grand vide se faisait dans l'esprit ; mais, en échange, un poids qui pesait des tonnes opprimait le fond de la poitrine. Et cela était la mort. La mort dans un lit qui l'avait toujours supporté avec une dévotion presque humaine et qui, maintenant, adhérait à lui plus que jamais, au point qu'ils semblaient l'un et l'autre ne former qu'un seul corps, un corps froid et chaud.

C'était évidemment la grande occasion. Combien de fois avait-il écrit le mot tristesse, à propos de la mort, sans savoir exactement ce qu'elle signifiait ? Il allait l'apprendre car Elle était là, à deux pas, et Elle le regardait. La mort ne portait sur le crâne aucun casque dérisoire. Elle n'avait pas de sexe défini et ne brandissait pas d'instrument tranchant. Elle était seulement une présence, une formidable présence qui flottait, compacte, au milieu de quelques hommes en pleurs.

Papini pensa : « Eh bien ! peut-être que tout sera désormais ainsi. Tout ne sera que substance. Substance vivante et impal-

pable à la fois ». Mais il se trompait. Sa respiration pénible le ramena à la réalité. Il était encore un corps concret qui séchait peu à peu, qui se réduisait à un faible râle, à quelques battements, — Dieu ! comme ils résonnaient — dont un, un quelconque, serait le dernier. Et son esprit épuisé ne pouvait plus analyser que les spasmes de son sang. Il avait cru qu'il aimerait, dans son agonie, et en réalité il ne pouvait même plus aimer. C'était sa plus grande douleur, sa plus grande déception. Chaque instant l'isolait plus profondément de l'extérieur, et ce qui aurait dû être une étreinte exaltante de tout le créé, n'était qu'un halètement mesquin pour rejeter des résidus d'air fétide et en aspirer d'autres.

Il ne pouvait même pas aimer le Mystère. Toute sa vie, il l'avait poursuivi, il avait tourné autour comme un insecte affamé et maintenant que le voile allait se déchirer, il gisait inanimé, sans curiosité, occupé à retarder l'instant de la révélation. Tout ce que son être avait jugé essentiel, — Dieu, le Diable, l'âme, le Jugement, la nature des Anges, le secret de la matière, — avait cessé de l'intéresser et il respirait uniquement, il respirait, un chapelet entre les doigts. C'était le paradoxe de son destin. Il n'aimait même pas sa chair, si infirme, ni ses os, si acérés, ni ses mains. Il était fatigué de lutter, de souffrir. Fatigué de son visage défait, de ses frissons, de ses pieds insensibles et ridiculement enveloppés. Pourquoi ses pieds s'étaient-ils atrophiés et ses mains étaient-elles devenues semblables à des serres ? Qu'importe ! Ce qui avait de l'importance, c'étaient les oraisons jaculatoires qu'il récitait mentalement et la paix de sa conscience.

Ce qui avait de l'importance, c'étaient ses livres, qui étaient ses actes, son résumé, ce qu'il emporterait avec lui. Papini avait vécu sa part de vie en fonction de son cerveau. En cet instant, il n'éprouvait qu'un faible désir c'était que son âme, qui allait survivre glorieuse, son âme si souvent pressentie, ne fût autre que son cerveau. Avec quelle ardeur palpitante il le prosternerait devant Dieu ! Pendant le Jugement, le cerveau le défendrait puisque le reste de son être l'avait trahi. Dans sa grande solitude angoissée, le cerveau seul lui était resté fidèle. Minute par minute il l'avait senti en effervescence, comme les miasmes dans l'air. Toute sa personne s'était imprégnée de cette oscillante masse grise et avait obéi à sa loi. Du cerveau partaient en ce moment les oraisons jaculatoires et les vagues pensées qui écartaient de lui toute crainte. Sa vie entière, son drame humain, n'avait été qu'une pensée vague et une supplication à la Divinité, spécialement au Christ. Lui, qui avait dit au monde : « Je suis celui qui est » accepterait sans doute le vivant témoignage d'un être qui avait reçu le don d'écrire et s'y était consumé, d'un être qui avait accompli sa tâche et s'était transformé en livres afin que ses

frères de toutes races recherchassent à travers ses paroles les blessures de la Grâce.

***

« C'est la fin » disaient en pleurant ceux qui assistaient à l'agonie. Et c'était vrai. La mort survint. Dans la chambre, on alluma les cierges. Papini avait écrit le mot « feu » un nombre incalculable de fois et c'était du feu qui entourait maintenant son corps. Du feu qui éclairait sous tous les angles sa face douloureuse et déformée. Tout se réduisit à ces quatre flammes, à un silence profond et à une subite activité de la mémoire. Le monde commença à se souvenir du long pélérinage de cet homme. Le voici, éternellement immobile, afin que ses limites soient connues, une fois pour toutes et sans erreur possible. « Nous mesurerons son front, disaient les assistants, et même son cœur ». La mort était partie maintenant, car il lui est interdit de contempler son œuvre. Le monde restait seul, pris d'une soudaine inquiétude, il pressentait que le front de Papini échappait à toute mesure.

Papini ne voyait pas les cierges et ne sentait pas son front. Il pénétrait doucement dans la région des paroles éternelles. Le passage s'effectuait sans à-coups, la matière acceptait son sort et ce qui constituait la racine profonde de la vie, l'essence du moi, se trouva libéré. Papini eut conscience, pour la première fois, de son identité véritable, de sa suprématie, de sa condition d'âme immortelle. Il contrôla avec précision l'instant suprême. Ce fut un changement miraculeux que seul l'esprit de Dieu pouvait réaliser. La fatigue des membres, l'impérieux besoin d'air qu'imploraient les poumons cessèrent brusquement. L'esprit se détacha, dans une glorieuse indépendance; cet esprit qui avait maintenu Papini en éveil et conscient, malgré les souffrances quotidiennes. Tout disparut : les hommes, les objets, les odeurs, les humeurs, le lit tant aimé ! la présence de la mort ! Papini se trouva converti en susbtance, en énergie subtile, qui jouissait de nouveau d'une curiosité centuplée et qui habitait un espace inconnu, un royaume neutre. Cet espace ne pouvait se comparer à rien, mais on y pressentait l'imminente apparition du Fondement de tout être, la révélation du Créateur qui avait soumis sa créature à la cruelle épreuve de soixante-quinze ans d'existence humaine et qui maintenant l'appellerait : « Mon fils très aimé ». Un fils que le baptême avait ouvert à la Foi et à l'Espérance, un fils aux yeux éteints, crucifié dans un fauteuil de paralytique, afin qu'il apprît à se connaître lui-même et à se méfier des distances, qu'en des temps mesquins il avait qualifiées d'infinies. Papini bouleversé, remarqua que, dans cet ordre supérieur, il avait recouvré ses forces perdues. Il pouvait, léger comme la fantaisie, fendre l'es-

pace. Il pouvait voir, il voyait sa propre substance. Il pouvait parler, et dans son exaltation, il s'écria : « Hosanna ! Où est Celui qui doit me juger ?... » C'était bien sa propre voix, sa voix humaine, mais, en roulant dans le Vide, elle acquérait une majesté profonde. Il eût aimé voir la terre flotter toute ronde dans l'espace, contempler l'humanité éparse à travers les chemins. Il eût aimé adoucir les souffrances qui torturaient les hommes, prévenir les agonisants que la mort survenait sans grand ébranlement, sans faire hurler les instincts affolés ; mais il se trouvait coupé du monde antérieur qui subsistait en lui comme la réminiscence d'un songe. Papini, quand son cri s'éteignit, contempla avec appréhension le Vide qui l'entourait, cette immense solitude. Il désira, malgré le saisissement que la notion de Divinité lui produisait, que l'apparition du Juge ne tardât pas un seul instant. Il se demanda ce que signifiait cet intervalle, ce flottement à la dérive et réclama la compagnie de son Ange Gardien, dont il avait senti avec joie le souffle mystérieux, tout au long de son existence. La crainte de Dieu le Père, du Tout Puissant, en face de sa ridicule petitesse, l'envahit. La crainte de l'Esprit Saint, dont il avait négligé trop souvent d'écouter l'inspiration dans sa conscience profonde. Il concentra toute son espérance en Dieu le Fils, le Christ, le Sauveur, en ce visage juif qui peut-être n'était pas beau, avait-il osé écrire. Cependant Jésus, sur la terre, n'avait jamais souri ; mais il avait permis qu'on « lui parfumât les cheveux » et il avait promis le bonheur éternel. Ses paroles étaient claires, en effet : « Mon joug est doux et mon fardeau léger... Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez... » Il avait calmé la tempête et il avait écouté avec bienveillance des hommes qui étaient eux aussi accusés de méfaits, des perturbateurs, des poltrons. Seul, de la Trinité divine, il avait été tenté. Seul il portait le sceau magnanime de l'Incarnation.

***

L'Ange Gardien de Papini n'accourut pas à son appel. Pas plus qu'Adam, bien qu'il fût l'auteur de la mort. « Pourquoi, se demandait Papini, ne vient-il pas en cet instant décisif au secours de l'homme ? Adam a peuplé la terre. Il a vu Dieu. Il devrait être à mes côtés pour me guider ».

Il s'était figuré que le Jugement de son âme non seulement troublerait le premier homme, mais le ciel tout entier. N'avait-il pas eu l'audace d'écrire, en s'adressant à Dieu le Père : « Si tu n'avais pas créé les hommes, ils ne souffriraient pas ce qu'ils souffrent » ? De plus, il avait préconisé le pardon de Satan. Il était étonné de n'être pas observé par les Prophètes, de n'entendre personne prononcer son nom dans le Royaume de Dieu. Est-ce que, par hasard, certains justes ne lui devaient pas leur salut ?

Ses paroles n'avaient-elles expulsé l'Ennemi d'aucune chair ? Comment admettre que des voix innombrables ne se fassent pas entendre pour implorer qu'il fût admis dans le ciel « préparé » pour lui ? Une âme perdue, c'était, au Paradis, une absence éternelle, l'échec de la Communion des Saints et une amputation de la propre Gloire de Dieu.

Papini se traçait un plan de défense fondé sur l'ignorance de l'homme. « Si Lucifer, qui était auprès de vous, dirait-il, se révolta, comment l'homme ne succomberait-il pas, lui qui vit à une distance incommensurable de votre présence, qui ne recueille que des échos de votre Beauté et de votre Bonté ? L'homme ne peut voir votre Face et quand il se sent assiégé par la concupiscence, il vous cherche en lui et hors de lui et il ne trouve que des pierres et des symboles ».

Il pensait aussi au bourdonnement sinistre du cerveau humain. « Ma force est dans mon cerveau, Seigneur, ai-je écrit, parce que je croyais qu'il possédait le contrôle de lui-même et qu'il distinguait le Bien du Mal. Maintenant je comprends qu'il était grandement limité, que ses centres demeuraient dans l'obscurité, n'étaient pas encore adultes et troublaient souvent la connaissance de la Vérité ».

La solitude lui pesait de plus en plus. Il craignait d'être seul pendant le Jugement et il le craignit encore plus quand, enfin ! la commotion qu'il attendait ébranla le Vide. Papini abandonna toute analyse et s'écria : « Seigneur ! le moment est arrivé »... Commotion si intense qu'il ne pouvait s'agir que de Dieu. Cependant Papini ignorait s'Il se manifesterait sous une forme visible, ou par un grand Battement, par l'épanouissement de la Vie dans sa plénitude. Papini désirait avant tout la Forme. Il l'imaginait glorieuse et d'une nature capable de calmer sa soif. « C'est alors qu'on verra le Fils de l'Homme venir sur les nuages dans toute sa Puissance et sa Majesté ».

Ce désir fut exaucé, mais sans gloire ni Majesté. Dieu fit preuve d'une imagination infinie qui anéantit Papini et l'emplit de honte. Jésus le Fils de l'Homme, apparut revêtu d'une apparence humaine ; celle de Papini dans les dernières années de son existence. Celui que tout le créé et même le non créé célébrait, Celui qui allait être son Juge, était en face de lui, paralytique, le visage défait, assis dans un fauteuil de malade. Il avait même renoncé à la perfection. C'était la plus grande manifestation d'humilité qui avait existé depuis le commencement de la vie.

Papini éclata en sanglots. Il pleura avec une telle contrition que, sur terre, il eût obtenu l'absolution de ses fautes. « Seigneur... » balbutiait-il. Il contemplait Jésus, ses mains déformées et inertes !... ses genoux qu'on devinait sous la couverture !... son attitude qui lui fit déduire : « En ce moment, il a des frissons

dans l'épine dorsale »... Jamais Papini n'avait eu l'occasion d'observer avec tant d'acuité son propre aspect. Comment semblable transsubstantiation était-elle possible ? « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang... » Jésus s'était même soumis aux lois de la corruption.

L'Amour avait réalisé le miracle. Jésus avait tant aimé Papini qu'il s'était identifié à lui. Jésus aimait tant qu'il s'identifierait à chaque homme. Par amour, il était devenu aveugle, il s'était couvert de tumeurs, il avait refroidi son sang. Parfois même il avait pris l'apparence de la folie.

Papini se sentait tout ensemble faible et fort en face de son Juge qui était arrivé seul et sans escorte. Le lieu continuait neutre, sans rien qui ressemblât au Paradis. Peut-être la glorification ne se produirait-elle qu'après la sentence ? Papini réagit alors selon sa nature : avec un sentiment exagéré de sa culpabilité. Devant un Juge couronné, apocalyptique, il aurait durci son attitude ; mais devant cet homme infirme il s'effondra. Que n'avait-il un corps pour lui embrasser les genoux ? Ses péchés lui apparurent évidents, monstrueux. Il comprit que l'accusation que Jésus prononcerait contre lui aurait un caractère irréfutable. L'accusation de Jésus ! Quel fait insolite, puisqu'elle ne serait pas formulée avec des paroles ! En effet, Jésus ayant pris l'aspect et les infirmités de Papini ne pouvait émettre que des sons inintelligibles. Ah ! les jugements du Seigneur... ! Papini regarda de de nouveau Jésus dont l'attitude exprimait la fatigue et l'attente. Il se souvint de la question de Pierre et de la réponse qui suivit : « Combien de fois dois-je pardonner à mon frère ? — Je ne te dis pas de lui pardonner sept fois, mais septante fois sept fois »... Cependant, Jésus lisait dans les pensées. C'est pourquoi Papini crut qu'il devait se confesser à lui. Le silence du Juge l'invitait à s'accuser lui-même. Son âme s'emplit de terreur. Il craignit que la maladresse de son monologue ne le trahît.

***

Jésus était toujours immobile et Papini regardait maintenant la couverture étendue sur ses jambes. Cette couverture, la sienne, l'avait réchauffé, avait tendrement épousé sa forme. Que de destructions !... Il comprit que chacun de ses excès avait porté un coup à la vie du Christ, ce qui conférait à ses fautes une extrême gravité. Un immense découragement l'envahit.

Cependant Jésus respirait encore... Papini voyait sa poitrine se soulever légèrement. Il s'efforça de définir la portée du fait. Peut-être impliquait-il une espérance ?... Peut-être ceux qui allaient être condamnés se trouvaient-ils en présence de Jésus déjà mort, ce qui constituait leur malédiction ?... Cette pensée stimula l'être angoissé de Papini.

— Seigneur, commença-t-il, votre immobilité me bouleverse. Je lis sur votre visage d'amères accusations. Ecoutez ma défense, Seigneur !... Vous m'avez concédé soixante-quinze ans de vie pendant lesquels je n'ai pas cessé un instant de combattre. Il est vrai que je vous ai d'abord persécuté. Mais, souvenez-vous que je n'ai pas eu d'enfance. C'est dans la tristesse que j'ai grandi et que je suis devenu un homme. Cette tristesse que vous m'avez donnée avec le sang et qui a fait éclore des boutons sur ma peau. Pardonnez-moi, mon Dieu ! J'étais seul et je ne vous connaissais pas. J'ai voulu changer l'ordre des choses, enseigner aux hommes des blasphèmes nouveaux. Seigneur, jugez-moi en tenant compte de ma solitude et de ma tristesse.

Jugez-moi sans oublier qu'ensuite je me suis soumis. Dès que vous m'avez appelé, vous le savez, j'ai embrassé votre Croix. Ma conversion a été un acte loyal et réfléchi. J'ai discipliné ma pensée, je l'ai pliée aux paroles obscures que vous avez prononcées dans l'Evangile. J'ai renoncé à la logique et j'ai intronisé dans mon cœur cet Absurde, cette Désorbitation que vous êtes. Et ceux qui se moquaient de ma Foi, je les ai provoqués en combat singulier, je les ai défiés de rire comme je riais moi-même et d'éprouver la joie qui jaillissait en moi.

C'est alors que j'ai commencé à brûler mes yeux pour écrire votre Histoire. Je voulais que le monde partageât ma Vérité. Je me suis plongé dans les textes sacrés et j'ai surtout regardé, de ma fenêtre, votre ciel étoilé. L'expérience m'a fait mesurer ma petitesse. Vous savez bien, Seigneur, que ma plume a déformé son objectif. J'ai oublié que vous étiez sa justification. Cette Histoire est celle de ma vanité secrète. Derrière chaque mot se cache le désir de percer votre énigme et de gagner la gloire humaine. Pardonnez-moi, Seigneur !... Souvenez-vous que vous avez ordonné à l'homme de ne pas demeurer stérile. Cependant, sans la certitude d'être applaudi je n'aurais pas reconstruit votre vie, ni chanté la Rédemption. J'avais besoin d'entendre répéter mon nom. Seigneur, ayez pitié de notre nature déchue !

Jugez-moi sur cet échec, Seigneur. Vous avez été témoin de mes efforts. J'en suis arrivé à me flageller pour vous imiter. A me couper la langue pour ne pas mentir. J'ai essayé de dominer ma violence et mes instincts. J'ai attaché à mon cou des médailles d'argent. Tout a été inutile. Je suis resté mesquin et maladroit. J'ai même succombé hypocritement au désir de posséder quelques pièces de monnaie. Cependant, je recevais votre Saint Corps dans la communion et à peine était-il consumé en moi que je me livrais de nouveau à la prévarication. Où étiez-vous, Seigneur ?... Je vous cherchais au sol, sur les murs, dans ma propre intelligence, dans la grandeur et dans l'humilité. « Appelez et on vous ouvrira ». J'appelais avec toute ma ferveur, oh ! mon Dieu !

Votre silence m'inquiétait. Si vous ne répondiez pas à ma prière, c'est que ma prière elle-même était une erreur. Si mes plaintes ne vous atteignaient pas, c'est que l'image que je me formais de vous, cette image héritée de l'Eglise, ne répondait pas à la réalité. Je rêvais d'étendre, Seigneur, un nouveau pont entre Vous et l'homme. De reprendre à la base et de vivifier la représentation qu'on nous avait léguée de Vous. Oh ! subtilité des mots ! Illusion fallacieuse ! Je prenais plaisir à corriger votre doctrine. J'affirmais que les théologiens étaient « des spectres vermoulus » qui troublaient l'esprit des fidèles avec leurs menaces de châtiments éternels. Je ressuscitais des paroles consolantes que vous aviez adressées aux hommes : « Soyez parfaits comme mon Père Céleste »... Parfaits comme mon Père. Quel orgueil, mon Dieu ! Orgueil vain de créature immortelle. N'avez-vous pas dit : « Vous serez comme des dieux ? » Et la promesse ne s'accomplissait pas.

Pardonnez-moi, Seigneur ! J'aurais dû savoir que votre infinité dépasse toute pensée et que ma version de votre personne serait aussi incomplète que les autres. Quelle grandeur est la vôtre ! J'imaginais que les trompettes sonneraient à votre approche et ce lieu est le royaume du silence. J'imaginais que vous seriez la Puissance, la Gloire, la Lumière et vous me jugez d'un fauteuil de paralytique. Maintenant je comprends, en vous voyant, combien justement vous avez été nommé le Fils de l'Homme. Excusez mes paroles mordantes. Je cherchais à mieux comprendre pour être plus fervent.

J'ai oublié que toute votre loi est centrée sur l'Amour. J'ai combattu avec des mots et non pas avec des actes. « Aimez-vous les uns les autres » avez-vous ordonné et je lis sur votre face une nouvelle accusation ; mais mon âme demande en tremblant : « Le cœur de l'homme peut-il être pur » ? J'ai manqué d'ardeur, Seigneur. J'ai aimé vaguement toute l'espèce. J'aurais dû offrir ma vie pour chaque homme en particulier, comme vous avez donné la vôtre et je me sentais attaché et prisonnier. Pardonnez, Seigneur, j'ai péché par manque d'amour et j'ai aimé le prochain moins que moi-même.

Pardonnez mon ignorance. Je n'ai pas su mesurer le temps ni apprécier la si courte durée du sacrifice qui m'était demandé. Tout est passé, maintenant, et me voici devant Vous. Si l'homme savait, il aimerait ; mais l'homme ne sait rien. Sur la terre, on ne sait presque rien, Seigneur. Personne ne sait que vous vous chargez encore de toutes les douleurs humaines, que vous mourez de chaque mort. Moi, je ne savais rien, si ce n'est que j'avais soif. Je voulais être éternellement heureux, mais sans changer ma nature. A présent je pense que celui qui n'aime pas blesse, que celui qui ne se donne pas au prochain le tue. Pardonnez-moi si

j'ai tué, Seigneur !... En observant votre décrépitude, la bave qui coule sur votre menton, je comprends qu'une calomnie, un mauvais désir, l'abandon d'un frère dans le péril peuvent tuer. Qu'ils intercèdent pour moi, tous ceux que j'ai assistés ! Souvenez-vous Seigneur, que j'avais même pitié des plantes ! Que la matière inerte me bouleversait.

Tenez compte, Seigneur, que j'ai même eu compassion de Satan. Jamais je n'ai pu oublier qu'il a été le premier de vos Archanges et que sa désertion vous causa une douleur infinie. Je frémissais d'horreur en pensant que votre Omniprésence devait supporter sans trêve sa haine, sa malice surnaturelle. Je pensais que votre Ciel, pour être complet, exigeait votre réconciliation avec Satan. Je vous offre, ô ! mon Juge, ce cri que j'ai poussé comme preuve que rien de ce qui vous atteint ne n'était indifférent.

Tenez compte aussi, Seigneur, que j'ai vécu submergé dans cet Océan qu'est la Révélation. Que je me suis repenti de mes fautes. Je vous rappelle mes ferventes confessions, mon humilité aux pieds de vos représentants sur la terre, les larmes que j'ai versées dans l'intimité de mes pensées. Malgré de grands efforts, je ne suis pas arrivé à comprendre que la main qui m'absolvait était votre main. Je vous rappelle spécialement ma toute récente confession, sur mon lit de mort. Quand le prêtre murmurait votre nom à mon oreille, bien qu'immobile, je m'unissais à lui intérieurement. J'énumérais mes péchés dans mon cœur pendant que mes membres mouraient peu à peu, m'abandonnaient les uns après les autres et que je sentais le Nœud serrer ma gorge sans rémission. Je comprenais clairement que mon âme était la proie d'un sentiment inférieur : la crainte de votre Justice ; mais l'absolution est descendue sur moi et, mes dernières minutes, je les ai consacrées à vous louer !

Seigneur, acceptez ce sanglot, cette défense désordonnée. Remplissez les vides, donnez-lui un sens. Ne me condamnez pas. Je sais que vous admettez tout ce que je viens d'avouer, mais le plus dur reste à dire. Je sais que vous m'aimez encore car votre patience l'atteste et la douceur qui émane de votre visage, malgré vos souffrances ; mais il s'agit d'une faute qui ne vous concerne pas seul. Vous savez bien, Seigneur, que j'ai péché contre la Trinité, contre le Fondement de votre loi. « Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses ». Je confesse que je n'ai pas observé ce commandement qui résume tous les autres, qui est le principal. Je ne peux prétendre vous tromper, mon Dieu, car vous êtes présent en moi plus que moi-même. Tout ce que j'ai pu faire, c'est vous déclarer Roi et Seigneur, mais jamais je ne suis arrivé à vous aimer par dessus-tout. Votre Divinité était si loin — malgré l'Eucharistie — qu'elle ne représentait qu'une idée

pour moi. Au contraire, à portée de mes doigts, tant qu'ils eurent de la vie, je trouvais des personnes, des objets, des signes sensibles qui me pénétraient, m'habitaient avec un douloureux réalisme. Je m'accuse de ce péché, Seigneur, et j'en suis navré car je me reconnais dépendant de vous, mon Créateur. Toutes mes tentatives de suicide attaquaient votre Souveraineté. Ma mélancolie vous insultait, vous, mon protecteur. Tout ce que je regardais, tout ce que je caressais avec délectation vous supplantait. Comment justifier ma désertion ? Jésus, j'aurais voulu être un des humbles pêcheurs que vous avez choisis au passage. J'aurais voulu naître au temps de votre Incarnation, vous rencontrer dans les chemins de Galilée. Alors, j'aurais tout abandonné pour vous suivre ; mais je suis né dans une ville fascinante, vingt siècles après votre mort, quand votre souvenir s'était dissipé et quand votre voix ne s'entendait plus que confusément. Pourquoi m'avez-vous doté de talents spectaculaires ? Pourquoi n'ai-je pas été privé d'intelligence, couvert de lèpre, objet de dégoût ? Seigneur, faites que l'Amour que j'éprouve en cet instant pour vous, l'Amour qu'a éveillé votre sacrifice, me rachète. Comptez-moi cette grâce comme si c'était un mérite personnel. Maintenant je vous aime, Seigneur, et j'irais au martyre avec joie. J'aime votre chevelure moribonde, les rides de votre face. Ouvrez-moi les portes du Ciel. Ne me refusez pas le bonheur de vous aimer éternellement. Mon âme est fatiguée, Seigneur. Je suis votre esclave. Je ne peux plus supporter de vous voir souffrir. Seigneur, levez-vous de mon fauteuil et puisque j'ai reçu la grâce de porter le nom de votre Précurseur, conduisez-moi au Trône de votre Gloire !

***

Papini se tut et Jésus demeura immobile... Papini le regarda avec toute l'ardeur dont il était capable, mais il n'obtint aucun indice consolant. La couverture glissait sur les genoux de Jésus comme si elle allait tomber. Papini restait cloué à l'endroit où il avait prononcé sa propre défense.

A mesure que les instants fuyaient, Papini se sentait envahi par une terreur d'une intensité inconnue. Il pensait que si le Juge avait agréé sa prière il en aurait donné quelque signe, peut-être en cessant de souffrir, peut-être même en se transfigurant ; mais rien de tout ceci n'arrivait. Jésus donnait toujours des marques de douleur. Papini eut même l'impression qu'il s'affaissait dans son fauteuil et qu'il respirait encore plus difficilement. Il ouvrait la bouche comme si l'air lui manquait et ses tempes frémissaient. Papini rapprocha ce processus de ce qu'il avait éprouvé lui-même dans son lit, peu avant sa mort. Jésus allait mourir ! « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné » ?

Alors, Papini connut la profondeur de la crainte éternelle. Il de dit que si Jésus mourait, il était perdu. L'enfer était « préparé » pour lui. Toute son âme s'élança vers le Christ pour essayer s'arrêter son dernier soupir. Il eût désiré s'approcher de Lui, insuffler de l'air dans ses poumons, mais il était tenu par une force invisible qui semblait le tirer vers le bas, vers ce qui commençait à lui paraître un Abîme sans fin. Les yeux de Jésus tournaient dans leur orbite et sa tête tombait sur sa poitrine !

Papini lança un cri déchirant : « Arrêtez votre mort, Seigneur » ! Il pensa que la Mère de Dieu pouvait être sa médiatrice en cet instant suprême : « Sainte Mère de Dieu, sauvez-moi » ! Le silence était toujours aussi profond. : « Esprit Saint, intercédez pour moi » !... Simon le Cyrénéen, venez à mon aide » !... Le Vide n'était pas ébranlé et Papini, transpercé de douleur, murmura : « Là, seront les pleurs et les grincements de dents ». Il était accusé de déicide ; mais un seul homme peut-il tuer Dieu ? Une multitude avait été nécessaire pour le déicide du Golgotha. Jésus devait lui accorder la grâce d'un témoin et d'un défenseur. Cette pensée le subjuga et il y trouva son ultime ressource. Le Larron lui-même avait obtenu miséricorde à ses derniers moments. Papini allait répéter le nom de la Mère de Dieu quand il regarda le cou de Jésus et s'aperçut que ses veines palpitaient légèrement. De plus, il balançait la tête d'une façon extrêmement expressive. Que signifiait un tel changement ? Papini se souvint des paroles de la Cène : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. S'il n'en était pas ainsi, je vous l'aurais dit ».

Dieu Saint ! Jésus avait eu l'extrême condescendance de prolonger ses souffrances. Le Défenseur que Papini réclamait allait être convoqué au Tribunal suprême. Il allait apparaître avec la simplicité du plus humble miracle. Papini loua Jésus en s'écriant : « Seigneur ! béni soit votre saint nom » !

Et, une fois encore, le plan du Juge dépassa toute imagination. Le Défenseur vint occuper sa place ; mais ce n'était ni la Mère de Dieu, ni Simon le Cyrénéen, ni aucun de ceux que Papini avait appelés à l'aide. C'était le plus pathétique des êtres concevables, celui en faveur de qui Papini avait intercédé. Il ne venait pas de la Lumière, mais des Ténébres. Il n'amenait pas avec lui la consolation, mais le désespoir. C'était un Ange, mais un Ange déchu. C'était, par essence, le Calomniateur.

Que le fulgurant pouvoir de la Croix l'éloigne !... Papini, en reconnaissant l'Ennemi, se sentit irrémédiablement enfoncé dans le châtiment. « Satan, éloigne-toi de moi » ! gémit-il. Car Satan, paré de tous ses attributs, venait de se dresser à côté de lui avec une douceur angélique. Quel défenseur exceptionnel ! Cependant, ce qu'on pouvait le moins attendre arriva. Satan, qui évitait de regarder Jésus, regardait au contraire Papini fixe-

ment, bien que sans complaisance. Avec un mélange d'amitié et d'hésitation. Papini vivait un instant d'exaltation complète car Satan avait pris, lui aussi, une forme humaine : la sienne, à l'âge où il persécutait le Christ. Un corps jeune, vigoureux et athlétique, avec des cheveux au vent et des bras comme des hélices. Papini se reconnut. C'était lui-même quand il niait l'existence de l'âme et voulait enseigner de nouveaux blasphèmes aux hommes.

Jésus avait relevé la tête. Satan souffrait visiblement de le sentir proche. Comme Papini continuait à le regarder, il lui dit :

— C'est moi qui dois trembler et non toi, prédestiné. Je ne viens pas te chercher mais te défendre, puisque sur terre personne d'autre que toi ne m'a défendu. Je préfère mille chaînes qu'être en dette avec ton âme !

Papini était bouleversé par les desseins imprévisibles du Seigneur. Son Défenseur serait donc Satan. Il éprouva pour lui un sentiment de pitié. Cependant Satan s'était écarté et avait commencé à parler. Et il y avait dans sa voix, plus que de la peine, une émotion qu'il ne pouvait dissimuler car cette défense était la première bonne action depuis sa révolte, au commencement des siècles. Jamais, comme en cet instant, il n'avait regretté le temps où il glorifiait généreusement le Seigneur et où il disputait aux autres Anges l'honneur de servir Dieu de toutes ses forces.

— Cette âme est tienne et non mienne, implacable Juge ! dit-il lentement. Je maudis l'heure où j'ai connu cet homme. Tu sais parfaitement qu'il a menti dans sa confession. Il a menti en s'accusant de luxure car cette passion l'a conduit très vite au dégoût. Il a menti en s'accusant de cupidité car il travaillait pour créer. Ses paroles ont été maladroites et inexpertes. Qui aima ses frères plus que lui ? Il en arriva à me piétiner pour se solidariser avec leur douleur. Il les aima chacun en particulier et leur consacra sa vie. Il est à toi et non pas à moi et peu de fils de ta chair et de ton sang m'ont causé de plus grands tourments ! Cependant sa nature le portait au mal. Mille et mille fois il m'a repoussé. J'ai voulu l'annihiler et en faire un blasé, mais il s'intéressait à tout, même au Néant. J'ai voulu en faire un orgueilleux, mais à peine se trouvait-il seul qu'il s'écriait : « Que je suis petit » ! Et je cherchais en vain de nouvelles arguties pour le tenter. Il a succombé en une seule occasion : quand la jeunesse de son sang s'irritait devant le Mystère. Quel talent il a déployé pour se moquer de toi ! Il me comblait de joie, d'éclats de rire. Mais, une nuit, il a écouté ton silence maudit et depuis tout mon pouvoir s'est brisé contre lui. Pourtant je ne me suis pas avoué vaincu. J'ai mobilisé mes légions. J'ai usé de tout, des caresses aux terreurs nocturnes. Je lui ai offert le don des langues. Je lui ai proposé d'agrandir son esprit, de l'inonder de science. A peine reconnaissait-il ma voix qu'il s'agenouillait en sanglotant devant

toi. Ah ! malheur sur moi ! Il était éloquent et pouvait m'attirer des âmes. Avec une astuce inquiétante il te les amenait par la rigueur avec laquelle il analysait ta personne. Il te craint maintenant parce qu'il ne te connaît pas complètement. Tu sais très bien que, depuis Augustin, la terre n'a peut-être pas produit un autre talent comparable à lui qui se soit voué entièrement à ton service. Et tu l'as laissé s'accuser d'avoir tué ! Moi qui ai pénétré en lui mieux que lui-même, j'atteste qu'il n'a cessé de fortifier les autres. Quelle confession ingénue il a faite ! S'il a pensé au suicide, c'est parce que le monde lui pesait. En jouissant de ce qu'il possédait, loin de te supplanter, il te démontrait ainsi sa gratitude. Il est vrai que, jusqu'au dernier moment, j'ai gardé l'espoir de le posséder. J'avais un trône préparé pour lui, semblable à ce fauteuil mécanique ; mais tu as décrété qu'il serait à toi. Emporte-le donc et malheur à moi ! J'ai même essayé de le dominer par la douleur. Je pensais que si le vieux Job, en voyant ses horribles ulcères, s'écriait : « Que ne suis-je mort dans le ventre de ma mère » !, il suffirait de pourrir le corps de celui-ci pour qu'il reniât ta Miséricorde. Tu sais ce qui est arrivé. Ses yeux sont morts. Sa langue est morte. Ses membres ont séché et il a continué à te louer en pensant : « Merci, Seigneur, de ne pas éteindre la lumière de mon esprit ». Tout l'Enfer se moque de moi ! Tu ne lui donneras jamais ce qu'il mérite car il a proféré un grossier mensonge en s'accusant de ne pas t'avoir aimé par-dessus tout. Ce fut la pire de mes humiliations. Il t'a aimé plus que toutes choses et rien ne lui importait que ce qui émanait de Toi ou se rapportait à Toi. Il appelait sa déperdition de force : éloignement de Toi. Un million de fois il a écrit ton nom. Combien de fois a-t-il écrit le mien ?... Emporte-le, à ma honte, dans ton empyrée. Cependant, je m'étais arrangé pour que l'eau du baptême effleurât seulement sa tête. Je lui avais transmis l'héritage des grands apostats qui t'ont fait souffrir ; mais, peu à peu, il s'est élevé jusqu'à Toi. Malgré tout, je ne peux l'avoir en horreur, comme les autres justes, car il a eu pitié de moi. Je lui dois même de la reconnaissance... Et, en vérité, j'aimerais mieux me voir attaché par mille chaînes... Il a été ton esclave, il t'a adulé. Il savait qu'il te crucifiait en me suivant. Il le savait et cette certitude était plus forte que la douceur du miel que je prodiguais à ses lèvres. Garde-le, pour mon malheur ! Je rêvais de l'avoir éternellement à mon service. Je le destinais aux politiques, aux scientifiques, aux penseurs. Il aurait cultivé des vers dans leur cœur. La terre se serait emplie de vers. Maintenant, il t'appartient. Ah fi! mon grand désir serait qu'il se réincarnât ! Pourquoi ne lui concèdes-tu pas ce don ?... Cette fois, je ne me tromperais pas ; j'empêcherais qu'il ait pitié de moi et, avec mes légions, j'attaquerais uniquement son cerveau.

***

Satan se tut et Papini crut voir des larmes dans ses yeux. Un long silence s'établit, plus long que toute attente.

Papini supposait que Satan ne partirait pas avant de connaître la sentence ; mais il était évident qu'il souffrait trop. Il ne pouvait pas regarder le Juge. Il regardait Papini et il aurait volontiers changé avec lui.

— Avance ! lui dit-il, approche-toi de ton Juge.

Comme Papini ne bougeait pas, Satan fit claquer sa langue, roula les yeux tout autour de lui, et, d'un geste extraordinaire, haussa les épaules vers l'horizon et s'éloigna dans cette attitude. Où allait-il ? Il s'éloigna en lissant lentement ses cheveux. « Où vas-tu ? » Satan lut cette question dans l'esprit de Papini et se borna à lui faire de loin une mimique imprécise de douleur et d'extrême lassitude. C'est alors que Jésus remua et que Papini le regarda. Satan avait disparu silencieusement dans le Vide ; mais Papini crut voir briller, aux confins, une belle étoile rouge.

Il se trouva de nouveau seul en face de son Juge. Sa confusion était infinie, car il était persuadé que Satan avait menti. Cependant, il se demanda si l'homme connaît les motifs de ses actes. « Il est possible que Satan ait raison et que je me sois accusé injustement, parce que j'ignorais mes véritables intentions », se dit-il.

Jésus remuait dans son fauteuil et sa tête se redressait plus fermement. Papini, subitement fasciné, s'écria : « Seigneur ! excusez mes fautes ! Admettez-moi parmi les justes » !

Jésus ne répondit pas, mais il était évident qu'une transformation s'opérait en lui. Ses cheveux avaient pris de la vigueur, Son front se rassérénait, et les doigts de sa main droite commençaient à remuer. Papini évoqua les mots sacrés : « Venez, les bénis de mon Père » ! et une joie inconnue s'éleva du fond de son être.

Il essaya d'obéir à Satan et d'approcher de Jésus. Rien ne l'en empêchait, il avait retrouvé sa légèreté surnaturelle. Il avança donc en glissant. A ce moment-là, dans les yeux de Jésus, une lumière éclata comme un Soleil qui serait demeuré caché. Papini s'arrêta. Il allait crier : « Hosanna ! », mais Jésus mit un doigt sur ses lèvres. Il lui disait :

— Viens. Je veux rendre témoignage de toi devant mon Père...

Et il ajoutait :

— Que ton cœur se réjouisse, mon fils très aimé.

José-Maria Gironella

(Traduit de l'espagnol par Marie-Berthe Lacombe.)

La révélation

Son souvenir le plus lointain remontait à ce contact surprenant qu'il eut, un matin d'hiver. Il était levé depuis peu. Sa mère l'enveloppa dans son grand châle qui sentait la menthe et la poussière, lui enfonça son bonnet jusqu'aux oreilles et dit :

— Viens avec moi, je veux te faire connaître quelque chose.

Un vaste jardin entourait la maison, avec des allées moelleuses. Quand ils sortirent, l'air était si vif qu'un moment il leur ôta le souffle.

— Marche, ordonna Marie-Louise. Marche droit devant toi.

Il connaissait bien ce devant de porte cimenté sur lequel ses billes claquaient et rebondissaient comme des balles. Des cannelures y dessinaient des dalles fausses, disposées en chicane, où ses cousines sautaient à cloche-pied en poussant un galet plat. Lui-même appréciait le bruit propre, borné, qu'y suscitaient ses semelles, parce que là il savait où il se trouvait. Les limites de cette surface étaient, au nord, le mur de la bâtisse, interrompu par les deux marches de l'entrée ; à l'est, une double rampe de fer dont le barreau supérieur s'achevait en spirale ; au sud, un escalier qui plongeait vers la route, mais où il lui était interdit de s'aventurer ; à l'ouest enfin, un bac plus haut que lui, dans lequel sa mère secouait sa lessive.

Or, ce matin-là, dès ses premiers pas, il se sentit pénétrer une cendre sonore qui crissait sous ses pieds et s'agglutinait aux chaussures. Qu'était devenue la rassurante fermeté du ciment ? Effrayé, il se cramponna aux jupes maternelles.

— Avance encore. N'aie pas peur.

Chaque pas haussait davantage le promontoire poussé à ses semelles. Soudain, malgré ses efforts, la main de sa mère échappa aux siennes :

— Marche seul. Tu verras, c'est amusant. Tu n'as rien à craindre : même si tu tombes, tu ne te feras pas mal.

Un moment, il se tint perché sur ces pivots inouïs. Il essaya de marcher comme on le lui commandait, titubant, les bras écartés. Et tout à coup, l'un des pivots se déroba, il dégringola en avant dans la cendre qui reçut sans dommage sa face, ses genoux et ses mains. Très haut, au-dessus de lui, dans le ciel peut-être, Marie-Louise riait.

D'ordinaire, chaque fois qu'il tombait, il pleurait. Même quand il ne s'était pas fait mal. Pour le principe. Parce que, aussi, de toute manière, il avait eu peur et que la peur est plus désagréable qu'un genou qui saigne. Ce jour-là, cependant, il se releva avant d'avoir songé à pleurer. C'est que le contact de cette poudre était particulièrement surprenant. Il frottait l'une contre l'autre ses mains glacées, s'essuyait la figure, se pourléchait.

— Ne fais pas ça, interdit Marie-Louise. Caca !

Caca ? Quoi , caca ? Cette cendre n'avait ni odeur, ni saveur. Sauf qu'à peine atteinte par la langue elle s'évaporait ; ce n'est qu'après qu'on s'apercevait qu'elle y avait laissé un grain de feu : il le faisait fondre lentement contre son palais.

— A présent, tu peux *la* toucher. Prends-en dans tes mains. Serre. Fais-en une boule.

Il tourna cette pomme suintante, n'en comprenant pas l'usage.

— Mais non ! Ça ne se mange pas ! Caca !

Alors qu'en faire ? Elle était trop dure pour qu'il y enfonçât les doigts. Dégoûté, il la laissa choir sur le ciment. Il entendit à peine le plouf léger qu'elle fit dans la poudre restée par terre.

— Ça s'appelle, dit Marie-Louise, de la neige. Ça ne sert à rien. Ça tombe du ciel, au lieu de la pluie, quand il fait froid.

Sa mère était un modèle de pédagogie. Chaque fois qu'elle lui présentait un objet nouveau, elle le lui laissait examiner sur toutes les faces, dessus, dessous, dedans, dehors. Il le confrontait, autant que possible, avec ses mains, son nez, sa langue, ses oreilles. Alors seulement elle lui en révélait le nom. Parfois, c'était pour lui une déception. Il connaissait déjà le nom sans connaître encore la chose. Antérieurement, il s'était fait une idée à lui ce de qu'elle pouvait être. Ainsi, il avait plus d'une fois entendu autour de lui prononcer le mot « conscience ». Il chercha donc à s'informer :

— La conscience, répondit Marie-Louise, c'est une voix que nous portons en nous et qui nous dit si nous faisons le bien ou si nous faisons le mal.

Comment était faite cette voix ? Il tâta sous ses habits, jusqu'à la peau, et ne trouva rien. Sa mère avait dit *en* nous, et non *sur* nous. Il fallait donc croire que cette voix nichait sous la peau, quelque part, dans le ventre, dans l'estomac. Il n'imaginait pas non plus qu'elle ne pût avoir une forme, des contours, un poids, une consistance. Il décida qu'elle devait être cylindrique, longue comme une main d'homme à peu près, épaisse de trois doigts. Exactement semblable aux rouleaux de cire qui parlaient dans le phonographe. Lorsqu'il éprouvait certains malaises internes, il pensait : « C'est peut-être ma conscience qui s'est déplacée et qui me fait mal ».

Un jour, son père, apporta un lapin vivant dans un panier. C'était une masse soyeuse, remplie d'arêtes et de frissons.

— Qu'est-ce qu'on en fera ?

— Je le tuerai, et on le mangera.

Le moment venu, il entendit tomber le coup de poing derrière la nuque, la couinement de la bête, le long dégoulinement du sang dans le vinaigre du bol. A mesure, l'autre expliquait ce qu'il faisait :

— Voilà, il est mort. A présent, je vais l'écorcher... Je lui attache une ficelle aux deux pattes de derrière et je le suspends à

un clou du mur qui est enfoncé exprès et ne me sert qu'à ça... Je le déshabille complètement de sa peau. On la vendra au chiffonnier qui nous en donnera cinq sous... Maintenant, je vais lui ouvrir le ventre et ôter les boyaux, qui ne se mangent pas.

Les entrailles croulèrent sur le journal qu'on avait disposé au-dessous ; elles avaient une puanteur chaude et écœurante.

— Jette-les sur la route, dit Jacques, les chiens les mangeront. A présent, c'est fini. Ça n'est plus un lapin : c'est de la viande. Il ne reste qu'à la laisser refroidir jusqu'à demain.

— Je peux toucher ?

On apporta une chaise. Longuement, il palpa la tête, gluante de sang frais, les flancs chauds, les deux bouts de pattes encore revêtus de leur poil, la ficelle raide, le clou qui ne servait qu'à ça.

— Descends, dit Marie-Louise, tu vas te salir.

— Laisse-le faire. Il faut bien qu'il se rende compte.

Lui plongea ses doigts sous les côtes. Ils y rencontrèrent des choses molles, visqueuses, parmi lesquelles ils fourragèrent avidement.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'indigna sa mère. Qu'est-ce que tu cherches, là-dedans ?

— Sa conscience.

— Sa quoi ?

— Sa conscience.

Le mot les fit mourir de rire. Il sut primo que les lapins n'ont pas de conscience, ni aucun autre animal, que ce privilège est réservé à quelques hommes ; secundo, que la conscience n'est pas une chose palpable, que même s'il pouvait fouiller l'intérieur d'un homme il ne la trouverait point.

— Elle ne fait donc jamais mal ?

— Comment veux-tu qu'elle fasse mal ?

— Quand elle se déplace.

— Je t'ai dit que c'est une voix, rien d'autre. Est-ce qu'une voix peut faire mal ?

Il avait de la peine à ravaler sa désillusion. Qu'est-ce donc qui lui faisait mal, quand il avait des coliques ? Et qu'est-ce donc qui la produisait, cette voix ?

— C'est le bon Dieu qui l'a mise en nous.

Après cela, il n'y avait plus rien à demander. Lorsque Marie-Louise n'arrivait pas à élucider un mystère, elle avait recours à cette suprême explication.

— Le bon Dieu veut qu'il en soit ainsi.

Et voici comment elle expliquait le bon Dieu lui-même :

— C'est quelqu'un qui a créé tout ce qui existe, les choses, les bêtes, les personnes. Et rien ne se passe sans qu'il l'ait commandé.

— Et lui, qui l'a créé ?

— Il a toujours existé.
— Et pourquoi a-t-il créé les personnes, et les bêtes, et les choses ?
— Parce qu'il a voulu qu'il en fût ainsi.

Vers l'âge de six ou sept ans, il était arrivé à une conception de l'univers approximative, mais assez exacte. Il savait que le ciel était un plafond illimité qui recouvrait nos têtes, et si haut que jamais personne n'avait encore pu l'atteindre. Il en descendait parfois de l'eau, qu'on appelait la pluie ; d'autres fois, un souffle qu'on appelait le vent ; d'autres encore, une chaleur qu'on appelait le soleil. La terre, c'était ce qu'on trouvait sous les pieds, hors des maisons ; on y enfouissait des graines, qui produisaient des plantes destinées à nous nourrir. L'eau était ce qui coulait du robinet dans la cuvette ; elle pouvait être froide, tiède ou chaude ; elle nettoyait les mains quand on avait mangé de la confiture ; elle servait à boire et à faire la soupe. Le feu était une bête mauvaise enfermée dans le fourneau ; on l'y entendait gémir, siffler, gronder, parce qu'elle n'était pas contente d'être là ; on ne devait pas en approcher les doigts, car elle griffait férocement ; elle se nourrissait de bois et de charbon ; et si on ne lui en donnait pas, elle finissait par s'endormir, et on ne l'entendait plus. Hors de ces éléments primordiaux, il y avait une foule de choses utiles ou dangereuses, et des choses aussi qui étaient en même temps dangereuses et utiles. Parmi les premières venaient, par exemple, celles qui se mangent. Le pain, gros mais léger, à cause de ses trous. Le sucre, qui vous remplit la bouche de douceur ; on peut le laisser fondre, et alors la douceur est plus longue, ou l'écraser entre les dents et la douceur est plus forte. Les fruits, qu'on a en été ; ils font en même temps manger et boire ; sauf certains corps durs qu'on trouve généralement au milieu et qu'il faut cracher. Parmi les choses dangereuses : le froid qui donne la fièvre et fait tousser ; les couteaux qui coupent le pain, mais aussi les doigts (il en sort alors un liquide salé qu'il faut arrêter à tout prix, sinon, l'on va dans la terre) ; les pierres, toutes les pierres, celles contre lesquelles on trébuche, celles contre qui on se cogne, celles qu'on ramasse, qu'on jette, et qui peuvent vous assommer en retombant ; les guêpes, qui sont de toutes petites bêtes avec des ailes (moins petites que les mouches, pas dangereuses, elles : on peut en enfermer une dans le poing, elle chatouille ; si l'on serre trop, crac ! on l'écrase) ; mais les guêpes ont un aiguillon qui fait un mal horrible ; comme elles ne servent pas plus que les mouches, il ne faut pas se gêner pour les tuer si l'on peut.

Il jouait ordinairement seul, rarement avec des enfants de son âge. Pourtant, il ne s'ennuyait point. Ses parents avaient pour

lui des soins d'une sollicitude infinie et ils constituaient à eux deux la moitié de son univers. Il y avait Marie-Louise. Elle le soulevait fréquemment de terre, le serrait dans ses bras, le pressait contre elle avec un amour désespéré.

— Pourquoi tu pleures ? demandait-il, effrayé.

— Je ne pleure pas.

— Mais si, tu as les joues mouillées.

— Je m'étais lavé la figure et je me serai mal essuyée. Je t'assure que je ne pleure pas.

Elle affirmait cela d'une voix rauque, étrange, qu'il ne reconnaissait pas. Au bout d'un moment, toutefois, ses joues de nouveau étaient sèches, sa voix normale. Il se sentait mieux. Sa mère était moelleuse, chaude et parfumée. Nulle part il ne se trouvait aussi bien que contre elle. Il connaissait d'elle son visage auquel il frottait le sien, avec un plaisir qui ne finissait pas ; ses cheveux qu'elle portait noués sur la tête, mais qui en réalité étaient pareils à une longue végétation ; ses épaules sur lesquelles il s'endormait ; ses jambes et ses genoux qui lui servaient de fauteuil ; ses jambes qui, lorsqu'une chose l'effrayait, étaient toujours la première chose qu'il rencontrait dans sa fuite : il s'y cramponnait et se sentait sauvé.

Il y avait également Jacques, son père, qui était comptable. Il vivait ordinairement hors de la maison, ne rentrant qu'à l'heure des repas. En sorte que l'enfant avait moins de familiarité avec lui. Contrairement à Marie-Louise, il possédait un corps dur, anguleux, assez rebutant. Seule chose intéressante : la moustache qu'il portait en travers de la figure et qu'on pouvait tirer à deux mains. Marie-Louise intervenait :

— Arrête ! Tu lui fais mal !

— Mais non, protestait le comptable, d'une voix de torturé. Oh ! que j'aime ça ! Oh ! que c'est agréable !

Ils finissaient par éclater de rire tous les trois. Les mains de son père étaient larges et puissantes. C'est lui qui travaillait le jardin, qui assommait les lapins, égorgeait les poules, débitait le bois pour le fourneau. Il emmenait son fils, lui faisait palper la longue bûche sur la chèvre et, comme toujours, expliquait minutieusement ce qu'il faisait :

— Ça, c'est une scie. Toutes ces dents lui servent à mordre dans le bois, à en faire des tronçons plus courts que je fendrai ensuite avec la hache. Ne t'approche pas, c'est dangereux.

La scie miaulait longtemps dans la bûche, la sciure était comme une neige tiède, les tronçons claquaient sur le billot, s'ouvraient en éclats qui s'éparpillaient de toutes parts. Pour finir, il lui faisait tâter la hache pesante, le manche chauffé par ses mains, la glace du fer, le fil courbe du tranchant. L'enfant éprouvait une

grande pitié pour le billot obscur, crevassé, qui recevait tant de coups sur la tête.

Il devait avoir neuf ans lorsqu'il reçut la révélation. Des amis de ses parents étaient venus en visite avec une petite fille à peu près de son âge qui s'appelait Josie. On les mit tous deux dans le jardin avec la caisse aux jouets :

— Amusez-vous ensemble, sans vous disputer. Mais auparavant, viens avec moi, Josie, j'ai quelque chose à te dire.

Il y eut loin de lui de longs chuchotements dont il ne saisit rien. Quand la fillette revint, elle se tint près de lui, silencieuse. Il avait envie de la toucher pour savoir si elle était grande ou petite ; mais il n'osait pas. D'elle, il ne connaissait rien que sa voix, quand elle avait parlé. A présent qu'elle se taisait, il avait l'impression d'être seul.

— Tu es là ? demanda-t-il.

— Oui, je suis là.

— Tu veux qu'on joue ?

— Bien sûr.

— J'ai un tas de jouets, dans cette caisse. Ça, c'est Yves, mon marin. Il est mou, parce qu'il est en caoutchouc. Il peut se tenir debout quand même.

Il le lui tendait, mais elle ne le prenait pas, intimidée, sans doute. Il finit par le poser sur ses pieds, par terre.

— Ça, c'est un bateau. Il y en a de pareils sur la mer — des plus gros — qui nagent. Le mien ne nage pas ; il roule seulement.

Il le lui tendait ; mais elle ne le prit pas non plus.

— Pourquoi tu ne le prends pas ?

— Je n'aime pas les bateaux.

— Tu en as un, chez toi ?

— Non.

— Alors, prends-le quand même : il faut bien que tu *sentes* comment il est fait !

— Je n'ai pas besoin de le sentir, je le vois bien.

Il resta un moment interdit :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je dis : je le vois bien.

Plusieurs fois, il répéta ces mots qu'il ne comprenait pas : je le vois bien, je le vois bien, je le vois bien... Il finit par demander :

— Qu'est-ce que ça veut dire, je le vois bien ?

— Ça veut dire que je le vois, pardi ! cria-t-elle.

— Pourquoi tu cries ?

— Parce que... parce que tu...

Elle éclata en sanglots. Les mères accoururent, ébouriffées :

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi pleures-tu, Josie ?

— Je ne veux pas jouer avec lui. J'ai peur. Je ne veux pas jouer avec un...

— Tais-toi donc ! Est-ce que je ne t'ai pas recommandé... ?

Lui écoutait, pétrifié. Il tenait toujours à la main son malheureux bateau, cause de tout ce drame. Ainsi, des personnes pouvaient se rendre compte comment les objets étaient faits sans avoir comme lui besoin de les toucher ? Lui, ne pouvait pas. Il fallait donc que quelque chose lui manquât, et Josie avait eu raison d'avoir eu peur. Le giron de Marie-Louise est profond et rassurant ; et cependant il le sent secoué de petits soubresauts, de gémissements retenus, comme si elle pleurait en étouffant ses sanglots. Il porte les mains vers son visage, mais il ne rencontre que ses mains à elle qu'elle a placées là pour se protéger. D'ailleurs, il y a une façon bien simple de se rendre compte : il suffit de l'entendre parler.

— Maman ?

Elle tarde à répondre, pousse un grand soupir et finit par nasiller :

— Mon petit ?

— Tu pleures encore, hein ?

— Mais non. Pourquoi veux-tu... ?

Ça va bien. Cette comédie ne le trompe plus. Il n'insiste pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire : je le vois bien ?

Avant de répondre, elle soupire plus fort.

— C'est la même chose que : je le sais bien !

— Pourquoi la petite fille n'a pas voulu jouer avec mon bateau ?

— Peut-être que chez elle, elle en a un pareil.

Justement pas. Il fit semblant de se contenter de cette explication. Toute la nuit, il se répéta les mots mystérieux : je le vois bien, je le vois bien... Il comprenait que, depuis des années, depuis sa naissance, sans doute, ses parents lui cachaient cette infirmité dont il ignorait encore le sens exact et même le nom, mais dont il ne pouvait plus douter. Pendant des années, ils avaient feint de le traiter en enfant normal, exigeant la complicité de leurs visiteurs. Il en était de lui comme du grand-père Bourlègue qui restait tout le jour dans un fauteuil. Un jour sa mère lui avait chuchoté :

— Il est très malade ; mais il ne faut pas le lui dire : ça lui ferait de la peine.

Quelque temps après, le grand-père mourut. De même, elle devait recommander à tous ceux qui entraient chez eux :

— Mon enfant est ceci ou cela. Mais il ne faut pas le lui dire : ça lui ferait de la peine.

Son infirmité lui faisait comprendre les chagrins mystérieux de Marie-Louise, les explications embrouillées dans lesquelles, parfois, elle s'enferrait. Comme ce soir d'automne où l'on entendait venir de la campagne le fracas des explosions.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Ce sont les chasseurs qui tirent, avec leur fusil, sur les bêtes sauvages, les lièvres, les lapins, les perdreaux.

— Pourquoi faire ?

— Pour les tuer et les manger ensuite.

Jusque-là, tout allait bien ; mais quand elle dut expliquer ce qu'était un fusil, dire qu'on pouvait s'en servir *de loin* à cause du plomb qu'il crachait, elle s'embarrassa et finit par avouer :

— Au fond, je ne sais pas comment ça marche. Je ne suis jamais allée avec les chasseurs.

Il était pourtant clair que, s'ils tiraient à distance sur les lièvres, c'est qu'ils pouvaient sentir leur présence sans les toucher. Lui aurait été incapable de cela.

S'il lui restait quelques doutes, ils lui furent ôtés quelques jours plus tard. Sa mère avait dû monter vers la ville ; ils partirent ensemble, lui accroché à sa main. En route, ils rencontrèrent une amie et son petit garçon. Aussitôt, Marie-Louise de s'extasier :

— Mon Dieu ! Qu'il a grandi ! Quel âge a-t-il donc ?

— Six ans. Il va à l'école depuis octobre. Il sait déjà lire...

— Chut !...

Trop tard ; les mots étaient prononcés. Quand ils furent revenus, de nouveau il partit à l'assaut de sa mère :

— Qu'est-ce que c'est, l'école ?

— Un endroit où l'on apprend toutes sortes de choses.

— Par exemple ?

— A travailler... à coudre...

La voix de Marie-Louise tremblait.

— A casser du bois ?

— Oui... à casser du bois.

— Et pourquoi je n'y vais pas ?

— Plus tard... tu iras plus tard.

— J'ai neuf ans, et le petit garçon en avait six. Lui y va déjà. Alors, je pourrais bien y aller aussi. Pourquoi vous ne m'y envoyez pas ?

Cette fois, elle eut une crise de larmes sans retenue. Longtemps, il l'entendit haleter, suffoquer sur sa chaise.

— Pourquoi, maman ? Dis, maman, pourquoi ?

— Laisse-moi... mon petit... laisse-moi... râlait-elle.

— Non. Dis-moi pourquoi tu ne m'envoies pas à l'école ?

— Parce que... parce que...

— Parce que quoi ?

— Parce que tu es aveugle !

Elle n'en pouvait plus de retenir ce mot qui l'étouffait depuis neuf ans. Neuf siècles. Elle avait fini par le lâcher. Il fallait bien qu'un jour il l'apprît. Quand elle eut retrouvé son souffle, vinrent

d'autres explications. Elle dut lui faire toucher du doigt ses yeux inutiles, à lui, et ses yeux à elle. C'était donc là-dedans que résidait son malheur ! Jusqu'alors, il ne s'était jamais bien inquiété de l'usage que pouvaient offrir ces deux billes flasques, sous son front. On lui avait répondu jadis :

— Ça ne sert à rien. C'est comme les cheveux.

Ou encore :

— Ils servent à dormir et à pleurer.

Cela lui avait suffi, il ne s'en était plus inquiété.

Pendant neuf années, on avait banni de la famille les mots qui peuvent avoir un rapport avec la vision : voir, regarder, montrer, lire, journal, lunettes, photo... On ne disait pas : « J'ai vu Untel aujourd'hui. Il viendra nous voir. » Mais : « J'ai rencontré Untel aujourd'hui. Il viendra nous rendre visite. » On ne disait pas : « Montre-moi tes mains. » Mais : « Apporte-moi tes mains. » Pendant neuf années, son père et sa mère avaient fait semblant d'être aveugles comme lui, afin qu'il ne se doutât de rien.

— Maman, demande-t-il, quand tu dors, est-ce que tu continues à voir ?

— Non. Quand je dors, je ferme les yeux. Alors, je ne vois plus rien.

— Donc, quand je dors, moi, je suis pareil à toi... à tout le monde ?

— Oui. Tous ceux qui dorment sont aveugles.

— Couche-moi, maman, s'il te plaît. Je veux aller dormir.

Le soir, lorsque le comptable rentra, il trouva sa femme assise, hagarde, les mains abandonnées sur les genoux.

— Il sait tout, chuchota-t-elle.

— Quoi ?

— Il sait qu'il est aveugle.

— Pourquoi le lui as-tu dit ?

— Je n'ai pu faire autrement. Depuis plusieurs jours, il me pressait de questions, il l'avait découvert lui-même.

Jacques porta la main à son front ; il lui semblait que le monde vacillait autour de lui.

— Où est-il ?

— Il dort.

Ils vinrent sur la pointe des pieds contempler son sommeil.

— Comme il dort bien ! soupira le comptable soulagé.

Lui entendait leur présence. Mais il serrait les paupières, de toutes ses forces. Eperdument, il voulait être pareil à tout le monde.

JEAN ANGLADE.

Les mains nues

Il ne savait pas que Manuel était mort et que plus personne, depuis, dans Altéa, ne jouait de guitare. Il ignorait la peine de Maria, ignorait les mauvaises pêches, et la sécheresse, et le feu qui avait pris à l'Église haute, ignorait que la mer avait rendu le corps bleu de Pedro. Lui seul n'avait pas vu la guitare de Manuel écrasée comme une motte de terre, au fond de sa huerta (1).

Vicente ne savait plus rien. Il revenait d'un long voyage, un voyage qui avait duré toute sa vie. A la conquête de la gloire, à la conquête de l'argent, et des amours qui étaient défendues dans ce village du Sud, que pourtant l'on appelait « Le village sans loi ». Il avait dansé dans toutes les capitales du monde, et fait pleurer la révolte des Seguiyiras dans les brumes d'Amsterdam et d'Oslo, dans les rouges soleils du Mexique.

Maintenant, lassé, il revenait vers son village, là où les pêcheurs, sur les pierres de la jetée, sur le pont des barques, rythmaient, de leurs pieds nus, les chansons de peine.

Vicente ne ramenait rien, sinon, dans le souvenir, des ports et des îles dérivant sur la mer, parmi les forêts de mâts et de branches, sinon les taches claires des visages entrevus dans l'ombre des théâtres et des rues. Il avait gaspillé ou donné sa fortune, semé ses programmes et ses photos aux quatre coins de l'univers, dispersé aussi son âme.

Petit, nerveux, dur, les épaules étroites, les bras longs, les mains trop grandes, Vicente portait haut la tête. La raideur rétrécissait tous ses gestes; lorsqu'il avait pris soudain conscience de sa fin, de son vieillissement, il avait cessé de danser. Aussi bien lui était-il désormais indifférent de frapper ou non, de ses talons le dur plancher des scènes, de lancer en flèches les cris de son corps, de ses mains nues, vers le ciel étoilé des projecteurs. La danse n'avait plus de sens pour lui, pas plus que le langage des hommes. « C'est cela le vieillissement ; peu à peu se désintéresser de tout, se détacher »

Il avait vécu des mois sans danser. Des mois dans la gangue du corps, la dureté, le silence, et puis, soudain, il s'était égaré dans les quartiers noirs d'Harlem. Le mouvement de pagaïe d'un guitariste noir, chantant un negro spiritual, la tête levée, les yeux fermés, le balancement triste, obstiné — « If you love Him, why don't you follow Him ? » — la main sortant de la

(1) Jardin.

nuit pour frapper le corps de la guitare, errant sur les cordes telle une branche morte traînée par les eaux, tout cela avait réveillé Vicente, l'avait atteint enfin dans sa lente mort, et ressuscité.

« Si tu l'aimes pourquoi ne le suis-tu pas ?

Maria ne l'avait pas suivi lorsqu'il avait quitté Altéa pour aller danser à Barcelone, à Rome, à Paris, à New York. Maria ne l'aimait pas. Et pourtant elle était demeurée dans son cœur comme une vieille blessure dont la cicatrice s'ouvrait à chaque reprise de souffle.

C'est pourquoi, après vingt ans d'absence, Vicente revenait vers son village.

***

Il existait un lieu semblable à une clairière où dansait encore l'ombre de Vicente adolescent, où ses mains nues touchaient encore, légères, la tempe de Maria, la ramure bleue des veines.

C'était, au fond d'une ruelle étroite, un petit café aux vitres sales. Pour en retrouver le chemin, pour en pousser à nouveau la porte, Vicente revenait du bout du monde, les mains nues.

Ecrits à la chaux, inscriptions, menus, réclames... En entrant on ne voyait rien. Fumée. Les murs étaient de la couleur de la boue que roulent le Duero ou le Tage, ocre rouge, terre, feu, feuilles brûlées, résines. Mosaïque... Si l'on s'approchait on voyait qu'elle était composée de photos de toreros, jaunies, de cartes postales et d'articles de journaux si vieux qu'ils se tordaient et se crevassaient. Au comptoir, une femme au visage d'Indienne, front court, pommettes hautes, œil oblique, nez busqué,bouche triste. Ses cheveux étaient du noir le plus noir, sa peau couleur d'abricot. Vicente la reconnut tout de suite, c'était une femme d'Alméria, au beau nom d'Amargura — amertume —. Lorsqu'on lui adressait la parole, elle répondait avec arrogance, et s'esquivait aussitôt. Le long du comptoir, debout, serrés, une foule d'hommes semblables à des mendiants, se pressaient. Rien n'avait changé. Ils étaient toujours là, tous pauvres, tous misérables, avec la même flamme dans les yeux, la même vigueur des mains expressives.

Autour de petites tables rondes, d'autres hommes, penchés la casquette sur les yeux, des vieux, des jeunes, jouaient aux dominos. C'était toujours la même partie. L'arrivée de Vicente ne l'interrompait pas. On entendait le bruit sec et froid des dominos sur le marbre. De temps en temps, un éclat de voix crevait cette rumeur si confuse, si floue, que Vicente la prenait pour un silence. Il n'était plus habitué.

Tous étaient graves. « En serio ». Ils ne jouaient pas d'argent, ils n'en avaient pas, mais une « copita d'agua ardiente », « un verre d'eau de vie », ce qui valait plus que l'argent. Quelque-

fois ils jouaient leur repas. Ils ne savaient rien du lendemain, n'avaient pas d'autre idée que celle du présent. Vicente pensa aux impresarii, aux critiques, aux mécènes devenus rares, à ses contrats. On avait assuré ses pieds !

Une tête de taureau brillait parmi les photos jaunies, énorme, monstrueuse. La seule présence de ce taureau mort, jetait au milieu de cette pièce enfumée et sale, l'odeur chaude de la terre à midi, l'odeur de la poussière soulevée, des herbes sèches et des pierres, le goût fade des grenades, le goût sucré de la sandia, la soif, le bruit du vent chaud dans les feuilles, le vertige d'un arbre vert au milieu de la campagne desséchée.

Le taureau regardait de ses yeux morts, noirs, fixes, cette foule sérieuse et misérable qui hantait les arènes et les cafés. Son poil luisait comme le tronc des arbres, la nuit. En regardant bien on eût vu luire aussi le sang. Ce dieu sans vie portait encore la mort dans ses cornes, et ses narines, claires, luisantes, se dilataient et palpitaient dans la lueur jaune des lampes.

Personne ne faisait attention à Vicente, il alla s'asseoir à une table écartée. Avait-il tant vieilli ? Etait-il devenu si dur ? Des ombres passaient et s'effectuaient. Un vieillard aux cheveux gris, maigre comme les chevaliers du Gréco, assis tout seul sur un banc pleurait et chantait de façon discordante. Ses yeux étaient rouges, ses paupières blessées, la barbe avait envahi son visage. Il se lamentait, selon une plainte monocorde, telle qu'aucun musicien jamais ne la pourrait capter... Ses mains se fermaient jusqu'à n'être plus que deux poings minuscules qui frappaient tour à tour ses genoux et le bois du banc. Par instants, il se levait, lentement, très lentement, et comme s'il se préparait à un rite, marchait vers le mur, la main droite tendue en avant. Parmi tous ces toreros guindés dans leur habit de lumière devenu jaune, parmi toutes ces photos tombées en lambeaux, il découvrait enfin le visage qu'il cherchait : Belmonte ou Joselito, son idole ; alors, s'approchant, il baisait avec une dévotion, une douceur incroyable, la vieille carte postale fanée et parlait à voix basse à celui que le taureau avait tué, comme pour le consoler d'être mort, comme pour lui faire prendre patience. On n'en finit pas de mourir.

« On n'en finit pas de mourir ». C'est ce que pensait Vicente. Durant ces derniers mois il avait cru que quelque chose était cassé en lui, tout peut-être, mais voici que ce grand sursaut de vie des agonisants le secouait tout entier.

Il eût voulu boire cet instant, l'épuiser, mais il ne pouvait tout voir, même en tournant souvent la tête. Il comprenait soudain Picasso. C'était vrai : certains visages avaient les yeux déplacés, la bouche étirée d'un seul côté, la vie et la guerre, les blessures et le souffle de la mort avaient tout déformé. Lorsque

l'un de ces hommes chantait, son masque se défaisait, se recomposait de façon monstrueuse. Antonio le premier reconnut Vicente. Il ne dit rien. C'était naturel pour lui que Vicente soit à nouveau là, tout proche. Mais il prit son verre et alla s'asseoir auprès de celui qui, dans la jeunesse, avait été son ami, son frère.

Antonio avait bu plus de vingt copitas d'eau de vie, et il chantait, presque en confidence, tout bas, pour Vicente seul, peut-être... Il ne pouvait faire, pourtant que l'émotion parfois l'emporte. Son regard se voilait, reculait, inlassable, comme s'il regardait en-dedans. Et c'est Vicente qu'il regardait ainsi, au fond de leurs rêves, au temps le plus pur. Ses paupières se plissaient, frémissaient. Des nuits et des soleils se roulaient derrière ses yeux noirs, embrumés. Peu à peu l'obsession du rythme l'envahit tout entier : Vicente ne dit rien, et il avait mal : Antonio n'avait plus qu'une jambe. De son pied valide, il frappait le sol, d'un bruit sec comme celui de ses béquilles sur la pierre des rues, la nuit, lorsqu'il retournait chez lui. Jadis il dansait lui aussi...

Mais la danse n'était pas morte, comme n'était point mort le taureau noir, la danse courait avec le sang d'Antonio dans ses veines, et battait au rythme du Martinete.

Il était assis, mais son buste se gonflait, et il semblait qu'il allait se lever sur son unique jambe. Il tremblait tout entier et sa jambe coupée remuait seule... Les paroles du chant s'accordaient avec sa peine. Seule la douleur chante. Parfois sa voix montait, un ton trop aigu. Quelque chose se brisait en éclats. Les joueurs de dominos levaient la tête, un domino roulait sur le marbre, un verre tombait.

Certains alors ne purent s'empêcher de se lever, de se rapprocher, de faire cercle autour des deux amis. Là aussi c'était « la hora de la verdad » l'heure de la vérité.

Vicente frappa de son poing la table de marbre, si fort qu'il l'ébranla tout entière et le plancher déjà résonna de ses pas immobiles, de son rythme inlassablement repris, répété, enfoncé comme un clou dans le bois. Crucifiées au sol toutes les mauvaises ombres, enfuies toutes les douleurs ; les yeux riaient, les lèvres embrassaient l'air.

Une femme que personne ne vit était entrée.

Un homme s'avança, son chapeau à larges bords, faisant une ombre sur son visage.

— Ola Vicente. Tu es revenu ? Pourquoi ?

Vicente fit un geste — enfin un geste large — qui voulait dire : « Pour cela ».

L'homme le regarda avec des yeux tristes. Les yeux de ceux qui ont vécu avec les taureaux.

— Tu as abandonné le métier, Vicente ?

— Oui.

— Moi aussi.

Jésus était banderillero mais il avait quitté les courses, lorsque son ami, l'autre banderillero avait été tué à côté de lui. Il avait vu comment la corne entrait dans le corps, comment le corps tournait autour de la corne et comment le visage conscient, immobile, ruisselait de douleur.

Antonio buvait l'eau ardente, lui aussi selon son rite, même si cette eau un jour devait le faire mourir, après le cri de son chant. Il buvait l'eau blanche, claire, vivante, et un mot revenait, toujours le même : « la *pureza* » la pureté. Il n'y a que la pureté ». Ses lèvres trop rouges et fendues d'une cicatrice sculptaient ce mot lorsqu'elles le prononçaient, et tandis qu'il chantait c'était bien la pureté dans ce café sordide pareil aux salles de garde des prisons, c'était bien la pureté qui volait et battait des ailes contre les murs, telle la colombe qu'il appelait les mains jointes.

« Toi ma colombe, cette nuit-là, tu fus ma colombe... »

Ce fut à cet instant que Vicente *la* vit.

Que pouvait faire une femme seule dans ce café où l'on n'admettait que les hommes ?

Elle était debout dans un angle de la pièce et il la reconnut tout de suite. Elle n'avait pas changé, ou du moins, ils avaient changé ensemble, et leurs visages à tous deux étaient marqués des mêmes rides, que la musique, le chant et les ombres remuées, accusaient ou effaçaient. Il avait envie de se lever, de s'approcher d'elle, de lui parler. Il chercha dans sa mémoire ce qu'il pouvait trouver de plus simple. Il regarda ses mains vides.

Antonio chantait :

« Ven acà remediadora...
Y remedia mi dolor »
« Viens ici, guérisseuse
Et guéris ma douleur ».

C'était la « Petenera » que Maria chantait jadis lorsque Vicente avait envie de danser dans le soleil, sur le seuil de sa porte.

« Al pié de un árbol sin fruta
Me puse a considerar... »
« Au pied d'un arbre sans fruit
Je me mis à penser...
Combien celui qui ne peut rien donner
A peu d'amis. »

Il regarda ses mains nues ; que pouvait-il offrir à Maria ? Désirait-elle encore qu'il tende vers elle ses bras ? Il but une gorgée d'eau ardente et eut envie de danser.

— Qu'on apporte une guitare !

Alors, au fond de l'ombre dorée, le corps de Maria bougea comme un arbre secoué de vent, puis disparut. La porte du café claqua. Derrière la vitre, la silhouette cassée de la femme s'effaça.

Il y eut un grand silence, et Vicente entendit dans la rue pavée de cailloux, un bruit de pas s'affaiblir, légers, comme ceux d'une bête craintive. Il eut tout à coup l'impression d'avoir été plongé dans un monde obscur, irréel, dont il remontait enfin avec un sentiment de frayeur.

Tous le regardaient.

Antonio mit la main sur son bras.

— Tu ne savais pas ?

— Depuis la mort de Manuel, son mari.

Vicente eut deux sursauts.

— Son mari ?... Mort ?

— Tué, dans un jardin.

Vicente ne pouvait pas comprendre.

— Maria est devenue folle. Toutes les femmes la craignent. Un jour elles la chasseront du village.

Il y eut un temps. Les mots ne passaient pas.

— Elle est comme une fille, sans honte. Les autres ne veulent plus regarder son visage.

— Que faisait-elle dans ce café ?

— C'est son refuge. Près de nous. Nous ne lui disons rien. Mieux vaudrait qu'elle parte, si elle pouvait encore se mettre en route. Elle porte un enfant, elle ne sait même plus de qui est ce petit. Elle mourra. L'enfant mourra aussi.

Vicente tout à coup n'avait plus peur. Leur lointain, leur pâle amour passé, comme une lampe sur la mer s'engloutissait, reparaissait, tremblait; mais il était là, pourtant, toujours immobile. Que Maria ait épousé Manuel, puis qu'elle se soit donnée par désespoir, à n'importe quel homme, pour retrouver le seul bien de la terre, le seul feu, la seule paix des corps, tout cela importait peu.

A l'aube il partirait, son ombre sèche couchée à ses pieds. Maria le suivrait, si elle le voulait.

Vicente alors se leva et dansa comme il n'avait jamais dansé, pour la dernière fois.

« On peut m'ordonner de servir Dieu et le Roi,
mais aucune loi.
Ne peut m'empêcher de t'aimer ».

Puis ,il sortit dans la rue brillante de lune.

*
* *

Maria était assise sur les galets au bord de la mer, ses genoux repliés sous elle. Vicente s'approcha et s'assit derrière elle, un peu en retrait. Les mains de Maria jouaient avec les cailloux, ses yeux contemplaient la mer.

« Elle n'est pas folle, ce n'est pas vrai. » Elle n'avait pas le

regard vide qu'ont les êtres dont l'esprit s'est égaré. C'était un regard comblé. Le monde qui la comblait n'existait que pour elle seule ; les femmes, jalouses, pourraient toujours hurler comme des chiennes, leurs cris jamais n'étoufferaient ce brasillement de joie qui brûlait le corps de Maria. Elles ne détruiraient pas cet univers, elles n'en avaient pas le pouvoir. C'était un univers réel, pas une fiction, pas un rêve : une certitude comme la rumeur de mer roulant les galets blancs.

Maria avait été la mieux-aimée. Elle avait eu de Manuel trois fils qui avaient grandi comme des arbres. Ils étaient partis loin d'elle, ou du moins, avaient cru partir, car rien ne pouvait les arracher à Maria. Et maintenant, la mort de leur père même n'avait pas tari la source de vie. Maria attendait un autre enfant, bien qu'elle ne soit plus jeune.

Il n'y avait pour elle qu'un seul mal : quitter le village, quitter le jardin où Manuel jouait de la guitare, et la mer, et le clan des hommes et l'ombre chaude des barques sur la plage ; s'en aller toute seule. Elle n'en avait pas le courage.

Quand elle sentit que Vicente la regardait ses mains lâchèrent les petits cailloux avec lesquels elle jouait, et elle renversa un peu la tête en arrière.

— Tu es revenu, dit-elle.

Ce fut tout. Sa main gauche se leva et se mit à lui caresser doucement les cheveux comme si elle avait caressé la tête de l'un de ses fils.

— A l'aube je partirai, dit-il.

Maintenant, Vicente n'avait plus peur. Il regardait ce corps alourdi, déformé, ces mains trop pâles et ces longs cheveux sur les épaules maigres. Il sut que la paix était là. Il revenait vers Maria, les mains nues, ainsi qu'un compagnon de chemin qui a tout laissé sur la route. Mais ils iraient ensemble habiter un autre village, aussi calme, aussi blanc que celui-ci, aussi perdu dans le halètement de ses vagues.

Elle était là, appuyée contre lui, elle avait confiance. Tout était simple. Il sentait qu'il n'avait qu'à ne pas bouger, et il en serait toujours ainsi. Elle ne lui demanderait pas qui il avait aimé, ni ce qu'il pensait. Lui ne chercherait pas à savoir qui elle croyait voir à sa place.

L'aube tremblait sur la mer, lorsqu'ils s'éveillèrent. Il se leva, lui tendit la main. L'amour élargissait enfin tous ses gestes. Lorsqu'elle fut debout, elle se haussa sur la pointe des pieds, et lui donna un baiser. Elle avait les lèvres fraîches et salées. Il sentit son enfant entre eux, comme une flamme.

Elle s'appuya sur son épaule et ils sortirent du village, sans hâte, sans se retourner.

MARTINE CADIEU.

Et les ténèbres couvriront son nom

Ma grand-mère était veuve et autoritaire. Elle s'habillait toujours de noir, plus par goût que par piété pour mon défunt grand-père. Elle avait un visage blanc, à peine ridé aux commissures des lèvres et quand elle me fixait de ses yeux gris, je me sentais aussitôt coupable, sans bien savoir pourquoi.

J'avais neuf ans et connaissais déjà l'ennui. Sur le mail de la petite ville, des gamins, aux poches déformées par les canifs, les pelotes de ficelle et les billes, se bagarraient dans un bruit de galoches et de cris. Je n'avais pas le droit d'aller jouer avec eux; je ne devais ni me salir, ni me fatiguer et les deux choses étaient si bien liées en mon esprit que toute activité me paraissait menaçante. Entouré par tant d'interdits, je profitai de la seule liberté qu'on m'offrait : celle de la lecture. Je devins peu à peu indifférent à toutes autres choses.

J'avais bien des camarades de mon âge. Ils me ressemblaient, et je n'aimais pas leur compagnie. Ma grand-mère me traînait derrière elle quand il s'agissait de rendre visite à leurs parents. L'inévitable cérémonial me pesait sur le cœur tandis que nous allions vivement à travers les rues ; le goûter, biscuits et lait, sous le regard des mères et des tantes, et surtout les compliments de la maîtresse de maison sur ma bonne tenue !

— Mon Dieu, soupirait alors ma grand-mère — et je sentais déjà mes oreilles virer au rouge — ne vous y fiez pas ! Si vous saviez combien je dois lutter pour que cet enfant soit à peu près possible ! Ah, si ma pauvre fille le voyait... Figurez-vous que l'autre jour...

Suivait quelque anecdote oubliée qu'elle présentait de la façon la plus défavorable. Dans les regards concentriques, je lisais le blâme et la curiosité apitoyée. Alors, ma grand-mère ayant suffisamment joui de mon air contrit, me caressait les cheveux et concluait :

— On les aime trop ces enfants !

L'épreuve était finie ; j'allais avec les autres enfants me promener dans les allées tristes du jardin. J'en voulais à tout le monde, et l'humiliation me faisait prendre en haine les buissons raides et les ridicules parterres de zinnias et de géraniums.

Les jours sans « visites », je grimpais sur le toit de la resserre à outils. Les tuiles étaient chaudes ; j'apercevais de mon perchoir les jardins voisins et j'avais l'impression d'être un explorateur, ou la vigie d'un navire. Je lisais jusqu'à ce que les tuiles deviennent fraîches sous moi ; il était temps de rentrer. En me lavant les mains au lavabo du rez-de-chaussée, je sentais l'odeur du potage au cresson. Elle me levait le cœur. Chaque soir, au dîner, je devais finir ma grosse assiettée, sous l'œil gris que je redoutais. Un papillon de nuit se cognait aux vitres ; l'estomac serré, je regardais vers les traces blanches des allées et les grandes ombres des arbres. Chaque cuillerée me demandait un véritable effort. Les grillons chantaient dans l'herbe, je ne pouvais jamais les voir. Combien d'années faudrait-il avant que je sois un homme et que tout cela change ?

Les seuls événements de la ville étaient les mariages, les baptêmes et les enterrements. Ma grand-mère, en tant que veuve du notaire n'en manquait pas un. J'aimais les enterrements parce que tous les gens y portaient des vêtements sombres et trop étroits ; ils essayaient de prendre l'air triste. Les veillées mortuaires m'impressionnaient davantage : on avait toujours le sentiment que quelque chose allait se passer ; je m'efforçais d'imiter l'air digne des amis de la famille et je me sentais très important. Je me souviens du filleul de mon grand-oncle : il avait cinquante ans et, dans la mort, avait conservé son air grognon.

Ces occasions, qui plongeaient ma grand-mère dans une vive activité, détournaient son attention de moi. Je descendais retrouver Jeanne à la cuisine. Elle était chétive et louchait, ce qui me gênait un peu. Je m'imaginais, je ne sais pourquoi, qu'elle souffrait de cette disgrâce ; en vérité, c'était une femme active et gaie, aussi peu tourmentée que possible. Le manque de beauté me semblait être la pire des choses et je le ressentais comme la plus cruelle injustice.

— Aujourd'hui, c'est la vieille madame Jouffroy qui a passé, — me racontait Jeanne — vous savez, la mère de l'institutrice ?

Alors je m'étonnais avec elle :

— Elle était si gaie, si sociable ! On n'aurait jamais cru que cette sacrée pneumonie allait l'enlever ! Il paraît qu'elle ne s'est rendu compte de rien...

Je cherchais à retrouver quand je l'avais vue pour la dernière fois. « Tiens, m'avait dit ma grand-mère, va porter ces confitures chez Mme Jouffroy et dis-lui que je n'irai la voir que demain. Sois poli, surtout ! »

Inexplicable disparition qui conférait aux morts une grandeur qu'ils n'avaient jamais possédée vivants. Je n'en ressentais nulle émotion, sinon cette curiosité que je m'efforçais de dissimuler par intuition.

Jeanne n'était jamais émue bien longtemps. Elle soupirait, rangeait ses casseroles en disant :

— Allons, nous sommes encore là, Dieu merci !... Il ne faut pas que j'oublie d'aller chercher les poireaux pour le dîner.

Et je me demande si elle n'était pas réellement heureuse ; le marché, la cuisine, les colères de ma grand-mère, et cette menace lointaine de la mort, une mort sans raisons, comme la vie. On mourait beaucoup dans mes livres d'aventures, mais je sentais que ce n'était pas la même chose ; déjà, je perdais confiance en ce monde trompeur, où il se passait des choses...

Après le dîner, on parlait de la morte. Jeanne écoutait l'inévitable éloge qu'en faisait ma grand-mère, qui concluait en disant qu'il ne faut jamais manquer la messe, être sage et ne pas salir ses vêtements. Mais je préférais penser à cette vieille dame potelée qui me donnait des pastilles de menthe et oubliait toujours ce qu'elle était sur le point de dire. Quand je l'ai vue sur le lit de soie grenat, orné de pompons, elle me parut bien plus grande et bien plus maigre. Son visage rieur s'était creusé, et ses lèvres gourmandes se plissaient sur ses gencives.

— C'est parce qu'elle n'a plus son dentier, avait chuchoté ma grand-mère, comme pour elle-même. N'oublie pas ta génuflexion, me lança-t-elle aussitôt, comme je me demandais ce qu'on avait fait du dentier... J'avais du mal à dire le Notre Père dans l'ordre, tant j'avais de pensées me traversant la tête, pour disparaître, Dieu sait où ! Je m'apercevais, à ma grande surprise, que j'avais déjà oublié comment était Mme Jouffroy. Je ne pouvais plus me la représenter que raide et pâle, entre deux rangées de cierges. Elle était pareille aux statues de gisants de mon livre d'histoire, et il lui manquait seulement le chien couché à ses pieds.

La mort était une aventure. Elle brisait l'enchaînement des dîners monotones et des lendemains calmes, qui s'étendaient à perte de vue devant moi. Comme mes livres avaient tous une fin, je pris de plus en plus d'intérêt à l'existence des autres. J'étais timide et tendre et cherchais par là à gagner leur affection et à vaincre ma solitude. J'étais affreusement impulsif. Parfois, j'oubliais la sévérité de ma grand-mère, et sans me demander ce qu'on pouvait penser, je me jetais dans ses bras. Tandis qu'elle discutait menu avec Jeanne, je me serrais contre elle, le corps raidi. Je me souviens encore du grain brillant de sa robe de faille grise et des petits boutons ovales qui me râclaient la joue sans que j'y prisse garde.

— Tu m'aimes, dis ? lui demandais-je.

Aussitôt prononcés, il me semblait que les mots flottaient un instant autour de nous, puis se diluaient dans l'air indifférent. Je baissai la tête, honteux de ma tendresse inquiète.

— Mais oui mon petit ! répondait-elle... va donc jouer au jardin !

Elle était agacée de me voir errer comme une âme en peine à travers la maison. Mais il lui arrivait de me prendre le menton et de plonger son regard dans le mien.

— Petit fou ! disait-elle d'une voix basse et moqueuse. Comment te sens-tu ?

Elle glissait les doigts entre mon col de chemise et ma nuque pour voir si je n'avais point la fièvre. Je me sentais brusquement heureux. La sollicitude de ma grand-mère me rassurait. J'étais égoïste au point d'avoir besoin de l'inquiéter pour être consolé. Elle était pour moi la sévérité et la tendresse tout ensemble. Mais je savais qu'elle ne manquerait jamais au pacte qui nous liait : je devais être sage et elle, me protégeait des mille dangers que la nuit ou la tristesse faisaient naître dans mon imagination.

Il pleuvait. Jeanne reprisait dans la cuisine et je lisais. Il devait être près de cinq heures. Tout à l'heure j'irais m'acheter quelques caramels à la confiserie, sur la place du marché. Il pleuvait et j'avais encore deux chapitres avant de finir mon livre. Les deux géraniums de Jeanne poussaient leurs feuilles flétries près de la fenêtre. J'étais chargé de les arroser et j'oubliais très souvent. Jeanne, qui n'oubliait jamais rien, aurait pu le faire, mais je crois qu'elle n'aimait pas plus que moi les géraniums et se désintéressait de leur triste aspect.

Ma grand-mère fit irruption dans la cuisine, tenant à bout de bras son parapluie qui égouttait. Elle le ficha dans le porte-parapluie en zinc, posa sur la table son grand sac de cuir et ôta son manteau.

— Devinez ce qui se passe, Jeanne ? dit-elle de sa voix trop calme.

Je flairai aussitôt quelque événement imprévu.

— Quoi donc, Madame, demanda Jeanne, rituellement.

— La petite Ferray... eh bien, ça y est !

Jeanne posa brusquement la corbeille à ouvrage sur la table et jeta un coup d'œil vif à ma grand-mère. Elle clignait légèrement son œil torve, ce qui était chez elle signe de grande excitation.

— Elle l'a perdu ? demanda-t-elle simplement.

Je ne comprenait rien, sinon que l'atmosphère s'était soudain tendue. On aurait cru que la lumière avait baissé d'un seul coup et que le froid s'était glissé dans la grande pièce carrelée. J'étais content que l'on ne fasse pas attention à moi.

— Comment va-t-elle ? continua Jeanne, après la réponse affirmative de ma grand-mère.

Cette dernière hocha la tête, ouvrit les bras en un geste désespéré, et je me sentis frissonner inexplicablement.

Je n'avais jamais vu la fille des Ferray. Elle habitait Paris et

venait rarement chez ses parents. Le colonel, un grand monsieur rougeaud, m'appelait chenapan et me laissait cueillir les pommes de son verger. Sa femme était si douce qu'on avait peine à la remarquer, mais je crois qu'elle faisait tout ce qu'elle voulait.

— J'y retourne après le dîner. La pauvre petite ne tiendra plus longtemps. J'ai peur que Monsieur le Curé ne veuille pas venir... Dans des circonstances pareilles, il est assez délicat... La pauvre enfant à l'air très effrayée mais elle ne dit rien... Elle est très courageuse.

Avec un soupir, ma grand-mère ajouta :

— C'est terrible pour les parents !

Comme son regard se posait sur moi, je baissai la tête ; j'étais confus d'avoir été surpris à écouter.

Le lendemain soir, elle sortit sa robe de serge noire, fermée par des boutons de jais, et les inévitables accessoires : châle, gants, missel et chapelet...

Il pleuvait toujours quand nous sortîmes par la rue pentue, afin de nous rendre chez les Ferray. Les grandes flaques découpaient des petits morceaux jaunes de lumière. Ma grand-mère se taisait et veillait à ne pas tacher ses bottines brillantes. Il n'y avait pas de draperies devant la porte de la maison, comme si la mort était passée à la va-vite, un peu honteuse. La vieille Adélaïde nous ouvrit aussitôt, et madame Ferray se précipita vers nous, le visage décomposé. Elle balbutia quelques mots et entraîna ma grand-mère dans le salon ; la porte se referma devant mon nez ! Le vestibule sentait la cire et les confitures. Adélaïde me prit par la main :

— Elle est là-haut, la pauvre petite ! Ah mon Dieu ! soupira-t-elle en étreignant son tablier.

C'est alors que j'aurais dû fuir sans me retourner. Mais on sait toujours tout trop tard.

— Dire qu'elle n'est revenue que pour cela !

Je demeurais silencieux car elle parlait pour elle seule, et je ne voulais pas attirer l'attention.

— On peut dire qu'elle en a vu. Trois jours comme cela, c'est l'enfer...

En montant l'escalier, je sentis l'odeur des cierges, pareille à celle des arbres de Noël. La chambre était sombre et tiède, comme si l'atmosphère était particulièrement dense. La jeune morte, étroite et légère, pesait à peine sur le lit de satin rose. Je me sentis brusquement en confiance, comme auprès d'un enfant que j'aurais connu depuis longtemps. Ses mains étaient repliées contre sa poitrine, en un geste de défense à jamais figé. Je ne compris pas tout de suite la raison de mon émotion ; je n'avais jamais vu une si jolie jeune fille ! La surprise me tint immobile

et raide, aussi gauche qu'un fiancé qui fait sa cour pour la première fois.

Adélaïde se balançait d'avant en arrière et me gênait par ses sanglots. Un cri monta de très loin, du rez-de-chaussée.

— Oh, quelle tragédie ! Quelle tragédie ! répéta-t-elle. Cette pauvre Madame... pourvu que Monsieur...

Je ne me rendis pas compte de sa sortie. J'étais agenouillé au bord du lit, les mains à plat devant moi. Je me sentais tout engourdi et je ne sais combien de temps je passai ainsi dans cette chambre mortuaire. Ma joue s'appuyait contre la courte-pointe toute tiédie par ma respiration. Le plancher était marbré de grandes taches mates, comme si on l'avait frotté à grande eau.

Je dus m'assoupir ; en relevant la tête, je retrouvai le profil de la jeune fille, l'ombre bleutée de ses narines et le pli de sa lèvre supérieure. Ne l'avais-je pas toujours connue ? Elle gardait les yeux fermés. Est-ce qu'elle était morte ainsi, ou bien les lui avait-on fermés après ? Etait-ce possible ?

Toutes ces questions glissaient pêle-mêle dans mon esprit, comme au second plan. Une gêne croissait en moi, dont j'ignorais encore les causes... j'avais chaud et cela sentait drôle... une odeur qui me rappelait, oui... c'est cela : le jour de ma fête, le poulet que Jeanne avait égorgé ; de son cou entaillé coulait un filet de sang rouge dans une tasse blanche. C'était la même odeur qui se levait sous celle des cierges et de l'encaustique. Arbre de Noël et propreté n'effaçaient pas l'odeur du sang.

Je voulais la voir ouvrir les yeux. Ce désir devenait si puissant en moi que je ne doutais pas de le voir se réaliser. Plus rien n'existait en dehors de cette forme étendue. Le monde des jours tristes, des dîners trop longs et des jeux solitaires, avait glissé, très loin, je ne sais où. Je ne sus que longtemps après, que ces instants de silence avaient été les plus heureux de mon existence. Mais bientôt une boule gonfla dans ma gorge ; je poussai un gémissement rauque. J'étais l'amoureux qui prend conscience, dans le même instant, de la réalité et de la fuite inexorable de son amour. La confiance, la tendresse et la joie qui m'envahissaient à contempler son visage se mêlaient d'un désespoir croissant. Je me redressai un peu, sur un genou, avançai lentement mon visage pour poser ma joue contre la sienne. La flamme des cierges, à la tête du lit, palpita de mon audace. Comme cette joue était glacée. Tous les morts étaient ainsi lorsqu'ils nous quittaient, mais j'aurais cru que pour elle, il n'en serait pas ainsi. Ceux que nous aimons peuvent-ils subir le sort commun ? Je restai immobile, le cœur percé par le froid, et mes lèvres proches de ce creux, sous l'oreille, où bouffent les cheveux fins. Je sentais déjà son visage devenir tiède.

Au rez-de-chaussé, une porte se ferma comme un coup de

tonnerre. Les régions vagues où j'errais avec elle, firent place à la maison des Ferray, tristement bourgeoise. A l'idée que ma grand-mère allait franchir cette porte, je me sentis en proie à une violente colère. Déjà des pas montaient l'escalier. On allait m'éloigner ! On allait l'emmener, seule, dans cette caisse noire où j'avais vu partir avec indifférence tant de laids vieillards inutiles. J'aurais voulu crier que c'était une erreur... La porte s'ouvrit. Une dernière seconde me restait et je gravai en moi ce visage délicat, lointain, à jamais perdu.

Je sortis de la pièce, le cœur écrasé par une pierre tombale.

La porte du petit salon, en bas, était entrouverte. Un bruit de sanglot montait. Ma grand-mère passa tout contre moi, l'air grave, et le pan noir de sa robe me balaya le visage. Je m'étais assis sur une marche. Adélaïde la suivait, hissant son vieux corps fatigué.

— Quel malheur, Madame... Monsieur ne s'en sortira jamais. Comment pourra-t-il oublier ? Lui qui l'aimait tant !... Elle était, toute droite, près de la porte. Il a dit : « tu n'es plus ma fille, je préférerais te savoir morte. ». — « J'aurai mon enfant, a-t-elle répondu, même si je ne dois jamais vous revoir. Je vous hais. » Oh, madame, une fille qu'ils avaient toujours aimée plus que leur vie ! Comment une pareille chose est-elle possible ? Quand elle était petite, vous rappelez-vous...

Leurs pas s'éloignèrent dans le corridor. Il n'y avait pas la paix des morts dans cette demeure ; j'aurais voulu poser des questions, mais je ne savais pas lesquelles.

Un peu au-dessous de moi, Mme Ferray passa rapidement, une bouteille à la main et s'engouffra dans l'office. Des gémissements et des pleurs venaient du salon ; où donc se trouvait ce grand monsieur rougeaud qui me traitait de chenapan ? Je me rencoignai en un mouvement de surprise et de défense lorsque je le vis sortir du salon. Il titubait et tendait les bras, comme un aveugle qui craint de se cogner.

— Germaine, Germaine ! supplia-t-il.

Mme Ferray fut immédiatement à ses côtés. Elle lui prit le bras. Il vacillait.

— Je t'en prie, Fernand, calme-toi. Ce n'est pas ta faute.

— Il faut que je lui dise... laisse-moi y aller. Il le faut... Il criait fortement ; ses yeux étaient rouges ; il avait mis sa veste tout de travers. Il fit mine de monter l'escalier et je fus pris de terreur.

Mme Ferray, soutenant cet homme vigoureux qui pleurait comme un petit enfant, l'entraîna vers le salon. Je n'entendis plus que des cris, ridicules et monotones. Puis elle reprit :

— Calme-toi !

— Je les ai tués, tous les deux, ma fille et son futur enfant ! Dis-moi, c'était peut-être un garçon ?

— Il est trop tard, n'y pense plus.

— Trop tard, reprit-il d'une voix telle que j'eus brusquement envie de vomir. — Non, il faut d'abord qu'elle me pardonne... Sinon, plus rien n'est possible...

— Mais elle te pardonne, puisque je te le dis... tu as cru bien faire...

— Non, je n'ai pensé qu'à ce qu'on dirait... elle a ouvert la porte... Il faut que je la rattrape avant qu'elle sorte... Je ne veux pas que ma fille parte à jamais sous la pluie... Ce n'est pas prudent dans son état... Il faut lui dire de rester. Après tout, nous garderons son enfant... Germaine, crois-tu qu'il lui ressemblera ? Souviens-toi comme elle était jolie et sage ; nous en étions si fiers...

Puis ce fut le silence et je me sentis suffoquer d'angoisse. Leurs voix étaient si chargées de choses insoupçonnées... A présent le vide et le froid se glissaient d'une pièce à l'autre ; brouillard d'automne qui s'infiltre partout... Je vois les marches de l'escalier, noires et polies... elles sentent l'encaustique, mais il y a une autre odeur derrière... la courtepointe rose se creuse sous mes coudes et la jeune fille semble sourire... Elle était si jolie, petite fille... nous aurions pu nous promener dans les jardins tristes et toutes les couleurs gaies auraient frémi à notre passage... Oh, je voudrais qu'elle ouvre les yeux et me prenne par la main...

L'étau se resserrait autour de mon front. Il était si difficile de respirer. L'air coulait en plomb brûlant. Tout s'arrêtait et se taisait autour de moi, et j'étais sûr de sombrer dans la tempête qui se levait. Je voulais bouger, puis j'oubliais même ce désir. Il me semblait avoir toujours vécu dans cette maison funèbre, où veillaient les cierges à l'odeur d'arbre de Noël. Assis sur les marches, je voyais se dérouler, dans l'ombre de l'escalier, un affreux spectacle que je ne pouvais ni interrompre ni fuir.

Je me retrouvai dans la rue, courant à toutes jambes. Mais je savais que la chose était sur mes talons ; je ne pourrais pas la fuir. Il pleuvait, comme le soir où la jeune fille s'était enfuie dans les rues. Où était-elle partie à présent ? Notre maison était sombre. Jeanne l'avait quittée et la cuisine était gonflée de silence. Le gros poêle, dans le coin, luttait contre l'ombre et le froid. Je m'assis tout contre, sur le petit banc de mes lectures solitaires. Je me dis qu'elle avait fermé les yeux pour toujours ; il était trop tard pour tout, à présent, même pour grandir. Alors seulement, comme ma tristesse s'effaçait, je me mis à pleurer...

ANNE WALTER.

POÈMES [1]

CONSTRUCTION DU SOMMEIL

Vastes éboulis sans royaumes,
matrices
où s'agitent lémures et sylphes de l'étain,
tes cavernes
abritent une dormeuse aux grâces musiciennes.

Tu me quittes, et ta bouche murmure encore mon nom,
le lit où nous sommes grandit à perdre-cœur. J'appuye mon front à des forêts mouillées.
Mes mains parcourent la mer parmi les vagues, les algues,
mes mains croisent les tiennes dans l'infini des draps, et le monde s'éveille autour d'un corps si tendre qu'il est le tien.

Tous les ruisseaux du monde respirent par ta bouche.
Les objets familiers te regardent dormir.
Ce qui les nomme en toi brûle ces voiles bleues où passent les étoiles, où s'amarre l'espoir.

Que fais-tu de toi-même, dormeuse, quand je t'aime ? A quel sortilège confies-tu tes doigts ? et pourquoi tout ce corps, qui palpite et se tend, dit pour toi ton amour, et te pousse à l'éveil ?

Dors !

Que les varechs du deuil ignorent tes sentiers !
Les murs, quand tu reposes, s'ouvrent au vent des étoiles de mer.
Je ne sais tant je t'aime si j'aime ton sommeil, ou si la terre n'est pas, aux paumes de mes mains, le même oiseau peureux que me confie ton cœur...

(1) « La Table Ronde » reçoit, au long de l'année, un nombre considérable de poèmes inédits, de poètes connus comme de poètes qui n'ont pas encore publié. Nous avons tenu à présenter à nos lecteurs une sélection — sans que ce choix comporte la moindre idée ou de jugement ou de palmarès — des poèmes reçus depuis un an. On y trouvera représentées toutes les disciplines et, à côté de noms qui illustrent la poésie depuis dix ou quinze ans, des jeunes dont ce sont les premiers pas et les premières promesses.

Le sang a toujours les mêmes paroles, et toujours fuit l'homme, et toujours se ressemble,
va plus vite que l'eau, s'allie au poignard qui triomphe, s'abreuve, surgit, devient le même sang.
Aux arènes des cris, l'homme s'ébauche, cape fusillée... Car tout ne fut ni mémorable ni facile.

Te souviens-tu d'une lente route d'enfance ? La forêt toute entière était un chant profond. Les fanfares du ciel l'éclaboussaient de feu.
De taillis en taillis, ton chemin te parlait à voix basse. Par delà les broussailles un sillon maigre charmait les sangliers.
Ton visage lisait à même l'eau de l'aube. Dans ta chambre, la lavande reposait entre les livres, et déjà tu pressais la révolte contre ton corps saignant, déjà la rivière était ta seule amie.

Un jour, une fille fut ta proie, consentante et triste. Sa poitrine était vide, et ses cheveux de seigle te remplirent de faim et de honte, de poings fermés, de dévotion...

Je te revois, fillette ! Ton corps était épris. Ta bouche est amère, ta bouche n'a plus de lèvres.
Tu devais mourir sous des bottes sinistres. Je me souviens de toi. Je me souviens de toi, alors que celle que j'aime repose entre mes îles.

Du fond de tant d'années accumulées, de tant de meules, de tant de mitrailles,
regarde ces visages, contemple ces regards, qui te fêtent, t'honorent et te vêtent de fer !

Les mains libres, tu émerges du songe.

Les yeux ouverts, tu nommes qui tu aimes.

Un nom, un seul, devant les portes de la vie...

Demain, pierre éboulée, roc chu, fleur de neige,
tu l'aimeras toujours celle que tu aimas, cette lente caresse de tes paupières tout au long de son corps.

Demain, brise saline, les éperviers livreront duel à l'ombre, et dans la forêt gémissante, les arbres se préparent au voyage...
Demain, collier des montagnes au cou,
je ne veux pas mourir entier, lorsque les hommes vivent ! Je ne crois pas aux morts, alors que j'ai mon nom et tes lèvres
pour me défendre.

Je veux que mes mots soient fraternels !

Je veux que les chambres se couvrent de fenêtres ! que le givre de l'amour étoile les sources de la joie ! que les grands reptiles de la géologie se vêtent de sourires !
je veux que demain soit miroir de feu, eau vive du bonheur !

Dors !

Mes bras sont un océan de calme. Sois une fleur offerte. Que tes doigts prennent racines au plus léger de la nuit !

Oh ! silencieuse ! je te voudrais toujours ainsi comme une clairière blanche...

Là-bas, les oliviers sont si lumineux que les agaves hurlent ! là-bas, la mer immobile parle encore de nos amis perdus ! Blessé de la ceinture à la gorge, le torero s'effondre entre les cuisses humides de la nuit...

Là-bas, les pins soutiennent le ciel, et les hauts chemins passent sous l'aboi des chiens, vont vers les champs de mimosas et de grenades...
Blanche lune, parmi le vent armé de poignards ! blanche lune, alliée du rebelle, amante du partisan, repose l'amidon de ta mantille contre l'enclume de mes mots !...

Ton corps, lentement, navigue sans me voir, dans le sommeil.
Je suis le fleuve qui t'emporte, cargaison chaude de feuilles.
A droite, à gauche, les rives sont des mouchoirs de mouettes.
Dormante, tu cours entre l'orage de mes poèmes. Les ronces du langage s'enchevêtrent à tes cuisses. Les épines de ma voix mordent ta chair la plus secrète, la plus offerte.
Dormante, tu bondis des halliers du sommeil. Et un seul mot triomphe : je t'aime.
Seul étendard victorieux sur tant de songes : je t'aime.

Qui ne tremble au portique de l'ivresse ? Qui ne hurle de joie aux rives d'un corps sauvé, d'un cœur vêtu de seins dressés, de lèvres ?
Là où mon front se pose, le bivouac de la joie consume ton sang !

J'ai déposé pour toi le harnachement guerrier, la révolte repose au plus tiède de ton corps nu.
La lune, avec ses espadrilles de cendres, ne nous éveille pas, ne nous sépare pas.

Visage captif de mes yeux,
dans le gel de mon regard,
tu connais la passion torride.

Dors !

Immobile surgissement, comme d'un arbre, avec toi j'ai voyagé par des épaisseurs minérales. Tu fus ma compagne de naissance.
Ton nom, je l'ai dit aux seigles qui mûrissent le soleil blond.
Je l'ai clamé. Ma mémoire est si emplie de lui que je ne sais plus de quel cristal sont mes mots, de quelles orties mes doigts...

T'aimant, je vais si loin par les routes désertes, que les villages s'éveillent à ma voix.

Donne ton corps, orchidée de mes caresses, et qu'entier il ne soit que ma salive, que mes mots !
Qu'il incarne la flèche du poème ! que le poème crée un monde dont tu sois la reine et le pain,
mon astre nuptial.

Le cavalier rebelle s'ébat entre les fleurs du thé.

Fauve de mes savanes ! Fleur de sommeil !

HUBERT JUIN.

* * *

I

POUR FAIRE UN TABLEAU

Un arbre

Un arbre, magnificence
Robuste de la ramure
Quand les feuilles, sans murmure
Etablissent le silence,

Sur la ligne d'horizon
Un arbre seul, à midi,
Vêtu de lumière dit
Le bonheur de la saison.

C'est par lui qu'un paysage
Doit son opulent prestige ;
Contre le ciel l'arbre érige
Cette force qu'il propage.

Rien que l'ombre et le soleil,
Rien que la solennité
De tout l'immobile été
Appesanti de sommeil...

Pas un oiseau, pas la trace
Révélatrice d'une aile
Ne vient trahir le fidèle
Déroulement de l'espace.

Au ras du sol que détruit
Le règne de la chaleur
Une semblable torpeur
Paraît supprimer le bruit.

L'instant se repose, unique,
Il connaît sa plénitude ;
Perpétuel il prélude
A quelle longue musique !...

Lasse, la ferme s'endort :
Les paysans, le bétail
Ont déserté le travail
Et les gestes de l'effort

Cependant qu'au jour ravie
Une suffocante haleine
Fait étinceler la plaine
Redoutable, et l'incendie !...

II

POUR METTRE EN MUSIQUE

Idylle

Sentimental et goguenard
Ton jeune rire nous accueille
Fraîche idylle, fleur du hasard,
Facile à celui qui te cueille.

La berge en amont, en aval,
Sent la friture, la framboise,
Saint-Cloud, Suresnes, Bougival —
Aux verdures de Seine-et-Oise,

Les sous-bois du dimanche soir,
Papiers gras, débris de romance,
La lune se lève : « Au revoir ! »
Un train siffle à faible distance.

Hélas que de beaux jours finis !...
Regagnez la ville, amoureux,
L'Automne a fait tomber les nids,
Le bureau demain, brève idylle.

JEAN DE LASSUS.

***

A travers terres et champs, et les labours géants des pré-chaînes de montagnes, nous avions mené notre barque vers les lieux sûrs — foré notre chemin — acheminé notre navire — misé sur l'espace.

Murés, emmurés, nous l'étions, là où se rendait un culte à la terre idéiforme, sans partage, sans mesure, sans poids — une terre encore non défraîchie, arrachée au vide. Nous demeurions inaccomplis, en retrait du hasard, jusqu'au sortir de nous-mêmes.

Un jour, Osiris parut sous des portes levées en victoires, des bateliers sautèrent des barrages et leurs remparts, puis notre nef glissa sous des herses de lumière.

Depuis nous avons miné à l'heure l'heure, la tranchée de notre voyage ; nous avons élagué des villages endormis, tailladé dans la pluie, décanté les cimetières qui coupaient la route.

Voilà longtemps que nous faisons notre voie d'eau contre terre et contre courant — nous avançons régulièrement — nous avons encore le chemin de la plaine et de l'onde, la plaine qui coule vers des ravins et les étangs qui nous barrent le passage — nous filons en travers, nous creusons des tourbillons qui s'entêtent à circuler à nos trousses.

Nous brassons des eaux pygmaliantes et inaltérables — la dureté de leur tranchant prend les navires au dépourvu.

Fuyons des lieux aussi déroutants où s'enlisent nos armures de marin. Il est d'autres espaces, d'autres hommes, d'autres courants continus — il est des fruits qui restent aux arbres et des cueillettes douces ; il est des jardins tranquilles au cœur de la matière.

Nous sommes bel et bien des échappés du temple onirique — nous avons soif tout le jour, nous ne pensons qu'aux éléments, nous sortons de leur ventre.

Demain sera non-géométrique et coïncidera exactement avec la lumière. Demain, nous atteignons les portes transverses de notre effort. Demain, ne nous effraye pas, mais nous laissera démunis.

Des suppléances, des mystères, des rassemblements, des ressemblances nous guettent. Nous sommes une fois de plus déroutés, nous étions proches d'arriver, pourtant il faut encore repousser le terme de la nuit — il est dur de veiller douze heures de lune écartelée en ses quatre coins.

D'autres abris de terre et d'architecture nous attendent au passage, mais nous saurons suspendre leur tyrannie — Foin de la pesanteur, notre assaut nous servira de clef de voûte.

De pierre à pierre, elle sera la lignée de l'effort. Déjà elle brille dans l'échappée vive de terriers rectilignes à la taille d'histoire biblique ; déjà nous passons de ce matin fluvial à la rigueur de notre équipée.

Il nous faudra savoir maintenir entre nos si fraîches, si frêles mains, la joie de la découverte — signifier à l'étendue sa liquidité, sa dureté envers nous — s'orienter sur ces distances liliales —

et puis atteindre les feux multipliés de la mer aux clairs remous, et montante et descendante...

Terre génératrice qui s'enlise, qui s'espace, qui se vitrifie, qui transparaît, qui meurt et se change en vapeur, terre malléable, corvéable, forable ; terre aux portes perforées, terre très fermée, très secrète, notre voie d'emprunt, nous t'avons traversée.

Sur tes rives retrouvées, nous prierons la mer de nous prêter son inexactitude et de nous livrer à de neuves et grandioses expériences.

NADINE LEFEBURE.

A bord de l'ANYDER, (1)
entre Paris et Marseille, septembre 1952.

***

I

CARTES

Pelouse des cartes battues — vertes ! vertes ! — arabesque étendue sur l'arcane
puis quand sonne le chiffre fatidique voici la carte retournée, la Dame de Cœur
faisant son entrée dans la salle tandis que la pendule chante une éternité d'heures.

Hélas ! le Roi de Trèfle est tombé sous la table, qui a vu les jardins au-delà de la lune...
surgit la Dame Brune qui rêve d'être blonde, aussi blonde que la Reine dont elle crie la mort.
Tout oracle est impur ! un miasme de caveau flotte autour des voyantes
— oh, sous la guimpe-aux-étoiles ces grands cadavres noirs !

Qu'un enfant héroïque à la dague de bois entraîne les sorcières dans son château d'aubépines
et sur un bûcher de ramures vivantes
qu'il les brûle d'un sourire.

II

DÉSASTRE

Autour de l'antique ossuaire s'allume une phosphorescence de hyènes.
O jardins en ruine ! débris de mirages mêlés de serpents et de fleurs.
Les songes s'abattent en folles averses de noir et d'azur
— où court dans le sable doré le fil blond des musiques ?

(1) Nadine Lefebure, qui a obtenu le Prix de la Guilde du Livre 1956, pour son premier roman, *Les Portes de Rome*, vient de publier chez Gallimard, *Les Sources de la Mer*, inspiré d'un voyage à travers terre, par canaux, écluses. Ce texte lyrique, écrit pendant une escale, sur le voilier qui menait Nadine Lefebure de Paris à Marseille, fut, en quelque sorte, le « doublet poétique » du « Journal de bord » dont elle tira son roman.

« Ariane, ma sœur... », on ne voit qu'une enfant assise au bord du désastre,
elle prononce une parole si bleue que le miroir explose dans le cœur
— quel remous de ténèbres ! adieu, petit sourire innocent, là-haut, là-haut !

Rompu de fatigue, avec ce goût de limon qui monte aux lèvres du fond de la chair
— ah, retrouver l'élan de l'immobilité !

III

MOUCHE

La mouche parut dans la chambre, d'abord importune, puis douce, moins mouche et soudain silencieuse.
Invisible, son bruit demeurait dans la tête toujours sur le point de renaître,
c'était un murmure d'étoiles fuyant sans répit dans le noir,
ô mouche, déesse volante, vermine chanteuse !

Elle vint sur la table et ce fut dans le blanc des papiers une Parque au travail,
filant quelle trame d'espoirs fabuleux et de mort ?
La chambre grandit entrouvrant sur le ciel la corolle des murs,
ô solstice d'été ! ô forêts où saignait le soleil !

La mouche tournait au milieu d'une verte chaleur
et toutes les mouches du monde chantaient dans ses ailes.

PERICLE PATOCCHI.

*
* *

I

TERRE A FOUDRE

« J'ai été déshabillé par la foudre. »
Max Jacob.

Je n'ai pas été déshabillé par la foudre
J'ai lentement pourri
Je me suis lentement écoulé
Sans colère
Sans rancune.

Je n'ai pas été déshabillé par la foudre
Dont parlent les journaux debout sur les autels,
A la page marquée d'un signet vert.

Je crois pourtant à la foudre
A son fracas de verre, à son odeur de poudre
Au mâchonnement de sucre noir qu'elle laisse derrière elle
Dans l'arroyo d'une ligne de vie.

J'ai déjà vu des incendies
Des bombardements
Des hangars pleins de christs catalans
Goudronneux et tordus, le sternum en dentelle ;
Dans une tranchée, à Orléans,
J'ai ramassé un pantalon sanglant
Et il n'y avait plus personne dedans.

Je crois à la foudre,
Qui ne m'a pas déshabillé ;
Je crois à la calcination,
Moi dont les côtes n'ont pas été fouillées
Par le yatagan de feu du texte,
Moi qui ne suis que la salive sur le pouce
De la dextre
Dont la postérité se sert pour tourner les feuillets
D'un journal mangé par les vers.
Et je me hais parfois, et souvent je suis triste
D'être un homme sans peur
Qui regarde tomber les bombes
Au lieu d'aller se cacher dans l'église de la terre,
Et qui n'a pas un frémissement de la mâchoire ou de la main
Quand un éclair se fiche en vibrant dans son ombre.

Je n'ai pas été déshabillé par la foudre
Mais je crois à la foudre parce que je l'ai vue
Comme les Saints ont vu le Christ
Déshabillé de l'homme
Comme les Saints ont vu Dieu
Déshabillé du Christ
Et parfois je me hais, et souvent je suis triste
D'être mon propre vêtement
Ma propre croix
Mon propre Père
Et mon propre journal, hélas ! sans signet vert
Et de ce que le texte en moi soit à tel point maçonné dans la texture
Qu'il n'y a devant mes yeux qu'un seul interminable mur.

Mais ce mur est vivant ! Mais de chair est sa pierre !
Mais de sang et d'humeurs est lié son ciment !
Mais le manteau visqueux qui le recouvre, ment
Puisque la sève court dans les poignets du lierre
Et qu'une forêt naît de son délabrement !

Foudre dont on a faim comme on a faim de l'Autre
Qui nous délivre d'être en ouvrant ses genoux
Mais fait au même instant qu'en l'orgueil on se vautre
De le voir abdiquer en se donnant à nous,

Puisse être ton ferment serré comme l'épeautre
Et demeurer vivant dans ce tas de cailloux
Jusqu'à ce qu'une chair étrangère à la nôtre
Au néant la disperse avec un soin jaloux.

1955.

II

A L'AINE...

Pour Roger Belluc.

A l'aine d'un hêtre blanc
J'ai vu palpiter la mousse
Comme à la fillette il pousse
Un duvet qui la surprend.

Les faînes craquaient encore
Sous le pourchas des rongeurs
Qu'une bouffée de chaleur
Congestionna l'aurore.

Et si la mort n'était pas
Ce perfide amas de ronces
Où la jambe un soir s'enfonce
Qui croyait marquer le pas ?

S'il nous fallait tout reprendre
A nos images de deuil ?
Le langage, cet orgueil,
N'est peut-être que leur cendre ?

Quel anévrisme rompu
Rendra le printemps pubère
Et quel autre délibère
De nous rayer du comput ?

Il n'en est qu'un : c'est l'affaire
D'un peu plus ou moins de sang
Et nous voguons innocents
Plus ou moins loin de l'ovaire

Ne sachant si c'est la mort
Qui nous hèle, ou bien la vie,
Quand le coucou nous défie
Du fond d'un peuplier d'or.

JEAN ROUSSELOT (1955).

***

LES PIERRES

(fragments)

I

LES FABLES

Tout ce qu'il reste d'une armée, non pas de soldats, mais de rêves,
Tout ce qui reste des esprits qui peuplaient la nuit de sabbats,
Météores du ciel tombés, moraines anciennes d'avant l'homme
près du pays de Barbe-Bleue où chaque pierre porte un nom,
Je vous salue, moi étranger.
Si, dans les landes de l'hermine
des Reines aux yeux d'eau inventaient des songes de mer,
Et si la grêle tout à coup, pour une fontaine troublée
revenait comme un chien sauvage pour les garder de l'air trop doux,
Si les chevaliers s'en allaient dans les arcanes des bocages,
Au grand galop vers les forêts où se jouait le sort des Rois,
Doucement emportés sur la Terre qui tourne,
Vous, blocs, vous demeuriez, levés par le Soleil.

Vous êtes faits pour les nuages et pour l'œil insomnieux de l'aube,
Pour jaillir hors de vos toisons à l'appel des oiseaux du jour
Et pour la main de la lumière. Vous êtes faits pour le midi
violent, surgis sur le plaisir des ronces,
Quand les abeilles les butinent et que vous, pareils à ces Dieux
Vous fécondez vos fleurs, énormes, solitaires.
Qui êtes-vous ? Une caravane empêtrée
à la chute d'un continent, avec ses grands fourgons chargés
dont les chevaux sont morts ? On les entend hennir
aux tempêtes d'automne et tout le sol résonne

du bruit de leurs sabots. Ou troupe pétrifiée, quinconce de géants,
Gardiens du seigle et des ajoncs, revenants des Noëls sans lune
Buveurs d'une fois l'an pour une mâle main,
Qu'importe la légende ! Ici les enfants naissent
D'un vieux sang de rochers et jouent dans les chardons.

II

LES VAGABONDS

Quels vagabonds venus des mers, quels chiens errants,
Quels orages roulent ici ? Dans les suaires
des baronnies, on entend hurler les impies
rabattus par les gardes-chasse. Si la pluie
crève, on les reverra fuir du côté des pierres
pour y chercher mieux qu'un abri, un faux-semblant,
Ils y seront à l'aise entre leurs Dianes et la Terre
Près du Dieu maître des tonnerres. Quel est-il ?

Ils n'ont jamais connu la Croix, où ils la tracent
avec du sang ou bien du lait. Dans le granit
ils se cachent, mais ils verdissent sous l'ondée
comme du bois impénétrable, un noir taillis
plein de bêtes. C'est vrai qu'ils vivent et qu'ils sont
nombreux, qu'on les entend rire quand les chiens jappent,
Et qu'ils se coulent dans la nuit jusqu'aux Maisons
de leur Mère, la Terre heureuse, qu'ils vénèrent.

Ils ont pour père le Soleil. Ils ignorent les écritures,
Mais ils connaissent la chaleur et le temps s'inscrit sur leurs peaux
tandis qu'ils gardent, dans le ciel, les grands étalons de leur Maître.
Ils vivent là, tapis. Nul ne les aperçoit
mais ils occupent le pays, et pierre ou arbre,
Ils sont dedans, et ils s'y tiennent, serrés et forts,
Nés de l'amour, élus de la lumière ancienne
Traqués en vain par les églises et par les meutes des piqueurs.

III

LE VIVIER

Pour l'aubépine, le chèvrefeuille, pour le lin des noces et pour
les lierres,
Pour les landiers des cheminées où dans l'odeur du goëmon
l'hiver passait avec ses guilloux et ses gaudes
et ses corneilles affamées, pour le silex et le blason,

Et pour les flèches enterrées avant les fastes éphémères
des feux follets et des manoirs, pour les indices entrevus
sur les étangs, pour les vestiges et les mares,
la connivence des blés noirs avec la meule, et le rucher
près des chênes courbés par les vents, pour les bardes
qui disent les enchantements et pour les soldats de faction,
le guet près des varechs quand la forêt s'avance,
Pour une flamme de granit, pour un secret, pour un trésor
enfoui là, dans des vases de terre noire,
Avant le bronze des grelots et pour la liesse du vivier.

PIERRE SEGHERS.

***

I

Maître du Néant, arrache ton masque.

Derrière sa sérénité, je devine l'affreux rire du désespoir.

Pas plus que l'homme ou la femme, tu ne peux assouvir mon désir.

Les auréoles de tes saints sont cercles de folie : je les ai foulées sans remords. Cette danse m'a donné le vertige. Ensuite, plus sage, j'ai vomi mes émois.

Maître du Silence, les hurlements de la terre peuplent ta demeure grouillante de papillons de nuit. Mais les fanfares de la bêtise n'affectent plus tes oreilles blasées.

Aux musiques, j'ai demandé le secret du rouet et les clefs du château.

Las ! les fées sont mortes et le soleil a séché la fontaine de Jouvence.

Maître de la Vérité, tu ne trompes que tes élus : les rues flamboyaient ; j'ai suivi une reine et quand je l'ai frôlée elle est devenue mégère. Des enfants dansaient une ronde :

Nous n'irons plus au bois
Les lautiers sont coupés.
La belle que voilà...
Ira les ramasser...

Ils se sont enfuis en pleurant.

Maître de la Destruction, nos littérateurs, prenant le vide pour l'infini, affirment que tu hantes les déserts.

Moi, je n'y ai vu que sauterelles et simouns.

Maître du Néant, tu n'es nulle part et je suis sot de parler seul.

II

J'ai interrogé le vent, les bruyères et les eaux :
ils ne te connaissent pas.
J'ai respiré la menthe sauvage pour me souvenir de ton parfum :
elle m'a dit que tu le lui avais volé.
J'ai supplié les pierres : elles ont pleuré parce que tu les avais foulées.
J'ai demandé aux sentiers de me mener à toi : ils ont refusé.
A mes questions, les corbeaux ont ouvert leurs becs démesurément comme s'ils étouffaient...
J'ai demandé à la terre si elle te cachait : elle m'a dit que seul le désert t'aime.
J'y suis allé.
Le vent m'a rempli les yeux de sable et le désert a murmuré : ici tout n'est que mirage.

III

Toi, qui m'écoutes dans la nuit, voudras-tu me croire ?
J'ai traversé les jardins : ils étaient roux d'herbes sèches.
Les sources étaient taries.
J'ai hurlé vers Dieu la pitié des hommes.
Il n'y a pas eu d'écho.
Toi, qui m'écoutes et dont les yeux se confondent avec les étoiles,
Pourras-tu m'aider ?
Est-il, d'être à être, abîme franchissable ?
Toi, qui m'écoutes dans la nuit, sauras-tu me répondre ?
J'ai traversé les jardins : ils étaient roux d'herbes sèches.
J'ai chanté vers Dieu la joie des hommes.
Il n'y a pas eu d'écho.

IV

Archange, ouvre les portes.
Je veux écouter les pas de Dieu sans qu'il le sache.
Je veux savoir si son impuissant amour ne le brûle pas.
Archange qui veilles sur des pas incertains,
ta beauté ne me fait pas oublier celui dont tu illumines la voie.
Je sais que tu feins de l'aimer pour que sa solitude ne soit pas trop amère : il ne se consolera jamais de la mort de son fils illégitime.
Suivons Dieu dans la nuit éternelle où il erre en proie à la folie.
Je veux le voir tomber.
Quand il sera mort, Archange, ouvre les portes qui donnent sur les jardins.

V

Archange des Cauchemars, dis-moi son nom ; découvre-moi son visage.
Je ne vois que vergers et chardons.
Je ne sens qu'odeurs d'eaux mortes.
Archange des Hallucinations, où pousse le buisson ardent ? Pour qui brûle-t-il ?
Archange des Alphabets défendus, apprends-moi à lire les flammes tracées par sa main sur le mur.
Je suis ton élève docile : enseigne-moi la langue du fou — et que je danse le pas solennel des élus.

ERNEST TLIL.

***

PSAUME DE LA COLÈRE

I

Hélas je n'en peux plus de crier sans écho
J'aurais dû vivre au temps des murs de Jéricho

Les hommes du désert avaient au moins leurs tentes
moi je ne trouve pas un lieu qui me contente

Ta colonne de feu leur montrait le chemin
Je ne connais personne à qui donner la main

Pour apaiser leur soif tu frappais une pierre
et je goûte le sel qui brûle mes paupières

Quand ton bras viendra-t-il arrêter le soleil
Que je m'accorde enfin une heure de sommeil

Je suis marqué au front comme le fut Moïse
Comme lui je mourrai face aux terres promises

Maudis-moi car je suis un arbre desséché
Tous les fruits que je donne ont le ver du péché

II

Mes pieds sont fatigués de mordre la poussière
Laisse-moi m'enfoncer dans le sol comme un lierre

Car je sens s'allumer la terre sous mes pas
Et quelqu'un me conduire où je ne voulais pas

Je suis comme Caïn poursuivi par moi-même
Je pars avec Judas pour livrer ce que j'aime

Il me dit Va Je vais Il me dit Viens Je viens
J'ai lâché mes amis comme on lâche des chiens

Aucun d'eux n'osait plus me baiser sur la joue
(Avant l'heure ma peau ressemblait à la boue)

Aucun d'eux ne me fit oublier d'être seul
Je dormais dans leur lit comme dans mon linceul

Et l'ange qui marchait nuit et jour à ma droite
m'a laissé quand je pris des routes plus étroites

III

O Seigneur que ta voix pour les justes fut tendre
Mes oreilles à moi n'ont jamais pu l'entendre

Quand je crois qu'elle appelle on me dit C'est le chien
C'est un loup dans la nuit ce n'est peut-être rien

Mais je ne verrai pas comme les patriarches
se lever le grand souffle où devait tanguer l'arche

et j'ai beau supplier assis sur mes talons
tu ne viendras jamais me dire où nous allons

Je frapperai ton dos comme on frappe une roche
Il te faudra courber le front sous mes reproches

car tu ne vaux pas mieux que le lâche romain
qui livra Jésus-Christ en se lavant les mains

IV

Si souvent je t'appelle et jamais tu n'accours
C'est un autre que toi qui vole à mon secours

Je n'écouterai plus les histoires des mages
Je fermerai d'un coup ton grand livre d'images

Qu'on rejette au désert le peuple errant de Dieu
Beaux enfants d'Abraham je vous fais mes adieux

C'est fini l'arc-en-ciel ils sont morts les prophètes
Nous aurons un veau d'or pour danser à la fête

Nous frapperons avec les tables sur le roc
Nous te renierons avant le cri du coq

et nous adorerons debout sur sa chamelle
la reine de Saba découvrant ses mamelles

V

O mon Dieu je sais bien que tu n'as pas de cœur
voilà quatre mille ans qu'on te supplie en chœur

voilà quatre mille ans qu'on brûle des bougies
et tu ne veux pas voir nos paupières rougies

Est-ce que tu es sourd Est-ce que tu es mort
A ta place je crois que j'aurais des remords

Mais qu'espérer Seigneur du père sans entrailles
qui fait naître son fils dans un berceau de paille

Si l'on torture ainsi le bois vert que sera
le bois sec où s'inscrit la morsure des rats

Je ne compterai plus sur ta miséricorde
et m'en vais de ce pas m'acheter une corde

LILIANE WOUTERS.

La montée de la Sainte-Victoire, chez Cézanne.

« *Avec un petit tempérament,*
on peut être très peintre. »
Cézanne.

Jean de Beucken et Christian Câprier s'étaient rencontrés l'an dernier à l'Exposition du Cinquantenaire de la mort de Cézanne, à Aix-en-Provence. Depuis lors, l'auteur d'*Un Portrait de Cézanne* (1) a été interrogé par son critique de *La Table ronde*, (cf. n° 102) sur quelques points soulevés au cours de cette rencontre.

Christian Câprier. — Ce qui me frappe une fois de plus, chez Cézanne, c'est, à partir d'une certaine découverte qu'il a faite, sa continuité, son obstination — j'ai parlé d'entêtement — et en même temps son humilité devant l'objet et la couleur. Primitif d'un art nouveau ! Devant ses pommes, par exemple, je songe au lys dans *l'Annonciation* de Van der Weyden. C'est la même évidence... la simplicité de tout ce qui existe, si vous préférez.

Jean de Beucken. — Le lys seul ?

Christian Câprier. — Oui.

Jean de Beucken. — Cette certaine découverte est alors celle du Midi, de la Provence, par un Aixois qui, jusqu'alors, à Paris, avait outré les autres peintres révolutionnaires. Paris l'exaspérait et Cézanne en remettait, tout en cherchant vainement son style. Il y a des réussites pourtant, comme *La pendule au coquillage*, toile assagie, dans cette période qualifiée de romantique.

Christian Câprier. — De quand donc datez-vous cette découverte de Cézanne, Cézanne se découvrant lui-même ?

Jean de Beucken. — En 1870, il a peint à Aix, puis à l'Estaque. Si quelques compositions témoignent encore d'un « romantisme » exubérant, Cézanne, pour avoir mieux observé la nature, pour avoir davantage travaillé sur nature, peint des paysages de plus en plus solides, construits. Mais il aura encore des retours à son ancienne manière débridée, comme cette *Moderne Olympia*, exposée à Aix. Ajoutons qu'elle indique une réaction contre Manet, cette petite toile peinte après son retour « dans le Nord », à Auvers, et provoquée par une discussion avec le docteur Gachet.

Christian Câprier. — Oui, et nous voyons ensuite et de plus

(1) Edit. Gallimard.

en plus près l'objet et la couleur guider la main du peintre, comme la résistance du marbre guide celle du sculpteur, suivant Alain. L'art de Cézanne est une conquête par l'obéissance.

Jean de Beucken. — Obéissance aux paysages du Midi, si vous voulez, lesquels sont dessinés, construits (construits sans exagération), obéissance à la structure, ce que jamais aucun peintre, d'Aix à Marseille, n'avait accepté avant lui. Ce pays lui a imposé une discipline. Il a refait ses classes sur le motif.

Christian Câprier. — Cette longue soumission qui aboutit à une re-naissance du peintre et à une re-naissance de son art, a bien alors les caractéristiques d'une imprégnation intérieure, n'est-ce pas ?

Jean de Beucken. — De toutes manières, elle aboutit à un style personnel, unique.

Christian Câprier. — Cézanne devenait ce qu'il contemplait. Cézanne peintre entrait dans une sorte d'hypnose devant ce qu'il contemplait.

Jean de Beucken. — J'oserai dire qu'il devenait l'hypnotiseur et l'hypnotisé tout ensemble. Et, partant du paysage, il se comportera de même vis-à-vis des natures mortes — minutieusement arrangées avant d'attaquer — et des portraits. Des *Oncle Dominique* à *la Femme à la Cafetière*, quelle évolution !

Christian Câprier. — Me paraissent également significatives, pour notre propos, ce que je nommerai les grandes rencontres de Cézanne, ou plutôt ses « correspondances ». Je pense aussitôt à son admiration pour Baudelaire...

Jean de Beucken. — N'exagérons pas. Ce fut une admiration littéraire, sans influence profonde. Baudelaire avait admirablement parlé de Delacroix, qui fut la constante admiration de Cézanne. Cézanne lui fit confiance car, si en peinture il avait besoin de s'appuyer sur le motif, dans ses lectures il avait besoin d'être guidé. Cézanne était méfiant de nature — la seule chose, je crois qu'il devait tenir de son père le banquier.

Christian Câprier. — J'aime surtout qu'il ait été « reconnu » par deux des plus vrais, parmi nos contemporains : Rilke et Ramuz. Non pas qu'ils aient beaucoup écrit sur lui, ni l'un ni l'autre. Mais ce qu'ils en ont dit en quelques pages touche à l'essentiel de leurs préoccupations. Rilke, le premier, avait découvert chez Cézanne l'un des rares qui savent, avant de créer, « reposer patiemment dans le plus difficile, » comme il le disait.

Jean de Beucken. — « Reconnu » n'aurait qu'une importance anecdotique. Cézanne a exercé sur l'un comme sur l'autre, à quelques années d'intervalle, une influence posthume. A la suite d'un pèlerinage au pays d'Aix, où il a pu confronter toiles et paysages, constater ce que le peintre devait à son pays natal, l'écrivain Ramuz est retourné dans le sien. Pour Rilke, ce n'est

pas la peinture qu'il étudiait chez Cézanne, mais une évolution qui correspondait à la sienne. « Les pommes de Cézanne sont pour Rilke des représentations symboliques complètes, » ai-je lu chez Angelloz.

Christian Câprier. — Se référant au *Chef-d'œuvre inconnu*, Rilke écrivait : « Balzac avait pressenti que, lorsqu'on peint, on peut déboucher soudain sur une chose si démesurée que personne n'en viendra jamais à bout. » C'est exactement ce qui est arrivé à Cézanne, et c'est ce qui explique cette « plus étrange obstination », et « cette rage perpétuelle », que Rilke attribue aussi à Cézanne. Qu'en pensez-vous ?

Jean de Beucken. — Cézanne s'est reconnu dans Frenhofer, vous le savez. Ce texte où Balzac s'est dépassé lui-même éclaircit par avance le « cas Cézanne », d'une certaine manière.

Christian Câprier. — Quant à Ramuz, dans un petit écrit intitulé *L'exemple de Cézanne*, et publié en 1914, il met l'accent sur ce souci de Cézanne, souci presque inconscient, de passer du particulier à l'universel. A la différence de Mistral, Cézanne n'est jamais pittoresque, dit Ramuz. Et il insiste sur cet extrême degré du dépouillement, chez le peintre d'Aix. Devenu peintre par la Provence, Cézanne n'aurait rien gardé de spécifiquement provençal dans son art — rien de régionaliste.

Jean de Beucken. — Ce qui l'a mené du particulier à l'universel, c'est de vouloir réaliser quelque chose de « durable comme l'art des Musées », ainsi qu'il l'avouait assez naïvement ? N'empêche qu'il est aussi un grand peintre provençal. Personne n'a rendu la Provence comme lui ; il lui a restitué sa vraie couleur. Alors que Van Gogh, coloriste prodigieux, n'a rien à voir avec l'universel, ni avec la Provence.

Christian Câprier. — Ramuz écrit de fait que Cézanne, à l'heure de sa création, paraît dépouillé même de la Provence, de ses paysages : mais il ajoute aussitôt : « Pourtant rien ne s'est fait chez Cézanne que par elle (la Provence) et à travers elle. »

Jean de Beucken. — Bien sûr ! Mais quand Cézanne va peindre à nouveau loin d'Aix, sensible à la lumière, ses toiles se révèlent plus moelleuses. Nous avons vu, par exemple, *Maison au bord de la Marne* (1888-90). Je songe aussi à ce chef-d'œuvre qu'est *Le Lac d'Annecy*, à certaines toiles de la forêt de Fontainebleau...

Christian Câprier. — Nous en arrivons ainsi à la Sainte-Victoire, devant laquelle il semble bien que Cézanne se soit fait, définitivement. J'ai évoqué une montée de la Sainte-Victoire chez Cézanne en pensant à cette ascension, à cette longue conquête guidée que fut sa vie de peintre, guidée par les nécessités intérieures de son expression, de son art.

Jean de Beucken. — La Sainte-Victoire a commencé à l'obséder lors de son séjour à Gardanne, en 1886. De ce côté, la montagne

se présente comme une falaise. Il peint alors la toile faussement intitulée *La Sainte-Victoire vue de Beaurecueil* (ce qui fausse aussi sa date). C'est un chef-d'œuvre. Toute la brève période de Gardanne est d'ailleurs très importante. Ensuite vint la période du Tholonet. Vue des environs du Château Noir, la montagne est admirable. « Nécessités intérieures de son art ? » Soyons plus réalistes : un magnifique motif à peindre, un massif rocheux, nuancé, varié. Cézanne fut littéralement tenu pendant des années par cette Sainte-Victoire-là.

Christian Câprier. — Ne peut-on voir là une quête d'un caractère presque mystique, toutes proportions gardées ? Cézanne en somme — si l'on fait la somme de sa vie — paraît avoir tout renoncé pour son art, et cela presque sans volonté propre, comme s'il était contraint de le faire, s'il ne pouvait pas faire autrement. Comme s'il devait à tout prix se laisser façonner ! Sa seule inquiétude était qu'on ne le laissât pas terminer son œuvre, qu'on l'empêchât d'aller vers les innovations ou les déformations apparentes que la Sainte-Victoire exigeait.

Jean de Beucken. — Pour moi, je m'en tiens aux faits. Que Cézanne ait appréhendé de ne pouvoir pousser son œuvre jusqu'au bout, il l'a dit. Quant aux *Sainte-Victoire*, il n'y a pas à proprement parler de progrès de l'une à l'autre. Devant chaque toile, il recommençait, comme s'il n'avait jamais peint cette montagne. Ainsi, le motif était devenu inépuisable.

Christian Câprier. — Mais était-il heureux, « quelque part au fond de lui-même, » comme le prétend Rilke ? Peut-on parler d'un bonheur profond de Cézanne, à partir de son vrai retour à la Provence, de l'époque de Gardanne, qui marque peut-être dans sa vie saisie de cette manière le grand tournant ?

Jean de Beucken. — Je ne le crois pas. Le fait de chercher jusqu'à la fin prouve une inquiétude — d'ailleurs indispensable. Et le nombre de toiles inachevées (achevées pour nous), prouve qu'il n'osait, provisoirement, les pousser plus loin. Ajoutons à cela sa méthode de travail, puis les retouches... Cézanne, tout au plus, passait par des moments d'enthousiasme et les extériorisait, comme pour s'en convaincre lui-même. « Je suis tout de même très peintre, » disait-il, vieux, à des jeunes gens qui ne pouvaient rien comprendre à son art. Quant à la période de Gardanne ? C'est à ce même moment-là que Zola publie *L'Œuvre*, et le peintre est surtout navré de la caricature que le romancier fait de lui, de bonne foi : une pareille méconnaissance de la part de son seul ami, un honnête homme en outre... Cézanne va régulariser avec Hortense Fiquet, et c'est un renoncement. Il ne lui reste vraiment que la peinture.

Christian Câprier. — Mais il peint ; tout est là. Et comme Frenhofer, il débouche sur des choses démesurées, dont Zola

n'eut jamais la moindre idée... Quant à moi, si je l'envisage ainsi : « plus que la peinture », la fin de la vie de Cézanne me paraît admirable. Et je reviens à la montée de la Sainte-Victoire, chemin de sa quête picturale, comme le fut la montée du Mont-Carmel dans la quête mystique de Saint Jean-de-la-Croix. La « correspondance », au sens baudelairien du terme, ne me semblerait pas du tout sacrilège, une fois les domaines bien délimités. Car il y a toujours au pied de la montagne un abandon, et plus dicté que voulu. La vérité vient quand enfin on dit : « Oui. » Cézanne avait-il fini par dire « oui » ?

Jean de Beucken. — Chez Cézanne, à mon avis, une seule chose importe : son œuvre, tenant compte que l'œuvre est inséparable de l'homme. Tour à tour, vous avez cité Baudelaire, Rilke, Ramuz, Alain, et pour finir Saint Jean-de-la-Croix. Votre optique s'appuie surtout sur la littérature et la spiritualité, et vous tentez de faire de la Sainte-Victoire un symbole. Moi, je fais le contrepoids, un contrepoids aussi pesant que possible.

La Sainte-Victoire fut plutôt à la fois le témoin et l'objet des luttes picturales de Cézanne à sa plus extraordinaire période, qui va de Gardanne au Tholonet, une lutte de construction. La Sainte-Victoire est une montagne à l'échelle humaine — on ne l'a pas assez dit.

Et je ne vois aucune correspondance possible entre ces luttes et une quête spirituelle. Dépouillement en peinture et ascension, pas de doute ! Spiritualité ? Non, non et non ! Cézanne était au fond de lui totalement matériel. Le peintre qui en était arrivé à conclure, trop sommairement, que tout est sphérique et cylindrique ! Et l'homme, l'insoumis de la guerre de 1870, collé avec une petite ouvrière déplorable, s'il redevient catholique pratiquant à la fin de sa vie, c'est par une sorte de lâcheté — il était malade, déjà atteint du diabète — et même par un sordide intérêt inattendu : « Il n'y a que l'Eglise qui puisse me protéger ! », avouait-il à Gustave Geffroy, doutant de la protection de Clemenceau, et encore plus de celle de Mirbeau, qui n'avait pu lui faire obtenir... la Légion d'honneur. De l'idéalisme, on n'en trouverait chez Cézanne qu'au temps du collège, où il voulait, comme ses camarades, faire de l'art — et encore devaient-ils s'entraîner mutuellement. Ce n'était là qu'un sentiment de jeunesse, et tout à fait littéraire.

Christian Câprier. — Nous partons de conceptions très différentes. La vraie spiritualité de Cézanne transparaît à mon sens dans son œuvre et dans son comportement interne de peintre créateur, et cela malgré d'évidentes petitesses dans sa vie de tous les jours. Nous n'arriverons certainement pas à nous mettre d'accord là-dessus, aujourd'hui du moins. Je vous demande

donc d'essayer simplement de résumer Cézanne, tel que vous le voyez, d'après tout ce que vous savez de lui.

Jean de Beucken. — A gros traits, voici ce que cela donne : Un garçon dont la vocation de peintre est tellement incertaine que son ami Zola lui-même pense, devant ses sautes d'humeur, que jamais il n'aura la force de s'obstiner...

Christian Câprier. — Et pourtant il s'est obstiné.

Jean de Beucken. — Si Zola le pousse à peindre, c'est surtout afin qu'il le rejoigne à Paris, où Zola se sent terriblement seul.

Christian Câprier. — Zola ne pouvait comprendre Cézanne : c'est entendu.

Jean de Beucken. — Ensuite, une vie qui ressemble à l'existence d'un raté qui peint parce qu'il ne se sent pas capable d'autre chose (et avec d'autant plus de violence). Mais surtout Cézanne veut échapper au métier de son père, échapper à la tyrannie de l'homme-banquier qu'il craignait, et fuyait à cause d'une liaison inavouable. Le comique de l'affaire, c'est que son père avait lui-même légitimé une liaison avec la fille d'un tourneur de chaises. La peinture fut donc d'abord pour Cézanne une sorte d'alibi. La Provence lui indiquera une voix impérative. On peut dater de là sa vocation — tardive.

Christian Câprier. — Je dirai, moi, que c'était cependant une vraie vocation, et que jusqu'alors il attendait, inconscient, au pied de la montagne.

Jean de Beucken. — Vous tenez décidément à cette montée, contre laquelle j'ai réagi dès le début en vous communiquant l'épigraphe que vous savez. Continuons... Je vois ensuite un long, un ingrat chemin vers « la terre promise ». Comme Moïse, Cézanne s'est arrêté au seuil, mais, double miracle, c'est que ce seuil suffit (la moindre ébauche de Cézanne en témoigne), et que d'autres ont bien continué — je ne dis pas : achevé — la bâtisse commencée; et chacun à sa manière, ce qui prouve que Cézanne fut un bon maître, au contraire de Van Gogh, qui a servi de prétexte à une infinité de barbouilleurs.

Christian Câprier. — « Le long, l'ingrat chemin » : je vous laisse cette conclusion ; elle me satisfait assez.

. . . .

(Quelques jours plus tard, Christian Câprier recevait de Jean de Beucken la note suivante :)

« Il n'y a pas comme sujet que le paysage dans l'œuvre de Cézanne. Il y a les natures mortes et les portraits, qui sont pour lui des natures mortes. Et il y a les baigneurs (les baigneuses ne sont, il l'a ingénument avoué, le plus souvent que des hommes déguisés), outre des compositions anciennes avec des nus. Ce sujet l'obséda toute sa vie. Il représente un érotisme assez pauvre.

En fin de compte, Cézanne, qu'a-t-il connu de ce qu'on nomme l'amour (sexuel sous-entendu) ? Son amie, qu'il a maladroitement engrossée, et qu'il épousera par la suite. Une singulière passion pour la servante du Jas de Bouffan, qui ressemblait à un homme. Et quelques soulagements dans des bordels. C'est tout.

La seule grande affaire sentimentale dans sa vie, ce fut son amitié avec Zola. Ont-ils couché ensemble ? Peut-être, dans leur jeunesse, lors des fameuses baignades suivies de luttes, des attouchements équivoques ! Ensuite ? Honnêtement, je crois qu'il ne s'est rien passé. L'homosexualité faisait encore horreur à cette époque. En revanche, me semble évident le refoulement sexuel chez Cézanne. Et même important. Je sais que je vais scandaliser en disant cela. Tant pis ! Ou tant mieux ! Une preuve, entre beaucoup d'autres ? Nous regardions ensemble, à l'exposition du Pavillon Vendôme, *Le garçon au gilet rouge*, ce jeune modèle italien rendu avec la plus équivoque des sensualités, et *La jeune italienne accoudée* (un autre modèle professionnel, sa sœur) froidement peinte. Sans aucun doute, c'est la première de ces toiles qui est la plus émouvante et la plus valable — elle frise au chef-d'œuvre. J'avais déjà fait des remarques de ce genre à Léo Larguier, qui allait volontiers « se festoyer » chez le vieux peintre, alors qu'il faisait son service militaire à Aix. Larguier en fut suffoqué, mais il dut convenir qu'il était joli garçon, et que Cézanne allait parfois le relancer à la sortie de la caserne. Cézanne lui-même eût été scandalisé de bonne foi par mes insinuations.

Ne croyez-vous pas que « le cas Cézanne », s'il n'a été que trop expliqué par les écrivains, les philosophes, les esthéticiens et même les peintres, aurait maintenant besoin d'un peu de psychanalyse (pas trop, et, hélas ! ces gens-là vont toujours trop loin) pour tenter de l'éclaircir davantage ? »

JEAN DE BEUCKEN et CHRISTIAN CAPRIER.

Chroniques

JULES ROMAINS ET LE ROMAN POLICIER

Il est établi que l'intelligence de M. Jules Romains est une des plus admirables qui se puissent rêver. L'auteur des vingt-sept tomes des *Hommes de bonne volonté* est aussi celui de sept volumes de théâtre dont *Knock* et *M. Le Trouhadec*, d'une bonne demi-douzaine de recueils de poésie dont *La Vie unanime*, à peu près autant d'essais dont *Interviews avec Dieu* et *Saints de notre calendrier*, des reportages, d'un *Examen de conscience des Français*, sans compter douze autres romans, *Les Copains*, *Quand le navire*, *Mort de quelqu'un* et *Le fils de Jerphanion*.

Une telle fécondité laisse rêveur. Comme dit Jean Burnat, c'est quelque chose. C'est le talent, c'est aussi — et bien davantage — l'intelligence, une aptitude à traiter de toutes choses ainsi qu'y est destiné tout bon intellectuel. Or, Jules Romains est incontestablement un intellectuel de bonne volonté. Ce n'est pas un homme, c'est une dissertation vivante. On a compris ce qui l'unissait à Sartre : tous deux — auteurs de cycles romanesques, dramaturges, philosophes — sont entrés à Normale sans qu'on ait toujours très bien l'impression de les avoir vus en sortir.

L'Académie, l'universalité, les classiques Vaubourdolle sont à ce prix. Mais n'importe. L'œuvre de Jules Romains n'atteindrait pas à cette opulence, tout au plus serait-il l'auteur d'un traité philosophique ayant fait fureur à la Libération, d'un scénario de film réalisé par Clouzot et de quelque mince roman dont les traductions ne se compteraient plus, qu'on renverrait l'écrivain de *La Scintillante* aux ouvrages de Françoise Sagan.

Quoi qu'il en soit, chez Jules Romains, le poids y est, il y est bien et, si les *leaders* que le promoteur de l'unanimisme donne à un quotidien ne valent pas ceux de François Mauriac, l'homme, l'intelligence, la dissertation vivante sont universels comme le médecin de Molière disait : « Je suis le docteur universel ! »

*
* *

Or, l'intelligence apparaît le caractère évident d'*Une femme singulière* (1), chef-d'œuvre de raisonnement pur, démonstration aiguë d'un cérébral, où le dépouillement est poussé jusqu'à une délectation sombre, mécanique parfaite que ne vient altérer ni une goutte de sang humain ni une seule parcelle de chair vivante, procédant d'un extraordinaire et diabolique calcul.

En somme, Jules Romains a réussi là le roman policier de sa carrière. Mais le paradoxe soutenu par l'auteur d'*Une femme singulière* a été d'écrire un ouvrage édifié sur une intrigue inexistante, que domine et nourrit — de page en page — une énigme plus troublante, plus abominable, plus monstrueuse à mesure que le dénouement approche.

La réussite d'un roman policier tient essentiellement dans la sécurité et dans la précision avec lesquelles fonctionne son mécanisme, quel que soit le plan sur lequel se développe l'histoire, quels que soient le milieu décrit, la situation des personnages, leurs rapports entre eux, le rythme de l'action. Plus proche de James Hadley Chase que d'Agatha Christie et de Dorothy Sayers, *Une femme singulière* constitue, de ce point de vue, une réussite incontestable. Mais il était bien naturel que Jules Romains fasse jouer ici les ressources, les ressorts et jusqu'aux manies qui lui sont propres.

Je suis, dit Henri Chauverel, *dans une période où les vérités vous tombent devant les pieds l'une après l'autre, comme les fruits d'un même arbre qui ont mûri ensemble*... Chauverel — vingt-quatre ans — vit avec sa mère veuve, femme à salon et à cocktails, dont le train de vie inquiète soudain le jeune homme avec d'autant plus de vivacité que celui-ci est prêt à épouser Geneviève, jeune fille sans fortune.

Or, Chauverel a remis jusqu'ici entre les mains de sa mère, cohabitant avec lui, la part d'héritage qu'il tient de la mort de son père. Que soupçonne-t-il ? C'est très simple : *ma mère*, dit-il à Geneviève, *fait encore assez jeune, elle est très coquette, toujours habillée à la dernière mode, fardée dans le style le plus récent. Les hommes continuent à l'entourer d'égards, d'un genre d'égards qu'ils n'accordent plus à une femme qui a renoncé*... Alors, en faisant des rapprochements, il est venu une hypothèse à l'esprit de Chauverel : cette femme, avec ses goûts de somptuosité et qui est dans son genre une femme qui calcule très bien, ne serait-elle pas la maîtresse d'un de ces hommes, d'un des plus riches bien entendu ? Chauverel n'a pas le droit de rester dans le doute. Il décide de consulter le notaire de famille.

Cette démarche détermine tout son destin : une simple inquiétude d'ordre matériel et financier (Chauverel n'est pas extrêmement attaché à sa mère) va précipiter une suite de réactions en chaîne et amener le jeune homme, véritable personnage de bonne volonté, jusque sur les terrains de l'abjection et du crime, où tout ce qui n'est pas chasseur devient inévitablement proie. Dès ce moment et à travers les investigations menées par le fils — le sujet du roman tient dans cette enquête — la belle et fastueuse Marthe Chauverel devient une femme singulière.

Non, Chauverel n'a probablement rien à craindre de l'état de sa fortune ; mais le notaire Vichelet reste pensif :

(1) Edit. Flammarion.

— Rencontrez-vous souvent le professeur Clavié ? demande celui-ci au jeune homme.

— Jamais.

C'est dommage, regrette Vichelet, car Clavié était naguère le meilleur ami de Chauverel père, peut-être le plus proche. Chauverel fils ferait bien d'aller le voir. Ce conseil va être suivi.

Excepté Jules Romains, deux hommes auraient pu traiter le sujet d'*Une femme singulière* avec un égal brio : Gide et Peyrefitte, et il n'est sûrement pas exagéré de dire que, si *Une femme singulière* tient beaucoup des *Hommes de bonne volonté*, ses péripéties et son étrangeté rappellent assez *Les faux-monnayeurs* et *Les clés de Saint-Pierre*.

Chauverel a bien senti *quelque chose* derrière le conseil du notaire et son instinct n'a pas été mis impunément en éveil : Clavié lui apprend qu'il n'est pas le fils de Marthe Chauverel. Celle-ci est seulement sa marâtre, la seconde épouse de Chauverel père.

Pendant près de vingt-cinq ans, Henri Chauverel a ignoré que sa vraie mère, morte en 1934, reposait au cimetière du Nord, dans une allée du plateau de Montmartre. Naturellement, n'ayant pas connu sa condition de beau-fils, Chauverel a ignoré du même coup sa vraie famille, celle de sa mère. Il va la connaître et récolter là, de visite en dîner, sur l'usurpatrice à l'accent étranger, sur *la dame en question*, sur l'*aventurière*, des allusions, des détails, des traits qui, peu à peu, vont dessiner un visage, expliquer un comportement — Marthe Chauverel ou Edwige Feuillère dans *Mister Flow*, Elvire Popesco dans *Ma cousine de Varsovie* — qui, projetant par degrés la lumière au fond des ombres, ne cessera plus de la page 83 à la fin du volume de poser la question : *qui est cette femme ? qui est-elle ?*

Est-elle — ainsi qu'on l'insinue devant Chauverel — née, non pas en France, ni même à Rome, mais dans les Balkans ? Enfant naturel et de père inconnu ? Elevée par une mère qui aurait fait carrière dans la galanterie de luxe, à Rome, puis à Rio de Janeiro ? N'aurait-elle pas épousé, jeune encore, un noblaillon de Rome, de ressources inexistantes et de moralité douteuse ? Mais, à mesure que les questions se posent, l'énigme grandit, le *suspense* s'installe. Parallèlement, selon une méthode largement exploitée dans *Les Hommes de bonne volonté*, l'auteur filant son récit côtoie tous les genres : est-ce *Thérèse Desqueyroux* ou *Monte-Cristo* ?

Chauverel décide de quitter le toit pseudo-maternel et Clavié l'accueille chez lui : le jeune homme poursuivra ses études de droit constitutionnel tout en remplissant un emploi auprès du préfet de Police, lequel justement cherche un secrétaire de confiance. A cet endroit, on verrait très bien Chauverel, *à la source des renseignements*, glisser la main dans les archives secrètes. Jules Romains est très fort. Ce n'est pas Chauverel qui fouillera les dossiers, c'est le préfet de Police — relation du salon de Mme Chauverel — qui, à son tour, s'interroge avec d'autant plus de raisons que le ministre de la Guerre en exercice est sur le point d'épouser Marthe Chauverel. Alors ?

Les soupçons de Chauverel sur la personnalité véritable de sa belle-mère, les petits faits, les opinions mélangées, les renseignements recueillis par lui en quelques semaines, vont-ils se vérifier ? Marthe Chauverel est-elle la mère de deux enfants abandonnés par elle en

Amérique du Sud ? Doit-elle être suspectée de la mort — soudaine et mal expliquée — de son premier mari et de celle — aussi soudaine et aussi peu expliquée — de la première Mme Chauverel ? Si les activités politiques de cette femme, aventurière de haut vol, ont éveillé dès avant 1939 l'attention de la police française, est-il légitime de la suspecter de travailler pour le compte d'une puissance étrangère ? Cette sorte de *majesté et de libéralité dont elle rayonne*, cette technique du mensonge qu'elle professe, ne sont-elles pas les signes *d'un goût inné et quasi désintéressé du pouvoir et de l'intrigue* ? Au 26e chapitre d'*Une femme singulière*, on prononce à l'endroit de Marthe Chauverel les noms de Ninon de Lenclos, de la Brinvilliers, de Raspoutine.

L'énigme, en tout cas, reste entière ou à peu près, et la fin d'*Une femme singulière* a été jugée parfois décevante, escamotée. Elle est superbe, au contraire : Marthe Chauverel, ayant vendu son appartement, congédié son chauffeur, vient d'entrer chez les Dames de la Sainte-Détresse ! C'est la porte d'un couvent qui se referme sur son secret. Mata-Hari ou Mme Bonacieux ? Galigaï ou l'*Arlésienne* ?

Qui est cette femme ? A propos d'une de ses pièces, Julien Green note dans son *Journal :* « A la fin de chaque scène, je voudrais que le spectateur se demandît : *que va-t-il se passer* ? » C'est à quoi, sans aucun doute, Jules Romains est parvenu avec quelque chose de haletant et d'envoûtant, rarement atteint dans un roman. Rigueur, ascétisme de la forme, économie des moyens : rien n'y manque, tout est là.

Mais la psychologie ne joue aucun rôle dans *Une femme singulière*, l'énigme y tient la place de l'intrigue, des caractères, de la description de milieu : il s'agit donc bien d'un roman policier.

Quelle est l'apparence physique de Moll Flanders ? On ne le saura jamais. De même, la figure de Marthe Chauverel — femelle de proie, cajoleuse et venimeuse — domine, écrase tout le livre sans qu'on sache cependant d'elle autre chose : elle est belle, elle a l'âge de la maturité. La construction d'*Une femme singulière* se révèle d'ailleurs moins spécifiquement romanesque que volontairement théâtrale, entièrement éclairée par les dessous au moyen des dialogues échangés : tout s'y ramène à la marche d'un homme à travers les ténèbres d'un secret, ayant mis le pied — dit-il lui-même — *dans un sous-bois truqué par l'ennemi et je ne puis faire un pas sans faire sauter quelque chose...*

Comédie mondaine ? Vaudeville ? Théâtre de boulevard ? Mais y a-t-il de vrai roman sans mélodrame ?

JACQUES ROBICHON.

MARIE-THÉRÈSE BODART : LE MONT DES OLIVIERS (1).

Marie-Thérèse Bodart a publié, avant la dernière guerre mondiale, un roman qui fut particulièrement remarqué dans la presse parisienne et étrangère, sous le titre : *Les Roseaux noirs* (2). Ce récit vraiment

(1) Editions de Navarre.
(2) Editions Corréa.

noir, mais si vrai dans sa vision réaliste et fantastique de l'homme et de son comportement intérieur, fut suivi de *La Moisson des orges*, d'une veine moins obscure, non moins chargée de métal précieux. Marie-Thérèse Bodart est aussi l'auteur de deux pièces qui furent créées avec succès au Théâtre Royal du Parc, à Bruxelles.

Son nouveau roman, *Le Mont des Oliviers*, est un assez court récit qui, dans sa forme ramassée et directe, contraste avec les précédents, sinon par le fond, par un style épuré, une écriture qui ne doit à l'image que l'essentiel de la pensée et du sentiment. Car voici un roman, chose rare, où ces deux éléments de l'art le plus vrai se trouvent admirablement balancés et nuancés, l'un renforçant l'autre ; j'allais dire se justifiant mutuellement.

Le contenu du roman, l'intrigue, le sujet, n'est pas compliqué, si l'on ne considère que l'histoire purement extérieure. Et c'est là, à mon sens, une qualité maîtresse du livre. Faire, construire, avec des éléments simples (car la vie est simple) un roman qui donne l'impression du nombre, d'un poids nécessaire ; qui suggère plus qu'il ne dit en phrases ; qui fait réfléchir sur quelques grandes questions d'essence humaine, et qui, par moments, éveille dans l'âme une émotion vive, profonde, et durable, voilà qui est assez rare pour qu'on ne laisse pas inaperçu un ouvrage réunissant de si fortes qualités.

Le roman de Marie-Thérèse Bodart est assez solide, prenant et parfaitement écrit, pour supporter la critique. On dira-peut être que la mentalité du prêtre, (l'abbé Segrais), d'un certain prêtre, paraît à première vue légèrement forcée, et dans une certaine mesure malsaine ; mais, mon Dieu, n'y a-t-il pas de prêtres du genre de Segrais, tourmentés dans la chair et l'esprit, renégat, mais conscient d'une marque indélébile conférée par l'ordination, et ne fallait-il pas à la religiosité en ligne droite opposer celle qui s'infléchit tantôt à droite, tantôt à gauche, pour rejoindre finalement la norme, ce qu'on appelle la vérité ? Il fallait d'ailleurs un tel personnage pour faire ressortir en quelque sorte le côté purement et dramatiquement humain du conflit des caractères et des âmes.

Les deux figures essentielles du roman de Marie-Thérèse Bodart, la narratrice et sa sœur Christine, de premier abord si opposées, dissemblables, finissent par se rencontrer sur le même plan. Ardentes, sensuelles, voire exaltées, ces deux sœurs, dont la ligne semblait diverger à l'infini, se retrouvent en effet dans cet infini, la première se consacrant à Dieu après une lutte intérieure qui va jusqu'au tragique ; la seconde se sacrifiant à une foi apparemment différente, celle d'une idée : la cause des révolutionnaires espagnols. La première mourra, sorte de martyre de l'âme, au couvent, la seconde est fusillée sur le front de Madrid où elle s'était engagée. On sent que l'engagement des deux sœurs vise, en somme, au même but : le sacrifice de l'être entier, jusqu'à la mort, à une foi, si durement disputée qu'elle paraisse et qu'elle est réellement.

Ce qui me semble vraiment précieux, dans la matière de ce roman, ce sont moins les idées mêlées au conflit intérieur, toutes valables et troublantes qu'elles soient (troublantes dans le sens de l'émotion intime) que l'alliage de l'expression, la composition des éléments les p lus authentiques du style. *Le Mont des Oliviers* est écrit dans la

forme de la confession, si souvent employée par les romanciers, et qui permet une grande liberté. Mais cette liberté peut conduire à de regrettables débordements. Il y faut, pour réussir une œuvre d'art cohérente, non seulement sobriété dans l'esprit et les termes, mais unité de pensée, de sentiment et d'écriture. Ces trois conditions d'un récit ferme et solide sont réunies dans le roman de Marie-Thérèse Bodart. Il se recommande par une retenue constante qui fait valoir, tolérer et finalement aimer une histoire faite d'aveux bouleversants, mais aussi d'apaisante conclusion.

FRANZ HELLENS.

Livres religieux

Pour qui suit le mouvement des questions religieuses et des livres qui en témoignent, notre temps se distingue plus par l'effervescence que par la clarté, par les essais que par les réussites. Dans une production sans cesse croissante, il est difficile de faire un choix. Qu'il nous suffise de soulever quelques problèmes majeurs.

L'Eglise, problème ou mystère ?

L'Eglise demeure au cœur de tous les problèmes posés. Il est rare de trouver des esprits capables d'y réfléchir sans affectivité. Les uns voudraient confondre le visage qui passe avec celui qui demeure, les autres récusent toute structure historique au point de s'indigner quand le président Coty rend visite à un Souverain, pontife suprême, avec qui son pays entretient des relations diplomatiques. Surenchère ou irréalisme accroissent singulièrement la confusion. De notre période particulièrement agitée, Adrien Dansette s'est efforcé d'esquisser l'histoire dans *Destin du catholicisme français* (*1926-1956*) (*1*). N'était-il pas hâtif de parler d'une période trop proche pour accorder le recul nécessaire. L'auteur a ressenti la difficulté, puisqu'il n'a pas voulu intégrer la présente étude à son *Histoire religieuse de la France contemporaine*. Du moins s'est-il efforcé de préparer les pierres d'attente pour l'édifice futur. Il analyse consciencieusement, encore que rapidement, l'éveil du laïcat, les mouvements missionnaires, leurs prophètes et leurs réalisateurs, l'évolution de l'action catholique et la transformation de la vie paroissiale. Les intéressés — comme la J. O. C. par exemple — feront des réserves sur cette analyse.

Le problème majeur qui domine — et partiellement commande tous les autres — reste dans le livre et dans la réalité l'évangélisation du monde ouvrier. Quels que soient l'avenir des prêtres-ouvriers et l'opinion que l'on puisse se faire sur leur expérience, leur drame dépasse largement leur cas personnel, il soulève la question la plus grave posée à l'Eglise : Comment se fait-il que les pauvres, les mal lotis soient absents et que la pratique religieuse demeure l'apanage des classes aisées et bourgeoises ? La sensibilité pour cette question fondamentale mesure le sens chrétien de qui n'est pas aveuglé. Dansette a su étudier objectivement et honnêtement la signification des prêtres-ouvriers pour l'histoire des catholiques français.

(1) Flammarion, Paris.

Ce n'est pas en historien mais en sociologue qu'Ignace Lepp réagit, lorsqu'il présente *Le monde chrétien et ses malfaçons* (1).

Le titre de son journal — il s'agit de notations au jour le jour — montre assez clairement qu'il s'en prend non à l'Eglise, mais aux « hommes qui la composent et qui parlent en son nom, (qui) ne se dégagent pas sans mal des solidarités et des complicités avec le monde auquel ils appartiennent par leurs origines et leur formation. »

Sur le plan des idées il est facile de distinguer l'Eglise et le monde chrétien. En est-il de même dans la réalité ? Certaine parabole de l'ivraie et du bon grain semble mettre en garde contre une discrimination qui demeure le secret de Dieu. Aussi, à vouloir arracher avec la ferveur du converti, l'ivraie qui indubitablement étouffe le mauvais grain, le livre est menacé de ne pas rendre le service escompté. Le lecteur mal informé risque de ne pas éclairer la conjonture d'une Eglise incarnée par le plan de la foi chrétienne qui, dans le monde, ne se confond pas avec lui. Le Père de Lubac, auquel Lepp se réfère, l'a montré de lumineuse façon dans sa *Méditation sur l'Eglise*. Une même souffrance discrimine les familles spirituelles.

Une autre convertie, Mme C. de Vogel, professeur à l'Université d'Utrecht, décrit son itinéraire dans son étude *Du protestantisme orthodoxe à l'Eglise catholique* (2). La crise religieuse décrite y apparaît strictement intellectuelle. C'est par une sorte de géométrie cérébrale que l'auteur quitte le protestantisme néerlandais pour aboutir à l'Eglise catholique. Les réfutations y sont remarquables, les équivoques du barthisme, la carence de Kant sont exposées avec une vigueur éblouissante.

Nulle part cependant ne paraît la part du cœur, au sens pascalien du terme, qui ne semble pas avoir joué de rôle dans la conversion. Le catholicisme qui s'y reflète est plus hollandais que catholique. Le jugement hâtif sur les théologiens français est indigne d'une pensée aussi rigoureuse. Son information de la Tradition et son interprétation des textes anciens sont inégales et sujettes à caution. Tel quel le livre nous laisse sur notre soif.

Nous ne pouvons pas faire le même reproche à H. Schlier qui a suivi le même itinéraire pour son livre *Die Zeit der Kirche* (3) *(Le temps de l'Eglise)*. L'auteur est un des exégètes les plus remarquables de l'Allemagne contemporaine. Le plus grand nombre des études réunis en ce volume ont été écrits au moment où Schlier était encore professeur à la faculté de théologie protestante de Bonn. Il s'agit donc d'une analyse où la pénétration de l'exégète se double de la recherche du chrétien. L'éminent maître éclare à la lumière de l'Ecriture, plus particulièrement de son Paul, les questions majeures de la foi comme le mystère d'Israël, Judaïsme et paganisme, la connaissance naturelle de Dieu, hiérarchie et charisme, le kérygme et la sagesse, la loi de liberté. Malgré une apparente dispersion, l'ouvrage éclaire, par approches successives, avec une rigueur scientifique jamais en défaut, la situation de l'Eglise dans le monde et dans l'histoire.

(1) Ed. Aubier, Paris.
(2) Ed. Aubier, Paris.
(3) Ed. Herder, Fribourg en Brisgau.

Un autre exégète catholique, Mgr. Cerfaux, professeur à l'Université de Louvain, répond à une autre question que posent beaucoup de chrétiens influencés par la critique que Loisy a fait des sources historiques de l'Eglise, consignées dans les Evangiles (*1*). Avec clarté et solidité, l'auteur analyse la genèse des quatre récits évangéliques. La parole de prophète de Galilée fut d'abord un message oral, qui s'est gravé dans les mémoires neuves de gens simples. Elle s'est transmise oralement pendant deux ou trois générations, jusqu'à ce que Matthieu, le premier, mette par écrit cette tradition. Marc ensuite rédigea la catéchèse de saint Pierre. Disciples de saint Paul, Luc entreprit de composer un livre pour les lettrés venus du paganisme. Jean, le dernier, confia à l'Eglise d'Asie sa perception de l'Evangile du Maître, fruit d'une longue méditation.

Les générations du IIe siècle éprouvèrent la nostalgie du temps où la transmission se fit par la voix vivante. Nous en percevons l'écho chez Papias, Polycarpe, Irénée. Le texte écrit eut l'avantage de mettre à l'abri le message divin contre les déviations des gnostiques et l'imagiantion des apocryphes.

L'étude de Mgr Cerfaux paraît fondamentale pour appuyer l'effort biblique sur des assises historiques solides. L'intérêt porté à la Bible ne vaut qu'à ce prix.

L'abbé Henry Duméry rejoint, en philosophe, les conclusions de Mgr Cerfaux, dans son livre *La foi n'est pas un cri* (*2*). Le titre pourrait paraître ambigu, car sur le plan subjectif, la foi est souvent un cri, que Dieu nous arrache, mais dans une perspective scientifiquement valable, l'affirmation de la foi n'a rien à redouter du jugement des historiens, des savants, des critiques. L'objet de la foi est vehiculé par une histoire et des textes, la doctrine est inextricablement liée à des faits. Il en résulte que « le christianisme est simultanément une histoire, un symbolisme culturel ou sacral, une visée religieuse incarnée, située, instituée. Il est la saisie temporelle de valeurs qui dépassent le temps. Son paradoxe consiste à viser l'éternel à travers une révélation historique, l'Absolu à travers le relatif. C'est en quoi il est de portée transcendante, quoique d'expression humaine. » Le chemin de la clameur à la doctrine seul permet d'atteindre la foi, et de donner à cette dernière un corps qui lui permet de vivre et de se développer.

Petite suite à la galerie de portraits.

Un contre-temps nous a empêché de parler de la biographie que le P. Maurice Villain a consacrée à *L'abbé Paul Couturier* (*3*). Celui qui eût la grâce de rencontrer, ne fut-ce qu'une seule fois, ce prêtre émacié, au visage diaphane, à l'attitude grave et comme transfigurée, ne pourra jamais oublier son beau regard qui témoignait d'un autre monde.

Loin du bruit et de l'actualité journalistique, l'abbé Couturier professeur à l'Institution des Chartreux, à Lyon, trouve sur le tard

(1) La voix vivante de l'Evangile au début de l'Eglise, Ed. Casterman, Paris-Tournais.
(2) Ed. Casterman.
(3) Ed. Casterman.

sa vrai mission : l'unité des chrétiens. Amené à s'occuper activement de l'émigration russe, l'abbé Couturier découvrit derrière une situation sociale une question religieuse. Désormais sa route est tracée : sa vie sera une prière, une action pour « qu'arrive l'Unité visible du Royaume de Dieu, telle que le Christ la veut, par les moyens qu'il voudra ».

Lyon, la cité d'Irénée, grâce à ce prêtre effacé rayonna sur le monde l'angoisse de l'unité, fit saisir à de multiples chrétiens de toute confession, clercs et laïcs, le problème de l'œcuménisme. De ce travail, le P. Villain, collaborateur de la première heure, nous fournit dans le présent livre, le dossier qui permettra à chacun de mesurer la place de Paul Couturier dans l'histoire du XXe siècle. Les prières de l'apôtre de l'unité diront mieux que toute parole sa qualité spirituelle.

« Je reçois, je rassemble, je suis foule. Non pour me complaire dans les choses et les êtres rassemblés en moi, mais pour leur donner une voix, pour, par amour, les offrir à Dieu, et m'offrir moi-même sans réserve, tandis que j'offre, que je donne d'une manière personnelle, incommunicable la portion d'univers que je suis. Mais toute chose étant causant et causé, je ne puis offrir ma portion personnelle d'univers qu'en offrant, en soulevant l'univers tout entier ».

Toute cette prière composée pour les sœurs protestantes de Grandchamp serait à citer. Elle permettrait de comprendre mieux le secret du rayonnement exceptionnel sur les fidèles de toutes les églises de ce prêtre effacé, diaphane, de la charité de Dieu.

La collection « Eglise d'hier et d'aujourd'hui » vient de s'enrichir d'un volume consacré à *Athanase d'Alexandrie* (1). Jean Marie Leroux esquisse à grands traits la vie et la signification de cet évêque qui défendit l'orthodoxie et l'indépendance de l'Eglise au IVe siècle. Les traductions, en une langue limpide de pages bien choisies, sont une initiation intelligente à la lecture et à la pensée du grand docteur.

Si Dante est le plus étudié de tous les écrivains italiens, du moins dans son pays, François d'Assise est sans doute le saint le plus aimé du monde. Celui qui ne possédait rien possède l'univers. Etudes et biographies se succèdent. Il serait instructif pour les amateurs de statistiques d'en faire l'inventaire, de les sérier par pays, par langue ; sonder les lecteurs, leur âge, leur milieu social, leurs convictions religieuses. Mais soyons sérieux.

Les *Maîtres spirituels* se devaient de ranger *saint François d'Assise* (2) dans leur collection. Peut-être eût-il été préférable de faire connaître des figures moins connues, moins étudiées, mais « on ne prête qu'aux riches ». Et le riche en l'occurence est le Poverello. I. Gobry ne prétend donner ni une biographie nouvelle, ni les écrits complets du saint, mais une vue panoramique du saint et de l'esprit franciscain. Il est toujours piquant pour ceux qui sont «dedans», de lire ce que pensent ceux du dehors. L'esquisse de Gobry est intructive et pratique. La bibliographie finale permettra de poursuivre l'étude. Bonnes tables, excellente initiation.

Kazantzaki, à son tour, a été attiré par le *Pauvre d'Assise*, c'est

(1) Ed. Ouvrières, Paris.
(2) Ed. du Seuil, Paris.

le titre de son dernier livre (1). Tous ceux qui ont aimé l'évocation évangélique, la saveur du terroir, la justesse des analyses, la vigueur des formules et des situations dramatiques dans *le Christ recrucifié*, ouvriront, intrigués, le livre qu'il consacre à saint François. Comment cet Hellène, sensibilisé à la lumière et à la couleur va-t-il comprendre le troubadour qui, en trouvant Dieu, a gagné la terre ? Ici le drame chrétien, déjà abordé par le sacrifice de Manolios, se découvre à travers un homme historique, dans un contexte social connu, au milieu d'un des paysages les plus merveilleux du monde, où se réalise ce chef-d'œuvre de poésie et de courage, de grandeur et de sainteté, de fraîcheur et d'austérité qui s'appelle François.

Nikos Kazantzaki n'a pas voulu ajouter une nouvelle biographie à toutes celles qui exsitaient déjà. Il prétend faire création littéraire et écrire un roman. C'est un nouveau livre de fioretti, rédigé par le compagnon de François, frère Léon, la petite brebis de Dieu. Au plan littéraire, le livre et sa traduction, fluide comme de l'eau de roche, est une merveille de poésie, de trouvailles ; « Rien n'est plus près de nous que le Ciel. La terre est sous nos pieds, et nous marchons dessus, mais le ciel est en nous ». Ailleurs : « Dieu est un incendie, frère Léon . Il brûle et nous brûlons avec lui ». Dieu est un verre d'eau fraîche. « Il n'y a rien de plus désaltérant et de plus approprié aux lèvres de l'homme. » Il faudrait citer la « fleurette » de François sonnant le tocsin, pour alerter les gens d'Assise afin qu'ils viennent admirer « le miracle de la lune toute ronde au milieu du ciel, et la terre, immatérielle (qui) flottait dans l'espace. » Ici l'invention sacrifie déjà à un certain naturalisme que Jean-Jacques n'eut pas récusé. Il faut reconnaître que Kazantzaki est loin de considérer la vie de François comme une idylle, il la tire, au contraire, par trop dans le sens d'une angoisse existentielle, qui trahit sa tonalité évangélique.

L'auteur s'est efforcé de contempler le saint comme frère Léon, de toute son âme, jusqu'à lui prêter ses propres problèmes et ses propres pensées. C'est ici que commence l'ambiguité du livre. Une biographie peut être une création artistique, mais peut-elle trahir, non point la matérialité des faits, mais l'esprit, l'âme du saint ? A maintes reprises, le héros pourrait s'appeler saint Nikos

A. HAMMAN.

(1) Feux croisés, éd. Plon, Paris.

Archéologie, histoire, exotisme... dans les livres.

Dans la précédente chronique, nous avions annoncé la parution prochaine du volume de K. Lange et M. Hirmer : *L'Egypte, Sculpture, Architecture, Peinture* (Armand Colin). L'ouvrage de ces deux archéologues, essentiellement fait de 259 photographies, dont plusieurs en couleurs, est un des plus beaux que l'on puisse actuellement réaliser. Il est, aussi, l'un des plus vrais. Ce mérite vient de la compétence des auteurs. Il est dû, en même temps, à leur habileté photographique. Ils ont employé des moyens fort perfectionnés. Certains beaux angles de prise de vue n'ont été réalisables qu'avec des objectifs tout nouveaux. Il serait impossible, pour un visiteur, de saisir d'un seul coup d'œil, plusieurs des larges perspectives que révèlent ces photographies véritablement « panoramiques ». Dans d'autres cas, le recours au téléobjectif a permis de dégager d'un paysage trop confus les monuments qui, de près, y paraissaient écrasés. De tels clichés ont dû être médités en fonction des sites, des éclairages. Il a fallu vivre près des monuments égyptiens, pour saisir ainsi leurs aspects les plus vrais et les reproduire avec une telle fidélité.

On appréciera, dès les premières planches, d'extraordinaires vues d'ensemble des Pyramides de Gizeh et du Sphinx dont le panorama complexe se déploie largement. Embrassés dans leur entier, ou presque, les sanctuaires de Karnak, de Louxor, le Ramesséum, le temple d'Edfou laissent ensuite voir l'assemblage savant de leurs pylônes, de leurs colosses, de leurs multiples colonnades. On est mieux instruit, par de tels clichés, que par un plan. L'intérieur des tombes thébaines prend, lui aussi, un relief jusqu'ici inconnu. A ces belles surprises, ajoutons le choix extrêmement sûr des monuments, et la place logiquement donnée aux diverses époques. Des édifices, encore inédits et jusqu'à présent interdits aux photographes, apparaissent ici pour la première fois : c'est le cas, entre autres, de l'admirable et pure chapelle de Sésostris Ier, naguère patiemment reconstituée, dans les ruines de Karnak, par H. Chevrier. Par ce monument, et par d'autres détails encore, les auteurs de l'album ont bien mis en valeur le Moyen-Empire égyptien, trop négligé d'ordinaire parce que trop peu connu, mais qui, mêlant des tendances à l'archaïsme à une perfection à la fois technique et spirituelle (son orfèvrerie, retrouvée à Illahoun, comme sa littérature, le montreraient) fut un des grands âges de l'histoire universelle.

M. G. Lefebvre vient de faire paraître un *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque phraonique* (Presses Universitaires de France). L'émi-

nent égyptologue avait déjà édité, pour préparer l'information nécessaire à ce livre définitif, — qui vient de recevoir le prix Paul Pelliot —, un méticuleux *Tableau des parties du corps humain mentionnées par les Egyptiens* (Le Caire, 1952). Son livre rassemble, tout ce qui se peut savoir, d'après les documents hiéroglyphiques, de la médecine phraonique. La réputation des médecins égyptiens était grande, dans l'antiquité. Si l'on en croit Diodore, ces praticiens étaient des fonctionnaires rétribués par l'Etat, de sorte que tout le monde était soigné gratuitement ! Après avoir rappelé leurs connaissances d'anatomie et de physiologie, M. Lefebvre passe en revue les procédés de diagnostic et les remèdes concernant les diverses parties du corps. La gynécologie n'est point oubliée, non plus que les pratiques chirurgicales, l'hygiène, les soins de beauté, la circoncision. Cet ouvrage, illustré de quelques planches suggestives, intéressera avec les médecins curieux des anciennes formes de leur art, une foule de lecteurs.

L'Abbé Félix Buffière a pris pour sujet de thèse *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* (Les Belles-Lettres). Le livre est si passionnément, si clairement écrit, que l'on oublie qu'il s'agit d'une thèse. Son sujet est bien attachant. Il s'agit des innombrables exégèses par lesquelles l'antiquité interpréta les livres homériques tout à fait comme notre Moyen Age interpréta la Bible. Les unes cherchaient à deviner, dans ces poèmes, l'expression symbolique d'un systéme du monde physique. D'autres voulaient en dégager des enseignements moraux. Les plus subtiles crurent y deviner une révélation du monde invisible et divin ; c'est peut-être par ce côté que les vieilles interprétations d'Homère nous touchent le plus ; thèmes de l'antre des nymphes, des portes célestes, de la descente à l'Hadès, des réincarnations, voici, heureusement rendus accessibles au lecteur, des sujets qui nourrirent les ardentes préoccupations mystiques du monde hellénistique et romain.

Avec son *Expédition en Arabie Centrale*, Philippe Lippens (Adrien Maisonneuve) nous entr'ouvre la porte d'une antiquité encore bien mal connue, mais prestigieuse, qui commence à découvrir ses étranges beautés aux historiens. Cet ouvrage, c'est le journal très simple d'une longue expédition dont les principaux membres furent H. St-J. Philby, le professeur G. Ryckmans et J. Ryckmans. Partie de Djeddah cette mission descendit d'abord par le Hedjaz vers les confins du Yémen, c'est-à-dire vers l'oasis où se trouvent les pauvres ruines de la cité de Nedjran qui fut si importante dans les longs siècles qui précédèrent l'Islam. De là, l'expédition remonta vers Riyadh.

De l'ouvrage de S. W. Baron : *Histoire d'Israël, Vie sociale et religieuse* (Presses Universitaires de France), nous avions naguère loué le premier volume. Le second — *Les premiers siècles de l'ère chrétienne* — vient de paraître. La nouveauté des points de vue qu'il adopte, des sujets même qu'il révèle, lui concède un très vif intérêt. Il évoque les horizons nouveaux qu'ouvrirent à Israël les siècles de l'hellénisme : on y voit germer Pharisiens et Sadducéens, Esséniens et Nouvelle-Alliance. Puis voici la naissance du Christianisme considérée du point de vue de ceux pour lesquels la religion nouvelle fut un déchirement. Et puis, c'est la ruine et la reconstruction d'Israël, avec les réactions anti-chrétiennes, les controverses historiques, les tendances nouvelles

du judaïsme hellénisé, enfin le développement du monde du Talmud. A ce dernier sujet est consacré un tiers de l'ouvrage. Les notes, extrêmement abondantes et précises, marquent le caractère complet, impartial, de la documentation très moderne, très actuelle, à laquelle l'auteur a recouru. Ainsi s'est bâti un exposé d'un intérêt, d'une solidité remarquables.

De H. E. Del Médico vient de paraître *L'Enigme de la Mer Morte* (Plon). Hébraïsant de grande classe, Del Medico a pour principe de ne point admettre aveuglément tout ce que ses prédécesseurs ont conclu au sujet des manuscrits de la mer Morte. Tout particulièrement, il ne croit point à l'existence des Esséniens : cela lui assure une position des plus originales — pas aussi originale pourtant que celles de plusieurs autres savants et étrangers dont les ouvrages ne sont pas encore connus en France, mais plus modérée. Il défend sa thèse avec des arguments de poids et l'on constate, de ce fait, que nous ne sommes point encore au bout des discussions sur le sens de ces documents extraordinaires dont, d'ailleurs, il donne, au terme de son étude, une nouvelle traduction.

J. T. Milik : *Dix ans de découvertes dans le désert de Juda* avec une préface de R. de Vaux O. P. *(éditions du Cerf)* ne se distingue point par la même originalité que le précédent. Mais ce livre, illustré de plans et de photographies extrêmement instructifs, est un des exposés les plus clairs que nous ayons sur les manuscrits de Qoumrân. Netteté d'autant plus naturelle que l'abbé Milik a participé personnellement aux fouilles des alentours de la Mer Morte et qu'il prépare la publication de plusieurs des nouveaux textes : c'est lui, en particulier, qui doit éditer les étranges rouleaux de cuivre de la « grotte 3 », sur lesquels sont énumérées les cachettes où furent enfouis des trésors... sans doute fictifs.

Le maître M. Gaudefroy-Demombynes vient de donner un *Mahomet* (Albin Michel) dans la collection « *L'Evolution de l'Humanité* ». Cet ouvrage est le fruit d'une très profonde expérience des textes et documents : bien que l'auteur ait atteint sa quatre-vingt-quinzième année, son livre est admirable de force et de clarté. Aux religions préislamiques, au cadre historique dans lequel l'Islam est né, l'auteur fait la place qui convient en nos années où de grandes découvertes dévoilent peu à peu le lointain passé de l'Arabie. Cette évocation est suivie d'un tableau précis de ce que furent, historiquement et spirituellement, les étapes de la vie de Mahomet. Enfin viennent les chapitres que nous avons le plus appréciés dans cet ouvrage remarquable : une analyse du message de Mahomet, analyse dont le seul plan révèle déjà la richesse. De l'idée divine, l'auteur passe au mythe de la création et aux traditions diverses que l'Islam y rattache ; puis à l'histoire légendaire de l'univers illustrée par les figures prophétiques d'Abraham, Moïse, David et Salomon et d'autres envoyés jusqu'à Marie et Jésus. Voici encore les croyances sur la fin de l'univers, avec les traditions relatives aux Sept Dormants, les notions sur la résurrection, le jugement dernier, le paradis, l'enfer. Enfin l'auteur précise les traits pratiques de la foi musulmane et les devoirs qu'elle impose au croyant. Il faut lire cet ouvrage, avant d'oser porter un jugement sur l'Islam.

On ne peut accorder qu'un mot à l'ouvrage d'Alfred Leroy. *Naissance*

de l'art chrétien, des origines à l'an Mil (Arthème Fayard, collection « *Je sais, Je crois* »). Cette introduction eût peut-être été moins sommaire si l'auteur... n'était allé à la ligne après chaque phrase. Sur l'esprit de la chrétienté médiévale, un ouvrage capital sera celui de P. Alphandéry et Alph. Dupront : *La chrétienté et l'idée de Croisade* (Albin Michel, collection : *L'évolution de l'Humanité*). Mais les plus attrayants des volumes jusqu'ici consacrés à cette époque sont, sans nul doute, les trois admirables albums de la collection « *Zodiaque* » (Braun) *Bourgogne Romane, Auvergne Romane, Val de Loire roman*. Ces livres sortent de l'ordinaire : les éditions « *Zodiaque* », il est vrai, sont l'œuvre de l'atelier du Cœur-Meurtry, atelier monastique de l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire. A des photographies parfaites, à des plans et des coupes clairs et instructifs s'unissent des textes qu'une riche typographie met bien en valeur. Nous y constatons combien nous avons encore à apprendre sur Tournus, Paray-le-Monial, Saulieu, Autun et Vézelay ; sur Orcival, Notre-Dame-du-Port, Saint-Nectaire, Issoire, une des plus belles, et Mozat ; sur, — enfin, — Saint-Aignan d'Orléans, Germiny-des-Prés, l'admirable Saint-Benoît-sur-Loire, Saint-Aignan-sur-Cher et Selles-sur-Cher. Dans ces volumes, rien n'est négligé ; tout est à sa place, également. L'iconographie et son sens mystique sont analysés avec vie : dans l'un de ces ouvrages, se lit, par exemple, une « Liste complète des personnages, des animaux et des intruments tenus par ces personnages et ces animaux, sculptés au XIIe siècle par Ghislebertus et son équipe dans la cathédrale d'Autun » : elle est due à la plume de l'Abbé Grivot — un des fort nombreux collaborateurs auxquels ces volumes recourent — qui n'est point du tout un homme ennuyeux, surtout lorsqu'il n'oublie *rien* de ce qui figure à ce tympan surchargé.

Nous avions signalé dans la précédente chronique le Tome I de l'*Iconographie de l'Art Chrétien* de M. Louis Réau. En voici (Presses Universitaires de France) le Tome II : *Iconographie de la Bible*, **Ancien Testament*. Ce recueil inventorie de façon pratique les thèmes suggérés par la première partie de l'Histoire Sainte. Mais cet inventaire est, en même temps, très suggestif. Il passe en revue les images de la personne divine, des anges, de Satan et des démons, les scènes de la Création, de la chute ; puis les épisodes de l'histoire des Patriarches. Avec Moïse et l'Exode s'ouvre un autre répertoire marqué par la conquête de la Terre Promise, la chronique des Juges et des Rois, enfin par les Prophètes, depuis Elie et Elisée jusqu'à la Sibylle adoptée par le judaïsme tardif et par le christianisme, et jusqu'à Jean Baptiste. L'auteur, — on s'en apercevra à diverses reprises —, n'est point un théologien : les spéculations du christianisme ne comptent, pour lui, que dans la mesure où elles se traduisent en des images qui, bien sûr, trahissent souvent les dogmes qu'elles veulent illustrer. Mais on ne saurait reprocher à M. Louis Réau ce point de vue voulu par son sujet, — même s'il entraîne quelques inexactitudes philosophiques. La méthode qu'il applique convient tout à fait à l'iconographie qui voulait transposer en symboles à sens multiples, presque en hiéroglyphes, un certain nombre de thèmes lesquels se répondaient et se suivaient de l'Ancien au Nouveau Testament. Ses recherches nous valent tant de surprises parfois amusantes, plus souvent pleines d'intérêt. C'est ainsi que David est mentionné même sous la figure de Roi de Pique qu'il prend dans

les cartes à jouer ; cette image, Louis Réau l'explique en rappelant que, dans une fresque du monastère copte de Baouït, en Moyenne Egypte, une représentation de David lui donnait déjà comme attribut un ornement, un fleuron annonçant la forme de l'as de pique. Ouvrons, plus loin, les pages consacrées à l'histoire de Salomon : nous y verrons que le chandelier à sept branches, pour l'iconographie chrétienne, est devenu une image des sept dont du Saint-Esprit. On lira encore comment le trône de Salomon, que l'Ancien Testament décrit comme fait d'or et d'ivoire, avec deux statues de lions qui l'encadraient et douze lionceaux décorant ses degrés, — a pu devenir « le Trône de la Sagesse », le symbole de la Vierge portant l'Enfant-Jésus sur ses genoux. On appréciera aussi l'inventaire précis des sculptures et images que notre moyen-âge a consacrées à l'histoire de la Reine de Saba et du grand Roi de Jérusalem.

Voici, de Margaret Murray *Le dieu des sorcières*. (Denoël), traduit de l'anglais. De Margaret Murray, j'avais autrefois remarqué en un tout autre domaine, d'originales découvertes sur les rapports de la légende du Graal avec les rites liturgiques coptes. Ce n'était pas entièrement convaincant, mais l'intérêt soulevé était des plus vifs. Dans son actuel ouvrage, elle suppose l'existence d'une religion primitive, venue de l'âge paléolithique et qui, grâce aux sorciers, aux sorcières, à leurs rites et à leurs sabbats, aurait connu des survivances jusqu'aux époques modernes. Pourtant, bien des faits que cite Miss Murray peuvent être de simples souvenirs des rites païens, bien moins anciens, que le christianisme étouffa. Certains détails qu'elle invoque sont même des plus hypothétiques. Mais elle en expose, aussi, de troublants.

En deux volumes, R. Poirier a résumé *L'épopée des grands travaux de la Tour de Babel à la Cité de l'Atome* (Plon). Les premiers chapitres touchent l'antiquité, et nous disent, par exemple, comment purent être bâties les Pyramides, dans la mesure où cela peut se deviner. Qu'elles ne furent point édifiées à grand peine par des esclaves, c'est à peu près certain. Les parties du livre qui vont de Versailles à la cité atomique d'Oakridge en passant par les câbles transatlantiques et la Tour Eiffel ne sont pas moins agréables à lire que ceux traitant d'archéologie.

J'ai ouvert avec curiosité le livre d'André Davy : *Le Nil, Première descente en kayak* (Julliard). Ne demandons pas à son jeune auteur de nous instruire bien exactement sur les sites antiques que cette dure expédition lui a fait côtoyer ! Mais ce livre nous rappelle que l'Egypte et la Nubie antiques ont vécu du Nil qui fut leur artère unique. Ce rôle du fleuve est aujourd'hui trop ignoré : les voyageurs ne connaissent que le chemin de fer ou l'avion. Que des modernes aient voulu en descendre le cours et qu'ils aient pu revoir de leurs yeux ces milliers de kilomètres de rives qui vont du cœur de l'Afrique à la Méditerranée, voilà qui donne, à ce livre écrit sans artifices, un intérêt particulier.

Dans ses plus récents voyages, l'infatigable Attilio Gaudio était allé, — si mes souvenirs sont exacts, — jusque chez les Louchaïs, coupeurs de têtes de l'Inde Orientale. Il est manifeste qu'on ne lui a encore rien coupé d'essentiel puisqu'il s'est, depuis ce temps, lancé *A la recherche des îles ignorées (du Radjastan aux Maldives)* (Julliard) en flânant, à

l'aller, au Caire et à Baalbek et, au retour, à Socotra et Djibouti. Cela lui donne l'occasion de raconter avec entrain ses aventures dans des pays qui sortent de la banalité.

Le Fezzân s'abrite au fond d'un désert des plus passionnants. Ses oasis furent le siège, il y a quelque vingt siècles, de civilisations qui y laissèrent des monuments remarquables. Les solitudes qui l'entourent recèlent — monuments encore plus anciens — de remarquables gravures rupestres. C'est au pays de ces dernières que nous mène le sympathique Philippe Diolé avec son livre : *Dans le Fezzân inconnu* (Albin Michel). Il a traversé là un désert entièrement inconnu et particulièrement hostile : les dunes de l'Edeyen de Mourzouk (58.000 km. carré).

Une autre formule de voyage nous est proposée par la collection « *Petite Planète* » (Editions du Seuil). Les derniers fascicules parus ont été la *Turquie* d'André Falk (d'un humour mordant), la *Chine* d'Armand Gatti, l'*Iran* de Vincent Monteil, l'*Israël* de David Catarivas. Ces volumes s'efforcent de donner la physionomie humaine précise de chaque pays, et font preuve, d'un admirable souci de vérité. Il faut leur associer un ouvrage autrement important ; et pareillement solide : *L'Egypte en mouvement*, de Jean et Simone Lacouture (Editions du Seuil), image minutieuse et pénétrante (que l'on prenne pour exemple le chapitre : Travail dans la vallée...) des remous d'un pays qui, subitement, révèle à l'univers sa vraie physionomie, jusqu'ici méconnue (physionomie où se réveillent peut-être quelques traits de ses ambitions antiques).

Un livre particulièrement attachant est celui de G. Balandier : *Afrique ambiguë* (Plon). Ethnologue et sociologue, l'auteur nous explique sa découverte, son expérience vivante et l'Afrique noire. Les conclusions qu'il exprime sont profondément humaines. Portant sur les problèmes les plus complexes, les plus variés, ses enquêtes ont gagné en prix du fait que Balandier s'est largement ouvert à l'âme de l'Afrique. On ne peut, en le lisant, rester insensible à la réelle civilisation des noirs qui, jadis, faisait déjà s'exclamer d'admiration un savant tel que Frobenius. Parmi les pages les plus profondes, peut-être faut-il citer le chapitre II : Jeune Afrique, surtout inspiré par les Lébou, peuple de pêcheurs établi aux environs et au sud de Dakar. On découvre, là et dans d'autres régions encore, des sociétés dont les structures religieuses et morales, bien différentes des nôtres, n'en aboutissent pas moins à la formation d'individualités bien complètes et, du même coup, à celle de collectivités très vivantes, notablement saines du point de vue moral et pour lesquelles le contact avec le monde moderne pose de graves problèmes. C'est un ouvrage à lire pour entrevoir à quelles difficultés va se heurter l'évolution de l'Afrique.

Veut-on, enfin, des images de contrées lointaines ? Voici l'*Afrique du Sud*, album composé par Hanns Reich (Elsevier). On y trouve face à face, des cités modernes et des types purement africains. Le talent du photographe étant égal dans les deux cas, la comparaison de ces deux aspects opposés tourne, il faut le reconnaître, en faveur des paysages et des hommes que n'a pas encore touchés la trop matérielle civilisation.

JEAN DORESSE.

Au goût de notre époque pour les déplacements, goût si vif et qui a pénétré toutes les classes sociales, correspond une inflation de la littérature touristique. Jamais sans doute ne vit-on autant de livres, d'albums, de plaquettes attachés à décrire les beautés et les curiosités de notre pays et des pays étrangers. La photographie y ajoute un supplément d'attrait. Parfois même elle est le principal intérêt et ces paysages ou les monuments que la plume de l'écrivain n'évoque que sobrement ou même sommairement, l'art du photographe les restitue avec fidélité et souvent — car les photographes qui collaborent à ce genre de publications sont en général fort habiles — avec un sens du détail précieux, de la mise en page opportune, du « faire valoir » qui est un élément très vif de plaisir.

De tels ouvrages sont précieux en tout temps. Ils sont une excitante préparation au départ. Au voyageur rentré chez lui, ils offrent des comparaisons, des souvenirs. Ils peuvent allumer le désir de retourner aux lieux déjà parcourus ou de changer d'itinéraire. Et pour ceux qui ne partent pas, ils sont un voyage. Un voyage immobile. Ce ne sont pas les plus décevants. Du moins est-on sûr d'éviter les inconvénients, les contrariétés auxquelles n'échappe guère le touriste le mieux organisé.

Mais quel que soit le point de vue du lecteur, il n'est pas douteux qu'il tirera la plus grande satisfaction de livres où le texte et l'image s'accordent et se répondent dans un heureux équilibre, où l'érudition ne sera pas encombrante tout en étanchant une naturelle curiosité, où l'essentiel sera dit, mais relevé du détail savoureux, de l'anecdote preste.

Dans cet ordre d'idées, nous avons déjà l'an passé signalé quelques ouvrages qui nous paraissaient être des réussites. En voici d'autres. Et tout d'abord dans cette collection *Les albums des Guides Bleus* (édités par Hachette) dont nous avons déjà vanté les mérites — et ce n'était que justice — une *Ile de France* présentée par Emile Henriot qui décrit avec une affectueuse finesse ce « pays fin, fugace, divers, inattrapable, aussi réel pourtant qu'un clair de lune » et auquel le rattachent tant et tant de souvenirs tristes et heureux. En Ile de France, il est chez lui. Il en parle en poète et en amoureux.

Consacré à la même province, voici un volume de chez Arthaud dont le texte est dû à Bernard Champigneulle, critique érudit, un homme qui a sur l'urbanisme des idées nombreuses et nettes et qui a mené, pour un aménagement rationnel de Paris et de sa région, de fort intelligentes campagnes. On apprend beaucoup à lire les pages documentées où il présente les divers régions d'un terroir si riche d'histoire ancienne et récente.

De l'Ile de France passons à l'Orléanais tout proche (1). Maurice Genevoix s'est chargé d'en révéler le caractère et l'originalité. A coup sûr nul n'eût pu le faire avec plus de pénétration. Il en connaît les aspects comme les gens. Lui aussi, il est dans son pays, un pays qu'il aime bien et dont il n'ignore rien. L'un des attraits de ces albums

(1) Albums des Guides Bleus, Hachette, édit.

est d'ailleurs d'avoir eu la bonne idée, pour parler de chaque région, de s'adresser à un écrivain qui n'y est point étranger. André Chamson pour le Languedoc méditerranéen (1), le duc de Levis-Mirepoix pour le Haut-Languedoc (2). Bientôt la Normandie sera expliquée par un de ses fils illustres, M. André Siegfried, à qui ses courses à travers le monde n'ont point fait oublier Le Havre et les falaises de la côte.

Lorsque vous quitterez l'Orléanais et le romancier de *Raboliot* peut-être penserez-vous que l'occasion est propice de voir ou de revoir les châteaux qui font une terre royale de cette vallée traversée par le fleuve royal, la Loire. Demandez alors à M. François Gebelin de vous guider. Son livre (3) est d'une sobre érudition. Sur un sujet souvent traité, il informe, il éclaire, il intéresse constamment.

A votre gré vous pourrez ensuite vous diriger avec M. Bonnerot vers la Bourgogne (4) vineuse et forestière, terre de grands orateurs, aussi de bâtisseurs qui ont attesté leur génie ou leur foi en maints châteaux, églises ou abbayes, ou bien avec M. Audibert vers la Côte d'Azur (5) — mer bleue, ciel bleu, fleurs —, mais qui est tout de même autre chose qu'une carte postale extrêmement réussie. Pour sa part, Joseph Peyré vous emmènera vers le Pays basque (6), sol de vieille civilisation, où les traditions perdurent, maintenues par un peuple altier. André Maurois vous fera connaître le Périgord (7), ses coutumes, ses curiosités — vieille terre aussi, celle-là, où la préhistoire s'enrichit de découvertes fréquentes. Et il n'oubliera certes pas la cuisine fameuse que parfume la truffe.

Mais peut-être rêvez-vous de cieux plus lointains, d'horizons moins voisins. L'Egypte (8), le Cachemire (9), l'Iran (10), l'Océanie (11) même vous sont proposés. Ou plus proches, la Yougoslavie (12) si riche de couleurs, le Maroc (13) encore mystérieux. Et peut-on souhaiter pour visiter Rome (14), un conseiller plus sûr, un compagnon de plus de goût et de savoir que Jean-Louis Vaudoyer. Avec lui, Stendhal eût volontiers flâné dans la Ville Eternelle.

Tous ces livres que nous citons seront pour vous des amis par la qualité de leurs textes, mais aussi par celle de l'illustration abondante, variée et qui autorise les plus belles promenades, celles où l'on s'arrête, où l'on rêve, où l'on revient parfois sur ses pas.

Mais il faut bien, après ces randonnées, rentrer en France. Et peut-être à ce moment vous souviendrez-vous qu'il existe à l'Ouest, une province dont le cours des âges n'a altéré, somme toute, qu'assez peu la physionomie et qui garde encore sur son sol d'innombrables témoins du passé, la Bretagne (15) dont Henri Queffelecpar le avec un amour filial et dont M. Henri Waquet brosse un vaste tableau (16) clairement ordonné. Et c'est encore Henri Queffelec qui, en quelques pages, dit la joie esthétique et spirituelle de ces calvaires bretons (17), dont l'image nous livre la beauté émouvante jusque, parfois, dans les gaucheries qu'on y peut découvrir.

ROGER DARDENNE.

(1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14) Albums des Guides Bleus, Hachette édit.
(3) Edit. Alpina.
(16) Edit. Alpina.

AU PORTUGAL AVEC SES ECRIVAINS

De ce pays dont la place est si grande dans l'histoire de la civilisation, bien des Français restent très ignorants. Or, tous les Portugais de quelque éducation parlent français ; et lorsque leur poète Antonio Nobre a écrit :

« Monte vite à la hune, matelot !
Et crie France ! Pour l'amour de Dieu ! »

il semble avoir exprimé le culte de son pays pour le nôtre.

C'est en compagnie de deux de leurs plus grands écrivains, Ferreira de Castro et Joaquim Paço d'Arcos, que j'ai fait connaissance du Portugal.

Paço d'Arcos, auteur de vingt et un livres, a, voici deux ans, fait une triple et soudaine apparition dans les lettres françaises avec une nouvelle, *Le Navire des Morts* (1), un roman, *L'Antiquaire de Sao Paulo* (2), et ses, *Poèmes imparfaits* (3), qui ne semblent pas mériter ce titre modeste. Au reste, je n'ai jamais entendu parler d'un écrivain portugais qui ne fût avant tout poète.

Joaquim Paço d'Arcos me reçoit chez lui, dans un de ces clairs immeubles modernes qui occupent une grande superficie de Lisbonne, la ville aux sept collines.

Joaquim Paço d'Arcos est comme une réplique moderne du roi Sébastien. Cependant s'il descend d'une grande famille portugaise et occupe aujourd'hui un poste élevé dans la diplomatie, il n'en a pas moins reçu une éducation très démocratique.

— *A quatorze ans, je gagnais ma vie. Et comme Aquilino Ribeiro et Ferreira de Castro, je n'ai aucun titre universitaire.*

— *Les voyages auxquels vous entraînent vos fonctions diplomatiques ne sont pas sans influence sur votre œuvre. L'Inde et l'Angleterre se rejoignent dans le* Navire des Morts ; *le Texas, la Nouvelle Orléans, la baie de Mossamédès... ont inspiré vos poèmes. Enfin* l'Antiquaire de Sao Paulo...

— *Est la somme de mes expériences en Afrique et au Brésil.* Mais c'est tout de même *au Portugal que j'ai consacré la plus grande partie de mes romans réunis en Chroniques de la vie portugaise.*

— *Vos écrivains préférés ?*

— *Parmi ceux de mon pays : Eca de Queiros, qui fut consul en France et vécut longtemps à Neuilly. Il a véritablement renouvelé la langue littéraire portugaise, lui a donné une souplesse qu'elle n'avait pas. Parmi les étrangers : Anatole France, Maurois, Mauriac, Graham Greene, Hemingway...*

Si dans leur éloge passionné de la France, les Portugais semblent traiter leur pays et eux-mêmes avec une modestie singulière, cette modestie atteint son paroxysme chez le grand Ferreira de Castro,

(1) Edit. Laffont.
(2) *Les Œuvres Libres* (Fayard édit.).
(3) Edit. Seghers.

le doux et génial romancier des humbles, avec Forêt Vierge (1) et des moins humbles, avec le Renoncement de Don Alvaro (2).

C'est chez Ferreïra de Castro que j'ai rencontré Joan de Barros, grand poète inconnu en France, ancien premier ministre.

Nomade et bourlingueur comme son traducteur Blaise Cendrars, Ferreira de Castro n'a consenti à avoir un domicile personnel que pour plaire à sa femme. Lui, c'est à l'hôtel qu'il aime vivre ;

— *Un écrivain a besoin de s'isoler. Pour créer ses mensonges et y faire croire, il lui faut être en-dehors de la réalité,* me confie-t-il tandis que nous parcourons la majestueuse Avenida de Liberdade ou les ruelles étroites et escarpées de l'Alfama, le vieux quartier de Lisbonne où parfois s'élèvent les accents du fado. Nous nous arrêtons devant l'austère et vieille cathédrale « *Mais ce n'est rien à côté de vos cathédrales de France* », dit Ferreira de Castro. Puis, des innombrables belvédères d'où on contemple Lisbonne : « Ça *ne vaut pas les paysages de l'Ile-de-France* «

Comme il trouve aussi que ses compatriotes sont des chauffeurs imprudents, il ne monte jamais en taxi sans recommander :

— «*J'ai une maladie de cœur, conduisez doucement, je vous en prie. Et d'ajouter pour mon propre bénéfice : Mon cœur est à toute épreuve mais ils ne conduisent pas intelligemment comme chez vous.*

A son appartement, il préfère une salle de café pour retrouver ses amis. Là il boit inlassablement un doigt de café noyé dans une tasse d'eau. Les établissements qu'il choisit sont généralement des espèces de pâtisseries prolongées d'une arrière-boutique où règne bientôt un bruit intense. Poètes, romanciers, critiques viennent à lui, et, de leur œuvre, il parle bien plus volontiers que de la sienne. Les tables sont serrées, les conversations difficiles.

— *Ah* ! s'exclame-t-il. *Si l'acoustique de nos théâtres n'est pas bonne, (comme à Paris) celle de nos cafés l'est beaucoup trop.*

Nous franchissons le Tage pour aller dîner face à Lisbonne illuminée sous les étoiles. Et je l'écoute qui exalte la clarté de la pensée française.

— *Cependant,* dit-il, *cet épanouissement de la pensée, cet extraordinaire intellectualisme qui, chez vous, a pénétré dans tous les domaines, est peut-être une des causes de la philosophie noire qui a prévalu ces dernières années.*

Il vient de découvrir Chateaubriand : « *Jusqu'ici, je l'aimais modérément, mais j'ai ouvert* Les Mémoires d'Outre Tombe, *quelle langue merveilleuse* !

Il chante surtout Anatole France, et l'esprit voltairien qui est sa religion. Cependant *La Mission* (3) publié en France cet hiver, (une grande nouvelle plus qu'un roman, mais une nouvelle dont l'élément spirituel l'emporte de beaucoup sur l'événement) est un drame de conscience qui n'a rien de voltairien, et dans lequel se reflètent les scrupules auxquels ne peuvent se dérober ses personnages, depuis l'Albert, de *Forêt Vierge*, jusqu'au Père Mounier de *La Mission*. Cette

(1) Edit. Grasset.
(2) Edit. Pierre Horay.
(3) Edit. Grasset.

Mission, qu'il a située dans la France de 1940, lui tient particulièrement à cœur. Par l'économie de ses moyens, par ses résonances, c'est un chef-d'œuvre d'une qualité universelle, et de tous les temps.

Quant à la science, il veut être optimiste, en dépit des craintes actuelles :

— *La science améliore l'homme biologiquement. L'homme vivra plus vieux, souffrira moins. Il faut avoir confiance en l'humanité. La seule chose qui ne puisse être tolérée, c'est la cruauté. Il faut guérir le monde de la cruauté, apprendre aux enfants à réprimer leurs mauvais instincts. Cela est très difficile, même quand on s'y efforce sans cesse ; et, malheureusement, beaucoup d'hommes ne songent même pas à réprimer les leurs. Se dominer soi-même, voilà la grande difficulté.*

ANNE BRIERRE.

Ernst Jünger
Essai sur l'homme et le temps

Sous ce titre général vient de paraître, en deux parties, l'un des ouvrages les plus importants de ces dernières années. Il faut le placer tout près « de Situation spirituelle de notre époque » de Karl Jaspers et de « L'Homme révolté » d'Albert Camus. J'ajoute tout de suite que Jünger est servi par un magnifique traducteur, Henri Plard.

Le premier tome de cet ouvrage s'intitule « Le traité du rebelle » (1). Jünger traite ici de l'homme confronté avec le temps historique, de sa situation dans le monde contemporain. Il analyse — et la réflexion est alors empreinte d'humour noir — la façon dont le vote du libre citoyen est détourné dans les pays de dictature de son sens et renforce les pouvoirs tyranniques, en justifiant la terreur qu'ils font régner.

A cette conception nouvelle du pouvoir, Jünger veut opposer une conception nouvelle de la liberté qui s'incarne dans le Rebelle. Est rebelle, celui qui refuse d'être livré au néant, qui est résolu à résister, qui se révolte contre l'automatisme et sa conséquence éthique, le fatalisme.

Comment s'y prendra-t-il au milieu des dangers multiples qui le menacent, alors que la débâcle semble universelle ? Le monde de l'homme peut prendre deux figures. Celui du navire d'abord où chacun est forcément embarqué. C'est le temps de l'histoire où règne la crainte. L'autre figure est celle de la forêt qui représente l'être surpatemporel, où reposent « *les trésors de l'être* ». Le Rebelle est celui qui est capable d'opérer « *un recours aux forêts* ». Il imite en cela l'exemple du proscrit qui, en Islande, « *proclamait sa décision de s'affirmer par ses seules forces* » et vivait à l'écart de son peuple.

Le Rebelle dans notre monde affronte à travers des dangers nouveaux une crainte millénaire, la peur de la mort, devant laquelle il n'a jamais cédé. Existe-t-il donc en l'homme des éléments que nul temps ne désagrégera ? Oui, et c'est au théologien que revient la tâche de les mettre à jour. Est théologien tout homme qui par la réflexion laisse entrapercevoir les richesses enfouies dans la forêt. Nul doute que Jünger ne se considère à juste titre comme un théologien. Il s'arrête à la lisière de la forêt. Sans doute nous a-t-il dévoilé quelques-unes de ces richesses. Il laisse à chacun de ses lecteurs le soin de tracer son propre chemin.

Mais Jünger étend cette notion de Rebelle à tout un peuple luttant pour sa liberté ! A la limite, la Rebellion devient synonyme de Résis-

(1) Edit. du Rocher.

tance. Dans les forêts reposent les biens propres d'un pays, immuables et immobiles sans doute, mais qui porteront des moissons nouvelles.

Ce traité admirable, d'une construction subtile, il faudra le méditer souvent. Les vérités qu'il ressuscite sont plus que jamais nécessaires. Etait-il possible de les énoncer autrement ? Je ne le crois pas, mais je crains que sous la forme que leur a donnée Jünger elles n'intéressent que les intellectuels et laissent en dehors des forêts l'homme quotidien à qui elles sont peut-être plus nécessaires.

Je reprocherai d'autre part à Jünger ce que j'appellerai son fatalisme mélioriste. A la fin de son traité, il annonce bien facilement la chute des Titans, des despotes. Mais le combat est d'autant plus douteux que ce despotisme dans certains pays existe à l'état larvaire, ce qui atténue d'autant la virulence du Rebelle. Ce pouvoir se cache afin d'endormir la révolte. Jünger le reconnaît lui-même, c'est dans les périodes d'extrême danger que hommes et peuples éprouvent « *à quelle profondeur ils demeurent enracinés dans leurs origines.* » Mais si l'extrême danger devient l'équivalent de la vie quotidienne ?

Le deuxième tome de *l'Essai sur l'homme et le temps* se divise en deux parties. L'une s'intitule « *Polarisations* » et l'autre « *Traité du Sablier* ».

« *Polarisations* » est un court essai, assez sibyllin, mais important en ce qu'il jette une lumière singulière sur la façon dont Jünger médite. Ce serait son Discours de la Méthode en quelque sorte. Premier point : La destination d'un objet peut être connue de deux manières distinctes « *Pour connaître l'usage, l'expérience est nécessaire, et le discernement des pièces de structure. Le sens, au contraire, se communique plutôt par la vue de l'ensemble, selon des modes étrangers à l'évolution temporelle et à son mécanisme* ».

Deuxième point : Il y a chez Jünger une logique de l'irrationnel. Ce que le monde temporel nous soustrait, nous le complétons par un désir tourné vers un exaucement transcendant. Ce qui est important, c'est ce qui fait défaut. « *D'où la portion d'absurde que contiennent nos religions, et qui souvent y domine. Ce sont là descriptions d'aveugles, qui pressentent le monde de lumière, puisqu'ils en ressentent la chaleur. Mais, ne pouvant deviner le Tout-autre, ils présument des formes sublimes d'obscurité* ».

Nous tenons là, très vraisemblablement, une manière de raisonner chère à Jünger, dont il serait trop long de voir comment il l'applique dans le Traité du Sablier.

Ce qui étonne dès l'abord dans cet ouvrage c'est l'apparente pauvreté du point de départ — un simple objet, une curiosité historique — la manière dont Jünger l'amplifie, les angles divers sous lesquels il le considère pour en faire en fin de compte le symbole de notre décadence et de notre espoir.

Jünger examine les divers appareils qui servirent à mesurer le temps. Aux horloges à sable, à eau et à feu, qui exigent une échelle pour saisir la durée qui s'écoule dans son fractionnement, correspondît une conception linéaire du temps. Au cadran solaire, adapté à des circuits cosmiques correspond une conception cyclique du temps. Il se pourrait que le temps cosmique correspondit aux origines de la conscience du temps. Avec la roue du temps reviennent les fêtes. C'est le temps du souvenir. Il correspond à l'esprit de conservation. Le temps ter-

restre en revanche, est linéaire, progressif. Ce qu'il contient est moins important que la ligne qu'il trace et l'espoir qu'il implique.

Selon qu'on a choisi telle ou telle horloge à tel moment de l'histoire, « *la course du pendule dans le cœur humain s'est inversé* » et ce n'est pas sans influence sur la technique. C'est si vrai qu'un monde nouveau est né avec l'apparition, à une date mal connue, de l'horloge mécanique, dont le principe est le rouage. On a mis la bride au temps. Cette horloge nous indique un temps abstrait, intellectuel, qui nous « *détourne des énergies cosmiques.* » Nous retrouvons encore parfois ce que Jünger appelle « *une activité ah hoc* ». Lorsque nous nous livrons à la campagne à certaines occupations, « *ce n'est pas la montre qui nous fixe nos actions, mais la nature de nos actions qui nous fixe notre temps.* »

Avec le temps mécanisé, nous avons perdu de notre liberté. Jünger dresse le catalogue des utilisations du sablier. Il marquait la durée impartie à l'éloquence religieuse, à l'étude, on l'utilisait à bord des vaisseaux, à la cuisine même. Sa disparition symbolise le recul de l'intuition, de la maîtrise de l'homme sur la mécanique et l'automatisme.

Mais ici encore Jünger conseille le recours aux forêts. Et ce Traité du Sablier vient ainsi compléter tout naturellement le Traité du Rebelle. Dans ce dernier, c'est l'homme en situation, dans le monde actuel qui nous était présenté. Jünger va plus profond encore lorsqu'il examine la signification du sablier. Il s'agit là, non plus de rebellion mais de subversion. C'est à une catégorie essentielle de l'esprit qu'il s'en prend. C'est à une méditation fondamentale qu'il nous invite. Car d'une part il retrouve toujours dans le for intérieur de l'homme un fonds inépuisable, contre lequel le temps ne peut rien. Et d'autre part, il constate que tout récemment il a fallu créer de nouveaux instruments à mesurer le temps. Une chronologie géologique se constitue, « *La terre est prise pour horloge où se lit le temps cosmique.* » Pour mesurer en sens inverse des intervalles très brefs il a fallu monter des horloges à quartz, atomiques et électroniques qui ont quelques ressemblances avec les primitives horloges à eau, à sable et à feu. Ces faits conduisent à une conclusion toute naturelle : un triomphe sur les périls est possible sur le plan rationnel grâce « *à une saisie plus fine des données terrestres* » et sur le plan métaphysique « *si l'esprit pousse sa pointe jusqu'aux mesures immanentes à la Création, ou les retrouve.* »

Il est impossible d'embrasser toute la richesse de ces deux traités, de mettre en valeur la souplesse du raisonnement, l'ampleur des connaissances qu'ils supposent. Tout au plus ai-je tenté d'en dégager quelques idées maîtresses, où se reflète l'ambiguïté de notre temps, une conscience aiguë des périls qui nous menacent et le pressentiment que rien n'est encore totalement perdu.

Guy Le Clec'h.

Les lettres étrangères

PAMELA MOORE : CHOCOLATES FOR BREAKFAST.

JESSICA RYAN : CITÉ DES ANGES.

RAINER-MARIA RILKE : LETTRES MILANAISE.

« Chocolates for breakfast » (1), le premier roman de Pamela Moore, s'il n'en a non plus aucun des charmes, n'a aucune des faiblesses d'un livre de débutant. A la sûreté de la facture, à l'habileté de la composition, à l'impersonnalité du ton aussi, il semblerait que l'auteur, comme celui de « Bonjour Tristesse », fût non pas une très jeune fille, mais un écrivain déjà chevronné, chez qui le métier tient une place plus importante que l'inspiration.

Son roman est « l'Education Sentimentale » d'une petite Américaine de quinze ans dont les parents, un industriel et une actrice de cinéma sur le déclin, sont divorcés, et qui depuis leur séparation a connu, selon son expression, une « ribambelle de pères adoptés ». Après avoir été pendant plusieurs années pensionnaire dans un collège élégant des environs de New-York où elle lit James Joyce (qui est un auteur défendu) en écoutant des disques de jazz, s'emballe sur l'une de ses professeurs et a une crise de dépression, Courtney Farrell va habiter chez sa mère à Hollywood et ne tarde pas à y avoir sa première expérience amoureuse. Elle s'éprend d'un bellâtre, Barry Talbot, vaguement acteur et plus sûrement pédéraste, qui est, en outre, le favori des dames mûres et qui se sert d'elle pour essayer de devenir normal. Chaque jour, à l'insu de sa mère, elle le rejoint après le lycée ; elle est heureuse et surtout fière d'avoir un amant, mais lorsqu'elle découvre quelle sorte de secours il attend d'elle, la rage et le dégoût la détachent de lui et la déception lui inspire l'idée enfantine de se taillader un doigt pour se rappeler — au moins durant quelques semaines — « sa culpabilité, sa luxure et son péché ». Sur ces entrefaites, sa mère décide de quitter Hollywood et de s'installer à New York pour y tenter sa chance à la télévision. Courtney y retrouve Janet, sa meilleure amie de pension, dont l'existence n'est qu'une farandole de cocktails-parties et d'aventures, et qui l'introduit aussitôt dans son groupe. Elle y a sa seconde liaison avec un curieux spécimen de dandy américain, raffiné et pervers, Anthony Neville, qui assez paradoxalement a adopté la philosophie et les attitudes d'Oscar Wilde, mais non ses mœurs. La fin tragique de Janet qui, abandonnée par son dernier amant, se jette par la fenêtre après une scène d'une extrême violence avec son père, lui ouvre les yeux sur l'abîme auquel cette vie de désordre risque de la conduire. Elle rompt avec Anthony et choisit comme boy-friend un jeune avocat, un peu plus âgé que les autres garçons de la bande et beaucoup plus sérieux, qu'elle poussera peut-être la raison jusqu'à accepter pour mari. Car cette petite fille qui se définit en ces termes :

(1) Edit. Julliard.

« décadente, alcoolique à seize ans et blasée » semble mûre pour devenir une épouse honnête et peut-être même exemplaire. Tel est l'heureux résultat des dévergondages précoces.

Au premier abord, pourtant, le livre paraît plus licencieux que ceux de Françoise Sagan. Des deux héroïnes chargées de représenter la génération que l'auteur qualifie de « perdue », peut-être sans se douter que l'expression a déjà été employée pour celle de l'autre après-guerre, l'une couche dès sa puberté avec un gigolo pédéraste, l'autre se donne à qui veut la prendre. Leurs rapports avec leurs parents sont encore plus déséquilibrés que ceux de Cécile ou de Dominique avec les leurs. Tandis que Courtney, à quinze ans, déclare gravement qu'il lui faut tenter de « mettre un peu de plomb dans la cervelle » de sa mère, Janet, au cours de fréquentes et violentes disputes avec son père (lequel est inconsciemment amoureux d'elle), n'hésite pas à le traiter d'« ivrogne » et se laisse traiter par lui de « putain ».

Mais en réalité il y a beaucoup moins de dureté et de cynisme chez Pamela Moore que chez Françoise Sagan. Courtney, au fond, ne se différencie guère des adolescentes romanesques qui peuplent les romans honnêtes, ceux de Michel Davet par exemple. Si sa conduite n'est pas vertueuse, au sens où l'Académie entend ce terme, sa nature du moins est propre. Elle a d'instinct horreur de ce qui est vulgaire ou bas, et elle « refuse de vivre dans la laideur et le mensonge ». Peut-être a-t-elle tort de confondre le beau et le bien, encore que ce soit là une confusion platonicienne, mais il vaut mieux fonder sa morale sur des principes esthétiques que de n'avoir pas de morale du tout. « Si j'ai pu te donner le don de la beauté, lui affirme solennellement Anthony au moment où ils se séparent, alors pour la première fois de ma vie j'aurais donné une chose précieuse ». Et il semble que, dans l'esprit de l'auteur, ce soit la philosophie de l'histoire...

Par la bouche d'un autre de ses porte-paroles, le seul personnage du livre qui échappe à l'auto-destruction collective, Pamela Moore condamne « le gâchis » dans lequel se vautre cette génération, ses « révoltes inutiles » et surtout sa veulerie. « Ils n'ont, dit Charles à propos de ses camarades, aucun courage. Ils détestent leurs parents et ils les rendent responsables de leur propre désordre et, malgré cela, ils se laissent entretenir tout en les méprisant ».

Cette jeunesse, si lâche, si détraquée et d'ailleurs si mécontente d'elle-même, a une excuse pour la liberté sexuelle qui est la plus spectaculaire de ses faiblesses : c'est l'extraordinaire quantité de whisky qu'elle absorbe. L'alcool est le principal ressort non seulement de ses sensations, mais de ses sentiments. « Pour moi, avoue l'héroïne à son père, un cocktail a quelque chose de rassurant. A cause des souvenirs qu'il évoque, j'imagine. A la maison, les alcools variés ont toujours plus ou moins fait partie du mobilier ». Une petite fille à qui la vue d'une bouteille suffit à rappeler son enfance, a quelque droit à cette indulgence que non seulement elle ne sollicite pas mais qu'elle se refuse à elle-même.

Ce roman si lucide est moins intelligent sans doute que ceux de Françoise Sagan, mais il est plus humain. Son style n'a pas de prétentions littéraires; c'est un bon style de narration, précis, souple et vivant, dont la traductrice a fâcheusement accentué le caractère banal.

*
* *

« Cité des Anges » (1) de Jessica Ryan, est aussi un documentaire sur les mœurs de Hollywood, mais c'est un documentaire d'où tout souci d'art semble exclu. Sans doute la traduction est-elle négligée au point d'être parfois incorrecte mais le texte original ne lui est guère supérieur. Le récit, en outre, est décousu et les maladresses de construction s'ajoutent aux maladresses d'écriture. « Cependant quelques jours plus tard, Murphy rendit visite à Véra. Voici à quelle occasion » ou « Quelques jours après, il rencontra par hasard Eddie sur le plateau. Mais avant cette rencontra, quelqu'un lui fit une visite » : tel est le ton, gauche, presque enfantin. Quant à la matière, elle n'a rien d'original ni même de pittoresque. Cette peinture des milieux de cinéma manque de relief, peut-être parce qu'ils sont trop familiers à l'auteur qui est née à Los Angeles, a été actrice avant de devenir écrivain, et est la femme d'un acteur célèbre.

La toile de fond, ce sont les « parties » qui forment l'armature de l'existence quotidienne en Amérique et particulièrement en Californie. Dans ce décor de villas, de bars et de studios, l'auteur a imaginé une action à demi policière qui est à la fois ennuyeuse et peu vraisemblable. C'est essentiellement l'histoire d'un scénario auquel travaille un metteur en scène jadis fameux, Jasper Lincoln qui, après avoir produit plusieurs chefs-d'œuvre, a vu la faveur du public se détourner de lui et compte sur ce nouveau film pour la reconquérir. Un de ses rivaux, Ray Ullrich, s'intéresse lui aussi au scénario. Il ambitionne de le tourner et charge un de ses collaborateurs, Murphy Bell, de s'emparer du manuscrit. Murphy Bell, qui est considéré comme le futur génie de Hollywood, simplement parce qu'il a monté « King Lear » en costumes chinois modernes, mais qui est surtout un bel animal de vingt-sept ans auquel peu de femmes restent insensibles, commence par courtiser celle de Jasper, Matilda, qu'il entoure de soins pressants mais platoniques (il lui donne d'ailleurs le nom curieux de « petite maman ») puis il l'abandonne pour sa sœur Vera, à qui il propose le mariage. Quelques semaines avant la cérémonie, et quelques pages avant la fin du livre, Murphy réussit à voler le scénario, que le producteur a du reste refusé, et Vera se jette par la fenêtre.

Tout, dans ce roman, demeure inexpliqué. Pourquoi Murphy délaisse-t-il Matilda pour Véra qu'il n'aime pas davantage et qui a beaucoup moins d'intérêt qu'elle ? Pourquoi veut-il épouser cette épave qui, depuis son divorce, ne vit plus que de saouleries ? Selon les prières d'insérer, ce serait dans l'espoir de « détruire ainsi l'accusation d'homosexualité à laquelle il est en butte ». Mais outre qu'une telle union serait plus propre à confirmer ces soupçons qu'à les dissiper, il ne leur est fait aucune allusion dans le récit. Enfin, pourquoi Véra se suicide-t-elle ? Il est difficile de supposer que ce soit parce que son fiancé montre un peu trop d'empressement à son égard, puisqu'à aucun moment elle ne se montre ni ne se prétend amoureuse de lui. En fait, l'intrigue sert à illustrer la terrible loi qui régit une certaine société américaine, non pas « un autre en aime une autre » selon la célèbre définition germanique de l'amour, mais « personne n'aime personne » ; elle met

(1) Edit. Gallimard.

en lumière, comme l'écrit Jean Renoir, dans sa préface, « le grand danger qui menace Hollywood : l'isolement ». Mais il est manifeste qu'elle était surtout un prétexte pour évoquer la vie des acteurs et des metteurs en scène californiens. Il est dommage que cette évocation soit beaucoup moins saisissante que dans maints autres romans consacrés à la Cité des Anges, le « Hollywood » de Claude Cariguel, en particulier.

***

Les « Lettres Milanaises » (1) de Rainer-Marie Rilke ont la particularité d'avoir été adressées à une jeune femme dont le rôle auprès du poète, selon l'expression de Renée Lang qui les accompagne de commentaires en tous points remarquables, « ne fut ni celui d'une amoureuse, ni celui d'une femme de lettres, ni même celui d'une protectrice », la duchesse Gallarati Scotti, qu'il avait connue jeune fille, à Venise, chez sa tante la comtesse de Valmarana, et dont il ne se douta jamais, lui qui avait « un certain faible pour les titres de noblesse », qu'elle avait épousé un prince et un grand d'Espagne, si bien qu'il continua jusqu'à la fin de l'appeler « chère Comtesse ». Ces lettres sont curieusement proches de celles de Proust : à la fois par les formules d'une politesse extrême et souvent même précieuse qu'il emploie, par les attentions, telles que l'envoi de livres ou d'anémones du Valais, dont il comble sa correspondante, par l'annonce de projets de voyages (notamment à Milan pour la revoir et faire la connaissance de son mari) que sa santé déclinante l'oblige sans cesse à remettre et que la mort l'empêchera de réaliser, ainsi que par l'importance de la place qu'y tient le souci de ses écrits, en particulier de leur traduction en italien. Cette correspondance qui semble lui avoir apporté une grande douceur et un grand réconfort, car, dit-il, à la duchesse Gallarati Scotti, « en vous parlant, je me sentais vivre et presque agir », ne contient pas de morceaux de bravoure, psychologique ou littéraire, à l'exception de quelques pages d'un vif intérêt sur la position de Rilke en face du fascisme vers lequel il fut incontestablement attiré par sa haine de toute démocratie.

JACQUES DE RICAUMONT.

(1) Edit. Plon.

La vie des lettres

FRANZ KAFKA : PRÉPARATIFS DE NOCE A LA CAMPAGNE. — WILLIAM FAULKNER : REQUIEM POUR UNE NONNE. — JEAN GIONO : LE BONHEUR FOU. — GERMAINE THÉRON : LE SECRET MERVEILLEUX. — PAUL GUTH : LE MARIAGE DU NAIF. — LÉON AREGA : PSEUDONYMES.

Préparatifs de noce à la campagne (1) est un nouveau recueil de textes et de fragments de Kafka, traduits par Marthe Robert qui n'est pas une simple traductrice, mais possède une connaissance et une intelligence remarquables de l'œuvre de Kafka et de tous les problèmes qu'elle pose.

On retrouve dans ce volume la *Lettre au père*, document si important, auquel tous les commentateurs de Kafka se réfèrent constamment.

Mais ce qu'il faut admirer dans les cahiers de notes que nous pouvons lire aujourd'hui, c'est à quel point trois lignes, une phrase suffisent à Kafka pour être Kafka. On pénètre dans un laboratoire où l'on se sent près de découvrir le secret d'un art. On éprouve un peu la même impression que devant les *Carnets* de Henry James, bien que les *Carnets* restent le seul livre où soit démonté complètement le mécanisme de la création littéraire.

En moins d'une page, Kafka décrit un jeu de patience, une petite boîte qu'on tient dans le creux de la main et qui contient un labyrinthe dans lequel on doit faire circuler une bille. C'est une description toute simple, précise et impassible. Mais le labyrinthe et la bille qui erre et cherche le but à travers des chemins trop étroits, c'est déjà *Le Château*, en somme. La bille « prétendait qu'elle n'était pas faite pour les chemins étroits. C'était vrai en partie, car les chemins pouvaient à peine la contenir, et c'était inexact aussi, car en réalité, elle était minutieusement adaptée à la largeur des chemins, mais il ne fallait pas qu'elle y eût ses aises, sans quoi cela n'aurait pas été un jeu de patience. »

C'est déjà toute la querelle que la créature fait à Dieu, et la mise en question de cette querelle.

***

La publication de la traduction, par Maurice Edgar Coindreau, du roman dialogué, de Faulkner *Requiem pour une nonne* (2), permet

(1) Gallimard.
(2) Gallimard.

de se livrer à une comparaison avec l'adaptation de Camus. La lecture simultanée des deux textes jette quelque lumière sur les différences entre le langage de la tragédie et le dialogue romanesque. Dans une préface au roman, Albert Camus expose les problèmes qui se sont posés à lui et qu'il a résolus avec une grande honnêteté, une grande humilité devant l'œuvre de Faulkner, et aussi une parfaite connaissance des nécessités de la scène.

Mais le roman de Faulkner ne se limite pas aux chapitres dialogués qui ont servi de base à l'adaptation scénique. Il comporte aussi de longs passages lyriques et descriptifs à la fois. Ces morceaux racontent l'histoire des édifices où se déroule l'action : le Tribunal, le Capitole, la Prison. Autant de chapitres colorés qui complètent l'histoire du comté de Yoknapatawpha, cette province sortie toute entière du cerveau de Faulkner. Mais aussi autant de symboles. « Le drame des Stevens se noue et dénoue dans les temples élevés par l'homme à une justice douloureuse dont Faulkner ne croit pas qu'elle soit d'origine humaine », écrit Camus. Ces symboles rejoignent ceux, évidents, que nous connaissions déjà : Temple, ainsi s'appelle l'héroïne, et le premier livre où elle paraissait avait pour titre *Sanctuaire.*

*
* *

Le Bonheur fou (1), suite du célèbre *Hussard sur le toit,* déçoit un peu. Un étrange désenchantement s'est emparé d'Angelo Pardi. Le charme de l'Italie, l'enthousiasme des révolutions n'y font rien. Angelo avait plus de grâce dans les horreurs du choléra que dans les fièvres de 1848. Et puis, ce gros roman manque un peu de femmes et d'amour. L'œuvre de Giono est-elle arrivée à un nouveau tournant, et le temps venu pour lui de la sécheresse du cœur ?

Mais il faut sans doute se garder de juger trop vite. Nous ne connaissons pas encore la série complète du *Hussard.* Dans son livre *Giono par lui-même* (2), Claudine Chonez nous révèle, d'après Giono, que *Le Hussard sur le toit* représente une ouverture à l'italienne. *Le Bonheur fou* est l'*allegro* (*ma non tropo* a-t-on envie d'ajouter après l'avoir lu). *Le Cavalier Seul* sera l'*adagio* de l'amour entre Angelo et Pauline de Théus. *Mort d'un personnage* (déjà publié et dans lequel la grand-mère est Pauline), représente le *finale.* Attendons de connaître l'ensemble de cette symphonie déconcertante.

*
* *

Le secret merveilleux (3), second livre de Germaine Théron, s'annonce précédé d'une préface de Montherlant. Barbe-Bleue littéraire, Henry de Montherlant accroche périodiquement une inconnue dans sa penderie et l'exécute avec quelques compliments dédaigneux. Si je ne me trompe, Germaine Théron est le numéro quatre.

Cela dit, Germaine Théron mérite d'être découverte. Elle a un ton

(1) Gallimard.
(2) Le Seuil.
(3) Gallimard.

qui n'appartient qu'à elle seule. Sa poésie naît d'une nécessité intérieure.

Dans ce roman qui raconte, comme bien d'autres, une enfance, les inquiétudes de l'adolescence, les blessures de l'existence, la plénitude de l'amour, rien n'est dit qui ne soit nécessaire. Chaque page constitue une pathétique interrogation de la vie.

On a très justement comparé *Le Secret Merveilleux* à un *cante jondo*, un chant profond.

* * *

Depuis Panurge, la science du mariage a fait quelque progrès. Pour s'apparier, nous apprend Paul Guth, on en est aujourd'hui aux fiches et aux cartes perforées. *Le mariage du naïf* (1), nouveau produit d'une série à succès, est en effet un véritable reportage sur les officines où l'on travaille au bonheur des individus qui aspirent à se fondre dans un couple. Un roman gai, aussi, bien sûr, avec parfois ces morceaux de tendresse et de poésie qui montrent que Paul Guth garde au fond de lui quelque chose du naïf, du cœur pur qu'il met si malicieusement en scène. Paul Guth pose au psychologue un curieux problème. Voilà un naïf qui a conscience de sa naïveté, qui est assez malin pour l'exploiter, mais qui garde, j'en suis persuadé, l'âme fraîche comme une source.

* * *

Une poésie de Théophile Gautier que l'on apprend à l'école met en scène le poète lui-même, enfermé dans sa chambre et écrivant *Emaux et Camées* sans se soucier de la révolution qui gronde sous ses fenêtres. Telle est exactement la situation du héros de *Pseudonymes* (2), Bernard Javoux qui « ne manque jamais une occasion de ne rien faire », passe le temps de l'occupation et les ultimes combats de la libération à écrire un roman, *La Fringale du matin*. Le livre terminé, Bernard Javoux se retrouve dans l'après-guerre, avec l'étiquette « n'a rien fait ». Le voici condamné au silence et à l'effacement. Cette condamnation, d'ailleurs, semble moins venir de la société que d'une conviction intérieure, une certaine perversité masochiste.

Quoiqu'il en soit, la carrière littéraire de Bernard Javoux, qui « monte » à Paris avec son manuscrit, va se dérouler entièrement par personne interposée. Refusée sous une signature russe, puis espagnole, *La Fringale du matin* triomphe enfin, avec pour auteur prétendu une ravissante jeune fille. Bernard Javoux écrit aussi une pièce, à la place d'un auteur dramatique fatigué. Même pour des travaux d'exégèse sur la mort mystérieuse d'un célèbre poète d'autrefois, il saura s'effacer et souffler ses théories à un vénérable critique qui ne soupçonnera même pas qu'il a été influencé.

En écrivant ce roman de la « célébrité anonyme », Léon Arega s'est livré à un jeu de virtuose. Son roman contient un autre roman, cette *Fringale du Matin* que nous finissons par connaître parfaitement. On y trouve aussi un essai et une pièce de théâtre qui est en même

(1) Albin Michel.
(2) Gallimard.

temps un procès. Mais il ne s'agit pas de morceaux surajoutés. Toutes ces œuvres sont les rouages nécessaires de celle qui les contient.

On trouve aussi, dans *Pseudonymes*, des portraits ou des caricatures de personnages de la République des Lettres que l'on reconnaîtra facilement.

La très grande habileté de l'auteur, le soin extrême qu'il a pris à composer son livre comme une pièce d'horlogerie, n'empêchent pas *Pseudonymes* d'être aussi un roman qui émeut. L'œuvre de Bernard Javoux, en particulier *La Fringale du Matin*, est plus triste, plus dramatique que celle de Léon Arega. Mais par une sorte d'osmose, le roman imaginaire communique quelque chose de son pathétique au roman plus intellectuel qui le contient.

ROGER GRENIER.

Lettre de François Martin

Monsieur le Président,

Les revues sont longues à imprimer. Quand cette lettre paraîtra, vous aurez sans doute un nom, un visage. Aujourd'hui, vous n'en avez pas. Vous n'êtes plus M. Guy Mollet : peut-être vous manifesterez-vous derechef sous cette même enveloppe. Nul aujourd'hui ne peut le dire. C'est pourquoi je vous écris plus librement que je ne ferais d'ordinaire. On ne pourra pas me soupçonner d'être hostile ou favorable à votre personne, puisque je ne la connais pas. On ne me demandera même pas « quel jeu je joue », puisque la salle de jeux du Palais-Bourbon se trouve provisoirement fermée et que, comme on dit : rien ne va plus.

J'observe d'abord, monsieur le Président, la grande indifférence avec laquelle le peuple français semble considérer la chute du Cabinet, et la formation de celui qui doit lui succéder. On a dit que la situation financière est tragique, la situation économique inquiétante, malgré les apparences, la situation algérienne douloureuse, la situation diplomatique trouble et menaçante. M. Guy Mollet n'a — jusqu'à présent — pas consenti à « se succéder à lui-même ». M. Pleven a décliné les offres du président de la République, M. Pinay mêmement ; les Français devraient être obsédés par ces nouvelles. En fait, ils songent à leurs week-end, aux Salons, à la Foire de Paris — au tour de chant de M. Philippe Clay, et bien sûr, à Mlle Brigitte Bardot.

Il est certain que tout se passe comme si :

1° ils se désintéressaient de la politique,

2° ils ne croyaient pas un mot des discours et même des articles, tenus par les orateurs, écrits par les journalistes, sur ces questions qui pourtant, les concernent au premier chef.

Vous devrez sans doute, monsieur le Président, faire appel au patriotisme, à l'esprit de sacrifice de vos concitoyens. Sachez qu'un grand nombre d'entre eux n'écoutera même pas vos paroles, en dépit de la Radio, de la Télévision, de la Presse, et que la grande majorité de ceux qui vous écouteront, ne croira pas un mot de ce que vous leur direz.

Je pense, je crains, que cette phrase ne vous scandalise. Moi-même, je l'écris sans gaîté. Considérez du moins que, dans ma

pensée, elle vaudrait pour n'importe quel président du Conseil, comme pour vous.

Monsieur le Président, il y a longtemps déjà que vous faites de la politique. Les journaux notaient que M. René Pleven y fait figure de nouveau venu, ne s'y étant mis que depuis quelque quinze ans. Vous avez pris l'habitude d'être député, d'être membre important d'un parti — petit ou grand — d'être président, commissaire délégué, que sais-je ? La politique vous est donc familière. Mais tâchez un moment d'oublier tout ce que vous savez, tout ce que vous avez appris, et de vous figurer que vous êtes, comme moi, un habitant de l'Oise, cultivateur, industriel, artisan, négociant comme sont mes voisins. Aussitôt, vous verrez la politique, présente ou récente, changer d'aspect à vos yeux ; elle cessera d'être un objet familier pour devenir un objet incompréhensible.

Vous allez déclarer aux Français que le budget et la balance des comptes sont dangereusement déficitaires. Mais, en octobre dernier, on a déclaré aux Français qu'à raison de l'affaire de Suez, ils n'auraient plus d'essence ; or, l'essence n'a pas manqué ; la circulation dans Paris subit à peine un ralentissement léger, durant quelques jours. A présent, les restrictions d'essence continuent et l'embarras des voitures dans les rues, les accidents sur les routes ne sont pas moins nombreux que devant.

Quand M. Pinay, votre prédécesseur, devint président du Conseil, la situation financière n'était pas moins désespérée qu'aujourd'hui, du moins à en croire les orateurs et les journalistes. Des mesures d'austérité, de sévérité étaient nécessaires, urgentes. Or, M. Pinay se borna à prendre le micro et à dire aux Français : « Marchandez ferme ! Ne laissez pas monter les prix ». Et tout s'arrangea, comme si la crise financière était fonction, moins des recettes et des dépenses, que des personnalités du grand argentier et du président du Conseil.

Déjà, dans les années 20, la situation, désespérée sous le gouvernement de M. Herriot, se redressa par miracle, dès que M. Poincaré la prit en mains. M. Raymond Philippe démontra plus tard que M. Poincaré n'avait pas moins que M. Herriot, recouru à l'inflation. Mais les billets émis par lui se trouvaient aussitôt résorbés par l'épargne, qui jetait à tous les vents ceux qu'émettait le gouvernement du Cartel.

Que croire ? Qui croire ? Le Front Républicain avait déclaré aux électeurs qu'il terminerait la guerre d'Algérie. « Pas un homme, pas un sou ! » Le pays lui donna le pouvoir. M. Guy Mollet et M. Lacoste grossirent de 400.000 hommes les effectifs de l'armée d'Algérie. Ils dirent : « C'est pour quelques semaines, au plus pour quatre mois ». Dix-huit mois ont passé. L'armée d'Algérie est plus nombreuse, les dépenses plus lourdes que

jamais. M. Mollet, M. Lacoste disent : « Ce sera long, très long ». Et d'ailleurs, la grande majorité de la Chambre les en a vivement approuvés.

On a dit qu'il fallait réformer la Constitution : la réforme n'est pas faite. Qu'il fallait changer la loi électorale : elle n'est pas changée. Qu'il fallait réformer, de fond en comble, le système fiscal : il subsiste, et mieux, chaque année, on l'aggrave. Quand M. Mollet a dit que — malgré les centaines de milliards fournis par l'emprunt — il ne pourrait sans impôts nouveaux, boucler son budget (qui d'ailleurs ne le sera en aucun état de cause), les Indépendants lui ont demandé de renoncer au moins à toute dépense nouvelle. Il s'y est refusé, avec quelque hauteur. Il déclare ne pas pouvoir faire face à ses dépenses, mais il ne consent pas, pour autant, à s'abstenir d'en engager de nouvelles.

Les mêmes journaux qui nous ont expliqué l'urgence d'instituer le marché commun en Europe, parlent, presqu'au même moment de réduire par des mesures autoritaires, les échanges (qu'on disait vouloir « libérer »). Comprenne qui pourra.

Je lis depuis quelque quarante ans que les Halles ne peuvent pas rester là où elles sont. Mais elles y restent.

J'ai lu, à maintes reprises, que pour parer à la crise du logement, les administrations seraient contraintes de rendre les bâtiments occupés par elles, à la Libération. Or, le seul ministère de l'Education Nationale s'est arrogé plus de cinquante immeubles dans Paris, et les garde.

On a dit, répété, qu'il fallait maintenir — et même accroître — les « espaces verts ». Or, chaque jour, nous voyons abattre des arbres que M. Gérard Bauer ne réussit pas à défendre aussi efficacement que faisait Ronsard.

On dit qu'il faut diminuer les importations. Aussi a-t-on voulu abolir les subventions données par l'Etat aux importateurs agricoles. Mais l'abolition a été aussitôt abolie.

On dit, tantôt que notre situation économique est plus mauvaise que celle des autres pays de l'Europe, tantôt qu'elle est meilleure. Il arrive qu'on le dise en même temps. Nos difficultés nous contraignent à requérir leur aide. Mais par ailleurs, nous répétons, tous les jours, que « notre expansion économique » est plus rapide que la leur. Est-il raisonnable de demander de l'argent à des personnes dont on se flatte qu'elles s'enrichissent moins et moins vite que soi ? La cigale ne disait pas à la fourmi : « Mon économie progresse beaucoup plus vite que la vôtre ! ».

On nous a dit que M. Bourguiba était notre ami. J'ai entendu, « sur les ondes », un ministre se féliciter de ce que le gouvernement de Tunis ait bien voulu accepter sans aucune contrepartie les installations de radio montées par la France et payées par elle. Sans doute « les petits — et à fortiori les grands cadeaux

entretiennent-ils l'amitié » ? J'ai entendu aussi qu'un autre ministre partait pour Tunis, célébrer avec M. Bourguiba, l'anniversaire de l'indépendance tunisienne ; le même jour, il flétrissait les Algériens qui réclamaient pour leur compte ce que M. Bourguiba avait obtenu pour le sien. Voilà bien l'habituelle partialité des amis pour leurs amis ! Mais on nous explique à présent que M. Bourguiba n'est pas notre ami, autant que nous avions pu le croire après d'ailleurs, l'avoir longtemps dénoncé comme notre ennemi N° 1.

Tout cela sans doute, doit être clair et simple pour quiconque lit, comme vous, les rapports des administrateurs et hante les couloirs de la Chambre. Mais nous, comment nous y retrouver ? Que pourrions-nous y comprendre ? Le mieux est sans doute, de vous faire confiance, comme les soldats à leurs chefs, de vous croire, comme les fidèles leurs prêtres. Ou alors, de contempler avec une indifférence stupide le vol mystérieux des fatalités, dans le ciel qui nous surplombe, et d'admettre une fois pour toutes, qu'il n'y a pas de commune mesure entre les raisons de nos gouvernants et les nôtres. Nous avons l'habitude de diminuer nos dépenses, quand nous n'avons plus d'argent, de poser à terre nos fardeaux, quand leur poids excède nos forces. Vous autres, vous êtes un sous des personnes multiples. Vous pouvez être pauvre en tant que ministre des Finances, et assez riche en tant que ministre de la Marine, pour mettre en chantier un bateau qui doit damer le pion aux constructeurs anglais. L'expression « n'avoir pas les moyens de... » vous est inconnue. Je n'ai pas souvenance de l'avoir entendue, depuis 1945, dans la bouche d'aucun de vos prédécesseurs. Nous, quand nous allons quelque part et devons en décamper précipitamment, nous avons l'oreille un peu basse. Pour vous, c'est « un grand succès » — et, tels les amoureux du *doux caboulot* vous affirmez ne « regretter rien ». Il semble que vos idées se produisent et s'enchaînent d'une façon très différente des nôtres. Cela doit tenir à la fonction, puisqu'on a beau changer et les gouvernants et les citoyens, le même déséquilibre subsiste.

Peut-être faudrait-il que, périodiquement, vous rentriez, pour un temps, dans la vie privée, afin d'oublier les débats politiques et de réapprendre le sens habituel des mots ? Je ne sais. Heureux déjà si je parvenais à vous faire entrevoir que notre incompréhension ne tient pas à notre mauvais vouloir, mais au seul fait qu'avec les meilleurs sentiments du monde, et les plus respectueux, on ne saurait comprendre ce qui est incompréhensible.

EMMANUEL BERL.

De la gravité professionnelle

André Salmon dans ses *Souvenirs sans fin* (1), évoque, on le sait, la période où Montmartre, puis Montparnasse, devinrent les chefs-lieux du département littéraire, sinon les capitales du royaume. Il s'agit très précisément des années 1910, où le dix-neuvième siècle finit, où le vingtième commença, un peu en retard sur le calendrier. Les modes et le goût subirent alors une sorte de révolution, le public s'élargit, mais se compartimenta ; des traditions vénérables furent soudain reniées et bafouées ; c'est pourquoi les historiens dateront de ce moment-là l'ère véritablement moderne. Tout ce qui aura précédé n'est-il pas déjà tombé dans les barathres de l'oubli ou les limbes du classicisme ? Paul Bourget, Cicéron, Montesquieu, Anatole France, Milton, l'Arioste, George Sand, Marcel Prévost, Apollonios de Rhodes y dorment confondus. Nous ne faisons que charger un peu le sentiment de beaucoup de jeunes « lettrés » en 1957.

M. André Salmon, qui fut le jeune prophète de ces temps nouveaux, vitupère gentiment un critique que j'ai toutes les raisons du monde de ne point haïr et qui, d'ailleurs son cadet par l'âge, lui sembla tenir souvent des propos archaïques et réactionnaires. Il accuse ce confrère, cet ami, du péché de cuistrerie, pour avoir écrit que Guillaume Apollinaire avait bien du talent, mais manquait un peu de « gravité professionnelle ».

Ainsi isolé, le propos est en effet assez ridicule. On pourrait l'attribuer à Ximénès Doudan ou à M. de Pontmartin. Néanmoins il n'est pas inutile d'en préciser le sens, et les limites, au risque de passer pour un bourgeois à haute cravate. La notion de « gravité » en fait de littérature n'a jamais été conçue que par des moralistes. En fait de métier, elle appartient au domaine des sociologues. Nous pourrions donc lui marquer peu d'intérêt si elle ne soulevait pas un problème historique.

Les écrivains ont longtemps péché par un excès de vanité et de majesté qu'on appellerait volontiers professionnelles. Victor Hugo, Michelet, ou Lamartine étaient dans ce cas : *Pourquoi cherchez-vous des prêtres ? Vous en avez parmi vous...*

(1) Édit. Gallimard.

La conviction que les chefs-d'œuvre sont destinés à sauver le monde, à propager les lumières, à écraser l'Infâme, est fort ancienne. Le *Vates* antique se pose à la fois en poète et en devin, puisqu'il se dit inspiré. Les dieux sont censés parler par sa bouche. On ferait très aisément une anthologie du lyrisme antique en partant de ce principe sublime. Comme le métier d'écrivain n'était pas exercé par n'importe qui, comme il supposait une culture exceptionnelle et que d'ailleurs il n'était point permis d'y exprimer ses petites aventures personnelles et d'y dénuder sa propre âme, l'homme de lettres s'assimilait volontiers au *clerc*, à l'intellectuel pur. Feu Julien Benda lui a d'ailleurs reproché de perpétuer cette ambition à notre époque où il n'est plus du tout érudit ni philosophe, et où il se moque bien, au fond, de la vérité objective. Là réside sa « trahison » bien connue, qui, notons-le, fut dénoncée par ce sévère docteur en 1920, exactement à l'aube des prétendus « temps modernes ».

Pour donner des exemples précis, on ne peut nier que Guillaume Apollinaire, ses amis, ses épigones, n'aient apporté dans le monde littéraire des mœurs pittoresques qui eussent scandalisé leurs aïeux et qui, au demeurant, effaraient un peu vers 1910 les humanistes à l'ancienne mode. Ils étaient assez contents de se montrer dans leurs comportements et dans leurs écrits autre chose que des bourgeois, des philistins. Leurs précurseurs en ce genre ont laissé plutôt des figures curieuses de l'histoire anecdotique que des œuvres mémorables. Ce sont les bousingots de 1840, et les Jeune-France qu'a décrits Théophile Gautier; et avant eux, les libertins du Grand Siècle, habitués des tavernes, bâcleurs de poèmes obscènes. La Fontaine, aussi bien dans ses Fables que dans ses contes, ne ruisselait certes pas de gravité professionnelle ; ni Saint-Amand, ni Théophile de Viau ; ni Boileau, même qui fut tout le contraire d'un rogue régent du Parnasse, mais un polémiste ardent et insolent. Le XVIe siècle, lui aussi, présenterait bien des exemples de l'espèce, et le moyen âge enfin, parce que la profession de littérateur n'était pas encore constituée comme telle. On n'imagine pas le sieur Villon ni le sieur Rutebeuf devenus la coqueluche des salons, ni préparant des candidatures.

Mais la vraie question n'est pas là. L'existence des bohèmes et des *outlaws* en littérature n'empêchait pas que le temple des Muses fût officiellement réservé à des fidèles très sérieux et très sûrs d'obéir à une haute vocation. Ils pouvaient être, dans la vie privée, des plaisantins et des débauchés, ils ne publiaient que des œuvres accomplies, élaborées savamment, où la dérision, le débraillé, l'improvisé eussent paru des péchés mortels. Bien entendu, il a toujours existé des plumitifs besogneux, astreints à des corvées de librairie. On ne reprocherait donc pas à Apollinaire ses recherches dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale

ni certains livres destinés à se vendre sous le manteau. Ce qui fut nouveau dans son école, ce fut d'introduire dans les genres réputés nobles des éléments qui en soi peuvent être dits plaisants ou vulgaires. Parlons net : un peu de farce ou de mystification. André Billy a révélé qu'un des poèmes les plus réputés de la bande fut fabriqué au hasard avec des propos de café, dont l'incohérence sembla mystique et ésotérique. Un travail au prix de quoi les bouts rimés et le jeu des petits papiers forment des chefs-d'œuvre de sérieux et de méthode.

Gémir sur cette frivolité serait encore plus grotesque que de s'en extasier. Il est aussi possible qu'un souci de vérifier l'esthétique nouvelle légitimât les procédés de cette sorte : les jeux de l'inconscient, l'inépuisable fécondité du hasard, voilà ce qu'on opposait sans doute à la sécheresse du langage courant et de la pensée discursive. Tout le surréalisme est sorti de cet œuf. Or, réellement la littérature sclérosée avait besoin d'une petite cure de surréalisme, comme certains malades du refoulement ont besoin de se débrider par un peu de psychanalyse. Sully Prudhomme a toujours légitimé dada.

L'inconvénient pèse donc moins que les avantages dans le bilan de cette rupture avec la gravité professionnelle. Toutefois la révolution, si c'en est une, amena plus de vain libéralisme que de liberté vraie. Les imposteurs et les stériles peuvent profiter de la confusion. Il est certainement des écrivains qui masquent ainsi (pas Apollinaire, bien sûr, qui, hélas ! connut une carrière si brève) leur impuissance de créer. On n'osera jamais insulter en eux le dieu inconnu que peut-être ils incarnent. Et puis ils persuadent à la foule que l'art ne doit être pratiqué que par des mauvais sujets, des truands, des ribauds ou qui en jouent le rôle. Vieilles représailles exercées par le rapin contre son propriétaire, par le gamin des rues contre la concierge et le gardien de la paix ! Laissons aux chroniqueurs de la littérature contemporaine le soin de suivre les péripéties de cette petite guerre, aussi bien chez de sombres nihilistes que chez de joyeux francs-tireurs, aussi bien dans la collection d'*Acéphale* que dans celle du *Crapouillot*. Ce qui serait déjà fort amusant, c'est d'en écouter le brouhaha dans les *Confidences de Youki* (Desnos) (1) où revit tout un petit monde fort sympathique, dont malgré tout les ouvrages sont moins assurés de survivre que les jongleries, boniments et parades sur la place. Est-ce un pur hasard si les canulars y paraissaient un ouvrage de l'esprit au même titre que les manifestes ou les poèmes ? L' « artiste » ainsi classé au-dessus des lois, des usages, des convenances, est essentiellement le mauvais élève : il démontre sa supériorité non par ses devoirs, mais par son

(1) Édit. Fayard.

indiscipline. Et ainsi il satisfait le goût obscur de rébellion que chaque esprit libre nourrit contre la société. Mais il marque en même temps une espèce de puérilité qui serait charmante si elle restait naïve et modeste, qui devient agaçante lorsqu'elle est vaniteuse et concertée.

Pour invoquer en faveur de ces aimables délinquants les circonstances atténuantes, on dira que souvent ils ont eu justement à lutter dès leurs débuts contre l'ordre social, les préjugés des gens en place, les routines de leurs aînés. On pourrait écrire toute une histoire sociologique, et même marxiste, de la littérature en précisant à chaque génération quel fut le recrutement des écrivains, quelles difficultés ou facilités ils trouvèrent à se produire et à s'imposer, quelles servitudes politiques ou idéologiques ils eurent à subir du pouvoir établi et des puissances d'argent. Dans les vieux pays d'Europe, l'homme de lettres était rarement fils de ses œuvres, encore qu'il ne sortît pas souvent de la cuisse de Jupiter. Il se heurtait assez couramment à des préventions de sa famille, à des résistances de son public ; mais cela ne suffisait pas à faire de lui un damné de la terre. Ni Verlaine ni Rimbaud ne peuvent rivaliser à l'origine avec un Gorki, ou avec ces innombrables Américains qui, réellement anciens manœuvres, grouillots, camelots, sont venus à la littérature et à la gloire par des voies très imprévues. Il faut donc admettre que dans l'état nouveau de la société l'écrivain ne se sent aucun devoir de respectabilité, pour ne pas dire : de gravité professionnelle. Selon son tempérament, il peut devenir : ou bien un polémiste, un militant, un apôtre, et servir telle religion, tel parti, telle sédition, en terrifiant le commun de ses concitoyens ou compatriotes ; ou bien un doux réfractaire, extravagant de costumes, de langage, de mœurs, dont l'individualisme d'ailleurs sera vite menacé par de nouveaux conformismes. A se déclasser systématiquement on risque de former une classe. Les grands chapeaux, les plastrons noirs de nos grands-pères, vers 1900, ou bien les crinières de noyées, les salopettes de Greenwich-village et de Saint-Germain-des-Prés, voilà les insignes de la bourgeoisie retournée, qui est encore une bourgeoisie.

Ajoutons que la littérature offre en ce siècle un registre bien plus étendu qu'autrefois. Elle a en quelque sorte rompu avec les grands genres sérieux, qui sont morts de leur belle mort. Elle ne comprend plus l'épopée, ni la tragédie, ni l'oraison funèbre. En revanche elle a annexé des secteurs du journalisme éphémère ou frivole, elle partage des régions mitoyennes avec certains arts qui lui prêtent leurs frontières, et qui, jadis eussent été tenus pour mineurs, subalternes, infâmes : le cinéma, le ballet, toutes les variétés de l'audio-visuel, comme on dit à présent. Il est donc naturel que la vieille dignité littéraire ait beaucoup décliné et

aussi la gravité professionnelle, sa fille. Libre à nous d'en faire grief ou hommage à la démocratie, ou plutôt à notre évolution facile, rapide vers un état peu hiérarchisé. L'extension immense du public lisant et aussi de la gent écrivante empêche tout naturellement le maintien d'une aristocratie de l'esprit, raffinée, vaniteuse et revêche comme elles sont toutes. L'écrivain sera donc libre de jouer au prophète ou au baladin, au gros commerçant ou à l'esthète maudit. Il sera même libre de faire carrière en n'écrivant pas, en devenant la vedette d'une « littérature virtuelle » : un animateur, un conseiller des modes, un metteur en scène de la comédie littéraire. Et cela encore, c'est une profession, où la gravité serait de trop.

ANDRÉ THÉRIVE.



AVIS

Le prochain numéro de la revue *La Table Ronde* paraîtra le 1er septembre ; il sera consacré à l'ITALIE. On lira dans ce sommaire, des articles de R.-M. Albérès, Jean Anglade, G.-B. Angioletti, Giacomo Antonini, Francesco Compagna, Cecchi, Alba de Cespédès, Vittorio Gorresio, Loris Manucci, Maurice Mignon, Georges Piroué, J.-F. Revel, G. Rocca, André Thérive, Mario Soldati.



Ces Sacrés Toscans, de Curzio Malaparte, dont nous avons publié des extraits dans le sommaire de Janvier 57, paraît chez Denoël.



Erratum. — Dans notre sommaire de juin 57, p. 209, les références doivent s'établir comme suit :
(1) Armand Colin — (2) Flammarion — (3) Armand Colin
(4) Cf. Déterminisme et Autonomie (Armand Colin).

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — IMPRIMERIE E. PIGELET, 189, BD VOLTAIRE. — 1957. N° 749.

Pour les vacances

ROMANS

LES ÉLUS DU SEIGNEUR

par James BALDWIN.

Traduit de l'anglais par M. VIDAL et H. HELL.

“ De tous les livres que les romanciers noirs ont consacrés à la condition noire celui-ci est peut-être le plus beau ”.

Jeanne-Albert Hesse

LES ABANDONNÉS

par Roger BÉSUS

“ La vigueur du tempérament romanesque, la vitalité et l'exigence de la foi s'allient chez R. Bésus aux plus grandes audaces ”.

Pierre de Boisdeffre

DOCUMENTS

ROUFFIGNAC

par le Professeur NOUGIER et R. ROBERT.

Une grotte préhistorique — une polémique — des chefs-d'œuvre.

SOUVENIRS

POTACHES ET LABADENS

par E. ROBERT, J. FOREST, P. GUTH, M. TOESCA.

Les lycées de France à travers leurs élèves illustres : André Maurois, Jean Cocteau, Pierre Fresnay, René Dumesnil, etc...

LES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE